This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07591898 1

1. French language - Exercises and readers

Withdrawn from the St. Louis Public Library

# PROSATEURS

ET

# POÈTES FRANÇAIS;

OR,

## Selections

FROM

## THE BEST FRENCH AUTHORS,

With an Introduction of Easy Pieces,

ARRANGED IN CHRONOLOGICAL ORDER,
FROM THE AGE OF LOUIS XIV. TO THE PRESENT DAY.

WITH

## BIOGRAPHICAL SKETCHES.

BY

LÉON CONTANSEAU,

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE AT THE ROYAL INDIAN MILITARY COLLEGE, ADDISCOMBE; AUTHOR OF A PRACTICAL DICTIONARY OF THE FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES, ETC.

NINTH EDITION.

LONDON:
LONGMANS, GREEN, AND CO.
1865.

EXP

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
904064A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1937 L

LONDRES
DE L'IMPRIMERIE DE SPOTTISWOODE ET CIE.
NEW-STREET SQUARE

# PREFACE.

In studying a language, it is essential to have correct and elegant examples for imitation; and the examples must be such as offer both interest and entertainment to the pupil, in order that his attention may be awakened and maintained.

Keeping this object in view, my aim in forming the present compilation has been to present to the youth of England a series of extracts from the most eminent writers who have adorned French literature, from the age of Louis XIV. to the present period. The greater part of these extracts have been selected from authors belonging to the present century, for the purpose of making the student acquainted with the French language as it is now spoken and written; and their arrangement in a chronological order will serve to demonstrate the great idiomatic changes which the language has undergone within the last thirty or forty years, as may be perceived in the writings of *Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Dumas,* and others.

This compilation begins with a selection of more simple and easy pieces for beginners, to serve as an introduction to the body of the work

A few scenes from the best of Molière's Comedies have been added, with the view of familiarizing the student with idiomatic expressions; and the volume closes with a selection from the best French poetry, intended for the use of persons who have already attained some knowledge of the language. These extracts may be used for recital with great advantage, as being undoubtedly one of the most efficient means of acquiring a correct pronunciation and accent.

I hope it is almost needless to mention, that in the selection of extracts care has been taken to introduce none into this volume but such as have a good moral tendency.

L. C.

ADDISCOMBE,
*June*, 1854.

Aunt Hannah,
Died in a Spasm
Of Acute
Chronic Altruism !

# TABLE DES MATIÈRES.

## INTRODUCTION.


| | PAGE |
|---|---|
| Le Loup et le jeune Mouton ... | 1 |
| Mieux que ça ... ... ... | 1 |
| La Mère et la Fille ... ... | 3 |
| Description de la Bétique ... | 4 |
| Trait de dévouement de deux Nègres ... ... ... | 6 |
| Le jeune Bacchus et le Faune | 9 |
| Les Buissons ... ... ... | 10 |
| La Justice et la Charité ... | 12 |
| Un monastère du Mont-Liban | 13 |
| Les enfants du naufragé ... | 15 |
| Lettre sur la mort de Turenne | 20 |
| Dix mille livres de rente ... | 22 |
| Le déjeuner de Napoléon ... | 24 |
| L'homme au masque de fer ... | 26 |
| Mme de Sévigné à M. de Pompone ... ... ... | 28 |
| Les Religieux du St. Bernard | 29 |
| Le Dragon et les Renards ... | 30 |
| Le Grondeur et son Valet ... | 31 |
| Les Salles d'Asile ... ... | 33 |
| Mort d'Épaminondas... ... | 35 |
| Charles-Quint et les Brigands | 37 |


## DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.


| | |
|---|---|
| BOSSUET, Notice .. | 39 |
| Condé à la bataille de Rocroi | *ib.* |
| Les Romains ... ... ... | 41 |
| FÉNELON, Notice .. | 45 |
| La ville de Tyr et les Phéniciens ... ... ... | *ib.* |
| FÉNELON — continued. | |
| Télémaque visite les Champs Élysées ... ... ... | 49 |
| MASSILLON, Notice .. | 54 |
| De l'existence de Dieu ... | *ib.* |
| Destinée de l'homme... ... | 56 |
| De la vie humaine ... ... | 57 |


## DIX-HUITIÈME SIÈCLE.


| | |
|---|---|
| VOLTAIRE, Notice .. | 58 |
| Bataille de Narva ... ... | *ib.* |
| Défaite de Charles XII à Pultava ... ... ... ... | 63 |
| Charles XII à Bender ... | 67 |
| Guillaume III et Louis XIV | 73 |
| BUFFON, Notice .. | 75 |
| Le Chien ... ... ... | *ib.* |
| Le Cygne ... ... ... | 78 |
| J. J. ROUSSEAU, Notice | 81 |
| Le Duel .. ... ... | *ib.* |
| Bonheur de J. J. dans la solitude ... ... ... ... | 83 |

PAGE

BARTHÉLEMY, Notice. 87
Épaminondas ... ... ... ib.
Combat des Thermopyles ... 90

MARMONTEL, Notice .. 95
Bélisaire dans un château de la Trace. ... ... ... ib.

THOMAS, Notice .. 99
Destinée des grands hommes ib.

PAGE

B. DE ST. PIERRE, Notice 101
La Solitude ... ... ... ib.
Un naufrage à l'Ile-de-France 103
Consolations adressées à Paul après la perte de Virginie... 105
La vie d'un Paria dans l'Inde 108

FLORIAN, Notice .. 113
Guillaume Tell ... ... ib.
Rome guerrière ... ... 127

## DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MME DE STAËL, Notice 130
Saint Pierre de Rome... ... ib.
La terre de Naples ... ... 134
Venise ... ... ... ... 141
La gloire de l'Italie ... ... 142

J. DE MAISTRE, Notice 148
Une nuit d'été à St. Pétersbourg ib.

VOLNEY, Notice .. 150
Les ruines de Palmyre ... ib.

X. DE MAISTRE, Notice 155
La mort d'un ami ... ... ib.
Méditation ... ... ... 157

MICHAUD, Notice .. 159
Pierre l'Ermite prêchant la première croisade ... ... ib.
Prise de Jérusalem par les Croisés ... ... ... 163

BONAPARTE, Notice .. 169
Proclamation à l'armée ... ib.

CHÂTEAUBRIAND, Notice 170
Le Meschacebé ... ... ib.
La Tempête ... ... ... 173
Aspect de Jérusalem au 5e siècle ... ... ... 174
Aspect de Rome ancienne ... 176
Les Francs marchant au combat ... ... ... ... 178
La Mer et la Terre ... ... 180
Cimetière de campagne ... 183

CHÂTEAUBRIAND—continued.
Ruines des monuments chrétiens ... ... ... ... 184

NORVINS, Notice .. 187
Jeunesse de Napoléon ... ib.
Bataille des Pyramides ... 191
Passage des Alpes par Bonaparte... ... .. .. 194
Les derniers jours de Napoléon 195

JOUY, Notice .. .. 197
La cour des messageries à Paris ib.
Les catacombes de Paris ... 202

MADAME GUIZOT, Notice 206
La Vie et l'Argent ... ... ib.

SÉGUR, Notice .. .. 210
Moscou avant son incendie ... ib.
Incendie de Moscou ... ... 211

BARANTE, Notice .. 218
Démence de Charles VI ... ib.

LA MENNAIS, Notice. . 220
Les Deux Voisins ... ... ib.
La Prière ... ... ... 222
L'Exilé ... ... ... 223
Le règne de la terreur en France 224

NODIER, Notice.. .. 226
Le Loch Lomond ... ... ib.

GUIZOT, Notice .. .. 228
Fuite de Charles 1er à l'Ile de Wight ... ... ... ib

PAGE

GUIZOT—continued.

Charles 1er au château de Hurst ... ... ... 233
Charles 1er au château de Windsor ... ... ... 236
Procès de Charles 1er ... 239
Exécution de Charles 1er ... 248

VILLEMAIN, Notice .. 252

Le siècle de Louis XIV ... ib.
Milton composant le Paradis perdu ... ... ... 254

LAMARTINE, Notice .. 255

Ruines du Parthénon... ... ib.
Le Liban ... .. ... 259
Portrait de Louis XVI ... 261
Portrait de Marie-Antoinette 264
Abdication de Louis-Philippe 267

THIERRY, Notice .. 277

Débarquement de l'armée normande en Angleterre ... ib.
Bataille de Hastings... ... 281
Meurtre de Thomas Becket ... 285
Robin Hood ... ... ... 290

SALVANDI, Notice .. 295

Napoléon Bonaparte ... ... ib.

MIGNET, Notice .. .. 297

Prise de la Bastille ... ... ib.
Déchéance de la royauté en France ... ... ... 302

THIERS, Notice .. .. 310

Les derniers jours de Louis XVI ib.
Les contrebandiers espagnols 316

SOULIÉ, Notice .. .. 322

Les Marchands de Nouveautés ib.
Les quatre Henri ... ... 329

PAGE

VICTOR HUGO, Notice 332

Paris au XVe siècle ... ... ib.

MERRIMÉE, Notice .. 338

Siége de la Rochelle sous Charles IX ... ... ... ib.

VERMOND, Notice 347

Le Provincial à Paris ... ib.

GÉRANDO, Notice .. 351

Voyage sur la Theïss ... ... 353

SUE, Notice .. .. 360

Une métairie de la Sologne ... ib.
Une vallée de désolation ... 366

MARMIER, Notice .. 368

Le Spitzberg ... ... ... ib.

DUMAS, Notice .. 380

Le pont du Gard ... ... ib.
Auberge italienne ! ... ... 384
Bataille de Montereau ... 387
Napoléon et Lucien ... ... 389
Souvenirs d'un voyage à Messine ... ... ... ... 395

JANIN, Notice .. 403

Florence ... ... ... ib.
Le Mont-Cénis ... ... 405
Versailles ... ... ... 407

GOZLAN, Notice .. 409

Alger ... ... ... ... ib.

GAUTIER, Notice .. 411

Une jonque chinoise à Londres ib.

COMEDIES.

MOLIÈRE, NOTICE .. 417

L'Avare ... ... ... ib.
Le Bourgeois gentilhomme ... 438

# CHOIX DE POÉSIE.

## DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PAGE

RACINE, Notice .. 465
Athalie (tragédie) ... ... ib.

LA FONTAINE, Notice 483
Le Chêne et le Roseau ... ib.
Le Corbeau et le Renard ... 484
La Cigale et la Fourmi ... ib.
Le Renard et la Cigogne ... 485

PAGE

LA FONTAINE—continued.
Le Chat et le vieux Rat ... 486

BOILEAU, Notice .. 488
Passage du Rhin par Louis XIV ib.
Les embarras de Paris ... 491

Me DESHOULIÈRES, Notice 492
Allégorie à ses enfants ... ib.

## DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LOUIS RACINE, Notice 497
Dieu dans la nature ... ... ib.

VOLTAIRE, Notice .. 500
Mort de l'amiral de Coligny... ib.

DELILLE, Notice.. .. 502
La Ferme ... ... ... ib.
Les Catacombes de Rome ... 503

## DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHÈNEDOLLÉ, Notice .. 507
Isaïe ... ... ... ... ib.

ANDRIEUX, Notice .. 509
Le meunier de Sans-Souci ... ib.

ESMÉNARD, Notice .. 511
La Prière du Soir ... ... ib.

MILLEVOYE, Notice .. 513
L'Anniversaire ... ... ib.

GUIRAUD, Notice .. 514
Le Petit Savoyard ... ... ib.

BÉRANGER, Notice .. 519
La sainte alliance des peuples ib.

DELAVIGNE, Notice .. 520
Mort de Jeanne d'Arc ... ib.
Christophe Colomb ... ... 522

SOUMET, Notice .. 524
La pauvre fille ... ... ib.

LAMARTINE, Notice .. 255
Le Combat ... ... ... 525
Hymne de l'enfant a son réveil 528
Une Larme, ou Consolation ... 530
La Retraite ... ... ... 532

REBOUL, Notice .. 534
L'Ange et l'Enfant ... ... ib.

VICTOR HUGO, Notice 332
Pour les pauvres ... ... 535
Lui ... ... ... ... 537

# INTRODUCTION.

## LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : "Que venez-vous chercher ici ?" dit-il au glouton. — "L'herbe tendre et fleurie," lui répondit le loup. — "Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau ; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu."—"Il est donc vrai," repartit le jeune mouton, "que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble." Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours.

*Fénelon.*

---

## MIEUX QUE ÇA.

L'empereur Joseph II. n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer : Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné

d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton; qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II. fait aussitôt.—Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.—Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous?—Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon?—Devinez.—Que sais-je, moi, une soupe à la bière?—Ah! bien oui, une soupe; mieux que ça.—De la choucroute—Mieux que ça.—Une longe de veau?—Mieux que ça, vous dit-on.—Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph.—Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de sa Majesté, dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse.—Tiré sur les plaisirs de sa Majesté, il n'en devait être que meilleur?—Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait.—Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de . . . .—Non, non, dit Joseph, votre rue? Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.—A votre tour, dit Joseph, devinez.—Monsieur est militaire, sans doute!—Comme dit Monsieur.—Lieutenant?—Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça.—Colonel peut-être?—Mieux que ça, vous dit-on.—Comment! diable, dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal?—Mieux que ça.—Ah! mon Dieu, c'est l'Empereur—Lui-même, dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations.—Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture: l'invalide se confond en excuses, et supplie l'Empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.—Non pas, lui dit Joseph; après avoir

mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. Et il l'y descendit.

*Capelle.*

---

## LA MÈRE ET LA FILLE.

C'ÉTAIT une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lune venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : — Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment ?

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : — Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit : — Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation ; cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que, s'il vivait, et qu'il nous vît dans cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui.

La jeune fille ne répondit rien ; mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — Dieu, qui a été bon envers lui, l'a été aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ? Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu le gagner par notre travail : mais ce peu ne suffit-il pas ? Et tous

n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas! un abri, et combien ne savent où se retirer! Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrais-je?

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie; et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait; et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux.

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait; et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

*Lamennais.*

---

## DESCRIPTION DE LA BÉTIQUE.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé

les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitants, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer ; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorce d'arbres ; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée,

et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur. *Fénelon.*

---

## TRAIT DE DÉVOUEMENT DE DEUX NÈGRES.

Il était nuit, le ciel était serein ; la mer était calme ; et la goëlette *les Six Sœurs*, partie récemment des Séchelles

(Indes orientales), voguait rapidement vers l'Île-de-France.

Vingt-huit personnes étaient à bord du bâtiment; tout semblait leur promettre une traversée heureuse: l'air était balsamique et pur; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues; et le capitaine *Hodout*, tranquillement assis auprès de madame *Malfit*, une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

Tout-à-coup à quelques pas d'eux, un cri de terreur est parti du milieu des ombres: une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goëlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité effrayante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre, à l'instant même, pour combattre l'affreux danger. Hélas! inutiles efforts! le vent venait de s'élever; l'horizon s'était obscurci; l'embrasement s'étendait vainqueur. La flamme monte, grossit, serpente, glisse, roule, et bientôt un cercle magnifique enveloppe le bâtiment: il brûle; il s'enfonce; il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps. Un petit canot, échappé aux ravages de l'incendie, avait seul offert un dernier moyen de salut à l'équipage des *Six Sœurs;* les passagers s'y étaient précipités en désordre; ils s'y entassent pêle-mêle. O nouveau désespoir! ils s'aperçoivent que dans leur barque, trop petite pour les contenir tous, il ne restait plus assez de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête; et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait; la barque trop pleine, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général; il faut débarrasser l'embarquation des individus qui la surchargent: deux périront pour commencer; puis, s'il en faut plus, on verra. Mais qui sacrifier? qui choisir? Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame Malfit, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des

matelots se portent sur les noires figures : le choix des victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et les forces athlétiques opposeraient une vigoureuse résistance à des volontés homicides ? Point de doute, ils se débattraient ; et une pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau que le moindre mouvement peut submerger, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence : il n'y a pas de moments à perdre ; une nouvelle décision est prise. Hodout, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains : les femmes et l'enfant périront.

Un nègre avait ouï la sentence ; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur ; il échange à voix basse avec lui quelques paroles vives et brèves ; puis, s'adressant à Madame Malfit :

—Lui et moi, dit-il, faire place. Maîtresse à nous revoir patrie.

Il se tourne vers le capitaine, et continue d'un ton solennel :

—Jure à nous de sauver maîtresse ! et nous . . . . tout de suite . . . . à la mer !

Oh ! répond le chef attendri, je le jure, et devant Dieu lui-même . . . .

—Non, interrompt Madame Malfit, que ces mots venaient d'éclairer ; non, je n'accepte point ce dévouement admirable ; mes nègres sont jeunes et braves, leur force peut vous secourir. Mais, moi inutile . . . . et à charge . . . . je suis prête ; une prière seulement ! que mon enfant du moins soit sauvé ! . . . qu'il soit le vôtre, capitaine !

La pauvre mère, tout en larmes, arrachant son fils au, sein de la nourrice, l'élevant en ce moment dans ses bras, et, à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Ah ! passagers et matelots, adoptaient l'enfant de la veuve.

—Pauvre petit ! nous l'embrasser ! s'écrient avec transports les deux nègres, en pressant de leurs noirs visages la blanche figure de l'enfant. Adieu ! petit maître ! *à là-haut.*

Et du doigt ils montraient le ciel.

Puis, aux longs éclats de la foudre, tous deux s'élancent à la mer, tous deux roulent au fond des gouffres!

Prodige inespéré! il ne faudra plus de victimes! ce dévouement sublime a désarmé la colère céleste.

Le vent tombe, et l'orage a fui . . . . .

L'embarcation fut sauvée.

*Le vicomte d'Arlincourt.*

---

## LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampres; ses tempes étaient ornées de grapes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient: "Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter?" Le faune répondit sans s'émouvoir: "Eh! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?"

*Fénelon.*

## LES BUISSONS.

Dans une riante soirée de mai, M. d'Ogères était assis avec Armand, son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant semblait revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivait, s'élevaient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchait, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. "Voyez-vous, mon papa," s'écria-t-il, "ces buissons qui dérobent aux brebis leur laine? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me lèverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, et ritz ratz, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chasse, et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner." "Nous songerons à ton projet," lui répondit M. d'Ogères. "En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons, et rappelle-toi ce que nous faisons vers la St. Jean."

—Et quoi donc, mon papa?

—N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

—Il est vrai, mon papa, parcequ'ils en ont besoin pour se faire des habits; mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin!

—Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

—Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis

perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

—Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement, et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

—Mais le buisson n'a pas besoin de vêtements. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer; il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

—Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyait d'abord un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il l'était, de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand allait le premier, d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avait bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui allaient et venaient, en voltigeant sur leurs branches. "Doucement!" dit M. d'Ogères à son fils; "suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé." Ils remontèrent la colline, s'assirent, et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportaient dans leurs becs les flocons de laine que les buissons avaient accrochés la veille aux brebis. Il venait des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin.

"Que veut dire cela?" s'écria Armand, tout étonné.

"Cela veut dire," lui répondit son père, "que la Pro-

vidence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportais hier si légèrement, allie les habitants de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire?" "Que le ciel nous en préserve!" s'écria Armand. "Tu as raison, mon fils," reprit M. d'Ogères: "qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!" *Berquin.*

ARNAUD BERQUIN, né à Bordeaux, en 1749, est connu principalement par son ouvrage *L'Ami des enfants*, chef-d'œuvre de style, où il donne à la jeunesse les plus hautes leçons de sagesse et de vertu. Il mourut à Paris en 1791.

---

## LA JUSTICE ET LA CHARITÉ.

NE pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses

meubles, d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements ; et, quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura, privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : "Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous."

Le riche lui répondit : "Que puis-je à cela ? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement ? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous, ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront ?"

Le pauvre père se tut ; et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : "Qu'avez-vous ? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux."

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : "Pourquoi," lui dit l'autre, "vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu."

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle put elle-même pourvoir à ses besoins.

*Lamennais.*

---

## UN MONASTÈRE DU MONT LIBAN.

Nous remontâmes à cheval au pied de la colline, dans la plaine au bord du fleuve ; nous traversâmes le pont, nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère, qui s'élevait, comme un château-fort,

sur un piédestal de granit. Les moines me reconnaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent.

Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles : cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme ; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumier, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence, et comme par des hommes doués d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes, douces, sereines, respiraient la paix et le contentement : aspect touchant d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude ; de l'eau et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu de fromage ou de lait aigri : voilà toute la nourriture de ces cénobites ; ils la prennent debout ou assis sur la terre. Tous les meubles de nos contrées leur sont inconnus. Après avoir assisté à leur dîner, et mangé nous-mêmes un morceau de galette, et bu un verre d'excellent vin du Liban que le supérieur nous fit apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules : elles sont toutes semblables. Une petite chambre de cinq ou six pieds carrés avec une natte de jonc et un tapis, voilà tous les meubles ; quelques images de saints, clouées contre la muraille, une Bible arabe, quelques manuscrits syriaques, voilà toute la décoration. Une longue galerie intérieure, couverte en chaume, sert d'avenue à toutes ces chambres, La vue dont on jouit des fenêtres du monastère, et de presque tous ces monastères, est admirable ; les premières pentes du Liban sous le regard, la plaine et le fleuve de Bayruth, les dômes aériens des forêts de pins tranchant sur l'horizon rouge du désert de sable, puis la mer encadrée partout dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rochers, avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens,

voilà l'horizon qui est, sans cesse, sous les yeux de ces moines. Ils nous firent plusieurs présents de fruits secs et d'outres de vin, qui furent chargés sur les ânes, et nous les quittâmes pour revenir par un autre chemin à Bayruth.

*Lamartine*

---

## LES ENFANTS DU NAUFRAGÉ.

Sur les bords de la Seine, à Rouen, se promenait, silencieux et enveloppé dans un vaste manteau, un personnage dont toutes les manières, encore plus que le costume, annonçaient la distinction : il avait les yeux fixés sur une barque vers laquelle un jeune pêcheur, d'une figure intéressante, ramenait péniblement des filets. Résolu d'être utile à ce jeune homme, s'il avait les qualités que faisait supposer son heureuse physionomie, il attendit qu'il fut sorti de sa barque ; et quand vint le soir, il prit le parti de l'accompagner, en se tenant à une certaine distance en arrière, jusqu'à sa demeure. Il n'en fut pas remarqué ; lorsque le jeune homme entra, le personnage au manteau demeura aux aguets autour de la cabane, dont la porte était demeurée ouverte : il put entendre un moment ce dont on y parlait.

" Assieds-toi ici, près de moi et de ta sœur, mon pauvre Pierre," disait une vieille femme ; " assieds-toi, ton front est tout en nage ! O merci, merci, mon fils ! Dieu ne peut manquer de bénir tôt ou tard l'enfant qui travaille ainsi pour sa famille ; mais je ne veux pas que tu te fatigues à ce point ; il faut te ménager des forces pour l'avenir." " Pauvre mère ! pauvre sœur ! répondait le jeune homme, ce n'est pas la vigueur qui me manque, quand il s'agit de vous." " Tu es triste, plus triste que d'ordinaire," dirent ensemble la mère et la fille . . . " la pêche a-t-elle été heureuse aujourd'hui ?" " Moins que de coutume," répondit-il. " Moins heureuse, et pourquoi donc ?" demanda la vieille femme ; " il me semblait que le ciel et l'onde avaient été propices." " C'est vrai," répondit Pierre ; " mais depuis quelques jours j'ai quelque chose ici et là (il

montrait à la fois sa tête et son cœur), quelque chose qui me préoccupe, qui me dit, ma mère, que pour vous, pour ma sœur, et pour moi, l'heure approche où je dois me créer un sort moins misérable et moins précaire." "Pas d'ambition, mon fils." "Oh! non, non, ma mère, pas d'ambition telle que vous la craignez pour moi, pas de cette ambition qui n'élève à la fortune qu'en sacrifiant la probité, la justice, et l'honneur; mais un désir bien naturel, de vous rétablir dans la position que vous occupiez autrefois, et que vous n'auriez jamais dû perdre: une volonté sainte et profonde de laisser intacte et pure la mémoire de mon père, en acquittant les dettes qui lui ont été imposées par l'adversité; voilà ce qui, depuis quelques jours, me tient des heures entières immobile auprès de mes filets."

Le crépuscule du soir avait déjà fait place à une obscurité complète que cet échange de paroles touchantes durait encore. Un feu de bois sec, auquel cuisaient quelques légumes destinés au repas de la veillée, répandait autour de l'âtre une demi-clarté qui dessinait vaguement sur les murs l'ombre des objets voisins.

En ce moment, le sombre profil d'un homme enveloppé d'un manteau s'esquissa sur la muraille. Pierre fit un mouvement comme s'il allait se lever de son siége; l'ombre disparut. "Avez-vous vu cette ombre?" demanda Pierre à sa mère et à sa sœur, en poussant, quoique sans effroi, la porte de sa demeure. "Nous n'avons rien vu," lui répondirent-elles. "Vous savez," reprit-il, "que je ne suis pas superstitieux; eh bien! j'ai néanmoins le pressentiment qu'à cette heure il se passe pour moi des choses d'où dépend le sort de ma vie. Il me semble que cette ombre est celle de mon père, qui revient pour me dire que l'honneur de sa mémoire m'est confié tout entier, à moi son fils."

Le sommeil du jeune homme fut agité, et plus d'une fois durant cette nuit, la mémoire de son père, l'avenir de sa famille, entrecoupèrent son rêve de soupirs et de pleurs.

A la pointe du jour, il se dirigea vers sa barque amarrée au rivage; il crut y apercevoir debout une forme humaine, la même à-peu-près que cette ombre qui s'était esquissée le soir sur la muraille. Il s'arrêta, frappé de cette ressem-

blance; puis il raisonna et se persuada que ce pouvait être un effet de son imagination. Il fit quelques pas de plus, et reconnut pourtant que ce n'était point une illusion; un homme, les bras croisés sous un vaste manteau, se tenait sur la barque, immobile et plongeant du regard sur la côte, comme s'il attendait quelqu'un. Quand il eut aperçu Pierre: "Que ma présence ne vous empêche pas de prendre votre place dans cette barque, mon ami," dit l'inconnu d'une voix qui unissait à la dignité une expression pleine de bienveillance. Cette voix rassura quelque peu Pierre, qui demeurait indécis et attaché à la rive. Puis son courage reprenant entièrement le dessus: "Après tout," dit-il à l'inconnu, "je ne crois pas aux revenants, et assurément vous n'en êtes pas un." "Non, sans doute, mon ami," reprit le personnage, à qui cette réflexion subite de Pierre fit venir un sourire sur les lèvres. "Cependant, cette ombre," reprit Pierre, "qui est apparue hier soir dans notre cabane, et qui était comme vous vêtue d'un manteau?" "Raison de plus, si elle était vêtue comme moi d'un manteau, pour que ce soit une réalité. Tenez, mon ami, je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens," ajouta-t-il, "je vous dirai quelle est cette ombre. Mais d'abord, combien vous rapporte d'ordinaire une bonne journée de pêche? vingt-quatre livres, je suppose." "Vingt-quatre livres! c'est dix fois plus que je n'ai l'habitude de gagner," dit Pierre, hésitant à recevoir une si forte somme. "Allons, mon ami, ne faites pas difficulté d'accepter," continua l'homme au manteau, en glissant la pièce d'or dans la main du pêcheur.

Pierre tourna ses regards vers la cabane où sa mère reposait encore, et, placant la pièce d'or sur son cœur: "Oh! merci, Monsieur," s'ecria-t-il avec effusion; "j'accepte pour celle qui m'a donné le jour. Ce présent servira à rendre moins dur le lit de ma vieille mère."

Des larmes d'attendrissement gagnaient déjà les yeux de l'inconnu. "Mon ami," dit-il, "je désirerais m'avancer un peu sur la rivière; conduisez-moi."

La barque avait pris le large; l'étranger, après avoir déclaré au jeune pêcheur que l'ombre qu'il avait remarquée la veille sur la muraille de sa cabane était bien la sienne, l'interrogea sur sa position présente et passée.

"Vous n'avez plus de père, mon ami?" "Hélas! non, Monsieur; cette perte a changé tout mon avenir."

"Il ne faut jamais désespérer du ciel," continua l'étranger, "il est fécond en ressources. Votre père avait donc connu l'aisance?" "La richesse, Monsieur," répondit Pierre; "il équipait des navires au Havre-de-Grâce, et faisait à ses frais le commerce avec l'Amérique. Vinrent des jours et des nuits terribles, où les vents et les mers furent contraires à ses entreprises. Les navires périrent corps et biens. Alors il rassembla ses dernières ressources, et, sur le bâtiment d'un autre, avec une faible pacotille, il partit lui-même pour l'Amérique, afin de tenter un dernier effort. Il nous quitta en nous baignant de larmes, et promettant de revenir dans un an. Pendant son absence, ma mère fut réduite à travailler pour nous faire vivre, ma sœur et moi; mais l'espérance de revoir dans peu celui qu'elle attendait suffisait pour soutenir son courage. Un jour, ah! Monsieur, comment vous raconter cela! nous étions, ma sœur et moi, au bord de la mer, cherchant à l'horizon lointain si nous n'apercevrions pas la voile qui devait nous ramener notre père, et déjà, dans notre pressentiment filial, nous croyions la distinguer dans chacune de celles qui voguaient vers le Havre. Tout-à-coup, une affreuse tempête vint à s'élever; les flots amoncelés battaient avec fracas de leur écume les rochers et la plage; de toutes parts, des navires que l'on avait vus voguer tout à l'heure paisiblement, tiraient le canon de détresse; l'un d'eux, celui qui était le plus rapproché du port, semblait prêt à s'abîmer sous des vagues qui, de leur sommet, le rejetaient dans un gouffre effrayant. Comme par un mouvement instinctif, ma sœur épouvantée agita son mouchoir du côté du navire en détresse, tandis que moi, les pieds baignés par l'onde furieuse, et prête à m'entraîner, j'étais tombé aux pieds de ma sœur, mêlant mon cri de désespoir à celui de sa terreur. Hélas! Monsieur, notre pressentiment ne nous avait point trompés. Du navire qui faisait le sujet de notre effroi, s'échappa un long cri d'horreur, suivi presque aussitôt d'un profond silence: il avait disparu sous les flots. Deux matelots seulement, qui parvinrent, après mille efforts, à sauver leurs jours, apportèrent le lendemain à notre mère l'affreuse

nouvelle que notre père était sur le bâtiment naufragé, et avait péri, si près du port, avec tout l'équipage. Ma mère, dont six années de deuil n'ont point calmé la douleur, mais qui eut la force de se conserver pour sa jeune famille, quitta le Havre et vint fixer sa misère aux environs de Rouen. Elle nous fit vivre comme elle put et tant qu'elle put du travail de ses mains; mais ses forces commençaient à défaillir; ce fut alors que ma sœur et moi nous nous dîmes que nous étions assez grands, et que c'était à notre tour de travailler pour notre mère. Je convins de me charger de tous les travaux du dehors, tandis que ma sœur s'occuperait des travaux du dedans. Nous courûmes faire part de nos plans à notre mère; elle les adopta, et nous louâmes cette cabane d'un vieux pêcheur qui se retirait et qui nous céda sa barque ainsi que ses filets. Avec le temps, nous avons payé tout cela; je travaille et nous vivons, quoique bien misérablement sans doute, surtout quand je songe à ce qu'a été ma mère et à ce qu'aurait pu être ma sœur." "Vous avez fait pour elles au-delà de votre âge et de vos forces, mon enfant." "Il me manque quelque chose encore, Monsieur; c'est de trouver les moyens de rendre enfin aux vieux jours de ma mère, et de donner à la jeunesse de ma sœur, non pas la fortune, mais au moins le bien-être." "C'est une noble ambition. Me direz-vous au moins ce que vous prétendez faire pour atteindre le but que vous vous proposez?" "Tout simplement, Monsieur, redoubler de travail; s'il est possible, élargir mon petit commerce, et puis, comme vous disiez tout à l'heure, le ciel est fécond en ressources," repartit Pierre. "Allons mon ami, mes affaires me rappellent au rivage," dit alors l'inconnu; "regagnons le port."

En sortant de la barque, l'étranger serra affectueusement la main du jeune homme en signe d'adieu, et il disparut comme un éclair.

Avant d'aller annoncer à sa mère son heureuse matinée, Pierre rentra un instant dans sa barque pour examiner les réparations qu'il aurait à faire à ses filets. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en les soulevant il aperçut à ses pieds une bourse qui renfermait plus de deux mille francs en or! Sa première pensée fut de croire que c'était un

oubli de l'inconnu, et, courant sur-le-champ après lui, il l'aperçut qui causait au milieu d'un groupe d'étrangers. "Monsieur," lui dit Pierre, "voici une bourse que vous avez oubliée tout à l'heure dans ma barque." "C'est une erreur, je n'ai rien oublié dans votre barque : mais cette bourse, fût-elle à moi, mon ami, je vous dirais de la garder pour prix de votre probité!"

"Mais au moins, Monsieur, vous me direz votre nom, afin que je sache quel est mon bienfaiteur." Pour toute réponse, l'homme à qui il s'adressait se dégagea de la foule en détachant l'agrafe de son manteau, qui tomba dans les mains du pauvre Pierre de plus en plus surpris. Le pêcheur se décida enfin à retourner au logis.

Pierre fit deux parts égales de son trésor. "Avec cette part," dit-il à sa mère, "vous serez moins malheureuse ; avec cette autre, je ferai mes efforts pour relever l'honneur de la mémoire de mon père. J'élèverai dans la ville un petit commerce en rapport avec mes ressources ; et, si Dieu me prête appui, la prospérité qui nous arrive aujourd'hui ne nous abandonnera pas."

Pierre fit ainsi qu'il l'avait annoncé. Son commerce, étroit d'abord s'agrandit en peu d'années, et la persévérance, unie à un ordre parfait, donna bientôt au jeune homme les moyens d'acquitter les dettes de son père, d'assurer une honnête aisance à sa mère, et de marier honorablement sa sœur.

---

## LETTRE A M. DE GRIGNAN,

### SUR LA MORT DE TURENNE.

1675.

C'EST à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de Monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la

mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde : toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : " Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez."—"Monsieur," lui dit-il, "vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." Monsieur de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée ; on crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur son corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente ; ce fut là où M. de Lorge, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes

et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes, et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

. . . . . .

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle: il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie: c'était comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne: le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne roide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable;* et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. *Mme. de Sévigné.*

Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné, née en 1627, a laissé à la postérité une série de lettres qui sont considérées avec raison comme le chef-d'œuvre épistolaire du siècle de Louis XIV. Elle mourut en 1696.

---

## DIX MILLE LIVRES DE RENTE.

Quand j'avais dix-huit ans—je vous parle d'une époque bien éloignée—j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, j'allais presque toujours à pied, rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante: *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur!* De son côté,

il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour que je payais mon tribut à Antoine — c'était le nom de mon pensionnaire — il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vif, et à qui Antoine adressa son mémento criard : *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !* Le passant s'arrêta, et, après avoir considéré quelques moments le pauvre : " Vous me paraissez," lui dit-il, " intelligent et en état de travailler : pourquoi faire un si vil métier ? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rente." Antoine se mit à rire, et moi aussi. " Riez tant que vous le voudrez," reprit le monsieur poudré, " mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple : j'ai été aussi pauvre que vous ; mais, au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons, qu'on me donnait gratis et que je revendais ensuite, un bon prix, aux fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce.

" Cinq ans après, je possédais trente mille francs, et j'épousais la fille d'un fabricant de papiers, qui m'associait à sa maison de commerce, peu achalandée, il faut le dire ; mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède deux maisons à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de bonne heure le goût du travail et de la persévérance. Faites comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi."

Là-dessus, le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant : *La charité, s'il vous plaît.*

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin, et donnait des ordres à cinq ou six commis.

Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant

qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. "Monsieur," me dit à la fin le libraire, "il y a vingt-cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles, le dimanche?"—"Quoi! Antoine, c'est vous!" m'écriai-je.—"Monsieur," repliqua-t-il, "vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rente."

*Arnault.*

---

## LE DÉJEUNER DE NAPOLÉON.

L'UNE des plus habituelles fantaisies de Napoléon, c'était de parcourir Paris incognito, à la manière du sultan des *Mille et une Nuits*.

Dans ces excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise, entièrement boutonnée sur la poitrine. Il portait un chapeau rond à larges bords. Impatient de voir le monument de la place Vendôme terminé, il voulut le visiter lui-même. Dans ce but, il sortit du palais avant le jour, suivi d'un grand-maréchal du palais; il traversa le jardin des Tuileries, et se rendit sur la place Vendôme au moment où le crépuscule commençait à poindre.

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails, et s'être promené à l'entour pendant trois quarts d'heure, l'empereur continua son chemin, en suivant la rue Napoléon (aujourd'hui la Rue de la Paix), et, tournant à droite, il remonta le boulevard en disant gaîment à Duroc: "Il faut que messieurs les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour."

Tout en causant il arriva devant les Bains-Chinois, dont le restaurant avait depuis peu été repeint à neuf. "Si nous entrions là pour déjeuner?" dit Napoléon à Duroc. "Qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?"

"Sire, c'est trop tôt; il n'est encore que huit heures." "Bah! bah! votre montre retarde toujours. Moi, j'ai faim." Et l'empereur entre dans le café, s'assied à une table, appelle le garçon, et lui demande des côtelettes de

mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris), et du vin de Chambertin.

Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de café, qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande la carte, et se lève, en disant à Duroc : "Payez, et rentrons ; il est temps." Puis, se posant sur le seuil de la porte du café, les mains croisées sur le dos, il se met à siffler entre ses dents un récitatif italien.

Le grand-maréchal s'étant levé en même temps que l'empereur, et, après avoir vainement fouillé toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise le matin à s'habiller, il avait oublié sa bourse. Or, il savait que Napoléon ne portait jamais d'argent sur lui : il hésitait dans le parti qu'il avait à prendre. Le garçon attendait. Le total montait à douze francs. Pendant cet incident, l'empereur, qui n'a rien vu, peu habitué à ce qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre : déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience : "Allons ! dépêchons ; il se fait tard."

En effet, déjà les pourvoyeurs campagnards arrivaient de tous côtés ; les laitières et les porteurs d'eau circulaient.

Le grand-maréchal prend enfin son parti, et, s'approchant de la maîtresse du café, qui se tient au comptoir, lui dit d'un ton poli, mais un peu honteux : "Madame, mon ami et moi sommes sortis ce matin un peu précipitamment ; nous avons oublié de prendre notre bourse . . . Mais je vous donne ma parole que dans une heure je vous enverrai le montant de cette carte."

" C'est possible, monsieur," reprit froidement la dame ; mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière. Vous sentez que . . . " " Madame, nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde." " Oui, jolies pratiques, en effet, que les officiers de la garde ! "

" Madame," dit le garçon de café à la maîtresse, " puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que ces braves officiers ne

voudront pas faire tort à un pauvre garçon de café. Voici les douze francs." "Autant de perdu pour vous," fit la limonadière.

Chemin faisant, Duroc raconta à l'empereur son aventure. Napoléon en rit de bon cœur. Le lendemain, un officier d'ordonnance, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, entrait au café des Bains-Chinois, et, s'adressant à la maîtresse de la maison : "Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes grises, sont venus déjeuner hier, et que, n'ayant pas d'argent . . ." "Oui, monsieur," répond la dame.

"Eh bien, madame, c'était Sa Majesté l'empereur et monseigneur le grand-maréchal du palais . . . Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux ?"

La dame sonne, et se trouve presque mal. Mais l'officier, s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons. Ce garçon s'appelait Durgens. Quelques jours après il fut placé valet de pied dans la maison de l'empereur.

---

## L'HOMME AU MASQUE DE FER.

En 1661, quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, et qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une

considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait; son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eut souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin; sa peau était un peu brune; et il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presqu'au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur: "Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains?"—"Je ne sais pas lire," répondit le pêcheur; "je viens de la trouver; personne ne l'a vue." Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. "Allez," lui dit-il, "vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire." Parmi les personnes qui ont eu une connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très digne de foi, qui vit encore (1760). M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second Maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme qu'on ne connut

jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer;* Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'état, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

*Voltaire.*

---

## MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Agnan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre.

Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont: "M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez vu un aussi impertinent: parcequ'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: "Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire, et lui dit: "N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?" "Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom." "Oh bien!" dit le roi, "je suis ravi que vous en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait." "Ah! sire, quelle trahison! que votre majesté me le rende, je l'ai lu brusquement." "Non, M. le Maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels."

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

*Mme. de Sévigné.*

---

## LES RELIGIEUX DU SAINT-BERNARD.

Il est intéressant de voir dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement, et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe, ou de religion; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent: le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parcequ'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre, jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *marronnier*, va jusqu'à la moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont drésses à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels; ils volent à leur aide toutes les fois que le marronnier ne peut seul suffire à les sauver; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; ils faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu ils portent toujours avec eux; sans quoi ces extrémités

s'engourdissent et se gèlent sans que l'on s'en aperçoive.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs ; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité ; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie, et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent ; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place ; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent ; dans ce dernier cas, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui sans eux n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux, et les soignent, jusqu'à leur entière guérison.

*De Saussure.*

HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE, célèbre naturaliste, né à Genève en 1740, mourut en 1799.

---

## LE DRAGON ET LES RENARDS.

UN dragon gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux Renards,

grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent près de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent ? un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fait semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : Que voulais-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulais en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

*Fénelon.*

---

## LE GRONDEUR ET SON VALET.

Le Grondeur : Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ? . . .

Le Valet : Monsieur, je travaillais au jardin : au pre-

mier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

G. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

V. Hé ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

G. Comment faire ? comment faire ? infâme !

V. Oh ! ça ! Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

G. Non.

V. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

G. Non.

V. Cependant, il faut, Monsieur . . . .

G. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

V. Morbleu ! J'enrage d'avoir raison.

G. Te tairas-tu ?

V. Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; choisissez, comment la voulez-vous ?

G. Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux . . . je la . . . Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux . . . As-tu balayé l'escalier ?

V. Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

G. Et la cour ?

V. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

G. Tu n'as pas fait boire la mule ?

V. Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

G. Lui as-tu donné l'avoine ?

V. Oui, Monsieur ; Guillaume y était présent.

G. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

V. Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

G. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hein ?

V. Peste, Monsieur, je me suis bien gardé d'y manquer.

G. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon : cependant j'ai entendu ce matin . . . . .

V. Ce matin ? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

G. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore . . . .

V. Elles sont logées, Monsieur, vraiment ; depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

G. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là ; jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin . . . Hors d'ici ! *Brueys.*

David Augustin de Brueys, Poète et Théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpelier en 1723.

---

## LES SALLES D'ASILE.

Vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien doux ; qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé ; vous ne vous doutez pas que tout près de vous, là-haut peut-être, au dernier étage de la maison que vous habitez, une famille indigente manque de pain et de feu ; là-haut peut-être une pauvre mère, forcée de sortir de chez elle tout le jour, pour gagner, du travail de ses mains, le pain de sa famille, se trouve embarrassée de ses enfants. Qu'en fera-t-elle tout le long du jour ? Qui en prendra soin si elle les abandonne ? Elle n'a personne au logis pour garder sa famille, pas de vieille grand'mère à qui elle confie ses enfants, pas une bonne voisine qui les surveille ; car le pauvre loge avec le pauvre, et dans ces tristes maisons de l'indigence, chaque locataire est obligé de gagner sa vie jour par jour, heure par heure. Oh ! que de pauvres mères, ainsi chassées de chez elles par le travail, et retenues en même temps par leurs enfants, se sont vues

dans la cruelle nécessité, ou de mourir de faim, ou d'abandonner leur petite famille : cruelle et dure alternative !

Et puis, l'enfant ne peut pas rester seul. C'est un petit être sans prévoyance et sans force qu'on ne saurait abandonner à lui-même. Il a besoin de l'œil maternel qui veille sur lui ; il a besoin d'un sourire attentif qui l'encourage quand il fait bien, ou d'un regard sévère qui l'arrête quand il fait mal. Laisser un enfant tout seul, c'est le perdre. Tout seul, l'enfant apprend à ne pas aimer ses semblables ; il devient triste et morose ; il est plus triste qu'un orphelin, car il dort quand sa mère revient du travail, et le lendemain, quand sa mère revient du travail, il dort encore. D'ailleurs, ceci est écrit dans l'Évangile : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et à plus forte raison un enfant.

Mais, comment venir au secours de cette pauvre mère qui ne peut pas rester chez elle, et qui ne peut pas emmener avec elle ou son fils ou sa fille ? Comment venir au secours des enfants du pauvre, qui chez eux n'ont ni feu, ni pain, ni personne pour les aimer, les instruire et les secourir tant que dure le jour ? Rassurez-vous, enfants, la charité est ingénieuse, la bienfaisance est une bonne gardienne. C'est la bienfaisance, c'est la charité, qui ont inventé pour les enfants des pauvres, les salles d'asile. Je vais vous dire ce que c'est qu'une salle d'asile, pour vous rassurer sur vos petits frères qui sont malheureux.

Dans chaque arrondissement de grandes villes, dans chaque ville, dans chaque village, les bienfaiteurs de l'enfance ont imaginé d'assigner aux petits enfants qui n'ont pas de maisons à eux, une maison sinon riche, du moins bien fermée et bien chaude en hiver, bien éclairée en été, bien saine dans tous les temps. Cette maison est un véritable élysée pour des pauvres enfants habitués à toutes les obscurités de ces tristes prisons du cinquième étage, dans ces rues étroites et malsaines. Voilà ce qu'on appelle des salles d'asile. Chacune de ces maisons est gouvernée, soit par un vieil invalide, bon homme qui aime les enfants par instinct, comme il aime son chien caniche, soit par quelque bonne femme agile, alerte, douce et vive, qui devient ainsi la mère de tous les petits pauvres de son hameau. Tous les matins, le père qui va travailler

aux champs tout le jour, la mère qui suit son mari dans la campagne, conduisent leur enfant à la salle d'asile. Là, le petit enfant dit adieu à sa mère pour tout le jour; en même temps il entre dans sa maison, dans son palais. La maison est toute prête à recevoir son petit seigneur et maître. Il entre; il se voit au milieu de petits enfants comme lui. Déjà la société commence pour ces enfants qui étaient destinés à vivre seuls.

Et, dans cette salle d'asile, ces enfants, si pauvres le matin, riches à présent, n'ont plus qu'à se laisser être heureux. Ils jouent, ils chantent, ils se font des niches de tout genre, ils entourent la bonne femme qui leur sert de mère, et qui leur raconte les belles histoires qu'elle a apprises; pendant ce temps-là, le père et la mère, tranquilles sur le sort de leur enfant, travaillent de toutes leurs forces, heureux de penser que leur enfant s'amuse, qu'il grandit entouré de soins bienveillants; qu'il a chaud, et qu'il n'a pas faim.

Voilà ce que c'est qu'une salle d'asile. Grâce à ces touchantes institutions, l'enfant du pauvre, lui aussi, connaît le printemps en fleurs; il respire, il chante, il grandit, il s'anime comme tous les autres enfants, il ne sait pas ce que c'est que la misère, il est aussi heureux que peut l'être un enfant; il a de l'air, des fleurs, du soleil, et des amis de son âge. *Jules Janin.*

---

## MORT D'ÉPAMINONDAS.

Les deux armées furent bientôt en présence près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Épaminondas n'avait déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur

la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grèle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille. Épaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers, fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignait que son bouclier ne fut tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, et il le baisa, comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. "Voilà qui est bien," répondit-il, "j'ai assez vécu." Il demanda ensuite Daïphantus et Iolidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étaient morts : "Persuadez donc aux Thébains," reprit-il, "de faire la paix." Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant écrié, dans

l'égarement de sa douleur: "Vous mourez, Épaminondas! si du moins vous laissiez des enfants!" "Je laisse," répondit-il en expirant, "deux filles immortelles: la victoire de Leuctres et celle de Mantinée."

*Barthélemy.*

---

## CHARLES-QUINT ET LES BRIGANDS.

Un beau jour de printemps, Charles-Quint, alors simple roi des Espagnes, chassait dans une forêt de la Vieille-Castille. Un violent orage qui vint à éclater, tout-à-coup sépara le roi de sa suite, et le força de chercher promptement l'asile le plus prochain. Cet asile fut une caverne formée tout naturellement par la proéminence d'un bloc énorme de rochers. Joyeux d'avoir cet abri tutélaire, Charles descend aussitôt de cheval . . .; mais jugez quelle est sa surprise, lorsqu'à la lueur d'un éclair il aperçoit tout près de lui quatre hommes de fort mauvaise mine, armés des pieds à la tête, et qui semblent plongés dans un profond sommeil. Il fait deux pas vers l'un d'eux; soudain le dormeur se lève sur ses pieds et lui dit: "Vous ne vous douteriez jamais, *señor caballero* du rêve étonnant que je viens de faire. Il me semblait que votre manteau de velours passait sur mes épaules." Et en disant ces mots, le voleur dégrafe le manteau du roi et s'en empare.

"*Señor escudero,*" ajouta le second, "j'ai rêvé que j'échangeais ma résille contre votre belle toque à plumes."

—"Et moi," dit un troisième, "que je trouvais un coursier magnifique sous ma main."

—"Mais, camarades," s'écria alors le quatrième, "que me restera-t-il, avec vos rêves?"

—"Eh! par Saint Jacques, cette chaîne d'or et ce sifflet d'argent," reprit le premier, en apercevant ces joyaux appendus au cou du prince.

"Tu as, ma foi, raison," dit l'autre. Et aussitôt sa main s'avança pour saisir les objets.

"C'est au mieux, mes amis," dit alors Charles-Quint, "mais avant de vous livrer ce bijou, je veux vous en

montrer l'usage," et aussitôt, prenant le sifflet, il en tira un son aigu et prolongé.

A ce bruit, plusieurs seigneurs de la suite du roi s'avancent vers la caverne, et bientôt cent personnes entourent le monarque. Lorsque le roi vit tous ses gens réunis, il se tourna vers les quatre bandits restés stupéfaits.

"Mes braves," leur dit-il, "j'ai rêvé aussi, moi: c'est qu'avant une heure vous seriez pendus."

Quelques instants après les voleurs étaient accrochés à des arbres.

# PROSATEURS

ET

# POÈTES FRANÇAIS.

---

## DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## BOSSUET.

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, né à Dijon (côte-d'Or) en 1627, fut un des plus éloquents orateurs du siècle de Louis XIV. Il fut successivement nommé évêque de Condom, précepteur du Dauphin fils de Louis XIV., membre de l'Académie française, puis évêque de Meaux.

Parmi ses ouvrages, on distingue : ses *Oraisons funèbres*, surtout celle de Madame et celle du grand Condé, où il déploie toute la force et la beauté de son génie ; son fameux *Discours sur l'histoire universelle*, composé pour l'instruction du Dauphin son élève, où il retrace avec éloquence toute la suite des siècles depuis la création jusqu'à Charlemagne. Nous lui devons aussi *l'Exposition de la Doctrine catholique*, *l'Histoire des variations des Églises protestantes*, et des *Sermons* du plus grand mérite.

Il mourut en 1704, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

### CONDÉ A LA BATAILLE DE ROCROI.

VERS les premiers jours du règne de Louis XIV., à l'âge de vingt-deux ans, le duc d'Enghien (Prince de Condé) conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes walonnes, italiennes, et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors ; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'état, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ! Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux

armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas! Le jeune prince parut un autre homme : touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme

de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi des milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

*Orais. fun. du prince de Condé.*

---

## LES ROMAINS.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connaître que tous les autres empires.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie, qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car parcequ'il aimait sa liberté, il aimait

aussi sa patrie comme une mère qui le nourissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté ; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès-

lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économe, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant, et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès; je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement

pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu dans Florus et dans Cicéron l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

*Disc. sur l'hist. universelle.*

---

# FÉNELON.

François de Salignac de Lamothe-Fénelon naquit en 1651, au château de Fénelon en Périgord. Membre de l'Académie française, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV., et ensuite archévêque de Cambrai; c'est là qu'il passa les dix-huit dernières années de sa vie, dans la pratique de toutes les vertus religieuses et dans la culture des lettres.

Ses principaux ouvrages sont les *Aventures de Télémaque*, chef-d'œuvre de style poétique et de morale, composé pour son élève le duc de Bourgogne ; un *Traité de l'existence de Dieu ;* un *Traité de l'éducation des filles ;* des *Dialogues des morts ;* des *Fables* en prose, pleines de grâce et de naturel.

Il mourut en 1715, à l'âge de soixante-quatre ans.

## LA VILLE DE TYR ET LES PHÉNICIENS.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur de son climat : car

les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi : elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartient à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Égypte, et la pourpre Tyrienne, deux fois teinte d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le temps

ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Tiphis et des Argonautes tant vantés dans la Grèce ; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers : ils ont une exacte police ; ils sont parfaitement d'accord entre eux : jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettaient entre eux; s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie; si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquaient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéraient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers: faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière : ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur; soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruine le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera; il en tirera assez d'avantages, par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leur cours vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous : si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples,

profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportait le tribut de tous les peuples de la terre. *Télémaque.*

---

## TÉLÉMAQUE VISITE LES CHAMPS ÉLYSÉES

### POUR Y CHERCHER SON PÈRE.

TÉLÉMAQUE s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur: un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent vénimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point: et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est pas semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière: elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal: elle n'éblouit

jamais : au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent : elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes avides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parceque le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus ; seulement, ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne

s'enfuit jamais du cœur de ces hommes: jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent: ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et une seule pensée, un seul cœur, une même félicité, fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable: car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et méprisable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnait, c'était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les champs élysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre

puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares : et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seraient pas justes, si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre : on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort; c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse ; car les grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnaître ; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie : alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avais conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le

temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ; tu te verras changé insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ! il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné ; hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité en Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais, hélas ! ô mon fils ! que la royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat, et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure ; un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même ; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin : ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feraient s'ils n'étaient retenus. Crains

donc, mon fils, crains une condition si périlleuse ; armetoi de courage contre toi-même, contre tes passions, et contre les flatteurs.

*Télémaque.*

---

# MASSILLON.

JEAN-BAPTISTE MASSILLON, un des plus grands prédicateurs du siècle de Louis XIV., naquit en 1663, à Hyères en Provence. Il prêcha devant la cour, et obtint un succès prodigieux. Il fut nommé en 1717 à l'évêché de Clermont, et fut reçu à l'Académie française en 1719.

On a de Massillon un grand nombre de sermons, parmi lesquels on remarque surtout les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême*, regardé comme un des plus parfaits modèles de la littérature française; quelques *Oraisons funèbres*, dont la plus remarquable est celle de Louis XIV.

Il mourut en 1742, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

## DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de son nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avait gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnaître.

L'impie a beau se vanter qu'il ne connaît pas Dieu, et qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie: c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il trouvera son Dieu partout; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance et de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures ; et son cœur se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement, dans tous les ouvrages de ses mains, la magnificence de son nom, que les plus simples même ne sauraient l'y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse : les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, et par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles, pour connaître ce qu'est Dieu ? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut : nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains ; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et présidez au jour ? et à la lune : Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond ? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées ? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant ? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait ?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste

des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

---

## DESTINÉE DE L'HOMME.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres contents de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés: les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre: la terre réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place: les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux: les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre: tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature: l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux

au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

---

## DE LA VIE HUMAINE.

Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes ? que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements ; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer. Ils boivent jusques à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre, se consoler d'une passion par une autre passion nouvelle ; d'une perte, par un nouvel attachement ; d'une disgrâce, par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

---

## DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

## VOLTAIRE.

**François-Marie Arouet de Voltaire**, l'un des écrivains les plus célèbres du dix-huitième siècle, naquit en 1694, au village de Châtenay, près de Sceaux. Poète épique, dramatique, satirique, historien, philosophe, il a réussi dans presque tous les genres. Quelques-unes de ses tragédies, telles que *Zaïre*, *Mérope*, *Oreste*, *Mahomet*, approchent pour la perfection de celles de Racine. Nous lui devons aussi *la Henriade*, le seul poème épique dont la France puisse s'enorgueillir. Son *Histoire de Charles XII.*, celle de *Pierre le Grand*, le *Siècle de Louis XIV.*, etc., le mettent au rang des premiers prosateurs. Mais il est pénible d'avouer que ce génie brillant ternit tant de gloire, par un grand nombre d'écrits où la religion et la morale sont indignement outragées. Il mourut à Paris en 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

## BATAILLE DE NARVA.

L'Empereur de Moscovie parut devant Narva à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, le premier octobre (1700), dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver, comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi les Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pole, et Charles XII. s'avançait pour le secourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée.

Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croi, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire, sans expérience et en tumulte, des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était composé de barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues : il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortification : le baron de Hoorn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées : cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en six semaines.

On était déjà au quinze novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée ; et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de

troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui; et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché, un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII. entre deux armées. Ce n'était pas tout: trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède; vingt mille strélitz étaient plus loin, sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Rével, suivi de toute sa cavalerie et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous, les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes, fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot, en allemand, *Avec l'aide de Dieu.* Un officier lui ayant représenté la gran-

deur du péril : " Quoi ! vous doutez," dit-il, " qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites ? " Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : " N'êtes-vous donc pas de mon avis ? " lui dit-il ; " n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ? l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder, et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux." L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis et l'on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter les revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : " Ces gens-ci me font faire mes exercices," et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en ce moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parcequ'ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorouki, Gollofkin, Fédérowitz vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui pré-

sentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à là rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes ; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements ; un grand nombre était noyé : beaucoup avaient passé la rivière ; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vède, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs. *Histoire de Charles XII.*

---

## DÉFAITE DE CHARLES XII. A PULTAVA.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709, que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde: Charles XII., illustré par neuf années de victoires; Pierre Alexiowits, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens: Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire; Alexiowits ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts: le monarque suédois libéral par grandeur d'âme; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue: celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident et commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie; le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie

s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite : le prince Menzikoff, et le comte Gollowin, l'avaient disposée par intervalles, entre des redoutes garnies de canons. Le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *victoire !*

Charles ne douta pas que la bataille ne fut gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parut point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour ; Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise ; et l'infanterie russe, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suédois ; le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp de Pultava ; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut ; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie : et le roi, aidé de son feld-maréchal Renschild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes ; son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposait son armée de même : il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et semblait obéir au général Czérémétoff. Mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard du roi de Suède ; il en fit atteler deux autres : une seconde volée le mit en pièces, et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut dans cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie moscovite, qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées. . . . .

Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renschild et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper, avec quelques officiers de la chancellerie, étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire ni ce qu'était devenu le roi : ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé Bere, s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulait point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde polonaise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de

Charles avait engagé à le suivre en Ukraine, sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eut point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi, les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe, rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles, au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue ; jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Giéta blessé, et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper ; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borystène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval, jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. *Il est pris avec toute la chancellerie,* lui répondit-on. *Et le général Renschild ! et le duc de Wirtemberg ?* ajouta-t-il. *Ils sont aussi prisonniers,* lui dit Poniatowski. *Prisonniers chez des Moscovites !* reprit Charles en haussant les épaules. *Allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage : et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé, et qu'il venait de perdre en un jour le fruit de neuf ans de travaux et de près de cent combats.

*Histoire de Charles XII.*

## CHARLES XII. A BENDER.

CHARLES XII. se trouvait réduit aux officiers de sa maison, et à trois cents soldats suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs. Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux. Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchements réguliers par les trois cents Suédois: il y travailla lui-même, Son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, ses valets-de-chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ces prétendus retranchements, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. . . .

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla, Alla,* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash,* tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui avaient presque tous reçu de l'argent de lui. "Eh quoi! mes amis," leur dit-il en propres mots, " venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cinquante mille Moscovites, quand ils vous ont crié *amman,* pardon; avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçu de nous, et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire."

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le

signal de l'assaut; les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède: ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée, le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes: mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires, et les plus vieux soldats: il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du Sultan et le *fetfa* (mandement) du muphti.

Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches, vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eut pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires, quand ils ne vont point au combat: car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern: ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte de Poniatowski, qui ne pouvait le servir

à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople, par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses ministres ; mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent, en criant : *Ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse.* Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peur le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchements ; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcèrent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardoff et Spaar ; voyant que tous ses soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers : "Allons défendre la maison ; nous combattrons," ajouta-t-il en souriant, "*pro aris et focis.*"

Aussitôt il galoppe avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu. Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même plus de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort ; la balle glissa sur sa joue, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe, on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets-de-chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la

maison, et remplissaient les appartements. "Allons un peu chasser de chez moi ces barbares," dit-il : et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher : il entre et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi, qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon, en criant *amman*. "Je te donne la vie," dit le roi au Turc, "à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre, comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le pacha qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur les toits, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées. La maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le

feu: trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie: mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage; l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors, en éclatant, dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. "Voilà un étrange homme," dit le roi, "qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. "Voilà un vrai Suédois," s'écria le roi; il embrassa ce garde, et le créa colonel sur le champ. "Allons, mes amis," dit-il, "prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armées d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil jetant leurs pistolets, et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée; le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras,

comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient, en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Les officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares; ce fut le 12 février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières. *Histoire de Charles XII.*

---

## GUILLAUME III. ET LOUIS XIV.

Guillaume III. laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV.; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV., mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts

Aussitôt il galoppe avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu. Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même plus de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort ; la balle glissa sur sa joue, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe, on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets-de-chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la

maison, et remplissaient les appartements. "Allons un peu chasser de chez moi ces barbares," dit-il : et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher : il entre et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi, qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves ; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon, en criant *amman*. "Je te donne la vie," dit le roi au Turc, "à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre, comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le pacha qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur les toits, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées. La maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le

feu: trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie: mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage; l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors, en éclatant, dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. "Voilà un étrange homme," dit le roi, "qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. "Voilà un vrai Suédois," s'écria le roi; il embrassa ce garde, et le créa colonel sur le champ. "Allons, mes amis," dit-il, "prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armées d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil jetant leurs pistolets, et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée; le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras,

comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient, en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Les officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares; ce fut le 12 février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières. *Histoire de Charles XII.*

---

## GUILLAUME III. ET LOUIS XIV.

Guillaume III. laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV.; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV., mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts

fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence. *Siècle de Louis XIV.*

---

# BUFFON.

**Georges-Louis Leclerc, Comte de Buffon, un des plus célèbres naturalistes de l'Europe, naquit en 1707 au château de Montbard (Côte-d'Or). A trente-deux ans il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes*, et ce fut alors qu'il conçut le plan de cette admirable *Histoire naturelle*, chef-d'œuvre d'éloquence et de style qui nous est envié par toute l'Europe. Il mourut à Paris en 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans.**

## LE CHIEN.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie : un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance : plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux

manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois plus féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie, que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever: mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme: la nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une

espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés ; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières ; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à

en mettre un autre à sa place : il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie pas à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route ; le seul enfin, dont les talents naturels soient évidents, et l'éducation toujours heureuse.

*Histoire naturelle.*

---

## LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le

cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté ; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour ; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la

proue du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales. *Histoire naturelle.*

---

# J. J. ROUSSEAU.

**Jean-Jacques Rousseau**, l'écrivain le plus éloquent du dix-huitième siècle, né à Genève en 1712, était fils d'un horloger. Il a écrit une foule d'ouvrages du plus grand mérite, comme compositions littéraires, et dont la lecture est attrayante, mais dangereuse pour la jeunesse.

Parmi ses ouvrages on distingue son *Émile*, ou *de l'éducation ; la Nouvelle Héloïse*, ses *Confessions*, *le Contrat social*, *des Rêveries*, etc. Il mourut en 1778 à Ermenonville, à l'âge de soixante-six ans. Il fut enterré dans l'île des Peupliers, d'où son corps fut plus tard transporté au Panthéon à Paris.

## LE DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir : que tous les devoirs de la société sont supplées par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur ; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité ; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaires où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard : c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? Le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ; et le

plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître : il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme doit se régler sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ! Que ferait celui qui veut s'y asservir dans les lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à s'y faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée : il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le

mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

*Nouvelle Héloïse.*

---

## BONHEUR DE J. J. ROUSSEAU

### DANS LA SOLITUDE.

Quels temps croyez-vous que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parceque je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et me ménager une

plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant: Me voilà maître de moi le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçait la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi: c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même: *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité: plaisirs délicieux si près de nous, et qui sont désormais si loin des hommes! Oh! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain

je les chassais à l'instant, pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout à coup; quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi: j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore: je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas idée, et dont pourtant je sentais le besoin: hé bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être suprême qui embrasse tout; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas: je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers; je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré même dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers. J'aurais voulu m'élancer dans l'infini; je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois: *O grand être! ô grand être!* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais: *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le

calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse, je soupais de grand appétit : dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous; mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour; j'étais bien différent quand j'avais vu compagnie; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi; le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante; et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie : bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté : désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

*Correspondance.*

---

# BARTHÉLEMY.

L'Abbé Jean-Jacques Barthélemy, célèbre antiquaire, élégant et judicieux écrivain, naquit en 1716 à Cassis en Provence. Son chef-d'œuvre, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, est un ouvrage immense de recherches, et qui décèle une érudition profonde. Le succès qu'obtint cet ouvrage lui ouvrit, en 1789, les portes de l'Académie française.

Il mourut en 1795, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

## ÉPAMINONDAS.

Épaminondas fut peut-être le plus grand homme que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'État qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avaient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

Le portrait fidèle de son esprit et de son cœur serait le seul éloge digne de lui; mais qui pourrait développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions; ce génie si étincelant de lumières, si fécond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs, cette dignité dans le maintien et dans les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportait les injustices du peuple et celles de quelques-uns de ses amis.

Dans une vie où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits, qui serviront à caractériser l'un et l'autre.

Sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtait de nouvelles forces, et qui la paraient de leur éclat. Elle y régnait dans un dénûment si absolu, qu'on aurait de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Épaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta cinquante drachmes; et c'était à peu près dans le même temps qu'il rejetait avec indignation cinquante pièces d'or qu'un prince de Thessalie avait osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui; mais il leur faisait partager l'honneur de soulager les malheureux.

Il disait un jour à plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés: "Sphodrias a une fille en âge d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi; mais, à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connaisse les auteurs." Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement: "Je suis obligé de faire blanchir mon manteau." En effet, il n'en avait qu'un.

Pendant qu'il commandait l'armée, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif. "Rendez-moi mon bouclier," lui dit-il; "depuis que l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes plus fait pour me suivre dans les dangers."

Zélé disciple de Pythagore, il en imitait la frugalité. Il s'était interdit l'usage du vin, et prenait souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avait apprise sous les plus habiles maîtres, charmait quelquefois ses loisirs. Il excellait dans le jeu de la flûte; et, dans les repas où il était prié, il chantait à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat sous des

généraux sans expérience, que l'intrigue lui avait fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leur camp et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeait les opérations, repoussait l'ennemi, et ramenait tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venait de lui rendre.

Il ne négligeait aucune circonstance pour relever le courage de sa nation et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse il engagea quelques Thébains à lutter contre les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes: les premiers eurent l'avantage; et dès ce moment ses soldats commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campait en Arcadie; c'était en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logements. "Non," dit Épaminondas à ses officiers; "s'ils nous voyaient assis auprès du feu, ils nous prendraient pour des hommes ordinaires. Nous resterons ici malgré la rigueur de la saison. Témoins de nos luttes et de nos exercices, ils seront frappés d'étonnement."

Épaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talents: en même temps qu'il dominait sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposait à son gré des passions des autres, parcequ'il était maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère. Son âme indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avaient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il aurait renfermée en lui-même: mais, dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquérant par devoir. Il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens jusque dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissaient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de

leurs ennemis, qui voyaient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains.

Si la mort n'avait terminé ses jours au milieu d'un triomphe * qui ne laissait plus de ressources aux Lacédémoniens, il aurait demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avaient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disait lui-même, la citadelle de Thèbes des monuments qui décorent celle d'Athènes.

*Voyage d'Anacharsis.*

---

## COMBAT DES THERMOPYLES.

Léonidas pressait sa marche : il voulait, par son exemple, retenir dans le devoir plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses ; il passa par les terres des Thébains, dont la foi était suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins quatre cents hommes avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, et les régions voisines.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot ; il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

Léonidas plaça son armée auprès du bourg d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisait pas de garder le passage qui est au pied de la montagne ; il existait sur la montagne même un sentier qui commençait à la plaine de Trachis, et qui, après différents détours, aboutissait auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avait avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

Ces dispositions étaient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xercès se répandre dans la Trachinie, et

* Il tomba percé d'un javelot, à la bataille de Mantinée.

couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La plupart des chefs proposaient de se retirer à l'isthme; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xercès pour reconnaître les ennemis. Le poste avancé des Grecs était, ce jour-là, composé des Spartiates: les uns s'exerçaient à la lutte; les autres peignaient leur chevelure; car leur premier soin, dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut tout le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui dérobait la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xercès que des trois cents hommes qu'il avait vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième, il écrivit à Léonidas: "Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce." Léonidas répondit: "J'aime mieux mourir pour ma patrie, que de l'asservir." Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots: "Rends-moi tes armes." Léonidas écrivit au-dessous: "Viens les prendre."

Xercès, outré de colère, fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent: "Les Perses sont près de nous." Il répond froidement: "Dites plutôt que nous sommes près d'eux." Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes et donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur; leurs premiers rangs tombent percés de coups; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs, pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandait

Hydarnès. L'action devint alors plus meurtrière. La valeur était peut-être égale de part et d'autre ; mais les Grecs avaient pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes. Les piques des Perses étaient trop courtes, et leurs boucliers trop petits; ils perdirent beaucoup de monde, et Xercès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xercès désespérait de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitaient son âme orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Épialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvait tourner les Grecs. Xercès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès avec le corps des Immortels. Épialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénètrent dans le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avait placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates ; mais, rassuré par Épialtès qui reconnut les Phocéens, il se préparait au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit de leur projet par des transfuges échappés du camp de Xercès ; et, le lendemain matin, il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des

entreprises : " Ce n'est point ici," dit-il à ses compagnons, "que nous devons combattre ; il faut marcher à la tente de Xercès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Les soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : " Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. "Nous ne sommes pas ici," lui disent-ils, "pour porter des ordres, mais pour combattre ;" sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xercès, qui avait déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux, annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xercès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline

qui est auprès d'Anthéla: ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des Perses, auquel vous avez résisté; et jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance: au lieu que dans les seconds ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes que parceque les Spartiates s'étaient éléves au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xercès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. "Tant mieux," répondit le Spartiate Diénécès, "nous combattrons à l'ombre." Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne et pénétrait dans le défilé: il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie; l'autre n'eut

d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse. Xercès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentiments.

*Voyage d'Anacharsis.*

---

# MARMONTEL.

Jean-François Marmontel, membre et secrétaire-perpétuel de l'Académie française, littérateur distingué, naquit à Bord en Limousin en 1719, et mourut en 1799. Il a fait des opéras et des tragédies, mais ses ouvrages les plus connus sont les *Contes moraux*, *Bélisaire*, les *Incas*, et ses *Éléments de littérature*.

## BÉLISAIRE

### DANS UN CHÂTEAU DE LA THRACE.

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées ; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait

de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi: on le fit asseoir auprès du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit: "Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là?"—"Plaisant: non," dit le vieillard, "mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge." Cette réponse les interdit: "Vous croyez avoir à vous plaindre," poursuivit-il, "et je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous!"—"Dans votre temps," reprit l'un des convives, "ce n'était donc pas l'usage de penser à soi? Hé bien! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela."—"Tant pis," dit le vieillard; "et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice."—"Est-ce pour insulter les gens," lui dit le même, "qu'on leur demande l'hospitalité?"—"Je ne vous insulte point," dit le

vieillard; "je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité."

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. "Vous nous parlez," lui dit-il, "avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir." — "C'est un devoir de votre état," reprit l'aveugle avec fermeté, "ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre: je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paie? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient."—"Ainsi, bon homme, vous mettez," lui dit-on, "les souverains bien à leur aise."—"Si je parlais aux souverains," reprit l'aveugle, "je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes." —"Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services?"—"Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de

nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît: or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même."—"Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi?" lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château.

—"Je suis Bélisaire," répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés; et, oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. "O grand homme!" lui dit enfin Tibère, "que la fortune est injuste et cruelle! Quoi! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière! Et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle!"—"Et qui voulez-vous donc qui vous en donne?" dit Bélisaire, "les esclaves de la faveur?"—"Ah, quelle honte! ah, quel excès d'ingratitude!" poursuivit Tibère: l'avenir ne le croira jamais."—"Il est vrai," dit Bélisaire, "qu'on m'a un peu surpris: je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptais mourir en servant l'état; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour; il ne le sera point de la mémoire des hommes: et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez."

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table: "Non," leur dit-il: "à mon âge, la bonne place est le coin du feu." On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château; il ne voulut que de la

paille : "J'ai couché plus mal quelquefois," dit-il ; "ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi."

Le lendemain, Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. "Cela est inutile," dit le jeune Tibère ; "il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons." C'était sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avait fait le plus d'impression. *Bélisaire.*

---

## THOMAS.

Antoine-Léonard Thomas, littérateur distingué, naquit à Clermont-Ferrand en 1732. Il fut d'abord professeur au collége Beauvais, à Paris, et obtint ensuite une sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour la littérature. Il remporta cinq fois le prix d'éloquence à l'Académie française, où il fut admis en 1767.

Nous avons de lui les *Éloges* de quelques grands hommes, des *Épîtres* et des *Odes* dont la plus remarquable est celle sur le temps. Il mourut en 1785, à l'âge de cinquante-trois ans.

### DESTINÉE DES GRANDS HOMMES.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort : les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, sans doute ; et, quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés



904064A

pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais, dans le temps, il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis; songez que dans les siècles à venir, il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles; étendez votre vie sur celle du genre humain; portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous: "Essuie tes larmes; je viens te rendre justice et finir tes maux; c'est moi qui fais la vie des grands hommes; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le

temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes." *Éloge de Descartes.*

---

# BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, le 19 janvier 1737. Il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes* en 1792, professeur à l'*École normale* en 1794, et membre de l'Institut en 1795.

Il a laissé un nom justement célèbre par des écrits pleins de grâce, de sentiment et de fraîcheur. Nous lui devons *les Études de la Nature, les Harmonies de la Nature, la Chaumière Indienne, et Paul et Virginie*, vrai diamant de la littérature française.

Il mourut à Éragny, aux bords de l'Oise, en 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

## LA SOLITUDE.

La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première

limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours, par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire : ils prétendaient qu'eux seuls étaient

utiles aux hommes ; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections. la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins. *Paul et Virginie.*

---

## UN NAUFRAGE A L'ÎLE-DE-FRANCE.

Nous nous mîmes en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout ; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit

nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable . . . .

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: Voilà l'ouragan! et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par des hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant, jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis

venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui balayait la surface, les portait, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit de la neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. O jour affreux! hélas! tout fut englouti. *Paul et Virginie.*

---

## CONSOLATIONS ADRESSÉES A PAUL,

### APRÈS LA PERTE DE VIRGINIE.

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paraissent les plus heureux; vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement: la considération publique, par des maux

domestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels ; et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu ; et même, dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle était encore heureuse ; car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à qui elle causait une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort ; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre ; et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la plus petite particule de matière, et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les élémens dont il était revêtu sont indestructibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce ; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette

âme si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté? et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans qui ressortissent à nous; et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes; et, dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent, jamais il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux: O Paul! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre; et

vous me plaignez! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de la vie! O Paul! ô mon ami; souviens-toi de ces jours de bonheur, où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours! Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux, tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là j'apaiserai tes regrets; là j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon jeune époux: élève ton âme vers l'infini pour supporter des peines d'un moment. *Paul et Virginie.*

---

## LA VIE D'UN PARIA DANS L'INDE.

J'ALLAIS dans les bois et le long des rivières chercher à manger; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces: ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentais alors les champs abandonnés, qui

sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais, en disant: Si ce n'est pas pour moi ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément, c'était d'entrer dans quelques villes. J'admirais de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises qui y abordaient de tous les points de l'horizon; les troupes de gens de guerre, qui y venaient monter la garde du fond des provinces; les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers pour y notifier des événements heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de désir à ce bruit confus qui sort des grandes villes, et qui, dans les campagnes voisines, ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais: Une congrégation d'hommes de tant d'états différents, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses, et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais, s'il ne m'est pas permis d'en approcher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres; elle passe de la cabane du pauvre dans les palais des rois. Pour jouir de la vie, il lui suffit de la lumière des étoiles; pourquoi me faut-il celle du soleil?

C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit: j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands.

De distance à autre, je rencontrais de grands caravansérails bien fermés, et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la ville, je traversai le superbe quartier des omrhas, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemna. Tout y retentissait du bruit des instruments et des chansons des bayadères, qui dansaient sur les bords du fleuve à la lueur des flambeaux. Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle, mais j'en fus repoussé par des esclaves, qui en chassaient les misérables à coups de bâton. En m'éloignant du quartier des grands, je passai près de plusieurs pagodes de ma religion, où un grand nombre d'infortunés, prosternés à terre, se livraient aux larmes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces monuments de la superstition et de la terreur. Plus loin, les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse Kaber-dar! prenez garde à vous! Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison, au bruit des chaînes et aux gémissements qui en sortaient. J'entendis bientôt les cris de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant, je rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues; des patrouilles de garde qui couraient après eux; des groupes de mendiants qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes des palais quelques débris de leurs festins. Enfin, après une longue marche dans la même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le grand-mogol. Elle était couverte des tentes des rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards, et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Thibet. Un large fossé plein d'eau, et hérissé d'artillerie, faisait, comme la place, le tour de la forteresse. Je considérais, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais

bien voulu y pénétrer, mais de grands korahs, ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le désir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes ! c'est pour son obéissance, que tant de religions prêchent ; pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent ; pour ses trésors, que tant de provinces s'épuisent ; pour ses voluptés, que tant de caravanes voyagent ; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence !

Pendant que je faisais ces réflexions, une longue colonne de feu s'éleva tout-à-coup des cuisines du sérail : ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre, et les karnas ou grands hautbois de la garde, sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : des escadrons de cavalerie se répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de korahs, leurs habitants d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils en approchent de trop près. Je voulus m'échapper ; mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eut été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme les eunuques en déménageaient les femmes sur des éléphants, ils facilitèrent mon évasion ; car si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château, les éléphants, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt repoussé par les autres, je sortis de cet affreux chaos ; et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où, sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à respirer. Je me dis : J'ai donc vu une ville ! j'ai vu la demeure des

maîtres des nations ! Oh ! de combien de maîtres ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves ! ils obéissent, jusque dans le temps du repos, aux voluptés, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice : ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisants dont ils sont entourés, des voleurs, des mendiants, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands, et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit ? Les maux de l'homme croissent avec ses jouissances : combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre ! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets mêmes qui font sa consolation et sa défense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses femmes, et ses enfants. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition ; ni ses éléphants, si bien dressés, repousser loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela : aucun tyran n'a d'empire ni sur mon corps, ni sur mon âme. Je puis servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité, un paria est moins mal heureux qu'un empereur. En disant ces mots, les larmes me vinrent aux yeux ; et tombant à genoux, je remerciai le ciel, qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en avait montré de plus intolérables que les miens.

Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour. J'admirais les tours, les maisons, et les arbres, à la fois argentés et couverts de crêpes, qui se reflétaient au loin dans les eaux de la Gemna. Je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi. Cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant la religion m'y avait rendu odieux ! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivants, j'en cherchais parmi les morts ; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets offerts par la piété des parents. C'était dans ces lieux que j'aimais à réfléchir.

Je me disais : C'est ici la ville de la paix ; ici ont disparu la puissance et l'orgueil ; l'innocence et la vertu sont en sûreté ; ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvais la mort désirable, et je venais à mépriser la terre. Je considérais l'orient d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus, je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon âme s'élevait donc dans le firmament avec les astres ; et lorsque l'aurore venait joindre à leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais dès que ses feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre ; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux.

*La chaumière indienne.*

---

# FLORIAN.

Jean-Pierre Claris, chevalier de Florian, naquit en 1755, au château de Florian, dans les Cévennes. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il quitta bientôt pour celle des lettres.

Ses principaux ouvrages sont : *Estelle et Némorin*, charmante pastorale; *Gonzalve de Cordoue*, *Guillaume Tell*, *Numa Pompilius*, et un recueil de *Fables* qui l'ont placé immédiatement après La Fontaine.

Il mourut à Sceaux en 1794, peu de temps après être sorti de prison, où il avait été jeté comme suspect.

## GUILLAUME TELL.

Au milieu de l'antique Helvétie, dans ce pays si renommé par la valeur de ses habitants, trois cantons, dont l'enceinte étroite est fermée de toutes parts de rochers inaccessibles, avaient conservé ces cœurs simples que le Créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour

les défendre contre le vice. Le travail, la frugalité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérants, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes. Elles y demeurèrent long-temps inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces rochers ; et, depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros, ne prononcent qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne son nom à la ville, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur fatigué d'une longue et pénible marche découvre une foule de vallées, ceintes inégalement par des monts et par des rochers. Des ruisseaux, des torrents rapides, tantôt tombant en cascades, et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans les lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne était une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignorait encore lui-même, qui ne connaissait de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. "Mon fils," lui dit le vieillard mourant, "j'ai travaillé, j'ai vécu. Soixante hivers se sont écoulés dans cet asile paisible, sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par les remords. Travaille comme moi, mon fils ; comme moi choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié doublent tes plaisirs innocents, prennent la moitié de tes peines. Marie-toi, ô mon cher Guillaume : l'homme vertueux sans épouse n'est vertueux qu'à demi. Adieu, modère ta douleur. La mort est facile pour l'homme de bien. Sois bien aux lieux où je te laisse, sois-y bien tant que tu seras libre ; mais si jamais un tyran osait porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce."

Ces paroles restèrent gravées dans l'âme sensible de

Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir, sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il était content de son fils.

La nature, en douant Guillaume d'une âme pure et si belle, avait voulu lui donner encore l'adresse, la force du corps. Il surpassait de toute la tête les plus grands de ses compagnons: il gravissait les rocs escarpés, franchissait les larges torrents, s'élançait sur les cimes glacées, prenait les chamois à la course. Les jours de fêtes, au milieu des jeux que célébraient les jeunes archers, Tell, qui n'avait point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyait forcé de rester oisif afin que les prix fussent disputés. Mais, quand les carquois étaient épuisés, sans qu'on eût atteint la colombe, lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposait sur le haut du mât, et regardait d'un œil tranquille ses impuissants ennemis, Guillaume seul se levait; Guillaume prenait son grand arc, ramassait à terre trois flèches: la première frappant le mât, faisait revoler la colombe; la seconde coupait le cordon qui retenait son pénible vol; la troisième allait la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportait palpitante aux pieds des juges étonnés.

Sans s'enorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatants succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochait sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée était la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les premiers rayons, étaient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'avaient choisie pour leur sanctuaire. La vertu qu'elle possédait sans en connaître même le nom, était pour elle l'existence. Son âme n'aurait pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance

chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardait les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins, Edmée était sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filait l'habit de son bienfaiteur. . . . . .

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parcequ'Edmée en recueillait le fruit; le bien qu'il faisait lui sembla plus doux, parcequ'Edmée en était instruite.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore inconnues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée ; elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance ; mais, aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume ne le quitta plus. Il le conduisait avec lui dans les champs, dans les pâturages ; lui montrait la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts, et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisait prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu ; il lui disait que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandait à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux.

Ce même enfant, grave, réfléchi, lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume, n'est plus qu'un fils doux et timide, dès qu'en rentrant à la maison il court se jeter entre les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre désir qu'elle va former. Il le pressent, le pénètre ; Edmée ne l'a pas exprimé, il est accompli par Gemmi. O combien cet enfant si cher rendait heureuse sa bonne mère !

Tell joignait à tant de biens le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur ; Tell possédait un ami. Cet ami, presque de son âge, habitait parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwald. La ressemblance de leurs cœurs, et non de leurs caractères, les avait unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur, aussi brave, aussi généreux que Tell, aimait autant que lui la vertu, la liberté, la patrie ; mais son amour, moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, était capable de grandes actions sans l'être de longues souffrances. Tous deux abhorraient l'injustice ;

mais l'un se bornait à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir ; l'autre la suivait en silence, afin de la réparer.

Melctal et Guillaume traversaient souvent le court espace qui les séparait pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours, attendus par les deux amis, se partageaient entre eux également. Tantôt c'était la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettaient en chemin, et s'en allaient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger. Tantôt Melctal arrivait, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille, unique gage qui lui fût resté d'une épouse qu'il pleurait encore.

Claire et Gemmi grandissaient tous deux. Déjà les jours heureux qu'ils passaient ensemble revenaient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écoulaient sans qu'il vît son amie, cherchait, inventait des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de Claire. Tantôt il venait dire à Melctal qu'un ours avait paru dans la montagne, que les troupeaux étaient menacés ; tantôt il venait lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avait fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutait avec un sourire, le remerciait de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressait de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi le buvait lentement ; ses yeux ne se détachaient point des yeux de celle qu'il aimait ; et satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenait chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivaient ces deux familles ; ainsi vivait un peuple de frères, dont les vieillards, les enfants, les mères, et les époux ne connaissaient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir, que le travail, l'innocence, l'amour, et l'égalité. Tout-à-coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avait toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, enorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, s'indigna que, dans ses états, quelques pâtres, quelques laboureurs, fussent exempts du nom de sujets. Un

gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les Cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisait à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorf. Ardent, impétueux, inquiet, dévoré d'une activité que le mal seul pouvait satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté comme le loup, poursuivi des chasseurs, frémit au sifflement des flèches, il se promit, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avait pressenti les maux dont sa patrie allait être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande âme se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois Cantons, frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran comme il voyait sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines. . . . . .

Guillaume marche, en suivant la rive du lac. Il veut, avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorf, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brillait déjà lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue est une longue pique élevée, au bout de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or. Autour de la pique des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné; bientôt il voit le peuple d'Altorf se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés courber plus près de la terre, avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humilient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle: il n'en peut croire ses yeux, il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem, qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu d'un peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole.

le joint, et le regardant avec des yeux brûlants de fureur: "Qui que tu sois," lui dit-il, "tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler! Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorf à saluer avec respect ce signe de sa puissance?" "Je l'ignorais," répond Guillaume, "et je n'aurais jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence: mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gesler: il doit nous traiter en esclaves; il ne peut pas assez mépriser des hommes assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradants. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la Divinité." "Téméraire," reprend Sarnem, "tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir." "Le mien me punirait moi-même," lui dit Tell en le regardant, "si j'étais capable de t'obéir."

A ce mot, à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jettent aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillants dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paraît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger; enfin d'une voix altérée: "Quel motif," dit-il, "a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois? Parle, défends-toi, je peux pardonner." A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer: "Punis-moi," lui répond-il, "et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir." "Je veux l'entendre de ta bouche; je veux que tu

m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs."

"Je n'instruis point les tyrans; mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage; mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

"La mesure est bientôt comblée; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère; sa justice va te frapper. Gesler, je te l'annonce, les prières de tout un peuple, les cris de tant d'innocents persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, le sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel: nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant, sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance. Je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire."

Gesler écoutait en silence; sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups, sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfants que la veille il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis; et, les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur, soupçonne, pressent, devine que ces enfants, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient de le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfants.

Sarnem a' couru les chercher. Sarnem revient conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui: "O Gemmi," dit-il, "ô mon fils! je peux t'embrasser encore! et dans quels lieux . . . pourquoi . . . comment?" Gesler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvements, Gesler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il voulait connaître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfants.

Une horrible joie se peint sur son front; ses regards brillent d'un feu sombre. "On ne m'abuse point," dit-il:

" Guillaume Tell, je te connais, voilà ton fils, et ce fils m'a offensé; ma patience, depuis long-temps, a souffert ici tes outrages: afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité, je vais la prononcer, écoute:

"Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays; je veux qu'en contemplant ma justice le peuple d'Altorf admire ton adresse; on va te rendre ton arc; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas; une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grâce à tous deux, et je vous rends la liberté; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir."—"Barbare," lui répond Tell, "quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée? O Dieu juste, qui nous entendez, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté? Écoute, Gesler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi; j'ai préféré la mort, à cette bassesse; hé bien! pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi: promets-moi le trépas, Gesler, et je m'abaisse devant ton orgueil."

Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute, la tête baissée, demeure quelques instants sans répondre, tenant Gemmi qui s'est jeté dans ses bras; puis relevant tout-à-coup la tête, et regardant le gouverneur avec des yeux étincelant d'indignation: "J'obéirai," répond-il; "que l'on me conduise à la place."

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur âme, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem; une double haie de soldats ferme de trois côtés cet espace.

Le peuple se presse derrière eux : Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple ; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche ; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette, et demande son carquois : on le lui apporte ; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure longtemps baissé, saisit un instant favorable, et cache une flèche sous ses vêtements ; il en tient une autre à la main, c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : "Mon fils," dit-il, "j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils ; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement ; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah ! ne le prie que pour toi, que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... Comme je te veux ! malheureux que je suis !... Écoute... Détourne la tête... Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas." "Non, non," lui répond l'enfant, "ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père." "Ah ! mon cher fils," s'écrie Tell, "ne me parle pas ! ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas."

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se détournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui du haut du ciel veille sur les pères; et raidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints, il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils, il chancelle, est prêt à tomber; il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler était près de lui; Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens, et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. "Archer sans pareil," lui dit celui-ci, "j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi: que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire; pourquoi gardais-tu celle-ci?" "Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils." A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit: on vient l'arracher aux embrassements de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitants effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorf, et les bourreaux, déjà prêts, attendent de nouvelles victimes. . . . . .

Cependant le tyran, inquiet, alarmé des mouvements qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avait fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau.

"Ami," lui dit-il, "je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrasé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes, choisis dans ma garde, puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver; surtout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde. Je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnack, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là, mieux gardé que dans ces lieux, il attendra dans les cachots que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourments, apprendre aux habitants d'Altorf ce que l'on gagne à m'outrager."

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée; bientôt cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell. Le héros, chargé de chaînes pesantes qui lui laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers; et, dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traîne vers le rivage, où Gesler, seul et déguisé, s'était rendu en secret. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre Cantons, se dirige droit vers Brunen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, accablé de ses chaînes, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnaît sur la rive gauche les rochers déserts de Grutty, et cette caverne où, la veille encore, il méditait avec ses amis la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font

chanceler son courage. Guillaume détourne la tête, Guillaume regarde le ciel qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorf, il découvre une lueur rougeâtre. Bientôt cette lueur s'augmente, et Tell aperçoit une longue flamme qui s'élève au-dessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue ; il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison. Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait : il n'espère point, il ne croit pas que cet événement peut sauver ses jours : mais il peut sauver sa patrie ; cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler presse ses rameurs ; Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dangereux d'Underwald. Là, tout-à-coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque. L'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités. L'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncelle les flots ; les porte, les brise en sifflant contre les flancs de la barque, qui, cédant à sa furie, à ses coups violents, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte ; l'autre, amenant les frimas, et les nuages, et la neige, couvre le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde, frappe le visage, les mains des rameurs, de pointes piquantes de glaces, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls ; remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige ; s'oppose de front à sa marche, et, combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et l'abandonnant par instants, la précipite au fond des abîmes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si long-temps. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur promettant ses trésors, s'ils ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence. Des pleurs, des pleurs dés-

honorants de faiblesse et de lâcheté, baignent pour la première fois les yeux féroces du gouverneur. Il va périr, il en est sûr ; ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux ne peuvent le sauver du trépas : il pleure, il regrette la vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Lorsqu'un des rameurs, tout-à-coup s'adressant à cet homme cruel : "Nous sommes perdus," dit-il ; "il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord, qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois Cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sauver de la mort. Cet homme est ici : le voilà ! le voilà chargé de tes chaînes ! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté, si son adresse nous amène au port."

Les soldats, les rameurs s'empressent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés ; il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme, aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance, malgré les vents, malgré les flots et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'aperçevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'apaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorf avant que le tyran, qu'il craint, ait eu le temps de les reconnaître. Guillaume y dirige sa barque, et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la férocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres. Il veut, il n'ose pas encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnaissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur, qui, s'avançant

vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible pourquoi la barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorf. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenait à la main, et, rapide comme l'éclair, s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc, qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes, quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçants sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur, étonné, pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés environnent de toutes parts le roc où il voit le héros. On obéit; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs. Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort. Il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et, l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs. La flèche vole, siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaie sa fureur, sa rage; et son âme atroce s'exhale au milieu des imprécations.

*Guillaume Tell.*

---

## ROME GUERRIÈRE.

Numa s'éloignait à regret du lieu qui l'avait vu naître; mille pensées douloureuses l'agitaient. J'abandonne mon père, disait-il, dans l'âge où il avait besoin de ma tendresse: je renonce à des devoirs, à des loisirs doux à mon cœur; je quitte les compagnons, les amis de mon enfance, pour aller habiter un pays où personne ne m'aimera. Ah! je sens bien que je n'y pourrai vivre; je languirai comme un jeune olivier transplanté dans un terrain qui ne lui convient pas: le soleil et la rosée lui

sont inutiles, ses feuilles flétries tombent le long de ses branches, ses racines ne prennent plus de nourriture; il a commencé de mourir en quittant la terre qu'il aimait. . . . . .

Il marche, il traverse le pays des Fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins: les campagnes y sont désertes; les terres incultes n'y produisent que de l'ivraie; les troupeaux, faibles, dispersés, y trouvent à peine leur nourriture: point de moissonneurs qui recueillent les présens de Cérès; point de glaneuses qui suivent en chantant la famille du laboureur; point de berger qui, sur le penchant d'un coteau, tranquille sur ses brebis, que son chien fidèle empêche de s'écarter, chante sur la flûte la beauté d'Amaryllis, ou les douceurs de la vie champêtre. Tout est triste, morne, silencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes et des vieillards. Celle-ci pleure son époux, celle-là son frère, tués dans les combats. Ici c'est un père accablé par les années, qui va mourir sans consolation et sans secours: il n'a plus d'enfants; le dernier vient de lui être enlevé pour servir dans l'armée de Romulus. Ce vieillard, au désespoir, jette des cris plaintifs, se meurtrit le visage, arrache ses cheveux blancs, et maudit les armes de son roi. Là c'est une mère qui fuit avec le seul fils qui lui reste: elle est sûre qu'on viendrait l'arracher de ses bras: elle aime mieux quitter son pays, sa maison, le champ qui la nourrissait, pour aller mendier du pain chez un peuple qui lui laissera du moins son fils. Partout la tristesse, la pauvreté, la désolation étalent leur affreuse image; et les sujets de Romulus, depuis que leur maître connaît la gloire, ne connaissent plus ni le repos ni le bonheur.

O dieux immortels! s'écria Numa, voilà donc ce peuple si fier, si envié de ses voisins, et que ses victoires rendent déjà si célèbre, si redoutable! le voilà malheureux, pauvre, cent fois plus à plaindre que ceux qu'il a vaincus! Tel est donc le prix de la gloire! ou plutôt telle est la justice céleste: les dieux ont voulu que les conquérants souffrissent eux-mêmes des maux qu'ils font, et qu'ils achetassent de leur infortune celle dont ils accablent leurs voisins.

Numa comparait alors en lui-même le bonheur dont jouissaient les paisibles Sabins, l'abondance, la gaieté qui régnaient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappait ses yeux. Il se rappelait tout ce que Tullus lui avait dit de la guerre; il adressait des vœux aux immortels, pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout-à-coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. Ce mont Palatin, l'ancien asile des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes, ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche, ces remparts inaccessibles, et ce fameux Capitole qui domine toute la ville, sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter, tout en impose à Numa: il regarde, admire et s'avance.

Les portes sont occupées par une foule de jeunes guerriers couverts d'armes étincelantes, appuyés sur leurs lances, la tête haute, et rejetant en arrière le panache qui ombrage leurs casques. Ils semblent déjà savoir qu'ils doivent soumettre le monde; et leur air belliqueux glace d'effroi ceux mêmes qu'ils ne menacent pas. Numa pénètre dans la ville: partout il voit l'image de la guerre; partout il entend le bruit des armes. Ici c'est une garde qu'on relève; là de jeunes soldats qu'on exerce: plus loin l'on accoutume des coursiers au son aigu de la trompette. Les métaux coulent dans les fournaises; les boucliers, les cuirasses résonnent sur l'enclume; l'airain gémit sous les marteaux. Il semble que tous les feux de l'Etna soient allumés dans Rome, et que les Cyclopes y travaillent à forger des chaînes pour l'univers.

*Numa Pompilius.*

---

## DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

# MADAME DE STAËL.

**Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël, un des plus célèbres publicistes dont s'honore la France, naquit à Paris en 1766. Elle était fille de Necker, premier ministre de Louis XVI. Elle épousa en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris. Elle commença à écrire de très bonne heure, et ses premiers essais révélèrent les talents qui lui ont assuré une place si élevée parmi nos littérateurs.**

**Nous avons de Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie*, son chef-d'œuvre littéraire ; *Lettres sur J. J. Rousseau, De l'influence des passions, Delphine, de l'Allemagne, Considérations sur la révolution française.* Exilée par Napoléon en 1803, elle revint en France en 1815, et mourut en 1817.**

## SAINT-PIERRE DE ROME.

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination ; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Egypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre ; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect : l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle ;

mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé; et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à Oswald, comme il était déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple: votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel?—Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer Oswald. Il s'avança dans le temple; et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme. Il marchait lentement à côté de Corinne: l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence; le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette

infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: "Je la placerai dans les airs." Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblême de tant d'idées nobles et généreuses.

Regardez ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur: il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple; les papes et plusieurs souverains des pays

étrangers y sont ensevelis; Christine, après son abdication; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Placez-vous près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur: on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion, cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons, est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques; et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse, et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme, enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.

Encore un dernier coup-d'œil vers ce sanctuaire im-

mense ; Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel ! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie ! Ce temple est une image de l'infini ; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir ; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. *Corinne.*

---

## LA TERRE DE NAPLES.

La terre de Naples, cette campagne heureuse, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse (les marais Pontins) qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi : on en pressent les douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé : et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux-forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie ; ou du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal, s'y rencontre encore ; et les souvenirs des antiques

Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers, qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'enivre de la nature. Les aloës, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueillaient au bord du chemin, qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hasard ; tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature ! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses : et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyait, on entendait, à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposait à ses flots, et dont sa grandeur était irritée.

Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connaître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin, mêlé de terreur, de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma. Corinne et Oswald se promenèrent lentement et avec délices dans la cam-

pagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement: mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez: mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, nous met en relation avec les objets extérieurs; et les sentiments s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie: dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression! Mais il n'y a, dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme: ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montraient dans les airs; on eût dit que la montagne étincelait, et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles; et le vent balançait ces petites étoiles, et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses, qui brillaient de toutes parts; c'était la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venaient de l'échauffer. Il y a tout à la fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est, parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent.

On voit des Calabrais qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la Madone de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle.

Le peuple Napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir; et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards; ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont

ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas ; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur ; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit, et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Les ruines de Pompéia sont proches du Vésuve : et c'est par ces ruines que Corinne et Oswald commencèrent leur voyage. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics ; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés : mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus ; et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première ; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie, est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé ; et ses bras désséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient

pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour, fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe! qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint? ou sont elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter ce que furent les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

En sortant de Pompéia et repassant à Portici, Corinne et Oswald furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageaient à grands cris à venir voir la montagne; c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie; leur pays est signalé par cette merveille.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé Lacryma Christi, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort, en ce lieu voisin du

volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon ; et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très-rares ; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie, disparaît ; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante : mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable, noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncèle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle ; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On

a peur de ce qui se passe au sein de la terre; et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières, quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer; et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. *Corinne.*

---

## VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange de moresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux: le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable: on croit d'abord voir une ville submergée; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer: mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui

resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence : ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les costumes, et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets ; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

*Corinne.*

---

## LA GLOIRE DE L'ITALIE !

### IMPROVISATION DE CORINNE AU CAPITOLE.

Italie, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

Un Dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut, avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère: elle fut reine encore par le sceptre de la pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux: et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbres du Tasse? pourquoi . . .? si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès!

Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx, pour aborder à l'enfer; et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète s'informe lui-même de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque, semblent renaître aussi Toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis : historien fidèle de sa vision, il inonde de clartés les régions les plus obscures ; et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

A sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités : mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté supreme de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poëme la fin de son exil : il comptait sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il

chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours : ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

Il ranima l'antiquité par ses veilles : et, loin que son imagination mit obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer ; et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie ; et sa gaîté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes ! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

Connaissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux ? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante ?

Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la Divinité : mais ici nous sentons toujours la protection du ciel ; nous

voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée ; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir ; les mets les plus simples lui suffisent, elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière ; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

Ici, les sensations se confondent avec les idées ; la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce ; s'il agite, elle calme ; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères ; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour : les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers.

Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer ; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux !

Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs ; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux !

Le Colysée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X., se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un

même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue; le silence des vivants est un hommage pour les morts: ils durent, et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus: et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi; l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit: Les lis ne travaillent ni ne filent; et cependant, quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs! *Corinne.*

---

# J. DE MAISTRE.

JOSEPH comte de MAISTRE naquit à Chambéry en 1753, d'une famille d'origine française. Il fut pendant longtemps ambassadeur de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, où il s'acquit une haute réputation comme diplomate.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages excellents, dont le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Soirées de Saint-Pétersbourg*, son chef-d'œuvre, ouvrage philosophique d'une grande profondeur d'idées ; *Considérations sur la France ; de l'Église gallicane*, &c.

Il mourut en 1821, à l'âge de soixante-huit ans.

## UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG.

RIEN n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés, qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle

les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers: ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblême éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font: vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu: le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore

étendu sur leur postérité, qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

*Soirées de Saint-Pétersbourg.*

---

# VOLNEY.

CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBŒUF, comte de VOLNEY, naquit en 1755 à Craon en Anjou. Il fut d'abord professeur d'histoire à l'École normale, et fit ensuite plusieurs voyages où il s'occupa beaucoup des langues orientales. Il était membre de l'Académie française et pair de France.

Le plus connu de ses ouvrages est celui qui a pour titre *les Ruines*, composition admirable de style, mais où règne un athéisme qui fait tort à son auteur.

Il mourut en 1820 à l'âge de soixante-cinq ans.

## LES RUINES DE PALMYRE.

LA onzième année du règne d'Abdul-Kamid, fils d'Ahmed, empereur des Turcs, je voyageais dans l'empire des Ottomans, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'Égypte et de Syrie.

Portant toute mon attention sur ce qui concerne le bonheur des hommes dans l'état social, j'entrais dans les villes, et j'étudiais les mœurs de leurs habitants; je pénétrais dans les palais, et j'observais la conduite de ceux qui gouvernent; je m'écartais dans les campagnes, et j'examinais la condition des hommes qui cultivent; et partout ne voyant que brigandage et dévastation, que

tyrannie et que misère, mon cœur était oppressé de tristesse et d'indignation.

Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines. Souvent je rencontrais d'antiques monuments, des débris de temples, de palais et de forteresses; des colonnes, des aqueducs, des tombeaux: et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et suscita dans mon cœur des pensées graves et profondes.

J'arrivai à la ville de Hems, sur les bords de l'Orontes; et là, me trouvant rapproché de celle de Palmyre, située dans le désert, je résolus de connaître par moi-même ses monuments si vantés; et, après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout-à-coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante: c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue, en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres à demi-écroulés. De toutes parts, la terre était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc, d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, nous entrâmes dans l'enceinte d'un vaste édifice, qui fut jadis un temple dédié au Soleil; et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes, qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple; et je résolus de demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages.

Chaque jour je sortais pour visiter quelqu'un des monuments qui couvrent la plaine; et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la vallée des sépulcres, je montai sur les hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie: la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat

mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement à de longs intervalles l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. . . . . L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. . . . . Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente: ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête: ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux: là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats; et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique; les tissus moëlleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes; l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé!

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a

succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux. . . . . Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire! . . Comment se sont anéantis tant de travaux! . . . . Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes; ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

L'histoire des temps passés se retraçait vivement à ma pensée; je me rappelais ces siècles anciens, où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les états belliqueux des Philistins et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. . . . . Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenus tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils, ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats; et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur; et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. . . . J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages; et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre nue d'habitants n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. . . . Grand Dieu!

d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée?

Et mon esprit suivant le cours des vicissitudes, qui ont tour-à-tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différents de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récents de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la patrie; et tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée.

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monuments, aux arts et à l'industrie de ses habitants, tout ce que l'Égypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais; qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées? qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur? *Les Ruines.*

---

# X. DE MAISTRE.

Xavier comte de Maistre, naquit à Chambéry en 1759. Cet écrivain s'est acquis un nom dans la littérature française par son *Voyage autour de ma chambre.* Nous avons encore de lui, *le Lépreux de la cité d'Aoste, les Prisonniers du Caucase,* et *la Jeune Sibérienne.*

## LA MORT D'UN AMI.

Heureux celui qui trouve un ami, dont le cœur et l'esprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! Heureux celui qui possède un ami!

J'en avais un: la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie: je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. —La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre: elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur.—Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis: je l'aurais moins regretté.—Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité!—Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé: cette idée me

rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort :—et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité, sont comptés pour rien dans le grand tout.

La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai.—Ce n'est point par un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière. *Voyage autour de ma chambre.*

---

## MÉDITATION.

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. "Voilà donc," me dis-je, "un jour qui vient de se détacher de ma vie, et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit, est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre, comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée."

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des capucins situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. "Arrivez donc, Mlle. Blanchet!" et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait, avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon: "On y va, madame, on y va!" Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des capucins sonner minuit pour la troisième fois. "Je le sais," m'écriai-je, en étendant les mains du côté de

l'horloge; "oui, je le sais, je sais qu'il est minuit: je ne le sais que trop."

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence: le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain, elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler, ils n'entendent rien; ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit! . . . heure terrible! . . . Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire: car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel; on voit cela tous les jours; on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias; apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée? Je crois en effet que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter, aux maux réels de la vie, cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes. Enfin, je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin, s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir. Mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des Folies d'Espagne, qui a la propriété de changer le cours de mes idées, lorsqu'elles s'acheminent mal. L'effet en fut si prompt que je terminai sur-le-champ ma promenade à cheval.

*Voyage autour de ma chambre.*

---

# MICHAUD.

JOSEPH MICHAUD, membre de l'Académie française, naquit à Bourg-en-Bresse (Ain), en 1767. Il fut le fondateur du journal LA QUOTIDIENNE. Ses opinions monarchiques l'ayant fait condamner à mort en 1795, il alla chercher un asile dans les montagnes du Jura.

On lui doit plusieurs ouvrages d'histoire fort-estimés, entre autres, *l'Histoire des Croisades*, la *Correspondance d'Orient*; et aussi quelques petits poèmes, dont le plus remarquable est le *Printemps d'un Proscrit.*

Il mourut en 1839, à l'âge de soixante-douze ans.

## PIERRE L'ERMITE,

### PRÊCHANT LA PREMIÈRE CROISADE.

LA gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure; d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères.

Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacle, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile ; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs ; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite ; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins ; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, irrita sa dévotion et son zèle, le remplit tour-à-tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre : ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'Ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. "O le plus fidèle des chrétiens !" lui dit alors le patriarche, "ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur ? L'Asie est au pouvoir des Musulmans ; tout l'Orient est tombé dans la servitude ; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir." A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. "Oui, sans doute," répliqua le patriarche ; "quand la source de nos afflictions sera comblée, quand

Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident et les enverra au secours de la ville sainte." A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait: "Pierre, lève-toi; cours annoncer les tribulations de mon peuple; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés." Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II., qui avait été le disciple et le confident de Grégoire et de Victor. Urbain embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la

mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement à de longs intervalles l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. . . . . L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. . . . . Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente: ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête: ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux: là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats; et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique; les tissus moëlleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes; l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé!

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a

succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux. . . . . Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire! . . Comment se sont anéantis tant de travaux! . . . . Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes; ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

L'histoire des temps passés se retraçait vivement à ma pensée; je me rappelais ces siècles anciens, où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les états belliqueux des Philistins et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. . . . . Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenus tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils, ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats; et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur; et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. . . . J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages; et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre nue d'habitants n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. . . . Grand Dieu!

d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée?

Et mon esprit suivant le cours des vicissitudes, qui ont tour-à-tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différents de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récents de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la patrie; et tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée.

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monuments, aux arts et à l'industrie de ses habitants, tout ce que l'Égypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais; qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées? qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur? *Les Ruines.*

---

# X. DE MAISTRE.

Xavier comte de Maistre, naquit à Chambéry en 1759. Cet écrivain s'est acquis un nom dans la littérature française par son *Voyage autour de ma chambre.* Nous avons encore de lui, *le Lépreux de la cité d'Aoste, les Prisonniers du Caucase,* et *la Jeune Sibérienne.*

## LA MORT D'UN AMI.

Heureux celui qui trouve un ami, dont le cœur et l'ésprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! Heureux celui qui possède un ami!

J'en avais un: la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie: je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. —La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre: elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur.—Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis: je l'aurais moins regretté.—Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité!—Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé: cette idée me

rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort:—et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité, sont comptés pour rien dans le grand tout.

La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai.—Ce n'est point par un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière. *Voyage autour de ma chambre.*

---

## MÉDITATION.

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. "Voilà donc," me dis-je, "un jour qui vient de se détacher de ma vie, et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit, est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre, comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée."

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des capucins situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. "Arrivez donc, Mlle. Blanchet!" et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait, avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon: "On y va, madame, on y va!" Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des capucins sonner minuit pour la troisième fois. "Je le sais," m'écriai-je, en étendant les mains du côté de

campagne; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus: les magasins pris à vos ennemis sont nombreux, l'artillerie de siége et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses; justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave! Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi: tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de vous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse, et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté: J'étais de l'armée conquérante de l'Italie.

---

## CHATEAUBRIAND.

François-Auguste, vicomte de Châteaubriand, naquit à Saint-Malo, en 1769, d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Peu de temps avant la révolution de 1789, il partit pour l'Amérique, et n'en revînt que pour nous donner ces sublimes compositions qui lui ont assuré le premier rang parmi nos écrivains.

Les principaux ouvrages de M. de Châteaubriand sont, *le Génie du Christianisme*, la plus sublime production de notre siècle; *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qu'il écrivit à son retour d'un voyage en Orient; *les Martyrs*, *les Natchez*, *Atala*, *René*, etc. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'Histoire de France*, des *Discours et Études historiques*, des *Voyages en Amérique*, et les *Mémoires d'outre-tombe*.

Il fut enlevé à la France en 1848, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

### LE MESCHACEBÉ.

La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendait depuis le

Labrador, jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé* qui tombe du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenasse, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés du déluge de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter le long des rivages des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammes roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles

* Vrai nom du Mississipi.

d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front, orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie de la

grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds beuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature. *Atala.*

---

## LA TEMPÊTE.

C'ÉTAIT le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes: la lune de feu* avait commencé son cours, et annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans les creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

* Mois de Juillet.

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi les ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous; et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnette bruyaient de toutes parts: et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! la foudre met le feu dans les bois, l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux. *Atala.*

---

## ASPECT DE JÉRUSALEM

### AU V^e SIÈCLE.

L'AUBE avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe, conducteur de la troupe: il entonnait le chant de départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux; les ânes robustes, les cavales légères, portant les voyageurs.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisque, et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté: elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée, par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clair-semés, étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille: les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu-à-peu la végétation se retire et meurt; les mousses même disparaissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie: "Jérusalem!" et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète: "Jérusalem! Jérusalem!"

A l'instant, les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique: les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit: souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde! O Muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce Désert qui respire la divinité de Jéhova et la grandeur des prophètes!

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes, qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Iémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride; fermé de toutes parts par des sommets

jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la Mer Morte et les Montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accens d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le Désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

*Les Martyrs.*

---

## ASPECT DE ROME ANCIENNE.

Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Le chemin, pavé de larges quartiers

de roches, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir, ni soupçonner.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ-de-Mars ; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au panthéon d'Agrippa.

Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane ; les grands bœufs du Clytumme traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie sacrée ; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois, j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; les aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays, ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs, et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre ; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux ; cette cam-

pagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de la nourrir : que vous dirai-je enfin ? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer !

*Les Martyrs.*

---

## LES FRANCS MARCHANT AU COMBAT.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse : leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le muffle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe

longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain.

Chaque chef, dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, aux trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants pour respirer les sons belliqueux. *Les Martyrs.*

---

## LA MER ET LA TERRE.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt les lames en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord, au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi, à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots, qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du fir-

mament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours observé que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie : toutes les voiles étaient pliées : j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ;

la conscience de notre petitesse à la vue de l'Infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara : bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux, des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savanne, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière.

Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélodie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes: mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

*Génie du Christianisme.*

---

## CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne: des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et le buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblême rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit aboutissaient à l'église ou à la maison du curé: ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile; l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait, pour toute épitaphe: *Guillaume ou Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il

n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'Évangile :

Laissez les petits enfants venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente au voyageur ses catacombes, ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécène et de Lucullus. L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda.

*Génie du Christianisme.*

---

## RUINES DES MONUMENTS CHRÉTIENS.

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre, sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord des lacs du Cumberland, dans les montagnes d'Écosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les

arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel ; de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de vides, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs, que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un Esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes : sous le

souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves, en chantant avec le Psalmiste : " Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! " tantôt, assis dans la grotte de Fingal, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix, qui disait à Job : " Savez-vous qui a renfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant comme du sein de sa mère." La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point.

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autre ruines, du sang, des injustices et des violences! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme ! Et vous, saints ermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur!

*Génie du Christianisme.*

---

# NORVINS.

**Jacques Marquet de Montbreton de Norvins**, historien distingué, est né à Paris en 1769. Nous devons à cet écrivain plusieurs ouvrages historiques qui jouissent d'une réputation bien méritée, et qui l'ont placé au rang de nos meilleurs littérateurs. Le plus important est son *Histoire de Napoléon*, considérée comme l'une des meilleures que nous ayons.

## JEUNESSE DE NAPOLÉON.

Le premier âge de Napoléon ne marqua point par ces prodiges dont on se plaît à entourer le berceau des grands hommes. Lui-même a dit: "Je n'étais qu'un enfant obstiné et curieux." Il faut ajouter à ces deux traits caractéristiques beaucoup de vivacité dans l'esprit, une sensibilité précoce, mais en même temps l'impatience du joug, une activité sans mesure, et cette humeur querelleuse qui affligeait tant la mère de Bertrand Duguesclin quand il était jeune encore. Alors, comme depuis, soit que Napoléon fût assailli par les autres, soit qu'il les attaquât lui-même, il s'élançait sur ses ennemis sans jamais compter leur nombre; aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Personne ne lui imposait, excepté sa mère, femme d'un esprit viril, qui savait se faire aimer, craindre et respecter. Napoléon, tout indomptable qu'il paraissait être, apprit d'elle la vertu de l'obéissance, l'une des causes de ses succès dans les écoles; il dut aussi probablement aux exemples maternels cet amour de l'ordre, cette économie qui l'a tant aidé à soutenir ses vastes enterprises. Sous ces deux rapports, son oncle, l'archidiacre Lucien, qui avait du savoir et des lumières, lui donna lui-même de précieuses leçons, en administrant avec sagesse les biens de la famille, dont il devint le second père. Le bon archidiacre avait observé avec autant de curiosité que de satisfaction la rare intelligence, les habitudes de réflexion, la constance de volonté, l'indépendance de caractère qui chaque jour se dévelop-

paient dans son neveu: il parut même avoir deviné l'avenir de Napoléon, par ses dernières paroles aux jeunes Bonaparte qui entouraient son lit de mort: "Il est inutile de songer à la fortune de Napoléon, il la fera lui-même. Joseph, tu es l'aîné de la famille, mais Napoléon en est le chef; aie soin de t'en souvenir." L'événement a justifié la prédiction, et l'ordre du mourant sera fidèlement exécuté.

En 1779, Charles Bonaparte, envoyé à Versailles comme député de la noblesse des états de Corse, emmena avec lui son fils Napoléon, âgé de dix ans, et sa fille Élisa. La politique de la France appelait aux écoles royales les enfants des familles nobles de la nouvelle conquête; aussi Élisa fut placée à Saint-Cyr et Napoléon à Brienne.

Bonaparte entre avec joie à l'École militaire. Dévoré du désir d'apprendre, et déjà pressé du besoin de parvenir, il se fait remarquer de ses maîtres par une application forte et soutenue. Il est, pour ainsi dire, le solitaire de l'école; ou, quand il se rapproche des autres élèves, leurs rapports avec lui sont d'une nature singulière. Ses égaux doivent se ployer à son caractère, dont la supériorité, quelquefois chagrine, exerce sur eux un empire absolu. Lui-même, soit qu'il les domine, soit qu'il leur reste étranger, il semblerait être sous l'influence d'une exception morale qui lui aurait refusé le don de l'amitié, si quelques préférences, auxquelles il demeura fidèle dans sa plus haute fortune, n'avaient honoré sa première jeunesse.

Dans la discipline commune de l'école, il a l'air d'obéir à part et avec un penchant réfléchi à respecter la règle et à remplir ses devoirs. Abstrait, rêveur, silencieux, fuyant presque toujours les amusements et les distractions, on croirait qu'il s'attache à dompter un caractère fougeux et une susceptibilité d'âme égale à la pénétration de son esprit; sa vie sévère pourrait même donner l'idée d'un néophyte ardent qui se forme aux austérités d'une religion: mais des rixes fréquentes et souvent provoquées par lui font éclater la violence de son humeur, tandis que d'autres faits trahissent des inclinations militaires. Veut-il bien s'associer aux exercices de ses com-

pagnons, les jeux qu'il leur propose, empruntés de l'antiquité, sont des actions dans lesquelles on se bat avec fureur sous ses ordres. Passionné pour l'étude des sciences, il ne rêve qu'aux moyens d'appliquer les théories de l'art de la fortification. Pendant un hiver, on ne voit dans la cour de l'école que des retranchements, des forts, des bastions, des redoutes de neige. Tous les élèves concourent avec ardeur à ces ouvrages, et Bonaparte conduit les travaux. Sont-ils achevés, l'ingénieur devient général, prescrit l'ordre de l'attaque et de la défense, règle les mouvements des deux partis; et, se plaçant tantôt à la tête des assiégeants, tantôt à la tête des assiégés, il excite l'admiration de toute l'école et des spectateurs étrangers par la fécondité de ses ressources et par son aptitude au commandement aussi bien qu'à l'exécution.

Dans ces moments d'éclat, Bonaparte était le héros de l'école pour les élèves et pour leurs chefs. Cependant on raconte qu'un léger manque de subordination le fit condamner, par un maître de quartier sans discernement, à revêtir un habit de bure, et à diner à genoux sur le seuil du réfectoire; mais au moment de subir cette peine, il fut saisi d'une attaque de nerfs si violente, que le supérieur lui-même vint lui épargner une humiliation si peu d'accord avec le caractère de l'élève et la nature de la faute. A cette époque, Pichegru était le répétiteur de Bonaparte, sous le père Patrau, qui défendait, dans cet élève de prédilection, le premier de ses mathématiciens. Ainsi le froc d'un moine cachait le conquérant de la Hollande, et l'habit d'un élève le dominateur de la France et de l'Europe. La révolution qui devait les produire l'un et l'autre se préparait à leur insu; et la république, dont la cause allait bientôt enflammer leur jeunesse, devait être trahie par le maître et détruite par le disciple, après avoir dû ses plus beaux triomphes à leurs armes.

Cependant la lecture, qu'il a toujours aimée, devient pour Bonaparte une passion qui ressemble à la fureur; mais les beaux-arts n'ont point d'attrait pour cet esprit sévère, et de la littérature il ne cultive que l'histoire; il la dévore, et range avec ordre dans sa mémoire sûre et

fidèle tous les événements remarquables de l'existence des nations, et de la vie des grands hommes qui les ont conquises et gouvernées. Plutarque, qu'il ne peut plus quitter, Plutarque, dont les vieilles admirations n'ont pas été peut-être sans danger pour une âme de cette trempe, développe chaque jour les germes d'enthousiasme, d'héroïsme, d'amour de la gloire et d'ambition que la nature avait déposés en lui. Quand sa fortune fut faite, il se délassa de l'histoire par la fable, et quitta Plutarque pour Ossian ; mais ce ne fut qu'une simple distraction de son esprit. Alexandre aussi se délassait de la puissance et de la gloire par les rêveries poétiques du divin Platon.

Bonaparte resta à Brienne jusqu'à l'âge de quatorze ans. En 1783, le chevalier de Kéralio, inspecteur des douze écoles militaires, qui avait conçu une affection toute particulière pour cet élève, lui accorda une dispense d'âge et même une faveur d'examen pour être admis à l'école de Paris ; car Napoléon n'avait fait des progrès que dans l'étude de l'histoire et des mathématiques, et les moines de Brienne voulaient le garder encore une année pour le perfectionner dans la langue latine. "Non," dit M. de Kéralio, "j'aperçois dans ce jeune homme une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver."

Bonaparte admis à l'école militaire de Paris y obtint bientôt la même supériorité originale qui l'avait fait distinguer à Brienne, et fut aussi le premier mathématicien parmi les élèves. Son professeur d'histoire, M. de l'Éguille, dans le compte qu'il rendit de ses élèves, avait ainsi noté le jeune Napoléon : Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent. Domairon, qui lui enseignait les belles-lettres, appelait énergiquement ses amplifications *du granit chauffé au volcan.* Bonaparte perdit par degrés l'éloquence verbeuse et emphatique de l'école, pour adopter l'éloquence concise et pleine d'images, qui est celle des conquérants et des grands hommes ; cependant il y eut toujours quelque chose d'oriental dans sa manière d'écrire.

La carrière militaire de Bonaparte commença à seize ans, âge où le succès de son examen à l'École militaire de Paris lui valut, le 1er septembre 1785, une lieutenance en second au régiment de la Fère, qu'il quitta bientôt

pour entrer en premier dans un autre régiment en garnison à Valence.

Napoléon avait vingt ans et résidait dans cette dernière ville lorsque le cri de liberté se fit entendre en 1789. Le Dauphiné donna un grand exemple à cette cause si nouvelle : le premier arbre de la liberté fut planté à Vizille. Bientôt le fatal projet de quitter leur poste et leur pays s'empara d'un grand nombre d'officiers français ; cette fureur se répandit dans la garnison de Grenoble. Bonaparte, présent, jugea l'émigration, et lui préféra la révolution. Les armes savantes et méditatives, le génie et l'artillerie, imitèrent moins que les autres armes cette défection, qui fut aussi une fièvre révolutionnaire. Elles accueillirent généralement les nouveaux principes, et contribuèrent puissamment, par la réunion de leurs forces morales et physiques, à conquérir et à consolider la liberté et la gloire de la patrie. Bonaparte ne resta point étranger à la nouvelle religion politique, qui, au contraire, poussa en dehors son âme ardente, jusqu'alors renfermée en elle-même. A cette époque de fermentation, de grands secrets furent révélés aux esprits, et des talents inconnus sortirent de toutes les classes de la population française.

*Histoire de Napoléon.*

---

## BATAILLE DES PYRAMIDES.

Le 21 juillet (1798), l'armée, partie d'Omdinar pendant la nuit, arrive sur les deux heures après midi à une demi-lieue d'Embabeh, et voit le corps des Mamelucks se déployer en avant du village. Bonaparte fait faire halte ; l'excès de la fatigue et de la chaleur accablait les troupes : un repos d'une heure seulement est le besoin du soldat ; mais les mouvements de l'ennemi leur en commandent le sacrifice, et l'ordre de la bataille devient un besoin plus impérieux.

Tout est nouveau pour les Français. En arrière de la gauche de l'ennemi s'élevaient les pyramides, ces immo-

biles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait majestueusement le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme et l'armement sévère des bataillons français, dont le général se confond avec eux par la simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des satrapes ; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les pyramides furent heureuses aux Français. "Soldats," s'écrie Bonaparte, "songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent !"

Mourad Bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon, et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis ; sa gauche, qui se prolonge vers les pyramides, comprend dix mille Mamelucks servis chacun par trois Fellahs, et trois mille Arabes. Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis : Desaix occupe notre droite, Vial notre gauche, Dugua le centre. La reconnaissance du camp retranché nous apprend que son artillerie n'est point sur affûts de campagne, et ne pourra sortir non plus que son infanterie qui n'oserait le faire sans canons. Aussitôt Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors de la portée des pièces du camp : dès-lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux Mamelucks.

Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux, et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît ébranlée et même en désordre un moment ; mais les carrés se forment et reçoivent avec sang-froid la charge des Mamelucks, dont la tête seule avait commencé le choc. Reynier flanque notre

gauche. Bonaparte, qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des Mamelucks, et se place entre le Nil et Reynier. Les Mamelucks font des efforts inouïs pour nous entamer : ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux ; ils succombèrent tous. La masse tourne autour de nos carrés en cherchant à pénétrer dans les intervalles : dès-lors leur but est manqué : au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp : Mourad, suivi de ses plus habiles officiers, se dirige sur Gizeh, et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon vole occuper une espèce de défilé entre Gizeh et ce camp où règne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des Mamelucks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh : un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux ; mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain ; pris entre leur feu et celui des carrés, les Mamelucks essaient de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon ; tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle : ils tournent bride ; mais un bataillon de carabiniers devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait un effroyable boucherie : tout le reste périt ou se noie. Mourad-Bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents Mamelucks sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les cinquante pièces de canon qui le défendaient, quatre cents chameaux, les livres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie de l'Orient, et la possession du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh. Bonaparte, qui connaissait toute la puissance des anciens souvenirs, et aspirait sans cesse à semer sa vie de glorieuses comparaisons avec les grandes choses, voulut

donner à cette brillante journée le nom de *bataille des Pyramides.* *Histoire de Napoléon.*

---

## PASSAGE DES ALPES PAR BONAPARTE.

TANDIS que l'Europe croit le premier Consul livré à Paris aux soins du gouvernement, il arrive à Genève et prend le commandement de l'armée; c'est là que, résolu à porter la guerre sur le Pô, entre Milan, Gênes et Turin, il choisit la base de ses opérations sur les revers du Simplon et du Saint-Gothard. Libre de toute crainte sérieuse du côté du général Cray, contenu par Moreau, Bonaparte veut surprendre les défilés des Alpes, pour attaquer les derrières de Mélas, dont les forces disséminées sur Gênes, sur le Var, doivent garder les débouchés des Alpes et de la Lombardie occupée, mais non soumise. Sur-le-champ, rival audacieux d'Annibal et de César, il décide le passage de l'armée et le transport de sa formidable artillerie par la crête des montagnes, à plus de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Le général Marescot, chargé de la reconnaissance du Saint-Bernard, avait eu beaucoup de peine à le gravir jusqu'à l'hospice où stationnait, depuis deux mois, un petit poste détaché du corps du général Moreau. "Peut-on passer?" fut la seule question de Bonaparte. "Oui," dit Marescot, "cela est possible.—Eh bien; partons." L'armée passera, le premier Consul le veut; mais l'artillerie, comment pourra-t-elle passer? Cette difficulté était prévue. Les cartouches et les munitions renfermées dans de petites caisses, les affûts démontés, seront portés à dos de mulets. On a préparé des troncs d'arbres creusés de manière à pouvoir contenir nos pièces de canon; cent soldats s'attellent à chacune d'elles. Lannes commande l'avant-garde. Le 17 mai, trente-cinq mille Français, conduits par Bonaparte, abordent le Saint-Bernard. Moncey marche vers le Saint-Gothard avec quinze mille hommes, pour descendre à Bellinzona. Béthencourt a sa direction sur le Simplon, tandis que Thureau a la

sienne sur le Mont-Cénis. Cette dernière démonstration doit empêcher Mélas d'abandonner la rivière de Gênes. Au sein des rochers les plus escarpés, au travers de glaces éternelles, au milieu des neiges qui effacent toutes les traces et n'offrent plus qu'un immense désert, et par des chemins où le pied de l'homme n'a jamais été empreint, les Français montrent un indicible courage: gravissant péniblement, n'osant prendre le temps de respirer, parce que la colonne en eût été arrêtée; près de succomber sous le poids de leurs armes, ils s'excitent les uns les autres par des chants guerriers. Survient-il un péril presque insurmontable, alors ils font battre la charge, et comme un ennemi, le péril disparaît devant eux. Sous les regards de Bonaparte, tous les obstacles de la nature deviennent des conquêtes. L'infanterie, la cavalerie, les bagages, les canons, ont atteint les sommités des Alpes, où nos différents corps reçoivent tour-à-tour, des religieux de l'hospice, tous les secours de la plus généreuse charité; mais après une halte de quelques heures, chaque division se précipite avec une nouvelle ardeur, quoique avec bien plus de dangers, sur les pentes rapides du Piémont. Bonaparte lui-même opère la descente à la ramasse, sur un glacier presque perpendiculaire.

*Histoire de Napoléon.*

---

## LES DERNIERS JOURS DE NAPOLÉON.

L'ANNÉE 1821 a commencé sous de funestes auspices. Napoléon décline de moment en moment; n'importe! Un pied déjà dans la tombe, il s'occupe encore de l'Europe et de son avenir; il parle de l'Italie en homme qui avait sur elle de grands et de justes desseins; il regrette amèrement de n'avoir pu faire de la Péninsule une puissance unique et indépendante, sur laquelle son fils eût régné. Dans le mois de février, une comète parut au-dessus de Sainte-Hélène; Napoléon songea d'abord à celle de Jules-César, et parut prévoir que sa propre mort était prochaine. Tout ce qui l'environnait le presse d'aller

voir ce phénomène, mais instances inutiles! Un seul de ses officiers gardait le silence.

"Vous m'avez compris, vous!" lui dit-il. Depuis longtemps il avait la conviction de ne point échapper au climat de Sainte-Hélène, et à tout moment quelques paroles prophétiques annonçaient cette conviction. Elle était aussi dans le cœur de ses serviteurs; aussi, le 17 mars, le comte Montholon écrivit à la princesse Borghèse: "que la maladie de foie dont Napoléon souffrait depuis plusieurs années, et qui est endémique et mortelle à Sainte-Hélène, avait fait des progrès effrayants depuis deux mois; qu'il ne pouvait marcher dans son appartement sans être soutenu." Le comte ajoutait: "A la maladie de foie se joint une autre maladie, également endémique dans cette île. Les intestins sont gravement attaqués. . . . Le comte Bertrand a écrit au mois de septembre à lord Liverpool pour demander que l'empereur soit changé de climat, et faire connaître le besoin qu'il a des eaux minérales. Le gouverneur, sir Hudson Lowe, s'est refusé à faire passer cette lettre à son gouvernement, sous le vain prétexte que le titre d'empereur était donné à S.M. L'Empereur compte aussi sur V. A. pour faire connaître à des Anglais influents l'état véritable de sa maladie. Il meurt sans secours sur cet affreux rocher; son agonie est effroyable. . . . ."

En effet, ce fut le jour même où écrivait le général Montholon, que commença la crise qui, deux mois après, devait emporter Napoléon. "Là, c'est là!" disait-il, le 17 mars, 1821, en montrant sa poitrine au docteur Antomarchi. Celui-ci lui présenta un flacon d'alkali. "Eh non, ce n'est pas faiblesse," s'écria Napoléon, "c'est la force qui m'étouffe; c'est la vie qui me tue. . ." Puis, s'élançant à une fenêtre et regardant le ciel, "17 mars," dit-il, "à pareil jour, il y a six ans,"—il était à Auxerre, venant de l'île d'Elbe,—"il y avait des nuages au ciel. Ah! je serais guéri si je voyais ces nuages." Puis il saisit la main du docteur, et, l'appuyant sur son estomac: "C'est un couteau de boucher qu'ils m'ont mis là, et ils ont brisé la lame dans la plaie."

Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus glorieuses époques de sa vie. Trop certain de sa

mort, il souriait de pitié, ou plutôt de compassion, à ceux qui cherchaient à combattre en lui cette idée. "Pouvez-vous joindre cela?" dit-il à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux le cordon de la sonnette de son lit. "Aucun remède ne peut me guérir. Mais ma mort sera un baume salutaire pour nos ennemis. J'aurais désiré de revoir ma femme et mon fils. Mais que la volonté de Dieu soit faite!" Puis avec une attitude digne de Socrate, il ajouta: "Il n'y a rien de terrible dans la mort. Elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines, et à present elle est sur le point de s'emparer de moi pour jamais." Un autre jour il dit: "Les monstres! me font-ils assez souffrir? Encore s'ils m'avaient fait fusiller, j'aurais eu la mort d'un soldat. J'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste: que ne suis-je comme lui en situation de leur pardonner! . . . ." La nouvelle maison destinée à Napoléon venait d'être terminée. "Elle me servira de tombeau," dit-il, et, en effet, on dut en prendre les pierres pour bâtir le caveau où il repose.

L'empereur n'interrompit le silence léthargique où il était plongé que pour laisser échapper ces deux mots: "Tête d'armée:" telle fut la dernière parole du vainqueur de l'Europe. *Histoire de Napoléon.*

---

# JOUY.

VICTOR-JOSEPH-ÉTIENNE DE JOUY, membre de l'Académie française, est né à Jouy en 1769. Nous devons à ce spirituel auteur une foule de pièces de théâtre qui ont eu un grand succès. Mais ce qui a surtout établi sa réputation, c'est son *Ermite de la Chaussée-d'Antin*, excellente description des mœurs parisiennes.

## LA COUR DES MESSAGERIES A PARIS.

ON ne s'imagine pas tout ce qu'on peut apprendre dans une cour des Messageries, toutes les observations qu'on y peut faire, toutes les aventures qui s'y passent ou qui s'y

préparent, tous les secrets qui s'y découvrent. C'est là que nos moralistes et nos romanciers, au lieu de tourner sans cesse dans le cercle étroit de leur imagination, pourraient venir étudier la nature, la prendre sur le fait, ou du moins chercher des couleurs pour la peindre. Soit qu'à l'exemple de La Bruyère ils voulussent tracer des caractères piquants, ou comme Duclos, les rapprocher pour en déduire des conséquences sur l'état actuel des mœurs ; soit qu'à l'imitation de Le Sage, ils s'occupassent de cette suite de tableaux dont se compose la galerie de la vie humaine ; soit enfin qu'ils se bornassent, ainsi que Sterne, à quelques scènes d'intérieur, dont l'extrême intérêt résulte du naturel et de la vérité des détails, il est certain qu'en aucun lieu du monde ils ne trouveraient réunis dans un aussi petit espace une aussi grande quantité de matériaux tout prêts à être mis en œuvre. Quelle foule de situations et d'originaux ! Le premier que je remarque est le conducteur, moins reconnaissable à son bonnet garni de fourrure et à sa *feuille* qu'il tient à la main qu'à cet air d'importance et d'autorité qu'il affecte avec les postillons et les porte-faix. Il faut le voir, ce petit despote, passant la revue de sa voiture, criant contre le charron pour une jante, contre le maréchal pour un écrou ; faisant placer et déplacer selon son caprice ou son intérêt, et sans égard pour les réclamations des voyageurs, leurs porte-manteaux et leurs paquets dans le *magasin* ou sur la *vache*.

Plusieurs voitures étaient au moment de leur départ : au milieu des chevaux que l'on attelait, des voyageurs qui allaient et venaient sans cesse, des commissionaires chargés de malles ; de ceux-ci qui arrivaient en jurant, de ceux-là qui partaient en pleurant, on aurait pu se croire dans une ville prise d'assaut. La diligence dans laquelle je devais partir était ouverte ; une seule personne y était déjà montée : c'était un militaire, qu'à ses longues moustaches, à sa grande redingote verte, à son charivari à boutons blancs bombés, et à sa toque basque, je reconnus pour un officier de chasseurs à cheval : comme il fermait sur lui la portière, une jeune femme la rouvrit d'un air délibéré, appela l'officier par son nom et le pria de descendre d'un ton qui pouvait passer pour un ordre. L'air de stupé-

faction, la prompte obéissance de celui-ci, ne me permit pas de douter qu'il ne fût en présence d'une belle délaissée qui venait lui demander compte de sa fuite. A en juger par les gestes et l'expression des figures, le petit colloque, qui s'établit à l'écart, passa par toute les nuances de la colère, du dépit, de l'attendrissement et de l'amour : si bien qu'au bout de cinq minutes, ce nouvel Énée donna ordre au conducteur de placer sur la voiture la cassette que Didon avait eu soin d'apporter avec elle ; qu'il lui céda sa place dans la voiture, et prit la seule qui restât dans le cabriolet.

En entrant au bureau pour achever de payer ma place, je m'arrêtai un moment à considérer une jeune femme qui tenait embrassé un homme d'un certain âge, que j'aurais pris pour son père, n'eût été l'air de froideur et de sécurité avec lequel il recevait ses caresses. Quelques mots de leur conversation me mirent au fait de leur histoire. C'était un honnête bonnetier de la rue de la Féronnerie, qui allait à Saint-Malo pour affaire de commerce, et sur lequel sa tendre moitié s'apitoyait d'autant plus que, depuis cinquante ans, il n'avait jamais perdu de vue le clocher de Saint Méry, sa paroisse, et n'avait fait d'autre voyage que celui de Versailles et de Saint-Cloud : aussi l'avait-elle muni, dans cette circonstance, contre tous les dangers, mais non pas contre tous les inconvénients de la route. Il avait, dans sa poche, deux gros pistolets d'arçon (dont il eût été, je crois, bien embarrassé de se servir), une canne à sabre et un couteau de chasse ; un parapluie à canne dans son fourreau de toile verte ; une houpelande et un bonnet de laine à coiffe, au mois de juillet ; de plus un panier avec deux bouteilles de vin et un morceau de veau rôti, afin de pouvoir brûler les dîners d'auberges ; enfin, une bouteille d'osier pleine de ratafiat de cerise pour se reconforter le matin. Ce respectable citadin alla prendre place dans la diligence, après avoir reçu les derniers embrassements de sa femme, qui s'éloigna en sanglotant.

Je rentrai dans ce même bureau, curieux de savoir quel pouvait être le motif de la fureur concentrée d'un homme que j'avais laissé assis sur des malles, pestant contre le conducteur, et prétendant le rendre responsable de tous

les malheurs qui pouvaient résulter pour lui d'un retard de cinq minutes. J'avais peine à me rendre compte des angoisses qu'il paraissait éprouver; mais tout fut éclairci par l'arrivée de quatre recors, lesquels, munis d'une contrainte en bonne forme, le prièrent honnêtement de les suivre. En vain prouva-t-il qu'il avait payé sa place à la diligence ; on lui démontra que la sienne était à Sainte-Pélagie, où ses créanciers l'attendaient. Il fallut bien se rendre à leurs sollicitations : mais ce ne fut pas sans avoir répandu à pleine voix ses malédictions sur la diligence, le conducteur, les voyageurs, les postillons, les chevaux, et en masse sur toutes les messageries du monde.

De tous les personnages au milieu desquels je me trouvais, le plus grotesque, sans contredit, était un très gros homme à triple menton, assis dans la cour sur le timon d'une voiture, et faisant avec beaucoup d'avidité l'inventaire d'un panier rempli d'excellents comestibles, tandis qu'une jeune gouvernante qui l'avait accompagné, lui ôtait sa perruque et lui frottait la tête avec un morceau de flanelle. Je m'étais approché pour le voir à mon aise; il me frappa familièrement sur l'épaule en me demandant où l'on déjeunerait, et parut ravi d'apprendre que c'était à Meaux : "Pays célèbre," continua-t-il. "Oui, vraiment," ajoutai-je en me méprenant sur le sens de son exclamation ! "vous passerez devant la maison qu'habitait *l'Aigle de Meaux.** —C'est de quoi je m'inquiète fort peu," reprit-il; "je fais moins de cas de tous les aigles du monde que d'un bon poulet gras, et ceux de la Brie sont en grande réputation." Cette réflexion spirituelle m'avait suffisamment prouvé que l'âme et le corps de cet épais Vitellius étaient merveilleusement assortis.

L'heure avançait, j'entrai dans la salle des voyageurs. C'est le lieu des plus tristes rendez-vous. Plusieurs personnes étaient assises deux à deux sur un banc de bois qui fait le tour de cette salle. Près de la fenêtre, une jeune fille et un jeune homme, tous deux de la figure la plus intéressante, pleuraient en se pressant les mains et en levant de temps en temps les yeux l'un sur l'autre, avec l'expression de la plus profonde douleur; un peu plus

* Le célèbre Bossuet, évêque de Meaux.

loin, une mère au moment de se séparer de son fils appelé sous les drapeaux du plus puissant des monarques, du plus grand des capitaines, lui prodiguait les témoignages de la plus vive tendresse: le jeune homme y répondait avec amour; mais tout fier de ses premières épaulettes, tout entier aux nobles émotions de l'honneur, aux brillantes espérances de la gloire, il avait peine à contenir la joie qui perçait à travers ses larmes. Ces tableaux touchants, plusieurs autres semblables, avaient singulièrement rembruni mes idées, et je me disais en m'abandonnant aux sentiments douloureux dont je voyais autour de moi l'image: "Il n'y a qu'une légère différence entre un cimetière et la cour des Messageries; l'un et l'autre sont des lieux de séparation." Le signal du départ que vint donner le conducteur, avait encore accru cette disposition mélancolique, et je me sentais prêt à pleurer sans en avoir de véritable motif, lorsqu'une circonstance assez frivole en elle-même dissipa tout-à-coup ce nuage de tristesse.

Ceux des voyageurs qui étaient montés les premiers dans la voiture avaient pris les meilleurs places et prétendaient les conserver, quelques réclamations que les autres pussent faire: jamais on ne serait parvenu à s'entendre, si le conducteur muni de sa feuille, ne fût venu interposer son autorité en assignant à chacun sa véritable place, d'après l'ordre des inscriptions. Il résulta de cet arrangement définitif que je me trouvai placé sur le devant, entre un vieil ecclésiastique qui marmottait son bréviaire, et une petite comédienne qui fredonnait un couplet, qu'une des portières était occupée par le marchand bonnetier, et l'autre par un jeune médecin qui venait de soutenir une thèse de circonstance sur l'*anévrisme;* que le gros homme amateur de poulets gras, et la dame du militaire étaient placés dans le fond de la voiture, qu'ils remplissaient de leur rotondité, et où manquait une troisième personne, sans laquelle ils se flattaient de partir. Les derniers adieux étaient faits, le conducteur allait fermer la portière; mais voilà qu'une dame du poids de cent cinquante kilogrammes environ, s'élance dans la voiture, avec le secours de trois personnes qui l'accompagnaient, et va tout d'un temps, s'intercaler entre ses

deux voisins du fond, qui poussent un long gémissement auquel tous les autres répondent par un grand éclat de rire.

Un surcroît de malheur voulut que la dame, qui a conservé l'usage des poches, eût rempli les siennes d'une quantité d'ustensiles dont le gros homme se plaignait de la manière la plus comique. Ce fut bien pis lorsque le fils de cette dame jeta sur les genoux de sa mère un chien-loup très-hargneux, et que son domestique lui remit une cage en sabot, renfermant un gros perroquet gris qui salua la compagnie d'un *Bonjour, Jaco!* très-distinct. Pour ne gêner personne la bonne dame s'empressa de mettre la cage sous ses pieds; mais l'oiseau gris, que l'obscurité contrariait sans doute, s'en prit à la jambe du gros homme, qu'il pinça de manière à lui faire jeter un cri épouvantable; les ris, le vacarme allaient en augmentant; il faut encore avoir recours au conducteur, qui, sur la requête du plaignant et l'exhibition de sa jambe entamée dans le vif, prononça le renvoi du perroquet malencontreux. L'arrêt exécuté, le conducteur monta dans son cabriolet, et après que les postillons eurent bu le coup de l'étrier et fait claquer leur fouet en jurant après leurs chevaux, l'énorme voiture se mit en marche, en ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde.

*L'Ermite de la Chaussée d'Antin.*

---

## LES CATACOMBES DE PARIS.

Les catacombes de Rome sont l'objet de la curiosité de tous les voyageurs que l'amour des arts attire en Italie; ils s'empressent d'y visiter ces galeries ténébreuses, peuplées d'illustres souvenirs, et dont les monuments décorés de fresques, de bas-reliefs, offrent depuis si longtemps aux plus grands artistes des recherches à faire et des modèles à suivre. Quelques auteurs ont décrit les catacombes de Naples, et principalement celles de Rome, avec un soin extrême.

La lecture d'un de ces livres, recommandable par beaucoup d'exactitude, d'érudition et de recherches curieuses,

m'a fait naître l'envie d'entreprendre, à Paris, un petit voyage souterrain, et de parcourir cette partie des carrières qui s'étend sous la plaine du petit Mont-Rouge, et à laquelle sa nouvelle destination a fait donner le nom de *Catacombes*. Nous approchions du *jour des Morts*, époque à laquelle j'ai coutume d'aller me recueillir quelques heures près de ces monuments placés sur les limites des deux mondes.

Madame de Sésanne, l'une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris, voulut faire avec moi cette promenade mystérieuse ; j'en craignais l'effet sur une imagination de vingt ans, et je fis d'abord quelques objections que sa mère appuya ; mais rien ne put la décider à renoncer à ce projet.

Le lendemain à midi, ma jeune compagne vint me prendre dans sa voiture et les poches pleines de bougies, de briquets phosphoriques, comme si nous eussions dû rester quinze jours sous terre, nous nous acheminâmes vers la barrière d'Enfer, en remarquant ce singulier rapport entre le nom de cette porte et le lieu que nous allions visiter.

Le chef des travaux nous conduisit par un petit escalier à vis, pratiqué dans l'enceinte des bâtiments de la barrière, sous les premières voûtes, à quatre-vingt dix pieds au-dessous du ciel. Nous suivîmes pendant plus d'un quart d'heure les sinuosités d'une galerie étroite, où l'on remarque, de distance en distance, l'indication de l'année pendant laquelle les travaux des différentes parties de ces carrières ont été entrepris. Sur le haut de la voûte et dans toute la longueur du chemin que l'on parcourt jusqu'à la porte d'entrée des Catacombes, on a tracé une ligne noire, qui peut, au besoin, servir de fil au voyageur égaré pour se retrouver dans cet immense labyrinthe. Quelques accidents de rochers rompent, à de longs intervalles, l'aspect uniforme de cette galerie, où viennent aboutir plusieurs embranchements qui se prolongent sous le faubourg Saint-Jacques et jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Germain.

Notre guide nous fit quitter pour un moment le chemin des Catacombes, et nous conduisit à la galerie dite *du Port-Mahon*. Dans cet endroit, un soldat qui avait suivi,

en 1756, le maréchal de Richelieu à Minorque, et que sa réforme avait forcé de prendre du travail dans les carrières, s'amusa, aux heures du repos, à modeler dans le roc, un plan en relief des fortifications de cette île. Ce monument, qui n'en est pas un sous le rapport de l'art, atteste cependant d'une manière honorable l'adresse, la mémoire, et surtout la patience de celui qui a pu, sans aucune connaissance en architecture, sans moyens, et pour ainsi dire sans instruments, exécuter seul un pareil travail. Ma douce compagne fut bien affligée d'apprendre, par quelques mots gravés sur la pierre, que cet homme industrieux, après avoir employé cinq ans à ce travail, sans salaire, périt à quelques pas de là, dans un éboulement qu'il travaillait à prévenir.

Les Catacombes étaient l'objet exclusif de notre curiosité; nous pressâmes notre guide de nous y conduire, et nous ne nous arrêtâmes qu'un moment à considérer une ruine de l'aspect le plus effrayant et le plus pittoresque. Des quartiers de rochers en équilibre sur leurs angles, l'enlacement bizarre de leurs masses suspendues en l'air, et dont le moindre mouvement de l'air semble devoir déterminer la chute, offrent un effet tellement remarquable, que plusieurs peintres de décorations en ont fait un objet d'étude.

Nous arrivâmes enfin à une espèce de vestibule, au fond duquel est une porte noire, ornée de deux pilastres d'ordre toscan, et surmontée d'une inscription latine.

Au moment où nous portâmes le pied dans cette noire enceinte, ma jeune compagne se rapprocha de moi involontairement, et je fus un moment effrayé de la pâleur et de l'altération de ses traits; elle respira des sels dont je m'étais muni, et me dit en essayant de sourire: "Ne vous y trompez pas, c'est du saisissement et non pas de l'effroi."

Nous entrons dans ce Palais de la Mort; ses hideux attributs nous environnent; les murs en sont tapissés: des monceaux d'ossements se courbent en arcs, s'élèvent en colonnes, et l'art a su former de ces derniers débris de la nature humaine une espèce de mosaïque dont l'aspect régulier ajoute au profond recueillement que ces lieux inspirent. La mort, au sein de Catacombes, a quelque

chose de moins repoussant qu'ailleurs: ses ravages sont finis, le ver du sépulcre a dévoré sa proie, et les débris qui restent n'ont plus à craindre que la lime du temps qui doit les réduire en poussière.

Tous les anciens cimetières de Paris, toutes les églises ont versé dans ces vastes cavernes les dépouilles humaines qui leur avaient été confiées depuis plusieurs siècles : dix générations sont venues s'y engloutir; et cette population souterraine est estimée trois fois plus nombreuse que celle qui s'agite encore à la surface du sol.

Des inscriptions, placées sur des piliers de pierres de liais, indiquent à quels quartiers de Paris ces restes ont appartenu. Là toutes les distinctions de sexe, de fortune, de rang, ont achevé de disparaître. Le riche dépouillé de son mausolée de marbre, le pauvre sorti un peu plus tôt de son cercueil de sapin, confondent ici leurs dernières dépouilles: pour eux, cette fois, l'égalité commence. Que de grandes pensées enfantent de pareilles images! L'auteur du *Génie du Christianisme** est digne d'en être l'interprète; "L'âme entière," dit-il, "frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur: lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil: tout annonce qu'on est là dans l'Empire des Ruines; et, je ne sais par quelle odeur de poussière répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer les temps passés."

Après avoir visité plusieurs salles, et parcouru les différentes galleries qui y conduisent, nous arrivons à une petite chapelle, au fond de laquelle est érigé un autel expiatoire. Sa forme a quelque chose de plus effrayant que le reste des Catacombes. Nous cherchions une inscription qui nous indiquât à quels mânes, ou à quels souvenirs elle est consacrée. Nous lisons, ou du moins nous croyons lire cette date terrible en caractère de sang: 2 SEPTEMBRE 1792, sur une pierre de granit. Ma compagne pousse un cri d'horreur, et son imagination frappée lui fait entendre un long gémissement; surpris moi-même par un bruit inattendu, je tressaille: je regarde . . . . . .

* Châteaubriand.

Notre conducteur venait d'ouvrir avec effort la porte du caveau géologique destiné à conserver les échantillons de toutes les espèces de minéraux que renferme le sol où sont creusées ces carrières. Cette salle conduit à une autre, où l'on a pris soin de rassembler, de classer, d'étiqueter avec ordre toutes les monstruosités ostéologiques dont quelques unes attestent en même temps les aberrations de la nature, et les efforts de l'art pour venir à son secours.

Pendant que j'observais les pièces d'anatomie, Mme de Sésanne était restée à quelque distance de moi, appuyée sur un autel antique formé tout entier de débris humains. Dans l'attitude méditative où s'était placée ma jeune compagne, une des roses de son bouquet s'était effeuillée sur l'autel et sur le piédestal. Je serais embarrassé de dire quelles pensées s'offrirent à mon esprit, quels mouvements agitèrent mon cœur en contemplant sous ces tristes voûtes un vieillard bientôt octogénaire, une femme brillant de tout l'éclat, de toute la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté, méditant sur la poussière des morts, et des feuilles de roses sur des monceaux d'ossements humains.

*L'Ermite de la Chaussée d'Antin.*

---

# MADAME GUIZOT.

Élisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan Guizot, écrivain distingué, naquit à Paris le 2 novembre, 1773, d'une famille considérable dans la finance. Elle épousa, le 9 avril, 1812, notre célèbre diplomate M. Guizot, et mourut en 1827. On a d'elle des *romans*, et des ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels on distingue surtout les *Lettres de Famille*, véritable monument de l'esprit de Madame Guizot; *Conseils de Morale*, etc.

## LA VIE ET L'ARGENT.

L'argent s'en va, la vie s'écoule : comment? Pourriez-vous m'en dire quelque chose? Je regarde autour de moi : croirai-je que trente années se sont écoulées depuis le jour où je vins en ce monde? Trente années! Où sont-elles? Qu'ont-elles laissé derrière elles? Trente

années ! c'était le terme de ma jeunesse, de ce fonds que je croyais inépuisable. Il est épuisé, dépensé, et à quoi ? Que me trouvé-je à la place ? Quelles provisions ai-je amassées ? De la fortune ? Non. Des amis ? Pas davantage. De la réputation ? Encore moins. Quoi donc ? Rien du tout ; à peine quelques souvenirs.

"Il trouve l'invention de dépenser sans paraître," dit Mme de Sévigné de son fils, "de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter : toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre : c'est un abîme de je ne sais quoi, car il n'a aucune fantaisie ; mais sa main est un creuset où l'argent se fond."

Voilà ce que nous sommes, *un abîme de je ne sais quoi, un creuset où tout se fond*, l'argent et le temps ; un crible que tout traverse ; un sable où tout se perd.

Je me lève de bonne heure aujourd'hui, je me porte bien ; que de choses je vais faire dans ma journée ! L'imprimeur attend de moi demain la matière d'une feuille d'impression ; commençons. Mais j'ai du temps ; il fait beau ; un tour de promenade m'a été ordonné par mon médecin ; un ami a besoin de moi ; une connaissance m'arrête ; je me souviens d'une affaire indispensable, d'une visite que je ne puis négliger ; il faut absolument que j'aille savoir si mon agent de change est revenu de la campagne. Quoi, déjà l'heure du dîner ! Ensuite il faut digérer ; après cela les idées ne sont pas bien nettes ; je prends un livre, puis un autre : enfin m'y voilà ; ma tête se calme, mon imagination se rassied ; je prends ma plume, mais ma pendule sonne . . . . . onze heures ! minuit ! Demandez-moi ce qu'est devenue ma journée.

Où donc est l'argent que j'avais mis dans mon secrétaire ? Il y avait de quoi acheter une glace pour mon cabinet, et me faire un habit ; je devais même avoir quelque chose de reste, et je n'ai ni ma glace ni mon habit. Mais, sur cet argent, j'ai voulu me donner quelques livres dont j'avais besoin ; ç'a été l'occasion d'ajouter quelques rayons à ma bibliothèque. Il a fallu raccommoder l'étoffe d'une de mes chaises, remettre du crin à une autre, avoir une bergère qui me manquait. J'ai envoyé chez l'horloger une montre qui était cassée ; j'ai remplacé le chapeau qu'avait perdu mon domestique ; j'ai acheté un écran

pour ma cheminée, un collier pour mon nouveau chien : et voilà tout mon argent employé à des dépenses sur lesquelles je n'avais pas compté.

Aussi pourquoi faut-il que tout soit compté, calculé d'avance ? N'aurai-je dans ma vie rien de libre, rien de disponible ? Me faudra-t-il toujours surveiller tous mes mouvements, m'occuper sans relâche à économiser mes moments pour le travail, mon argent pour mes besoins, exister uniquement enfin pour avoir de quoi vivre?

L'homme sans fortune, obligé au travail, ne fait que traverser la vie; le riche, sans affaires, peut seul la mettre en valeur. Que ne suis-je riche et maître de mon temps ! comme je saurais fixer ma vie, empêcher du moins qu'elle ne s'écoulât sans laisser de trace ! J'en formerais un ensemble où chaque année serait agréable pour moi et utile aux autres, où chaque jour amasserait des matériaux pour les jours qui doivent le suivre. Mon superflu en tout genre serait employé en améliorations . . . Eh bien ! la fortune seconde mes vœux ; un héritage inattendu me met en état d'acquérir une terre traversée par un ruisseau. Du revenu de la première année, j'y fais bâtir un moulin qui accroîtra les revenus de l'année suivante ; un chemin que je vais faire augmentera le prix d'une de mes fermes ; je dessèche un marais qui, l'été prochain, me fournira une récolte. De ces nouveaux revenus j'acquiers de nouvelles terres; ces terres en produiront d'autres ; j'étends mes domaines, je réunis deux villages ; je fais vivre tous les pauvres du pays.

Mais le moulin n'est pas achevé de bâtir, le marais n'est pas desséché, le chemin est à peine tracé, et déjà l'argent me manque. Que faire ? mon fermier a besoin de ce chemin ; et ce moulin, mes paysans ne peuvent s'en passer. Cependant je puis à peine remplir mes engagements ; il me faudra même de l'économie pour achever le reste de l'année. . . . Quoi ! encore de l'économie, de la gêne, des privations ! Est-il possible qu'avec 80,000 livres de rente, on ne puisse pas se tirer d'affaire ?

Je le vois, mon mal est en moi, non dans ma position ; c'est mon caractère qu'il faut changer et non ma fortune. Quelque part que j'avance, mes désirs iront encore plus loin. Les projets de l'homme s'étendent aussi loin que sa

vue ; à mesure qu'il marche, l'horizon se recule et l'univers s'agrandit ; de même les projets ne se peuvent borner. N'en faisons donc plus ; ils n'ont d'autre avantage que de me créer de nouveaux besoins, en m'offrant de nouvelles espérances. M'affligerais-je de voir mon argent dépensé si je ne l'eusse destiné à acheter une glace dont je n'ai que faire, et un habit dont je peux me passer ? Ma journée perdue me paraîtrait-elle un malheur si je n'eusse fait le projet de donner demain à l'imprimeur une feuille qu'il peut attendre ? Mais quand l'aura-t-il ? Quand je pourrai. Quand acheterai-je mon habit ? Quand il me reviendra de l'argent. Le nécessaire est si peu de chose ! Je ne veux plus me faire une contrainte de mes propres fantaisies. Libre, exempt de besoins, je verrai, sans m'inquiéter, l'argent s'en aller, la vie s'écouler, car je ne les aurai pas destinés à autre chose.

Quoi ! ma vie ne serait destinée à rien ! mes actions seraient sans but et ma volonté sans motif ! Je pourrai revenir à petits pas chez moi, sans crainte d'y jamais arriver trop tard ! Ah ! quels pas seront assez lents si je dois marcher sans empressement vers un but, et y arriver sans plaisir ! Je pourrai me livrer à mes fantaisies, sans qu'un besoin plus vif les borne ou les dirige ! Et quelles fantaisies peuvent valoir des besoins ? quel plaisir pareil à celui d'obtenir ce qu'on a désiré, de posséder ce dont on sentait la privation ? N'en parlons plus ; riche ou pauvre, je veux attendre avec impatience, voir arriver avec joie le terme où je touche mes revenus, avec agitation la fin de chaque jour, de chaque mois, de chaque année. Je veux regretter le temps qui s'est écoulé, être avare de celui qui s'écoule, sans repos sur celui qui m'échappe. Riche ou pauvre, je dois être actif, agissant, agité, troublé de craintes, bercé d'espérances. Je dois l'être, je le suis, et je le serai, puisque la Providence, qui ne veut pas que nous courions le risque de nous ennuyer jamais, nous à fait la grâce de pouvoir manquer de tout avec cent mille livres de rente, et suer de fatigue sans avoir rien à faire.

*Conseils de morale.*

# SÉGUR.

**Philippe, comte de Ségur, ancien pair de France, est né à Paris en 1780. Il embrassa, jeune encore, la carrière des armes, et se distingua dans les campagnes de l'empire. Nous devons à M. de Ségur plusieurs ouvrages historiques, dont le plus important est *l'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* pendant la campagne de Russie, où il fut lui-même témoin de la plupart des scènes qu'il raconte**

## MOSCOU AVANT SON INCENDIE.

Moscou, justement nommé par ses poètes, *Moscou aux coupoles dorées*, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt-quinze églises et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de briques et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal; ils se groupaient autour d'une forteresse élevée et triangulaire, dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore, l'une, plusieurs palais, plusieurs églises et des espaces incultes et rocailleux; l'autre, un vaste bazar, ville de marchands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré; les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple: c'était l'Asie et sa religion, d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil faisait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées! A son aspect le voyageur enchanté s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges, dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement; il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les différents langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de

ses vêtements. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands; les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même variété le frappait; et tout cela cependant empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moscovie.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient ornés; le luxe des équipages; cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, le fracas de ces festins, de ces fêtes, de ces joies somptueuses, qui sans cesse y retentissaient, il se croyait transporté au milieu d'une ville de rois, dans un rendez-vous de souverains, venus avec leurs usages, leurs mœurs et leur suite, de toutes les parties du monde.

Ce n'étaient pourtant que des sujets, mais des sujets, riches, puissants; des grands, orgueilleux d'une noblesse antique, forts de leur nombre, de leur réunion, d'un lien général de parenté, contracté pendant les sept siècles de durée de cette capitale. C'étaient des seigneurs fiers de leur existence au milieu de leurs vastes possessions; car le territoire presque entier du gouvernement de Moscou leur appartient, et ils y règnent sur un million de serfs. Enfin, c'étaient des nobles, s'appuyant, avec un orgueil patriotique et religieux, "sur le berceau et le tombeau de leur noblesse:" car c'est ainsi qu'ils appellent Moscou.

*Histoire de la grande armée.*

---

## INCENDIE DE MOSCOU

### (14 SEPTEMBRE 1812.)

NAPOLÉON n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier, gouverneur de cette capitale. "Surtout," lui dit-il, "point de pillage! Vous m'en répondrez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et

même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému cherche vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Yvan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!" il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois il se fait rendre compte des ressources que présente la ville; et, dans ce court moment, tout à l'éspérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise; il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Enfin le jour, un jour sombre, parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire; elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu

des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumeé, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément: mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de

la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spectacle! Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes!"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moscova et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné; des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi: les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène: ils se joignirent au prince

de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, "Le feu est au Kremlin!" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire: il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moscova. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait partout se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement

de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowski. *Histoire de la grande armée.*

---

# BARANTE.

PROSPER-BRUGIÈRE, baron de BARANTE, membre de l'Académie française, député, pair de France, est né à Riom en 1782.

M. de Barante occupe une place éminente parmi nos historiens et nos critiques. Nous avons de lui une excellente *Histoire des Ducs de Bourgogne*, son chef-d'œuvre ; un *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, des *Mélanges d'histoire et de littérature*.

## DÉMENCE DE CHARLES VI.

ON était alors au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait une jacque ; le sien était en velours noir, et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles que lui avait donné la reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval ; l'un portait un de ces beaux casques légers et polis qu'on fabriquait alors à Montauban ; l'autre tenait une lance, dont le fer avait été donné au roi par le sire de La Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que nulle part ailleurs. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berri étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le sire de Coucy et quelques autres étaient aussi en avant, formant un groupe. Par derrière, les sires de Navarre, d'Albret, de Bar, d'Artois, et beaucoup d'autres formaient une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout-à-coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride :

"Ne vas pas plus loin, noble roi," cria-t-il d'une voix terrible; "retourne, tu es trahi!" Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et, frappant du bâton de leurs lances sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite. Sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée; cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient plus éclatants et plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit; et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant: "En avant sur ces traîtres! ils veulent me livrer aux ennemis." Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt cependant pour que quelques-uns ne fussent blessés; on dit même que plusieurs furent tués, entre autres un Polignac. Le duc d'Orléans se trouvait là, tout auprès; le roi courut sur lui l'épée levée, et allait le frapper. "Fuyez, mon neveu," s'écria le duc de Bourgogne, qui était accouru, "mon seigneur veut vous tuer. Ah! quel malheur! Mon seigneur est dans le délire! Mon Dieu! qu'on tâche de le prendre!" Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissait courir çà et là, et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé, et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume Martel, s'approcha par derrière et le prit à bras le corps. On l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval; il fut couché doucement par terre, on lui défit sa jacque; on trouva sur le chemin une voiture à bœufs, on y plaça le roi de France en le liant, de peur que sa fureur ne le reprit; on le ramena à la ville sans mouvement et sans parole.

*Histoire des Ducs de Bourgogne.*

---

# LA MENNAIS.

Robert-Félicité, abbé de la Mennais, né à Saint-Malo, en 1782, d'une famille noble, se destina de bonne heure à l'Église. Il révéla son génie par l'*Essai sur l'Indifférence religieuse*, ouvrage qui lui valut le surnom de *Père de l'Église*.

Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue les *Paroles d'un Croyant*, petit volume admirable de poésie et de style, qui excita une explosion d'enthousiasmes et d'anathèmes ; les *Affaires de Rome*, *le Livre du peuple*, *Esquisse d'une Philosophie*, etc.

L'abbé de la Mennais est un des plus beaux talents de notre époque; mais il est pénible de voir ce sublime génie, égaré dans sa route, combattre aujourd'hui les doctrines qu'il défendait jadis avec tant d'éloquence. (Mort en février 1854.)

## LES DEUX VOISINS.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fut venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants : si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

*Paroles d'un Croyant.*

---

## LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure: elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée: il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent: A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent: A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur!

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui des-

sèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. *Paroles d'un Croyant.*

---

## L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays: ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance; il ne rappelle à mon âme aucuns souvenirs. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé: Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ! *Paroles d'un Croyant.*

---

## LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE.

Alors, sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne do la haine et de la terreur : effroyable accomplissement de cette prophétie : "Un peuple entier se ruera, homme contre homme, voisin contre voisin, et, avec un grand tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieillard, la populace contre les grands ; parce qu'ils ont opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu." Pour peindre cette scène épouvantable de désordre et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphème, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendre, et le meurtre, et la volupté, et les

pleurs, et le sang, il faudrait emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs.

"Si le monde," avait dit Voltaire, "était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes." Des athées gouvernèrent la France, et, dans l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion.

Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjection, la force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parcequ'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parcequ'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parceque la nature les leur avait tous refusés; ni à la science, parcequ'ils se sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parcequ'ils étaient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était engager à tout anéantir. Aussi, dès lors, gouverner, ce fut proscrire, confisquer, et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque bourgade: et, achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination; on ébranla par le divorce le fondement de la famille; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

Cependant la haine de l'ordre, trop à l'etroit sur ce vaste théâtre de destructions, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe. L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses séides. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les sauvages, on arrêta de ne faire aucun prisonnier; l'honneur du soldat

frémit et repoussa cet ordre barbare. Mais, hors des camps, l'enfance même ne put désarmer la rage, ni attendrir les bourreaux. La France, couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante ! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes mêmes du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraine eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout-à-coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ; et, debout sur le cadavre palpitant de la société, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer.

*Essai sur l'indifférence religieuse.*

---

## NODIER.

Charles Nodier, membre de l'Académie française, célèbre philologue, bibliographe, et romancier, naquit à Besançon, en 1783. Doué d'une imagination brillante, d'une naïveté spirituelle, pleine de grâce et d'élégance dans l'expression, M. Nodier s'est placé au rang des écrivains contemporains les plus estimés.

Nous avons de lui des *romans* pleins d'esprit et d'intérêt ; des *poésies*, des *mélanges*, un *Voyage de Dieppe en Écosse*, etc.

Il mourut à Paris en 1844, à l'âge de soixante et un ans.

### LE LOCH LOMOND.

Le lac Lomond commençait à se découvrir à ma droite, et décorait un horizon immense de l'incroyable variété de ses aspects. Qu'on n'attende pas de moi l'impossible effort de le peindre.

Qui pourrait faire passer avec une encre froide, avec des mots stériles, dans l'esprit et le cœur des autres, des émotions dont on s'étonne soi-même et qu'on ne se croyait plus la force d'éprouver ? Qui pourrait décrire cette méditerrannée des montagnes, chargée d'îles toutes variées dans leurs formes et dans leur caractère ; les unes graves, majestueuses, couvertes de noirs ombrages

qui se confondent avec la couleur des eaux, car les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian ; les autres plus tristes, plus austères encore, dressant ça et là sur leur surface quelques rochers dépouillés, à peine frappés de tons bizarres par les reflets de la lumière, ou quelques touffes de fleurs saxatiles ; le plus grand nombre déployant de frais rivages, des bocages ravissants, des bouquets de futaies élevées, placés comme de grandes masses d'ombres sur le vert soyeux de la pelouse : jardin délicieux où l'âme se transporte avec ravissement, et dont l'éloquente beauté parle au cœur de tous les hommes ! J'ai vu un paysan immobile devant le lac, les yeux fixés, l'esprit absorbé, à ce qu'il paraissait, dans une méditation profonde. Je me suis approché de lui. Je l'ai détourné de sa contemplation. Il m'a regardé un moment, et m'a dit en soupirant et en élevant les mains vers le ciel : *Fine country* (superbe pays) !

"Le lac Lomond peut être regardé en élégance, en grandeur, en variété de sites et d'effets," dit l'excellent *Itinéraire de Chapman*, "comme le plus intéressant et le plus magnifique de la Grande-Bretagne." Je le regarde, moi qui ai parcouru beaucoup de pays, comme un des spectacles les plus intéressants et les plus magnifiques de la nature, et je me flatte de faire adopter cette appréciation au lecteur le moins sensible à ce genre de beautés, sans me servir d'aucun des prestiges de l'hyperbole. Qu'il se représente un lac sur lequel on compte trente-deux îles, dont un grand nombre ont plusieurs milles de longueur, et qui a son horizon borné de tous côtés par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ont plus de cinq cents toises d'élévation. Qu'il joigne à cette simple donnée topographique l'effet d'une végétation variée, mais toujours charmante ou sublime ; celui des accidents du jour et de l'ombre dans les circuits de ces gorges profondes où le soleil paraît et disparaît à tout moment, en passant derrière les montagnes qui les embrassent ; les apparences bizarres des vapeurs qui pendent à leurs sommets, dans ce pays qui a consacré, si l'on peut parler ainsi, la mythologie des nuages ; les bruits singuliers des échos qui se renvoient à des distances infinies la moindre rumeur du moindre flot, et qui finissent par vous apporter je ne sais quel

frémissement harmonieux, comme celui qui expire dans la dernière vibration d'une corde de harpe; la tradition des premiers temps, et, avec elle, les noms d'Ossian, de Fingal, d'Oscar, qui sont parvenus avec la mémoire de leurs faits et de leurs chants à tous les habitants de ces rivages presque aussi vivement que ceux des héros d'une époque plus rapprochée, et de ce Rob-Roy lui-même, par lequel le Calédonien, ému d'une forte surprise ou d'un profond sujet de crainte, jure encore aujourd'hui comme les Latins juraient par Hercule.

*Voyage de Dieppe en Écosse.*

---

# GUIZOT.

François Guizot, membre de l'Académie française, orateur distingué, et l'un des plus grands hommes d'état que la France ait jamais eus, est né à Nîmes en 1787, d'un avocat protestant mort sur l'échafaud révolutionnaire. Il fut d'abord précepteur à Paris, où il se fit bientôt connaître par plusieurs publications littéraires d'un mérite remarquable. En 1812 il fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres. Depuis la révolution de 1830, il a occupé les plus hautes dignités de l'état. Il a été successivement ministre de l'instruction publique, de l'intérieur et des affaires étrangères, poste qu'il occupait au moment de la révolution qui renversa le trône de Louis-Philippe, en février 1848.

Nous devons à M. Guizot un grand nombre d'ouvrages historiques et littéraires du plus grand mérite. Entre autres : *Histoire de la civilisation en Europe; Histoire de la civilisation en France; Histoire de la révolution d'Angleterre; Vie de Washington; la Démocratie en France*, etc.

## RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

### FUITE DE CHARLES 1er A L'ÎLE DE WIGHT.

Cependant la situation du roi à Hampton-court changea tout-à-coup : ses conseillers, Richmond, Southampton, Ormond, eurent ordre de s'éloigner ; ses serviteurs les plus affidés, Berkeley et Ashburnham entre autres, lui furent retirés : on doubla autour de lui les gardes ; il n'eut plus dans ses promenades la même liberté. De

toutes parts lui arrivaient des avis sinistres ; on disait surtout que les soldats avaient dessein de s'emparer de sa personne pour l'enlever aux officiers, comme ceux-ci l'avaient enlevé au parlement. Cromwell lui-même en écrivit avec inquiétude au colonel Whalley, soit qu'en effet il redoutât quelque tentative de ce genre, ou qu'il se proposât seulement d'en effrayer le roi, soit plutôt que toujours soigneux de ménager toutes les chances, il voulût le tromper encore sur ses intentions et se donner l'air de le servir.

Ces changements, ces rapports, tant de gênes nouvelles, mille bruits de trahison, de desseins inouïs, même d'assassinat, jetaient le malheureux Charles dans une anxiété chaque jour plus poignante ; son imagination, susceptible et vive, quoique grave, en était ébranlée ; une mauvaise chasse, un rêve pénible, sa lampe éteinte pendant la nuit, tout lui était un sinistre présage ; tout lui semblait possible de la part de tels ennemis, quoique sa fierté se refusât à croire que jamais ils en vinssent à tout oser. On lui parla de fuir ; il en était tenté : mais où ? comment ? avec quel secours ? Les commissaires écossais offrirent de seconder son évasion ; un jour même qu'il chassait, Lauderdale lui fit dire qu'ils étaient tout près avec cinquante chevaux ; que, s'il voulait les rejoindre, ils partiraient en toute hâte pour le nord. Mais les résolutions subites étonnaient le roi : quel asile d'ailleurs que l'Écosse qui l'avait déjà livré, où il n'aurait plus aucun moyen de repousser le joug presbytérien et le covenant ! Il refusa. D'autre part, le conseil lui vint de s'embarquer et de se retirer à l'île de Jersey, où la facilité de passer sur le continent forcerait tous les partis à le ménager. Mais il comptait encore, et d'après leurs secrètes promesses, sur la bonne volonté des officiers ; il se flattait que leur froideur n'était qu'obligée et apparente, qu'au prochain rendezvous de l'armée ils dompteraient les agitateurs, rétabliraient la discipline, et reprendraient avec lui leurs négociations. Il ne voulait pas sortir d'Angleterre avant cette dernière épreuve. Cependant l'idée de la fuite lui devenait de plus en plus familière et pressante : on lui raconta qu'un prophète allemand s'était présenté au conseil des agitateurs, s'annonçant comme

chargé de révéler les volontés du ciel; mais qu'au seul mot de réconciliation avec le roi, ils avaient refusé de l'écouter. Par toutes sortes de voies, Cromwell insinuait qu'il fallait fuir. Quelqu'un, on ignore qui, parla au roi de l'île de Wight comme d'un asile convenable et sûr; elle touchait à la terre ferme; la population en était royaliste; tout récemment, le colonel Hammond, neveu de l'un des plus fidèles chapelains du roi, en avait été nommé gouverneur. Charles prêta à cette idée plus d'attention qu'à aucune autre, prit des renseignements, fit même quelques préparatifs. Pourtant il hésitait toujours, et cherchait partout quelque moyen de se décider. Un astrologue, William Lilly, était alors fameux à Londres, enclin au parti populaire, mais ne refusant à personne ses prédictions et ses avis. Le roi chargea une femme, mistress Wherewood, de le consulter en son nom sur le lieu où il lui convenait de fuir; et de mille livres sterlings que venait de lui envoyer l'alderman Adams, royaliste dévoué, mistress Wherewood en reçut cinq cents pour sa mission. Les astres solennellement interrogés, Lilly répondit que le roi devait se retirer vers l'est, dans le comté d'Essex, à vingt milles de Londres, et mistress Wherewood se hâta de porter à Hampton-court sa réponse. Mais Charles ne l'avait pas attendue; le neuf novembre, une lettre anonyme, écrite, à ce qu'il semble, par un ami sincère, vint l'avertir que le danger pressait, que la veille, dans une réunion nocturne, les agitateurs avaient résolu de se défaire de lui, que tout était à craindre s'il ne se mettait promptement hors d'atteinte. Un autre avis l'engageait à se méfier de la garde qui, le surlendemain, devait prendre le service du château. L'esprit frappé, Charles se décida soudain: le onze novembre, à neuf heures du soir, laissant sur sa table plusieurs lettres, et suivi d'un seul valet de chambre, William Legg, il sortit par un escalier dérobé, et gagna une petite porte donnant du parc sur la forêt, où Ashburnham et Berkeley, prévenus de son dessein, s'étaient rendus de leur côté avec des chevaux. Ils prirent leur route vers le sud-ouest; la nuit était sombre et orageuse; le roi seul connaissait la forêt, et servait de guide à ses compagnons; ils s'égarèrent et n'atteignirent qu'au point

du jour la petite ville de Sutton, dans le Hampshire, où, par les soins d'Ashburnham, un relais leur était préparé. A l'auberge où il les attendait, un comité de parlementaires était déjà en séance, délibérant sur les affaires du comté. Ils repartirent sur-le-champ, et se dirigèrent sur Southampton vers la côte située en face de l'île de Wight, mais sans que le roi déclarât expressément où il voulait aller. Comme ils arrivaient sur le penchant d'un coteau voisin de la ville: "Mettons pied à terre," dit Charles, "et en descendant nous nous consulterons sur ce qu'il convient de résoudre." Il fut, dit-on, question entre eux d'un vaisseau qu'Ashburnham avait dû s'assurer, et dont ils n'avaient point de nouvelles; puis de s'enfoncer dans les comtés de l'ouest, où Berkeley promettait le dévouement de nombreux amis; enfin de l'île de Wight, parti plus commode que nul autre, qui mettait un terme aux embarras de leur situation, celui d'ailleurs qu'évidemment, par la route qu'ils avaient suivie, le roi se proposait en partant. Mais le gouverneur n'était point averti, et pouvait-on se fier à lui sans garanties? Il fut convenu qu'Ashburnham et Berkeley se rendraient dans l'île, sonderaient les dispositions de Hammond, lui diraient quelle marque de confiance il était sur le point de recevoir, et que le roi irait attendre leur retour à quelques lieues de là, près de Tichfield, dans un château qu'habitait la mère de lord Southampton. Ils se préparèrent; et le lendemain matin, les deux cavaliers, débarqués dans l'île, se rendirent sur-le-champ au château de Carisbrooke, résidence du gouverneur. Hammond ne s'y trouvait point; il était à Newport, principale ville du lieu, mais devait en revenir le jour même. Ashburnham et Berkeley se remirent en route pour aller au-devant de lui, et le rencontrant bientôt, ils l'informèrent sans préambule du but de leur venue. Hammond pâlit; les rênes de son cheval lui échappèrent, tout son corps tremblait: "Messieurs, messieurs," s'écria-t-il, "vous m'avez perdu en amenant le roi dans cette île; s'il n'y est pas encore, je vous en conjure, ne l'y laissez pas venir; que deviendrais-je entre mes devoirs envers sa Majesté après tant de confiance, et ce que je dois à l'armée de qui je tiens mes fonctions?" Ils essayèrent de le calmer,

tantôt faisant valoir l'immense service qu'il rendrait au roi et les engagements que l'armée même avait contractés envers Sa Majesté; tantôt l'assurant que s'il n'en jugeait pas comme eux, le roi était bien loin de prétendre le contraindre à le recevoir. Hammond se désolait toujours. Cependant lorsque les deux cavaliers paraissaient à leur tour méfiants et près de retirer leur proposition, il se montrait moins incertain, leur demandait où était le roi, s'il ne courait aucun danger, témoignait même quelque regret qu'il ne se fût pas brusquement et entièrement confié à lui. La conversation dura ainsi longtemps, des deux parts pleine de trouble et de ruse, les uns et les autres craignant presque également de rompre et de s'engager. Hammond parut céder enfin: "Le roi," dit-il, "n'aura point à se plaindre de moi; il ne sera pas dit, que j'ai trompé son attente: je me conduirai en homme d'honneur; allons ensemble le trouver et l'en instruire." Berkeley alarmé voulait repousser cette proposition; mais Ashburnham l'accepta, et ils partirent aussitôt, Hammond accompagné seulement d'un de ses capitaines, nommé Basket. Une barque les porta en peu d'heures à Tichfield; et à leur arrivée, Ashburnham monta seul vers le roi, laissant Berkeley, Hammond et Basket dans la cour du château. Sur son récit: "Ah! John, John," s'écria Charles, "tu m'as perdu en amenant ici ce gouverneur; ne vois-tu pas que je ne puis plus bouger?" En vain Ashburnham fit valoir les promesses de Hammond, les bons sentiments qu'il avait laissés paraître, son hésitation même, preuve de sa sincérité. Le roi désolé marchait précipitamment dans la chambre, tantôt les bras croisés, tantôt levant les mains et les yeux au ciel avec l'expression de la plus vive angoisse: "Sire," lui dit enfin Ashburnham, fort troublé à son tour, "le colonel Hammond est là seul avec un autre homme; rien n'est si aisé que de s'en assurer."—"Quoi donc?" reprit le roi, "voulez-vous le tuer? Voulez-vous qu'on dise qu'il a hasardé sa vie pour moi, et que je l'en ai indignement privé? Non, non, il est trop tard pour prendre un parti: il faut s'en remettre à la volonté de Dieu." Cependant Hammond et Basket s'impatientaient d'attendre; Berkeley en fit prévenir le roi: ils montèrent. Charles les reçut d'un

air ouvert et confiant; Hammond renouvela ses promesses, plus étendues même, quoique toujours vagues, embarrassées. Le jour commençait à baisser; ils s'embarquèrent pour l'île. Déjà le bruit s'y était répandu que le roi arrivait: beaucoup d'habitants se portèrent à sa rencontre: comme il traversait les rues de Newport, une jeune femme s'avança vers lui, et lui présenta une rose rouge, éclose malgré la rigueur de la saison, en priant tout haut pour sa délivrance. On l'assura que la population tout entière lui était dévouée, qu'au château même de Carisbrooke il y avait pour toute garnison douze vieux soldats bien disposés, qu'il pourrait toujours, quand il le voudrait, s'évader aisément. Les terreurs de Charles se calmèrent peu-à-peu; et le lendemain, lorsqu'en se levant il contempla, des fenêtres du château, le riant aspect qu'offrent sur ce point la mer et la terre, quand il eut respiré l'air du matin, quand il vit Hammond se répandre en témoignages de respect et lui promettre toute liberté de se promener à cheval dans l'île, de garder ses serviteurs, de recevoir qui il lui plairait, la sécurité rentra dans son âme; "Après tout," dit-il à Ashburnham, "ce gouverneur est un galant homme; je suis ici à l'abri des agitateurs; je n'aurai, je crois, qu'à m'applaudir de ma résolution."

### CHARLES 1er AU CHÂTEAU DE HURST.

Le quatre décembre, en entrant en séance, une sombre rumeur agitait la chambre: le roi, disait-on de toutes parts, avait été enlevé de l'île de Wight, pendant la nuit, malgré sa résistance, et emmené au château de Hurst, espèce de prison située sur la côte en face de l'île, à l'extrémité d'un promontoire aride, désert et malsain. Vivement interpellés, les meneurs indépendants gardaient le silence. La séance commença; l'orateur lut des lettres venues de Newport et adressées à la chambre par le major Rolph, qui y commandait en l'absence de Hammond. La rumeur était fondée, et toute relation désormais impossible, contre le gré de l'armée, entre le roi et le parlement.

Le vingt-neuf novembre, vers le soir, quelques heures

après la clôture des conférences de Newport et le départ des commissaires, un homme déguisé dit à l'un des gens du roi : "Des troupes viennent de débarquer dans l'île ; avertissez le roi qu'il sera enlevé cette nuit." Charles fit sur-le-champ appeler le duc de Richmond, le comte de Lindsey et le colonel Édouard Cook, officier qui avait sa confiance, leur demandant que faire pour vérifier ce rapport. En vain on essaya de faire parler le major Rolph : on n'en obtint que de courtes et obscures réponses : "Le roi peut dormir en repos cette nuit ; sur ma vie, cette nuit, personne ne le dérangera." Cook offrit de monter à cheval, de parcourir la côte, d'aller surtout à Carisbrooke, où les troupes, disait-on, étaient arrivées, voir lui-même ce qui se passait. La nuit était sombre, la pluie violente, le service périlleux ; le roi hésitait à l'accepter, Cook insista et partit. Il trouva en effet à Carisbrooke la garnison renforcée, dix ou douze officiers nouveaux venus, le capitaine Bowerman, qui y commandait, presque gardé à vue, partout un air de mystérieuse agitation. Il revenait en toute hâte porter au roi ces renseignements, quand, en arrivant à Newport, vers minuit, il vit la maison qu'occupait le roi entourée de gardes ; il y en avait sous chaque fenêtre, dans l'intérieur même et jusqu'à la porte de la chambre du roi, où la fumée de leurs pipes pénétrait de toutes parts. Aucun doute n'était plus possible : les deux lords conjurèrent le roi de tenter à l'heure même, et à tout prix, son évasion. Le conseil déplaisait à la gravité craintive de Charles ; il allégua la difficulté du succès, l'irritation qu'en prendrait l'armée : "S'ils s'emparent de moi," dit-il, "il faudra bien qu'ils me ménagent : aucun parti ne peut, sans mon alliance, fonder sûrement son triomphe."— "Prenez garde, sire," dit Lindsey, "ces gens-là ne se gouvernent point par de telles maximes : que Votre Majesté se souvienne de Hampton-court."—"Colonel," demanda Richmond à Cook, "comment avez-vous passé ?" —"J'ai le mot d'ordre."—"Me feriez-vous passer aussi ?" —"Je n'en doute pas." Richmond prit une capote de troupe ; ils sortirent, traversèrent tous les postes et revinrent sans obstacle. Debout avec le roi, auprès d'une fenêtre, les deux lords renouvelèrent avec passion leurs

instances; le colonel, trempé de pluie, était seul devant la cheminée: "Ned Cook," lui dit brusquement le roi en se retournant vers lui, "que me conseillez-vous?" Cook hésitait à répondre: "Le roi," dit-il, "a ici ses conseillers."—"Non, non, mon cher Ned; je vous ordonne de me dire votre avis."—"Eh bien! sire, que Votre Majesté me permette de lui adresser une question."—"Parlez,"—"Si non-seulement je dis, mais si je prouve à Votre Majesté que l'armée veut se saisir de sa personne, si j'ajoute que j'ai le mot d'ordre, des chevaux près d'ici, un bateau à mon service et qui m'attend, que je suis prêt à accompagner le roi, que cette nuit si noire semble faite exprès, que je ne vois point de véritable obstacle, que fera Votre Majesté?" Charles garda un moment le silence; puis, secouant la tête: "Non," dit-il, "ils m'ont donné leur parole, je leur ai donné la mienne; je n'y manquerai point."—"Mais, sire, je présume que par *ils et leur*, Votre Majesté veut dire le parlement; or, tout est changé; c'est l'armée qui veut jeter en prison Votre Majesté."—"N'importe; je ne manquerai pas à ma parole: bonsoir, Ned; bonsoir, Lindsey; je vais dormir aussi longtemps que je pourrai."—"Sire," dit Cook, "je crains que ce ne soit pas long."—"Comme il plaira à Dieu." Il était une heure; ils sortirent, et Charles se coucha, Richmond resté seul auprès de lui.

Au point du jour, on frappa à la porte; "Qui êtes-vous? que voulez-vous?" demanda Richmond.—"Des officiers de l'armée qui veulent parler au roi." Richmond n'ouvrait pas, attendant que le roi fût habillé; on frappa de nouveau, et avec violence: "Ouvrez," dit Charles au duc; et avant qu'il fût hors de son lit, plusieurs officiers, le lieutenant-colonel Cobbett à leur tête, se précipitèrent dans la chambre: "Sire," dit Cobbett, "nous avons ordre de vous emmener."—"Ordre de qui?"—"De l'armée."—"Où voulez-vous m'emmener?"—"Au château."—"A quel château?"—"Au château."—"Le château n'est pas un château; je suis prêt pour quelque château que ce soit; nommez-le." Cobbett consulta ses compagnons, et se décidant enfin: "Au château de Hurst," dit-il.—"Ils n'en pouvaient nommer un pire," dit le roi à Richmond; et se tournant vers Cobbett:

"Ne puis-je avoir aucun de mes serviteurs?"—"Seulement les plus nécessaires." Charles désigna ses deux valets de chambre, Harrington et Herbert, et Mildmay, son écuyer tranchant. Richmond sortit pour faire préparer le déjeûner; mais avant qu'il fût prêt, les chevaux arrivèrent: "Sire," dit Cobbett, "il faut partir." Le roi monta en voiture sans mot dire, Harrington, Herbert et Mildmay avec lui; Cobbett se présenta pour y entrer, mais Charles lui barra le chemin avec le pied, et fit fermer aussitôt la portière. On partit sous l'escorte d'un détachement de cavalerie: un petit bâtiment attendait à Yarmouth; le roi s'embarqua, et trois heures après, il était enfermé à Hurst-castle, sans aucune communication au dehors, dans un appartement si sombre qu'à midi il y fallait des flambeaux, et sous la garde du colonel Ewers, geôlier bien plus rude et plus menaçant que ne l'avait été Cobbett.

### CHARLES 1er AU CHÂTEAU DE WINDSOR.

Le dix-sept décembre, au milieu de la nuit, Charles fut réveillé par le bruit du pont-levis qui se baissait et d'une troupe d'hommes à cheval qui entraient dans la cour du château. En un moment le silence se rétablit: mais Charles était inquiet; avant qu'il fût jour, il sonna Herbert, couché dans la chambre voisine: "N'avez-vous rien entendu cette nuit?" lui demanda-t-il.—"J'ai entendu la chute du pont-levis," dit Herbert, "mais je n'ai pas osé, sans l'ordre du roi, sortir de ma chambre à une heure si indue."—"Allez savoir qui est arrivé." Herbert sortit, et bientôt de retour: "C'est le colonel Harrison, sire." Un trouble subit parut dans les traits du roi.—"Êtes-vous bien sûr que ce soit le colonel Harrison?"—"C'est du capitaine Reynolds que je le tiens."—"En ce cas, je le crois; mais avez-vous vu le colonel?"—"Non, sire."—"Et Reynolds vous a-t-il dit pourquoi il venait?"—"J'ai tout fait pour le savoir; mais la seule réponse que j'aie pu obtenir, c'est que le motif de la venue du colonel serait bientôt connu." Le roi envoya Herbert, puis le rappela au bout d'une heure, toujours profondément troublé, les larmes aux yeux et l'air abattu;

"Pardon, sire," lui dit Herbert, "mais je suis consterné de voir à Votre Majesté tant de chagrin de cette nouvelle."—"Je ne suis point effrayé," répondit Charles, "mais ce que vous ne pouvez savoir, c'est que cet homme est le même qui avait formé le projet de m'assassiner pendant les dernières négociations. Une lettre m'en a averti. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu, ni lui avoir fait aucun mal. Je ne voudrais pas être surpris. Ce lieu est tout propre à un tel crime. Retournez, et informez-vous de nouveau de ce qui amène Harrison." Plus heureux cette fois, Herbert apprit que le colonel venait pour faire conduire le roi à Windsor, dans trois jours au plus tard, et se hâta de le lui rapporter ; la joie brilla dans les yeux de Charles : "A la bonne heure," dit-il ; "ils deviennent donc plus traitables : Windsor est un lieu où je me suis toujours plu ; j'y serai dédommagé de ce que j'ai souffert ici."

Deux jours après, en effet, le lieutenant-colonel Cobbett vint dire au roi qu'il avait ordre de l'emmener sur-le-champ à Windsor, où Harrison était déjà retourné. Charles, loin de s'en plaindre, pressa lui-même le départ. Il trouva, à une lieue de Hurst, un corps de cavalerie chargé de l'escorter jusqu'à Winchester. Partout sur sa route accourait une foule nombreuse, gentils-hommes, bourgeois, paysans, les uns simples curieux qui se retiraient après l'avoir vu passer, les autres vivement émus et faisant tout haut des vœux pour sa liberté. Comme il arrivait à Winchester, le maire et les aldermen vinrent au-devant de lui, et lui présentant, selon l'usage, la masse et les clefs de leur ville, lui adressèrent un discours plein d'affection. Mais Cobbett, poussant brusquement vers eux, leur demanda s'ils oubliaient donc que la chambre avait déclaré traître quiconque ferait quelque adresse au roi ; et saisis de terreur, ils se répandirent en humbles excuses, protestant qu'ils ignoraient la volonté de la chambre, et suppliant Cobbett d'en obtenir leur pardon. Le lendemain, le roi reprit sa route. Entre Alresford et Farnham parut en bataille un nouveau corps de cavalerie, chargé de relever celui qui l'avait escorté jusque-là : un officier le commandait, de bonne mine, richement équipé, un bonnet de velours sur la tête, un justaucorps de buffle

sur le dos, une écharpe de soie cramoisie, ornée de franges. autour du corps. Charles, frappé de sa contenance, passa près de lui au petit pas, en reçut un salut respectueux, et rejoignant Herbert: "Quel est," lui dit-il, "cet officier."—"Le colonel Harrison, sire." Le roi se retourna aussitôt, considéra le colonel longtemps et si attentivement que celui-ci, embarrassé, se retira derrière la troupe pour éviter ses regards: "Cet homme," dit Charles à Herbert, "a la tournure d'un vrai soldat; je me connais en physionomies; la sienne me plaît, ce n'est pas là un assassin." Le soir, à Farnham, où le cortége s'arrêta pour coucher, Charles aperçut le colonel dans un coin de la salle, et lui fit signe d'approcher; Harrison obéit avec déférence et embarras, l'air rude et timide en même temps: le roi le prit par le bras, l'emmena dans une embrasure de fenêtre, s'entretint près d'une heure avec lui, lui parla même de l'avis qu'il avait reçu sur son compte: "Rien n'est plus faux, sire," dit Harrison; "voici ce que j'ai dit et je puis le répéter; c'est que la justice ne fait point acception des personnes, et que la loi est également obligatoire pour les grands et pour les petits;" et il appuya sur ces derniers mots avec une affectation marquée. Le roi rompit l'entretien, se mit à table, et n'adressa plus la parole à Harrison, sans paraître cependant attacher à sa réponse aucun sens qui le pût inquiéter.

Il devait arriver le lendemain à Windsor: en partant de Farnham, il déclara qu'il voulait s'arrêter à Bagshot et dîner au milieu de la forêt, chez Newburg, un de ses plus fidèles cavaliers. Harrison n'osa refuser, quoique tant d'insistance lui inspirât quelques soupçons. Ils étaient légitimes; lord Newburg, grand amateur de chevaux, en avait un qui passait pour le plus léger de toute l'Angleterre: depuis longtemps en correspondance secrète avec le roi, il l'avait engagé à blesser en route celui qu'il montait, promettant de lui en donner un avec lequel il serait facile d'échapper soudainement à son escorte, et de déjouer, à travers les sentiers de la forêt que le roi connaissait très-bien, la poursuite la plus acharnée. Charles, en effet, de Farnham à Bagshot, se plaignit sans cesse de son cheval, disant qu'il en voulait

changer. Mais à peine arrivé, il apprit que, la veille, celui sur lequel il comptait avait reçu dans l'écurie un coup de pied si rude qu'il était hors d'état de servir. Lord Newburg désolé en offrit d'autres au roi, excellents, disait-il, et qui suffiraient à son dessein. Mais, avec le plus rapide même, l'entreprise eût été périlleuse, car les cavaliers de l'escorte se tenaient toujours très près du roi, tous un pistolet armé à la main. Charles renonça sans peine à courir de tels hasards ; et le soir, en arrivant à Windsor, charmé de rentrer dans un de ses palais, d'y occuper sa chambre accoutumée, de trouver toutes choses préparées pour le recevoir à peu près comme au temps où il venait, avec sa cour, passer dans ce beau lieu des jours de fête, loin de se sentir tourmenté de sinistres présages, il avait presque oublié qu'il était prisonnier.

Le même jour (23 décembre), presque au même moment, les communes votaient qu'il serait traduit en justice, et chargeaient un comité de préparer l'accusation. Malgré le petit nombre de membres présents, plusieurs voix s'élevèrent contre la mesure : les uns demandaient qu'on se bornât à le déposer, comme on avait fait jadis pour quelques-uns de ses prédécesseurs ; d'autres, sans le dire, auraient souhaité qu'on s'en défît obscurément et de manière à profiter de sa mort sans en répondre. Mais les libertins hardis, les enthousiastes sincères, les républicains rigides, voulaient un jugement public, solennel, qui prouvât leur force et proclamât leur droit.

### PROCÈS DE CHARLES Ier.

Le vendredi 19 janvier, un corps de cavalerie parut à Windsor, Harrison à la tête, chargé d'emmener le roi ; un carrosse à six chevaux attendait dans la grande cour du château. Charles y monta, et quelques heures après, il était rentré à Londres, au palais de Saint-James, partout entouré de gardes, deux sentinelles à la porte même de sa chambre, Herbert resté seul pour son service et couchant à côté de son lit.

sur le dos, une écharpe de soie cramoisie, ornée de franges. autour du corps. Charles, frappé de sa contenance, passa près de lui au petit pas, en reçut un salut respectueux, et rejoignant Herbert: "Quel est," lui dit-il, "cet officier."—"Le colonel Harrison, sire." Le roi se retourna aussitôt, considéra le colonel longtemps et si attentivement que celui-ci, embarrassé, se retira derrière la troupe pour éviter ses regards: "Cet homme," dit Charles à Herbert, "a la tournure d'un vrai soldat; je me connais en physionomies; la sienne me plaît, ce n'est pas là un assassin." Le soir, à Farnham, où le cortége s'arrêta pour coucher, Charles aperçut le colonel dans un coin de la salle, et lui fit signe d'approcher; Harrison obéit avec déférence et embarras, l'air rude et timide en même temps: le roi le prit par le bras, l'emmena dans une embrasure de fenêtre, s'entretint près d'une heure avec lui, lui parla même de l'avis qu'il avait reçu sur son compte: "Rien n'est plus faux, sire," dit Harrison; "voici ce que j'ai dit et je puis le répéter; c'est que la justice ne fait point acception des personnes, et que la loi est également obligatoire pour les grands et pour les petits;" et il appuya sur ces derniers mots avec une affectation marquée. Le roi rompit l'entretien, se mit à table, et n'adressa plus la parole à Harrison, sans paraître cependant attacher à sa réponse aucun sens qui le pût inquiéter.

Il devait arriver le lendemain à Windsor: en partant de Farnham, il déclara qu'il voulait s'arrêter à Bagshot et dîner au milieu de la forêt, chez Newburg, un de ses plus fidèles cavaliers. Harrison n'osa refuser, quoique tant d'insistance lui inspirât quelques soupçons. Ils étaient légitimes; lord Newburg, grand amateur de chevaux, en avait un qui passait pour le plus léger de toute l'Angleterre: depuis longtemps en correspondance secrète avec le roi, il l'avait engagé à blesser en route celui qu'il montait, promettant de lui en donner un avec lequel il serait facile d'échapper soudainement à son escorte, et de déjouer, à travers les sentiers de la forêt que le roi connaissait très-bien, la poursuite la plus acharnée. Charles, en effet, de Farnham à Bagshot, se plaignit sans cesse de son cheval, disant qu'il en voulait

changer. Mais à peine arrivé, il apprit que, la veille, celui sur lequel il comptait avait reçu dans l'écurie un coup de pied si rude qu'il était hors d'état de servir. Lord Newburg désolé en offrit d'autres au roi, excellents, disait-il, et qui suffiraient à son dessein. Mais, avec le plus rapide même, l'entreprise eût été périlleuse, car les cavaliers de l'escorte se tenaient toujours très près du roi, tous un pistolet armé à la main. Charles renonça sans peine à courir de tels hasards ; et le soir, en arrivant à Windsor, charmé de rentrer dans un de ses palais, d'y occuper sa chambre accoutumée, de trouver toutes choses préparées pour le recevoir à peu près comme au temps où il venait, avec sa cour, passer dans ce beau lieu des jours de fête, loin de se sentir tourmenté de sinistres présages, il avait presque oublié qu'il était prisonnier.

Le même jour (23 décembre), presque au même moment, les communes votaient qu'il serait traduit en justice, et chargeaient un comité de préparer l'accusation. Malgré le petit nombre de membres présents, plusieurs voix s'élevèrent contre la mesure : les uns demandaient qu'on se bornât à le déposer, comme on avait fait jadis pour quelques-uns de ses prédécesseurs ; d'autres, sans le dire, auraient souhaité qu'on s'en défît obscurément et de manière à profiter de sa mort sans en répondre. Mais les libertins hardis, les enthousiastes sincères, les républicains rigides, voulaient un jugement public, solennel, qui prouvât leur force et proclamât leur droit.

### PROCÈS DE CHARLES Ier.

Le vendredi 19 janvier, un corps de cavalerie parut à Windsor, Harrison à la tête, chargé d'emmener le roi ; un carrosse à six chevaux attendait dans la grande cour du château. Charles y monta, et quelques heures après, il était rentré à Londres, au palais de Saint-James, partout entouré de gardes, deux sentinelles à la porte même de sa chambre, Herbert resté seul pour son service et couchant à côté de son lit.

Le lendemain 20, vers midi, la haute cour, réunie d'abord en séance secrète dans la chambre peinte, s'apprêtait à régler les derniers détails de sa mission; la prière commune était à peine terminée; on vint annoncer que le roi, transporté dans une chaise fermée, entre deux haies de soldats, était sur le point d'arriver; Cromwell courut à la fenêtre, et revenant tout-à-coup, pâle et pourtant très-animé: "Le voici, le voici, messieurs; l'heure de la grande affaire approche: décidez promptement, je vous en prie, ce que vous aurez à lui répondre, car il vous demandera sur-le-champ au nom de qui et de quelle autorité vous prétendez le juger." Personne ne prenait la parole: "Au nom des communes assemblées en parlement et de tout le bon peuple d'Angleterre," dit Henry Martyn. Nulle objection ne s'éleva: la cour se mit en marche pour se rendre solennellement à la grande salle de Westminster; en tête s'avançait le lord président Bradshaw; on portait devant lui l'épée et la masse; seize officiers, armés de pertuisanes, précédaient la cour. Le président prit place sur un fauteuil de velours cramoisi; à ses pieds le greffier assis près d'une table couverte d'un riche tapis de Turquie, et sur laquelle on déposa la masse et l'épée; à droite et à gauche, sur des siéges de drap écarlate, les membres de la cour; aux deux extrémités les hommes d'armes, un peu en avant du tribunal. La cour instalée, on ouvrit toutes les portes; la foule se précipita dans la salle: le silence rétabli, et après la lecture de l'acte des communes qui instituait la cour, on fit l'appel nominal; soixante-neuf membres étaient présents. "Sergent," dit Bradshaw, "qu'on amène le prisonnier."

Le roi parut, sous la garde du Colonel Hacker et de trente-deux officiers: un fauteuil de velours cramoisi était préparé pour lui à la barre; il s'avança, porta sur le tribunal un long et sévère regard, s'assit dans le fauteuil sans ôter son chapeau, se releva soudain, regarda derrière lui la garde placée à la gauche et la foule des spectateurs à la droite de la salle, reporta les yeux sur les juges, puis se rassit au milieu du silence universel.

Bradshaw se leva à l'instant: "Charles Stuart, roi d'Angleterre," dit-il, "les communes d'Angleterre assem-

blées en parlement, profondément pénétrées du sentiment des maux qu'on a fait tomber sur cette nation, et dont vous êtes considéré comme le principal auteur, ont résolu de poursuivre le crime du sang ; dans cette intention, elles ont institué cette haute cour de justice devant laquelle vous comparaissez aujourd'hui. Vous allez entendre les charges qui pèsent sur vous."

Le procureur-général, Coke, se levait pour prendre la parole : " Silence ! " dit le roi en le touchant de sa canne sur l'épaule : Coke se retourna surpris et irrité : la pomme de la canne du roi tomba ; une courte mais profonde altération parut dans ses traits ; aucun de ses serviteurs n'était à portée de ramasser pour lui la pomme, il se baissa, la reprit lui-même, se rassit, et Coke lut l'acte d'accusation qui, imputant au roi tous les maux nés d'abord de sa tyrannie, ensuite de la guerre, demandait qu'il fût tenu de répondre aux charges, et que justice fût faite de lui comme tyran, traître et meurtrier.

Pendant cette lecture, le roi, toujours assis, promenait, tantôt sur les juges, tantôt sur le public, des regards tranquilles : un moment il se leva de nouveau, tourna le dos au tribunal pour regarder derrière lui, et se rassit, l'air à la fois curieux et indifférent. Aux seuls mots de " Charles Stuart, tyran, traître et meurtrier," il se mit à rire, quoique toujours silencieux.

La lecture achevée : " Monsieur," dit Bradshaw au roi, " vous avez entendu votre acte d'accusation : la cour attend votre réponse."

— " Je voudrais savoir par quel pouvoir je suis appelé ici. J'étais, il n'y a pas longtemps, dans l'île de Wight, en négociation avec les deux chambres du parlement, sous les garanties de la foi publique. Nous étions près de conclure le traité. Je voudrais savoir par quelle autorité, j'entends légitime, car il y a dans le monde beaucoup d'autorités illégitimes, comme celle des brigands et des voleurs de grand chemin ; je voudrais, dis-je, savoir par quelle autorité j'ai été tiré de là et conduit de lieu en lieu, je ne sais à quelle intention. Quand je connaîtrai cette autorité légitime, je répondrai."

—" Si vous aviez bien voulu faire attention," dit Brad-

shaw, "à ce qui vous a été dit par la cour à votre arrivée ici, vous sauriez quelle est cette autorité. Elle vous requiert, au nom du peuple d'Angleterre, dont vous avez été élu roi, de lui répondre."

— "Non, monsieur, je nie ceci."

— "Si vous ne reconnaissez pas l'autorité de la cour, elle va procéder contre vous."

"Je vous dis que l'Angleterre n'a jamais été un royaume électif, qu'elle est depuis près de mille ans un royaume héréditaire. Faites-moi donc connaître par quelle autorité je suis appelé ici. Voilà M. le lieutenant-colonel Cobbett; demandez-lui si ce n'est pas de force qu'il m'a emmené de l'île de Wight. Je soutiendrai autant que qui que ce soit ici les justes priviléges de la chambre des communes. Où sont les lords? Je ne vois pas ici de lords pour constituer un parlement. Il y faudrait aussi un roi. Est-ce là ce qu'on appelle amener le roi à son parlement?"

— "Monsieur, la cour attend de vous une réponse définitive, si ce que nous vous disons de notre autorité ne vous suffit pas, cela nous suffit, à nous; nous savons qu'elle se fonde sur l'autorité de Dieu et du royaume."

— "Ce n'est ni mon opinion ni la vôtre qui doivent décider."

— "La cour vous a entendu; on disposera de vous selon ses ordres. Qu'on emmène le prisonnier. La cour s'ajourne à lundi prochain."

La cour se retira; le roi sortit avec la même escorte qui l'avait amené. En se levant, il aperçut l'épée placée sur la table: "Je n'ai pas peur de cela," dit-il en la montrant de sa canne. Comme il descendait l'escalier, quelques voix se firent entendre, criant: "Justice! justice!" Mais un bien plus grand nombre criaient: "Dieu sauve le roi! Dieu sauve le roi! Dieu sauve Votre Majesté!"

Le lendemain, à l'ouverture de la séance, soixante-deux membres présents, la cour ordonna, sous peine d'emprisonnement, un silence absolu: le roi, à son arrivée, n'en fut pas moins accueilli par une vive acclamation. La même discussion recommença, des deux parts également obstinée: "Monsieur," dit enfin Brad-

shaw, "ni vous, ni personne ne serez admis à contester la juridiction de la cour; elle siége ici par l'autorité des communes d'Angleterre, envers qui vous et tous vos prédécesseurs êtes responsables."

— "Je le nie; montrez-moi un précédent."

Bradshaw se leva avec colère: "Monsieur, nous ne siégeons pas ici pour répondre à vos questions; plaidez sur l'accusation, *coupable* ou *non coupable*."

— "Vous n'avez pas encore entendu mes raisons."

— "Monsieur, vous n'avez pas de raisons à faire entendre contre la plus haute de toutes les juridictions."

— "Montrez-moi donc cette juridiction où la raison n'est pas entendue."

— "Monsieur, nous vous la montrons ici: ce sont les communes d'Angleterre. Sergent, qu'on emmène le prisonnier."

Le roi se tourna brusquement vers le peuple: "Rappelez-vous," dit-il, "que le roi d'Angleterre est condamné sans qu'il lui soit permis de donner ses raisons en faveur de la liberté du peuple!" et un cri presque général s'éleva: "Dieu sauve le roi!"

La séance du lendemain, 23 janvier, amena les mêmes scènes: la sympathie du peuple pour le roi devenait de jour en jour plus vive; en vain les officiers et les soldats irrités poussaient à leur tour le cri menaçant de "Justice! exécution!" La foule effrayée se taisait un moment; mais bientôt, sur quelque incident nouveau, elle oubliait son effroi, et le cri "Dieu sauve le roi!" retentissait de toutes parts. Il s'éleva des rangs mêmes de l'armée: le 23, comme le roi passait au sortir de la séance, un soldat de garde cria très-haut: "Sire, que Dieu vous bénisse!" Un officier le frappa de sa canne: "Monsieur," dit le roi en s'éloignant, "la punition surpasse la faute."

Le 27, à midi, après deux heures de conférence dans la chambre peinte, la séance s'ouvrit, selon l'usage, par l'appel nominal: au nom de Fairfax, "Il a trop d'esprit pour être ici," répondit une voix de femme du fond d'une galerie: après un moment de surprise et d'hésitation, l'appel nominal continua; soixante-sept membres étaient présents. Quand le roi entra dans la salle, un cri violent s'éleva: "Exécution! justice! exécution!" Les soldats

étaient très-animés ; quelques officiers, Axtell surtout, qui commandait la garde, les excitaient à crier ; quelques groupes, semés ça et là dans la salle, se joignaient à ces clameurs ; la foule se taisait avec consternation.

"Monsieur," dit le roi à Bradshaw avant de s'asseoir, "je demanderai à dire un mot ; j'espère que je ne vous donnerai point sujet de m'interrompre."

— "Vous répondrez à votre tour ; écoutez d'abord la cour."

— "Monsieur, s'il vous plaît, je désire être entendu. Ce n'est qu'un mot. Un jugement immédiat . . ."

— "Monsieur, vous serez entendu lorsqu'il en sera temps : vous devez d'abord entendre la cour."

— "Monsieur, je désire . . . . . Ce que j'ai à dire est relatif à ce que la cour va, je crois, prononcer ; et il n'est pas aisé, monsieur, de revenir d'un jugement précipité."

— "On vous entendra, monsieur, avant de rendre le jugement. Jusque-là, vous devez vous abstenir de parler."

A cette assurance, quelque sérénité reparut dans les traits du roi ; il s'assit : Bradshaw reprit la parole :

"Messieurs," dit-il, "il est bien connu de tous que le prisonnier ici à la barre a été plusieurs fois amené devant la cour pour répondre à une accusation de trahison et autres grands crimes présentée contre lui au nom du peuple d'Angleterre . . . ."

"Pas la moitié du peuple !" s'écria la même voix qui avait répondu au nom de Fairfax : "où est le peuple ? où est son consentement ? Olivier Cromwell est un traître."

L'assemblée entière tressaillit ; tous les regards se tournèrent vers la galerie : "A bas les femmes !" s'écria Axtell ; "soldats, feu sur elles !" On reconnut lady Fairfax.

Un trouble général éclata ; les soldats, partout répandus et menaçants avaient grande peine à le contenir : l'ordre enfin un peu rétabli, Bradshaw rappela le refus obstiné qu'avait fait le roi de répondre à l'accusation, la notoriété des crimes qui lui étaient imputés, et déclara que la cour, d'accord sur la sentence, consentait cepen-

dant, avant de la prononcer, à entendre la défense du prisonnier, pourvu qu'il renonçât à contester sa juridiction.

"Je demande," dit le roi, "à être entendu dans la chambre peinte, par les lords et les communes, sur une proposition qui importe bien plus à la paix du royaume et à la liberté de mes sujets qu'à ma propre conservation."

Une vive agitation se répandit dans la cour et dans l'assemblée : amis ou ennemis, tous cherchaient à deviner dans quel but le roi demandait cette conférence avec les deux chambres, et ce qu'il pouvait avoir à leur proposer ; mille bruits divers en couraient ; la plupart semblaient croire qu'il voulait offrir d'abdiquer la couronne en faveur de son fils. Mais quoi qu'il en fût, l'embarras de la cour était extrême ; le parti, malgré son triomphe, ne se sentait en mesure ni de perdre du temps, ni de courir de nouveaux hasards ; parmi les juges eux-mêmes, quelque ébranlement se laissait entrevoir. Pour éluder le péril, Bradshaw soutint que la demande du roi n'était qu'un artifice pour échapper encore à la juridiction de la cour ; un long et subtil débat s'engagea entre eux à ce sujet. Charles insistait toujours plus vivement pour être entendu ; mais à chaque fois les soldats devenaient autour de lui plus bruyants et plus injurieux ; les uns allumaient du tabac et en poussaient vers lui la fumée, les autres murmuraient en termes grossiers de la lenteur du procès ; Axtell riait et plaisantait tout haut. En vain, à plusieurs reprises, le roi se tourna vers eux, et tantôt du geste, tantôt de la voix, essaya d'obtenir quelques moments d'attention, de silence du moins ; on lui répondait par des cris de "Justice ! exécution !" Troublé enfin, presque hors de lui : "Écoutez-moi ! écoutez-moi !" s'écria-t-il avec un accent passionné : les mêmes cris recommençaient ; un mouvement inattendu se manifesta dans les rangs de la cour. Un des membres, le colonel Downs, s'agitait sur son siége ; vainement ses deux voisins, Cowley et le colonel Wanton, s'efforçaient de le contenir : "Avons-nous donc des cœurs de pierre ?" disait-il ; "sommes-nous des hommes ?"—"Vous nous perdrez, et vous-même avec nous," lui dit Cowley.—"N'importe,"

reprit Downs ; "dussé-je en mourir, il faut que je le fasse." A ce mot Cromwell, qui siégeait au-dessous de lui, se retourna brusquement : "Colonel," lui dit-il," êtes-vous dans votre bon sens ? A quoi pensez-vous ? Ne pouvez-vous pas vous tenir tranquille ?"—"Non," reprit Downs, "je ne puis me tenir tranquille ;" et se levant aussitôt : "Mylord," dit-il au président, "ma conscience n'est pas assez éclairée pour me permettre de repousser la requête du prisonnier ; je demande que la cour se retire pour en délibérer."—"Puisqu'un des membres le désire," répondit gravement Bradshaw, "la cour doit se retirer ;" et ils passèrent tous à l'instant dans une salle voisine.

A peine ils y étaient, Cromwell apostropha rudement le colonel, lui demandant compte du dérangement et de l'embarras qu'il causait à la cour. Downs se défendit avec trouble, alléguant que peut-être les propositions du roi seraient satisfaisantes ; qu'après tout, ce qu'on avait cherché, ce qu'on cherchait encore, c'étaient de bonnes et solides garanties ; qu'il ne fallait pas refuser, sans les connaître, celles que le roi voulait offrir ; qu'on lui devait au moins de l'entendre et de respecter envers lui les plus simples règles du droit commun. Cromwell l'écoutait avec une brutale impatience, s'agitant autour de lui, l'interrompant à tout propos : "Nous voilà enfin instruits," dit-il, "des grandes raisons du colonel pour nous déranger de la sorte ; il ne sait pas qu'il a affaire au plus inflexible mortel qui soit au monde : convient-il que la cour se laisse distraire et entraver par l'entêtement d'un seul homme ? Nous voyons bien le fond de tout ceci ; il voudrait sauver son ancien maître ; finissons-en, rentrons et faisons notre devoir." En vain le colonel Harvey et quelques autres appuyèrent le vœu de Downs ; la discussion fut promptement étouffée ; au bout d'une demi-heure, la cour rentra en séance, et Bradshaw déclara au roi qu'elle repoussait sa proposition.

Charles parut vaincu et n'insista plus que faiblement : "Si vous n'avez rien à ajouter," lui dit Bradshaw, "on procédera à la sentence."

—"Je n'ajouterai rien, monsieur," répondit le roi ; "je désirerais seulement qu'on enregistrât ce que j'ai

dit." Bradshaw, sans répondre, lui annonça qu'il allait entendre son jugement; mais avant d'en ordonner la lecture, il adressa au roi un long discours, solennelle apologie de la conduite du parlement, où tous les torts du roi furent rappelés et tous les maux de la guerre civile rejetés sur lui seul, puisque sa tyrannie avait fait de la résistance un devoir aussi bien qu'une nécessité. Le langage de l'orateur était dur, amer, mais grave, pieux, exempt d'insulte, et sa conviction évidemment profonde quoique mêlée de quelque émotion vindicative. Le roi l'écouta sans l'interrompre et avec une égale gravité. A mesure cependant que le discours avançait vers sa fin, un trouble visible s'empara de lui; au moment où Bradshaw se tut, il essaya de prendre la parole; Bradshaw s'y opposa, et donna ordre au greffier de lire la sentence; la lecture achevée: "C'est ici," dit-il, "l'acte, l'avis, le jugement unanime de la cour," et la cour se leva tout entière en signe d'assentiment. "Monsieur," dit brusquement le roi, "voulez-vous écouter une parole?"

—"Monsieur, vous ne pouvez être entendu après la sentence."

—"Non, monsieur?"

—"Non, monsieur; avec votre permission, monsieur. Gardes, emmenez le prisonnier."

—"Je puis parler après la sentence . . . Avec votre permission, monsieur, j'ai toujours le droit de parler après la sentence. . . . . Je dis, monsieur, que . . . . On ne me permet pas de parler, pensez quelle justice peuvent attendre les autres!"

A ce moment, des soldats l'entourèrent, et l'enlevant de la barre, l'emmenèrent avec violence jusqu'au lieu où l'attendait sa chaise: il eut à subir, en descendant l'escalier, les plus grossières insultes; les uns jetaient sur ses pas leur pipe allumée; les autres lui soufflaient la fumée de leur tabac au visage; tous criaient à ses oreilles: "Justice! exécution!" A ces cris cependant le peuple mêlait encore quelquefois les siens: "Dieu sauve Votre Majesté! Dieu délivre Votre Majesté des mains de ses ennemis!" et tant qu'il ne fut pas enfermé dans sa chaise, les porteurs demeurèrent tête nue, malgré les ordres d'Axtell, qui s'emporta jusqu'à

les frapper. On se mit en marche pour Whitehall; des troupes bordaient les deux côtés de la route; devant les boutiques, les portes, aux fenêtres se tenait une foule immense, la plupart silencieux, d'autres pleurant, quelques-uns priant tout haut pour le roi. De moment en moment, les soldats, pour célébrer leur triomphe, renouvelaient leurs cris: "Justice! justice! exécution!" Mais Charles avait recouvré sa sérénité accoutumée, et trop hautain pour croire à la sincérité de leur haine: "Pauvres gens," dit-il en sortant de sa chaise, "pour un schelling ils en crieraient autant contre leurs officiers."

### EXÉCUTION DE CHARLES 1er.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit: "J'ai une grande affaire à terminer," dit-il à Herbert, "il faut que je me lève promptement;" et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin: "Prenez, je vous prie," lui dit le roi, "la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus. "La saison est si froide," dit-il, "que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le xxvii^e chapitre de l'Évangile selon Saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ, "Mylord," lui demanda le roi, "avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation?" "Je prie Votre Majesté de remarquer," répondit l'évêque, "que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier." Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile; un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore. "Allez voir qui est là," dit le roi: c'était le colonel Hacker. "Faites-le entrer," dit-il. "Sire,"

dit le colonel a voix basse, et à demi tremblant, "voici le moment d'aller à Whitehall; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer." "Je pars dans l'instant," répondit Charles, "laissez-moi." Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main: "Venez," dit-il, "partons: Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois." Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque, à sa gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fut confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru avec le feu duc de Buckingham à la mort du roi son père: "Mon ami," lui répondit Charles avec mépris et douceur, "si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure, que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon." Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services: "Le roi est en prières," leur répondit Juxon: ils insistèrent: "Eh bien!" dit Charles à l'évêque, "remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant." Ils se retirèrent: le roi s'agenouilla, reçut la

communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité : "Maintenant," dit-il, "que ces drôles-là viennent, je leur ai pardonné du fond du cœur ; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver." On avait préparé son dîner, il n'en voulait rien prendre : "Sire," lui dit Juxon, "Votre Majesté est à jeun depuis longtemps ; il fait froid ; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse. . . . ." "Vous avez raison," dit le roi ; et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure ; Hacker frappa à la porte : Juxon et Herbert tombèrent à genoux. "Relevez-vous, mon vieil ami," dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau : Charles fit ouvrir la porte. "Marchez," dit-il au colonel, "je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait ; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir ; deux hommes, debout auprès de la hache, étaient tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. "Je ne puis guère être entendu que de vous," leur dit-il, "ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles ;" et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison ; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple ; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement ; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache, il se retourna précipitamment, disant : "Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ;" et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : "Prenez garde à la hache ! prenez garde à la hache !" répéta-t-il d'un ton d'effroi. . . . Le

plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: "Mes cheveux vous gênent-ils?" "Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque. "J'ai pour moi," lui dit-il, en prenant ce soin, "une bonne cause et un Dieu clément." JUXON: "Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel." LE ROI: "Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble." Et, se tournant vers l'exécuteur: "Mes cheveux sont-ils bien?" Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant "*Souvenez-vous;*" ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: "Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme," dit-il à l'exécuteur. "Il est ferme, sire." LE ROI: "Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors . . . ." Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: "Attendez le signe," lui dit-il. "Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté," Au bout d'un instant, le roi étendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. "Voilà la tête d'un traître," dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps; il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: "C'était là un corps bien constitué," dit-il, "et qui promettait une longue vie."

*Histoire de la révolution d'Angleterre.*

# VILLEMAIN.

**Abel-François Villemain**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est né à Paris en 1791. Il a éte pendant plusieurs années professeur de rhétorique, puis professeur d'éloquence à la Faculté des lettres. M. Villemain occupe le premier rang parmi nos littérateurs et nos critiques, et se fait remarquer par la clarté, l'élégance, et la grâce de son style. Il est pair de France, et a été ministre de l'instruction publique.

Nous avons de M. Villemain un *Cours de Littérature française*, *Discours et Éloges Académiques*, *Lascaris* ou les Grecs au quinzième siècle, *Histoire de Cromwell*, *Tableau de l'éloquence au dix-septième siècle.*

## LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Veuillez donc, messieurs, embrasser par la pensée cette période historique, qui s'étend depuis la mort de Mazarin jusqu'à celle de Louis XIV. Réunissez, dans cet espace, tant d'actions glorieuses, tant de succès mémorables, des états envahis, des provinces conquises et gardées, des flottes victorieuses, de grands monuments fondés, et, malgré de funestes revers, un descendant de Louis XIV placé sur un trône étranger. Voyez cette foule de généraux habiles, d'hommes d'État, d'hommes de génie, qui se succèdent sans interruption, pendant un demi-siècle, pour ne manquer jamais au choix du souverain. Condé avait défendu l'enfance de Louis XIV: Villars et Vendôme soutiennent sa vieillesse. Bossuet et Fénélon élèvent ses fils et les enfants de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles, au milieu des restes de la barbarie, et du chaos de la

guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses ; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et la richesse ; et le souverain parut avoir crée toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion ; et l'idolâtrie des cours devint, pour la première fois, l'inspiration du génie.

Quelles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV ! Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri-le-Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, qu'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire ; quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs en Allemagne et dans l'île de Crète ; il est protecteur avant d'être conquérant ; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre ; les jeux du carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise ; l'Océan et la Méditerranée sont réunis ; de vastes ports sont creusés ; une enceinte de forteresses environne la France ; les colonnades du Louvre s'élèvent ; les jardins de Versailles se dessinent ; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France ; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue ; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV ; Racine porte sur la scène

# VILLEMAIN.

**Abel-François Villemain**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est né à Paris en 1791. Il a éte pendant plusieurs années professeur de rhétorique, puis professeur d'éloquence à la Faculté des lettres. M. Villemain occupe le premier rang parmi nos littérateurs et nos critiques, et se fait remarquer par la clarté, l'élégance, et la grâce de son style. Il est pair de France, et a été ministre de l'instruction publique.

Nous avons de M. Villemain un *Cours de Littérature française*, *Discours et Éloges Académiques*, *Lascaris* ou les Grecs au quinzième siècle, *Histoire de Cromwell*, *Tableau de l'éloquence au dix-septième siècle.*

## LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Veuillez donc, messieurs, embrasser par la pensée cette période historique, qui s'étend depuis la mort de Mazarin jusqu'à celle de Louis XIV. Réunissez, dans cet espace, tant d'actions glorieuses, tant de succès mémorables, des états envahis, des provinces conquises et gardées, des flottes victorieuses, de grands monuments fondés, et, malgré de funestes revers, un descendant de Louis XIV placé sur un trône étranger. Voyez cette foule de généraux habiles, d'hommes d'État, d'hommes de génie, qui se succèdent sans interruption, pendant un demi-siècle, pour ne manquer jamais au choix du souverain. Condé avait défendu l'enfance de Louis XIV: Villars et Vendôme soutiennent sa vieillesse. Bossuet et Fénélon élèvent ses fils et les enfants de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles, au milieu des restes de la barbarie, et du chaos de la

guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses ; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et la richesse ; et le souverain parut avoir crée toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion ; et l'idolâtrie des cours devint, pour la première fois, l'inspiration du génie.

Quelles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV ! Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri-le-Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, qu'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire ; quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs en Allemagne et dans l'île de Crète ; il est protecteur avant d'être conquérant ; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre ; les jeux du carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise ; l'Océan et la Méditerranée sont réunis ; de vastes ports sont creusés ; une enceinte de forteresses environne la France ; les colonnades du Louvre s'élèvent ; les jardins de Versailles se dessinent ; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France ; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue ; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV ; Racine porte sur la scène

la ville de Minerve, une montagne s'élève à pic de tous les côtés. D'énormes murailles l'enceignent, et bâties à leur base de fragments de marbre blanc, plus haut avec les débris de frises et de colonnes antiques, elles se terminent dans quelques endroits par des créneaux vénitiens. Cette montagne ressemble à un magnifique piédestal, taillé par les dieux mêmes pour y asseoir leurs autels. Son sommet, aplani pour recevoir les aires de ces temples, n'a guère que cinq cents pieds de large. Il domine toutes les collines qui formaient le sol d'Athènes antique et les vallées du Pentélique, et le cours de l'Illissus, et la plaine du Pirée, et la chaîne des vallons et des cimes qui s'arrondit et s'étend jusqu'à Corinthe, et la mer enfin, semée des îles de Salamine et d'Égine où brillent au sommet les frontons du temple de Jupiter Panhellénien. Cet horizon est admirable encore aujourd'hui que toutes ces collines sont nues et réfléchissent, comme un bronze poli, les rayons réverbérés du soleil de l'Attique. Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine ; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu'à la mer une avenue de pierre et de marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes ; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes !

Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs

verve de Milton. Homère, après la Bible, avait toujours été sa première lecture; il le savait presque par cœur, et l'étudiait sans cesse. Aveugle et solitaire, ses heures étaient partagées entre la composition poétique et le ressouvenir toujours entretenu des grandes beautés d'Isaïe, d'Homère, de Platon, d'Euripide. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu, et l'on sait que l'une d'elles, long-temps après, récitait de mémoire des vers d'Homère qu'elle avaient ainsi retenus sans les comprendre. Chaque jour, Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque; puis il travaillait à son poème, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. La musique était une de ses distractions; il touchait de l'orgue, et chantait avec goût. Au milieu de cette vie simple et occupée, le *Paradis Perdu*, si long-temps médité, s'acheva promptement. *Éloge de Milton.*

---

# LAMARTINE.

Alphonse de Prat de Lamartine, membre de l'Académie française, ancien député, est né à Mâcon (Saône et Loire), en 1792. Cet écrivain célèbre, doué d'un génie éminemment poétique, a enrichi notre littérature d'une foule de chefs-d'œuvre tant en vers qu'en prose, qui font l'admiration du monde savant. Parmi ses œuvres poétiques on remarque surtout: les *Méditations poétiques*, les *Harmonies religieuses*, le *Dernier chant du pélerinage d'Harold*, la *Mort de Socrate*, *Jocelyn*, et la *Chute d'un ange*. Au nombre de ses ouvrages en prose les plus remarquables, on doit citer son *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, et l'*Histoire de la révolution de* 1848.

M. de Lamartine jouit aussi d'une brillante réputation comme orateur. Nous l'avons vu, à la révolution de février 1848, calmer par la seule puissance de sa parole, la fureur d'une populace déchaînée contre tous les droits de la société.

## RUINES DU PARTHÉNON.

Du milieu des ruines qui furent Athènes, et que les canons des Grecs et des Turcs ont pulvérisées et semées dans toute la vallée et sur les deux collines où s'étendait

la ville de Minerve, une montagne s'élève à pic de tous les côtés. D'énormes murailles l'enceignent, et bâties à leur base de fragments de marbre blanc, plus haut avec les débris de frises et de colonnes antiques, elles se terminent dans quelques endroits par des créneaux vénitiens. Cette montagne ressemble à un magnifique piédestal, taillé par les dieux mêmes pour y asseoir leurs autels. Son sommet, aplani pour recevoir les aires de ces temples, n'a guère que cinq cents pieds de large. Il domine toutes les collines qui formaient le sol d'Athènes antique et les vallées du Pentélique, et le cours de l'Illissus, et la plaine du Pirée, et la chaîne des vallons et des cimes qui s'arrondit et s'étend jusqu'à Corinthe, et la mer enfin, semée des îles de Salamine et d'Égine où brillent au sommet les frontons du temple de Jupiter Panhellénien. Cet horizon est admirable encore aujourd'hui que toutes ces collines sont nues et réfléchissent, comme un bronze poli, les rayons réverbérés du soleil de l'Attique. Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine ; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu'à la mer une avenue de pierre et de marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes ; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes !

Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs

qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. Du côté de la ville, je vois monter par la voie sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples.

Rebâtissons le Parthénon ; cela est facile, il n'a perdu que sa frise et ses compartiments intérieurs. Les murs extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes ou les débris des colonnes y sont encore. Le Parthénon était entièrement construit de marbre blanc, dit marbre pentélique, du nom de la montagne voisine d'où on le tirait. Il consistait en un carré long, entouré d'un péristyle de quarante-six colonnes d'ordre dorique. Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base, et trente-quatre pieds d'élévation. Les colonnes reposent sur le pavé même du temple, et n'ont point de base. A chaque extrémité du temple existe ou existait un portique de six colonnes. La dimension totale de l'édifice était de deux cent vingt-huit pieds de long sur deux cent deux pieds de large ; sa hauteur était de soixante-six pieds. Il ne présentait à l'œil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. C'était une seule pensée de pierre, une et intelligible d'un regard, comme la pensée antique. Il fallait s'approcher pour contempler la richesse des ornements et des détails. Périclès avait voulu en faire autant un assemblage de tous les chefs-d'œuvre du génie et de la main de l'homme, qu'un hommage aux dieux ; ou plutôt, c'était le génie grec tout entier, s'offrant sous cet emblème comme un hommage lui-même à la divinité. Les noms de tous ceux qui ont taillé une pierre, ou modellé une statue du Parthénon, sont devenus immortels.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous alors que les siècles, la guerre, des religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis près de deux mille ans.

Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de

la ville de Minerve, une montagne s'élève à pic de tous les côtés. D'énormes murailles l'enceignent, et bâties à leur base de fragments de marbre blanc, plus haut avec les débris de frises et de colonnes antiques, elles se terminent dans quelques endroits par des créneaux vénitiens. Cette montagne ressemble à un magnifique piédestal, taillé par les dieux mêmes pour y asseoir leurs autels. Son sommet, aplani pour recevoir les aires de ces temples, n'a guère que cinq cents pieds de large. Il domine toutes les collines qui formaient le sol d'Athènes antique et les vallées du Pentélique, et le cours de l'Illissus, et la plaine du Pirée, et la chaîne des vallons et des cimes qui s'arrondit et s'étend jusqu'à Corinthe, et la mer enfin, semée des îles de Salamine et d'Égine où brillent au sommet les frontons du temple de Jupiter Panhellénien. Cet horizon est admirable encore aujourd'hui que toutes ces collines sont nues et réfléchissent, comme un bronze poli, les rayons réverbérés du soleil de l'Attique. Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine ; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu'à la mer une avenue de pierre et de marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes ; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes !

Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs

qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. Du côté de la ville, je vois monter par la voie sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples.

Rebâtissons le Parthénon ; cela est facile, il n'a perdu que sa frise et ses compartiments intérieurs. Les murs extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes ou les débris des colonnes y sont encore. Le Parthénon était entièrement construit de marbre blanc, dit marbre pentélique, du nom de la montagne voisine d'où on le tirait. Il consistait en un carré long, entouré d'un péristyle de quarante-six colonnes d'ordre dorique. Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base, et trente-quatre pieds d'élévation. Les colonnes reposent sur le pavé même du temple, et n'ont point de base. A chaque extrémité du temple existe ou existait un portique de six colonnes. La dimension totale de l'édifice était de deux cent vingt-huit pieds de long sur deux cent deux pieds de large ; sa hauteur était de soixante-six pieds. Il ne présentait à l'œil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. C'était une seule pensée de pierre, une et intelligible d'un regard, comme la pensée antique. Il fallait s'approcher pour contempler la richesse des ornements et des détails. Périclès avait voulu en faire autant un assemblage de tous les chefs-d'œuvre du génie et de la main de l'homme, qu'un hommage aux dieux ; ou plutôt, c'était le génie grec tout entier, s'offrant sous cet emblème comme un hommage lui-même à la divinité. Les noms de tous ceux qui ont taillé une pierre, ou modellé une statue du Parthénon, sont devenus immortels.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous alors que les siècles, la guerre, des religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis près de deux mille ans.

Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de

blanches colonnes; elles sont tombées, en blocs entiers et éclatants, sur les pavés ou sur les temples voisins: quelques-unes, comme les grands chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes; d'autres ont glissé du haut du parapet qui cerne l'Acropolis, et gisent en blocs énormes concassés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l'architecte a rejetées. Leurs flancs sont dorés de cette croûte de soleil que les siècles étendent sur le marbre: leurs brisures sont blanches comme l'ivoire travaillé d'hier. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux: de loin, on croirait voir l'écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L'œil ne peut s'en arracher; on les regarde, on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu'on éprouverait pour des êtres qui auraient eu, ou qui auraient encore le sentiment de la vie! C'est le plus sublime effet de ruines, que les hommes ont jamais pu produire, parceque c'est la ruine de ce qu'ils firent jamais de plus beau!

Si on entre sous le péristyle et sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l'on achevait l'édifice; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres si luisante et si polie, les colonnes si droites, les parties conservées de l'édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l'ouvrier: seulement le ciel étincelant de lumière est le seul toit du Parthénon, et, à travers les déchirures des pans de murailles, l'œil plonge sur l'immense et volumineux horizon de l'Attique. Tout le sol alentour est jonché de fragments de sculpture ou de morceaux d'architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. Les pieds heurtent sans cesse contre les chefs-d'œuvre du ciseau grec: on les ramasse, on les rejette pour en ramasser un plus curieux; on se lasse enfin de cet inutile travail; tout n'est que chef-d'œuvre pulvérisé. Les pas s'impriment dans une poussière de marbre; on finit par la regarder avec indifférence, et l'on

reste insensible et muet, abîmé dans la contemplation de l'ensemble, et dans les mille pensées qui sortent de chacun de ces débris. *Voyage en Orient.*

---

## LE LIBAN.

Je me suis levé avec le jour : j'ai ouvert le volet de bois de cèdre, seule fermeture de la chambre où l'on dort dans ce beau climat. J'ai jeté mon premier regard sur la mer et sur la chaîne étincelante des côtes qui s'étendent en s'arrondissant depuis Bayruth jusqu'au cap Batroun, à moitié chemin de Tripoli.

Jamais spectacle de montagnes ne m'a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus ; c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs ; c'est une montagne solennelle comme son nom ; ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur. Il semble que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes ; la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les sommets les plus élevés. La chaîne se développe à l'œil dans une longueur de soixante lieues au moins, depuis le cap de Saïde, l'antique Sidon, jusqu'aux environs de Latakié où elle commence à décliner, pour laisser le mont Taurus jeter ses racines dans les plaines d'Alexandrette.

Tantôt les chaînes du Liban s'élèvent presque perpendiculairement sur la mer avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices ; tantôt elles s'écartent du rivage, forment d'immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré entre elles et les flots. Des voiles sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée. La mer y est de la teinte la plus bleue et la plus sombre, et, quoiqu'il y ait presque toujours de

la houle, la vague qui est grande et large, roule à vastes plis sur les sables et réfléchit les montagnes comme une glace sans tache. Ces vagues jettent partout sur la côte un murmure sourd, harmonieux, confus, qui monte jusque sous l'ombre des vignes et des caroubiers, et qui remplit les campagnes de vie et de sonorité. A ma gauche la côte de Bayruth était basse; c'était une continuité de petites langues de terre tapissées de verdure et garanties seulement du flot par une ligne de rochers et d'écueils couverts pour la plupart de ruines antiques. Plus loin, des collines de sable rouge comme celui des déserts d'Égypte, s'avancent comme un cap, et servent de reconnaissance aux marins; au sommet de ce cap, on voit les larges cimes en parasol d'une forêt de pins d'Italie, et l'œil glissant entre leurs troncs disséminés, va se reposer sur les flancs d'une autre chaîne du Liban et jusque sur le promontoire avancé qui portait Tyr (aujourd'hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à la mer, je voyais les hauts minarets des mosquées, comme des colonnettes isolées, se dresser dans l'air bleu et ondoyant du matin, les forteresses moresques qui dominent la ville et dont les murs lézardés donnent racine à une forêt de plantes grimpantes, de figuiers sauvages et de giroflées; puis les crénelures ovales des murs de défense; puis les cimes égales des campagnes plantées de mûriers; çà et là les toits plats et les murailles blanches des maisons de campagne ou des chaumières des paysans syriens; et enfin au-delà les pelouses arrondies des collines de Bayruth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons, et revêtues de feuillage et de culture comme les plus fertiles collines de Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban; le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grandes ombres, ou faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

*Voyage en Orient.*

## PORTRAIT DE LOUIS XVI.

Le roi Louis XVI n'avait alors (1793) que trente-sept ans ; ses traits étaient ceux de sa race, un peu alourdis par le sang allemand de sa mère, princesse de la maison de Saxe. De beaux yeux bleus largement ouverts, plus limpides qu'éblouissants, un front arrondi fuyant en arrière, un nez romain mais dont les narines molles et lourdes altéraient un peu l'énergie de la forme aquiline, une bouche souriante et gracieuse dans l'expression, des lèvres épaisses mais bien découpées, une peau fine, une carnation riche et colorée quoiqu'un peu flasque, la taille courte, le corps gras, l'attitude timide, la marche incertaine, au repos un balancement inquiet du corps portant alternativement sur une hanche et sur l'autre sans avancer, soit que ce mouvement fut contracté en lui par cette habitude d'impatience qui saisit les princes forcés à donner de longues audiences, soit que ce fut le signe physique du perpétuel balancement d'un esprit indécis ; dans la personne une expression de bonhomie peu royale qui prêtait autant au premier coup d'œil à la moquerie qu'à la vénération, et que ses ennemis travestirent avec une perversité impie pour montrer au peuple dans les traits du prince le symbole des vices qu'ils voulaient immoler dans la royauté ; en tout quelque ressemblance avec la physionomie impériale des derniers césars à l'époque de la décadence des choses et des races : la douceur d'Antonin dans l'obésité de Vespasien ; voilà l'homme.

Ce jeune prince avait été élevé dans une séquestration de la cour de son aïeul. Cette atmosphère qui avait infecté tout le siècle de Louis XV n'avait pas atteint son héritier. Pendant que Louis XV changeait sa cour en lieu suspect, son petit-fils, élevé dans un coin du palais de Meudon par des maîtres pieux et éclairés, grandissait dans le respect de son rang, dans la terreur du trône, et dans un amour religieux du peuple qu'il était appelé à gouverner. L'âme de Fénelon semblait avoir traversé deux générations de rois, dans ce palais où il avait élevé le duc de Bourgogne, pour inspirer encore l'éducation de

son descendant. Ce qui était le plus près du vice couronné sur le trône était peut-être ce qu'il y avait de plus pur en France. Si le siècle n'eut pas été aussi dissolu que le roi, il aurait tourné là son amour. Il en était venu jusqu'à ce point de corruption où la pureté paraît un ridicule, et où on réserve le mépris pour la pudeur.

Marié à seize ans à une fille de Marie-Thérèse d'Autriche, le jeune prince avait continué jusqu'à son avénement au trône cette vie de recueillement domestique, d'étude et d'isolement. Une paix honteuse assoupissait l'Europe. La guerre, cet exercice des princes, n'avait pas pu le former au contact des hommes et à l'habitude du commandement. Les champs de bataille, qui sont le théâtre de ces grands acteurs, ne l'avaient jamais exposé aux regards de son peuple. Aucun prestige, excepté celui de sa naissance, ne jaillissait de lui. L'horreur qu'on avait pour son aïeul fit seul sa popularité. Il eut l'estime de son peuple, jamais sa faveur. Probe et instruit il appela à lui la probité et les lumières dans la personne de Turgot. Mais, avec le sentiment philosophique de la nécessité des réformes, le prince n'avait que l'âme du réformateur : il n'en avait ni le génie ni l'audace. Ses hommes d'état pas plus que lui. Ils soulevaient toutes les questions sans les déplacer : ils accumulaient les tempêtes sans leur donner une impulsion. Les tempêtes devaient finir par se tourner contre eux. Dieu qui avait donné beaucoup d'hommes de bruit à ce règne, lui avait refusé un homme d'état ; tout était promesses et déception. La cour criait, l'impatience saisit la nation, les oscillations devenaient convulsives : assemblée des notables, états-généraux, assemblée nationale, tout avait éclaté entre les mains du roi, une révolution était sortie de ses bonnes intentions plus ardente et plus irritée que si elle était sortie de ses vices. Aujourd'hui le roi avait cette révolution en face dans l'assemblée nationale ; dans ses conseils aucun homme capable, non pas seulement de lui résister, mais de la comprendre. Les hommes vraiment forts aimaient mieux être les ministres populaires de la nation que les boucliers du roi au moment où nous sommes.

Le roi, sans organe, sans attributions et sans force,

n'avait que l'odieuse responsabilité de l'anarchie. Il était le but contre lequel tous les partis dirigeaient la haine ou la fureur du peuple. Il avait le privilége de toutes les accusations. Pendant que du haut de la tribune, Mirabeau, Barnave, Pétion, Lameth, Robespierre menaçaient éloquemment le trône, des pamphlets infâmes, des journaux factieux, peignaient le roi sous les traits d'un tyran mal enchaîné qui s'abrutissait dans le vin, qui s'asservissait aux caprices d'une femme déhontée, et qui conspirait au fond de son palais avec les ennemis de la nation. Dans le sentiment sinistre de sa chute accélérée, la vertu stoïque de ce prince suffisait au calme de sa conscience, mais ne suffisait pas à ses résolutions. Au sortir de son conseil des ministres, où il accomplissait loyalement les conditions constitutionnelles de son rôle, il cherchait, tantôt dans l'amitié de serviteurs dévoués, tantôt dans la personne de ses ennemis mêmes admis furtivement à ses confidences, des inspirations plus intimes. Les conseils succédaient aux conseils, et se contredisaient dans son oreille comme leurs résultats se contredisaient dans ses actes. Ses ennemis lui suggéraient des concessions et lui promettaient une popularité qui s'enfuyait de leurs mains dès qu'ils voulaient la lui livrer. La cour lui prêchait la force qu'elle n'avait que dans ses rêves ; la reine, le courage qu'elle se sentait dans l'âme ; les intrigants, la corruption ; les timides, la fuite : il essayait tour-à-tour et tout à la fois tous ces partis. Aucun n'était efficace : le temps des résolutions utiles était passé.

La crise était sans remède. Entre la vie et le trône, il fallait choisir. En voulant tenter de conserver tous les deux, il était écrit qu'il perdrait l'un et l'autre.

Quand on se place par la pensée dans la situation de Louis XVI, et qu'on se demande quel est le conseil qui aurait pu le sauver, on cherche et on ne trouve pas. Il y a des circonstances qui enlacent tous les mouvements d'un homme dans un tel piége que, quelque direction qu'il prenne, il tombe dans la fatalité de ses fautes ou dans celle de ses vertus. Louis XVI en était là. Toute la dépopularisation de la royauté en France, toutes les fautes des administrations précédentes, tous les vices des

rois, toutes les hontes des cours, tous les griefs du peuple avaient pour ainsi dire abouti sur sa tête et marqué son front innocent pour l'expiation de plusieurs siècles. Les époques ont leurs sacrifices comme les religions. Quand elles veulent renouveler une institution qui ne leur va plus, elles entassent sur l'homme, en qui cette institution se personnifie, tout l'odieux et toute la condamnation de l'institution elle-même; elles font de cet homme une victime qu'elles immolent au temps: Louis XVI était cette victime innocente, mais chargée de toutes les iniquités des trônes, et qui devait être immolée en châtiment de la royauté. Voilà le roi. *Histoire des Girondins.*

---

## PORTRAIT DE MARIE-ANTOINETTE.

La reine (Marie-Antoinette) semblait avoir été créée par la nature pour contraster avec le roi, et pour attirer à jamais l'intérêt et la pitié des siècles sur un de ces drames d'état qui ne sont pas complets quand les infortunes d'une femme ne les achèvent pas. Fille de Marie-Thérèse, elle avait commencé sa vie dans les orages de la monarchie autrichienne. Elle était sœur de ces enfants que l'impératrice tenait par la main quand elle se présenta en suppliante devant les fidèles Hongrois, et que ces troupes s'écrièrent: "Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!" Sa fille aussi avait le cœur d'un roi. A son arrivée en France, sa beauté avait ébloui le royaume; cette beauté était dans tout son éclat. Elle était grande, élancée, souple: une véritable fille du Tyrol. Les deux enfants qu'elle avait donnés au trône, loin de la flétrir, ajoutaient à l'impression de sa personne ce caractère de majesté maternelle qui sied bien à la mère d'une nation. Le pressentiment de ses malheurs, le souvenir des scènes tragiques de Versailles, les inquiétudes de chaque jour pâlissaient seulement un peu sa première fraîcheur. La dignité naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements; son cou bien détaché des épaules, avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine, la

tendresse du cœur sous la majesté du sort. Ses cheveux blond-cendré étaient longs et soyeux; son front, haut et un peu bombé, venait se joindre aux tempes par ces courbes qui donnent tant de délicatesse et tant de sensibilité à ce siége de la pensée ou de l'âme chez les femmes; les yeux de ce bleu-clair qui rappelle le ciel du Nord ou l'eau du Danube, le nez aquilin, les narines bien ouvertes et légèrement renflées, où les émotions palpitaient, signe du courage; une bouche grande, des dents éclatantes, des lèvres autrichiennes, c'est-à-dire, saillantes et découpées; le tour du visage ovale, la physionomie mobile, expressive, passionnée; sur l'ensemble de ces traits, cet éclat, qui ne se peut décrire, qui jaillit du regard, de l'ombre des reflets du visage, qui l'enveloppe d'un rayonnement semblable à la vapeur chaude et colorée où nagent les objets frappés du soleil; dernière expression de la beauté qui lui donne l'idéal, qui la rend vivante et qui la change en attrait. Avec tous ces charmes, une âme altérée d'attachement, un cœur facile à émouvoir, mais ne demandant qu'à se fixer, un sourire pensif et intelligent qui n'avait rien de banal, des intimités, des préférences, parcequ'elle se sentait digne d'amitié. Voilà Marie-Antoinette comme femme.

C'était assez pour faire la félicité d'un homme et l'ornement d'une cour. Pour inspirer un roi indécis et pour faire le salut d'un état dans des circonstances difficiles, il fallait plus: il fallait le génie du gouvernement; la reine ne l'avait pas. Rien n'avait pu la préparer au maniement des forces désordonnées qui s'agitaient autour d'elle; le malheur ne lui avait pas donné le temps de la réflexion. Accueillie avec enivrement par une cour perverse et une nation ardente, elle avait dû croire à l'éternité de ces sentiments. Elle s'était endormie dans les dissipations de Trianon. Elle avait entendu les premiers bouillonnements de la tempête sans croire au danger; elle s'était fiée à l'amour qu'elle inspirait et qu'elle se sentait dans le cœur. La cour était devenue exigeante, la nation hostile. Instrument des intrigues de la cour sur le cœur du roi, elle avait d'abord favorisé, puis combattu toutes les réformes qui pouvaient prévenir ou ajourner les crises. Sa politique n'était que de

l'engouement, son système n'était que son abando alternatif à tous ceux qui lui promettaient le salut d roi. Le comte d'Artois, prince jeune, chevaleresque dan les formes, avait pris de l'empire sur son esprit. Il s fiait à la noblesse ; il parlait de son épée. Il riait de l crise. Il dédaignait ce bruit de paroles, il cabalai contre les ministres, il flétrissait les transactions. L reine enivrée d'adulations par cet entourage, poussait l roi à reprendre le lendemain ce qu'il avait concédé l veille. Sa main se sentait dans tous les tiraillements d gouvernement. Ses appartements étaient le foyer d'un conspiration perpétuelle contre l'esprit nouveau ; la natio finit par s'en apercevoir et par la haïr. Son nom devin pour le peuple le fantôme de la contre-révolution. O est prompt à calomnier ce qu'on craint. Les bruits le plus infâmes circulaient ; les anecdotes les plus controu vées furent répandues. On pouvait l'accuser de ten dresse ; de dépravation, jamais. Belle, jeune et adorée si son cœur ne resta pas insensible, ses sentiments d moins n'éclatèrent jamais en scandales. Le cœur d'un femme, fut-elle reine, a son inviolabilité. Les sentiment ne deviennent de l'histoire que quand ils éclatent e publicité.

La reine s'aperçut trop tard de l'inimitié du peuple la rancune dut envahir son cœur. On accusa Marie Antoinette de conjurer la perte de la nation, qui de mandait à chaque instant sa tête. Le peuple soulevé besoin de haïr quelqu'un, on lui livra la reine. Son non fut chanté dans ses colères. Une femme fut choisi pour l'ennemie de toute une nation. Sa fierté dédaign de la détromper. Elle s'enferma dans son ressentimen et dans sa terreur. Emprisonnée dans le palais de Tuileries, elle ne pouvait mettre la tête à la fenêtre san provoquer l'outrage et entendre l'insulte. Chaque brui de la ville lui faisait craindre une insurrection. Ses jour nées était mornes, ses nuits agitées ; son supplice fu de toutes les heures pendant deux ans ; il se multipliai dans son cœur par son amour pour ses deux enfants e par ses inquiétudes pour le roi. Sa cour était vide, ell ne voyait plus que des autorités ombrageuses, des mi nistres imposés, et M. de la Fayette, devant qui elle étai

obligée de composer même son visage. Ses appartements recelaient la délation. Les serviteurs étaient ses espions. Il fallait les tromper pour se concerter avec le peu d'amis qui lui restaient. Des escaliers dérobés, des corridors sombres conduisaient la nuit dans les combles du château les conseillers secrets qu'elle appelait autour d'elle. Ces conseils ressemblaient à des conjurations ; elle en sortait sans cesse avec des pensées différentes ; elle en assiégeait l'âme du roi, dont la conduite contractait ainsi l'incohérence d'une femme aux abois.

Mesures de forces, tentatives de corruption sur l'assemblée, abandon sincère à la constitution, essais de résistance, attitude de dignité royale, repentir, faiblesse, terreur et fuite, tout était conçu, tenté, préparé, arrêté, abandonné le même jour. Les femmes, si sublimes dans le dévouement, sont rarement capables de l'esprit de suite et d'imperturbabilité nécessaire à un plan politique. Leur politique est dans le cœur ; leur passion est trop près de leur raison. De toutes les vertus du trône, elles n'ont que le courage; elles sont souvent des héros, rarement des hommes d'état. La reine en fut un exemple de plus. Elle fit bien du mal au roi; douée de plus d'esprit, de plus d'âme, de plus de caractère que lui, sa supériorité ne servit qu'à lui inspirer confiance dans de funestes conseils. Elle fut à la fois le charme de ses malheurs et le génie de sa perte; elle le conduisit pas à pas jusqu'à l'échafaud, mais elle y monta avec lui.

*Histoire des Girondins.*

---

## ABDICATION DE LOUIS-PHILIPPE.

(24 FÉVRIER 1848.)

QUE se passait-il au château pendant le débordement de l'insurrection grossissant toujours?

Le roi avait donné l'ordre de cesser le feu et de conserver seulement les positions. Le maréchal Bugeaud, déjà monté à cheval pour combattre, en était redescendu à l'annonce de sa révocation des fonctions de commandant de Paris. M. Thiers, en désarmant ainsi la

résistance, croyait avoir désarmé l'agression. Le duc de Nemours réitérait partout l'ordre d'arrêter les hostilités. La duchesse d'Orléans était abandonnée dans ses appartements aux anxiétés de son esprit, aux incertitudes de son sort.

La reine, dont le cœur avait du sang de Marie-Thérèse, de Marie-Antoinette et de la reine de Naples, montrait ce courage civil qui oublie les prudences de la politique. "Allez," disait-elle au roi, "montrez-vous aux troupes abattues, à la garde nationale indécise, je me placerai au balcon avec mes petits-enfants et mes princesses, et je vous verrai mourir égal à vous-même, au trône et à nos malheurs!" La physionomie de cette épouse aimée et de cette mère si longtemps heureuse, s'animait pour la première fois de l'énergie de son double sentiment pour son mari et pour ses enfants. Toute sa tendresse pour eux se concentrait et se passionnait dans le souci de leur honneur: leur vie ne venait qu'après dans son amour. Ses cheveux blancs contrastant avec le feu de ses regards et avec l'animation colorée de ses joues, imprimaient à son visage quelque chose de tragique et de saint, entre l'Athalie et la Niobé. Le roi la calmait par des paroles de confiance dans son expérience et dans sa sagesse, qui ne l'avaient encore jamais trompé. A onze heures, il se croyait tellement sûr de dominer le mouvement et de réduire la crise à une modification de ministère acceptée par le peuple, qu'il descendit le visage souriant et en costume négligé d'intérieur dans la salle à manger pour le déjeuner de famille.

A peine le repas était-il commencé que la porte s'ouvrit et qu'on vit entrer précipitamment deux conseillers intimes et désintéressés de la couronne, désignés, dit-on, par M. Thiers pour le ministère. C'étaient MM. de Rémusat et Duvergier de Hauranne. Ils prièrent le duc de Montpensier de les entendre en particulier. Le prince se leva, fit un signe de sécurité au roi et à la reine, et courut vers les deux négociateurs. Mais le roi et la reine, ne pouvant contenir leur impatience, se levèrent au même moment, interrogeant des yeux M. de Rémusat. "Sire," dit celui-ci, "il faut que le roi sache la vérité: la taire dans un pareil moment serait se rendre complice de l'événe-

ment. Votre sécurité prouve que vous êtes trompé : à trois cents pas de votre palais, les dragons échangent leurs sabres, et les soldats leurs fusils avec le peuple." — "C'est impossible !" s'écria le roi en reculant d'étonnement. Un officier d'ordonnance, M. de L'Aubépin, dit respectueusement au roi : "J'ai vu."

A ces mots, toute la famille se leva de table. Le roi remonta, revêtit son uniforme et monta à cheval : ses deux fils, le duc de Nemours, le duc de Montpensier, et un groupe de généraux fidèles l'accompagnaient ; il passa lentement en revue les troupes et les bataillons peu nombreux de gardes nationaux qui stationnaient sur la place du Carrousel et dans la cour des Tuileries. L'attitude du roi était découragée, celle des troupes froide, celle de la garde nationale indécise. Quelques cris de *Vive le roi !* mêlés aux cris de *Vive la réforme !* partaient des rangs. La reine et les princesses, debout à un balcon du palais, comme Marie-Antoinette à l'aube du 10 août, suivaient des yeux et du cœur le roi et les princes : elles voyaient les saluts militaires des soldats agitant leurs sabres sur le front des lignes ; elles entendaient aussi le sourd écho des cris dont elles ne pouvaient distinguer les mots ; elles crurent à un retour d'enthousiasme et rentrèrent pleines de joie dans les appartements.

Mais le roi ne pouvait se tromper à la froideur de l'accueil ; il avait vu les physionomies inquiètes ou hostiles. Il avait entendu les cris de *Vive la réforme !* et d'*A bas les ministres !* partir au pied de son cheval comme un obus de la révolte qui éclatait jusqu'aux portes de son palais. Il rentra abattu et consterné, craignant également de provoquer la lutte ou de l'attendre, dans cette immobilité forcée qui saisit les hommes et qui les enserre par des difficultés égales des deux côtés ; situation où l'action seule peut sauver, mais où l'action elle-même est impossible ; le désespoir est le génie des circonstances désespérées. Le malheur du roi fut de ne pas désespérer assez tôt. Il était habitué au bonheur : ce long bonheur de sa longue vie trompa le dernier jour de son règne.

M. Thiers, témoin de cette catastrophe accélérée,

attendait le roi pour lui remettre le pouvoir qui s'échappait avant qu'il l'eût saisi et exercé. Il sentit glisser la popularité fugitive d'une seule nuit de son nom sur un autre nom. Il indiqua au roi M. Barrot seul; on ne pouvait pas aller plus loin sans sortir de la monarchie. M. Barrot avait déjà éprouvé devant le peuple du boulevart l'impuissance et la fragilité du nom. Il se dévouait néanmoins au roi et à la pacification, sans considérer qu'il allait dépenser en quelques heures une popularité de dix-huit ans. Ce dévouement à l'instant de l'abandon de la fortune était une générosité de caractère et de courage qui relève un homme dans la conscience de l'avenir. Texte de raillerie pour les hommes légers du jour, titre d'estime pour l'impartiale postérité. M. Barrot, instruit quelques moments après de sa nomination par le roi, n'hésita pas à aller prendre possession du ministère de l'intérieur et à saisir le timon brisé.

En ce moment, le roi aux Tuileries était tout son conseil; trois ministères s'étaient fondus sous sa main en quelques heures: M. Guizot, M. Molé, M. Thiers.

M. Guizot, M. Molé, M. Thiers, la reine, les princes, les députés, les généraux, les simples officiers de l'armée et de la garde nationale se pressaient autour de lui; on l'assiégeait d'informations et d'avis interrompus par des informations et des avis contraires. La pâleur était sur les joues, les larmes dans les yeux des femmes; les enfants de la famille royale attendrissaient les cœurs par l'ignorance et par la sécurité répandues sur leurs traits; tout trahissait dans les gestes, les attitudes, l'agitation et les paroles cette fluctuation d'idées et de résolution qui donne du temps au malheur et qui décourage la fidélité. Les portes et les fenêtres de l'appartement du rez-de-chaussée, ouvertes sur la cour, laissaient les soldats et les gardes nationaux assister de l'œil et de l'oreille à cette détresse; leur disposition morale pouvait en être ébranlée.

Il fallait jeter un voile sur ce désordre des pensées du roi et sur cette confusion de sa famille, pour qu'un découragement contagieux n'amollît pas les baïonnettes. Un citoyen de la garde nationale qui était de faction sous le péristyle du cabinet du roi fut attendri jusqu'aux

larmes à ce spectacle. Homme d'opposition presque républicaine, mais homme sensible et loyal avant tout, il désirait le progrès sans aspirer aux ruines. Il ne voulut pas surtout que la cause de la liberté dût son triomphe à un lâche abandon d'un vieillard, de femmes et d'enfants, par ceux qui étaient chargés de les protéger. Il s'approcha d'un lieutenant-général qui commandait les troupes : "Général," lui dit-il à voix basse et avec une émotion que l'accent rendait impérieuse, "faites éloigner vos troupes hors la portée de ces scènes de deuil. Il ne faut pas que les soldats voient l'agonie des rois!" Le général comprit le sens de ces paroles, il fit reculer les bataillons.

Le roi, remonté dans son cabinet, écoutait encore, et tour-à-tour, les avis de M. Thiers, de M. de Lamoricière, et de M. de Rémusat et du duc de Montpensier son plus jeune fils, quand une fusillade prolongée éclata à l'extrémité du Carrousel du côté de la place du Palais-Royal ; à ce bruit, la porte du cabinet s'ouvre, et M. de Girardin se précipite vers le roi.

M. de Girardin, naguère député, encore publiciste, moins homme d'opposition qu'homme d'idées, moins homme de révolution qu'homme de crise, s'était précipité dans l'événement où il y avait danger, péripétie, grandeur ; il était du petit nombre de ces caractères qui cherchent toujours l'occasion pour entrer en scène avec le hasard, parce qu'ils ont l'impatience de leur activité, de leur énergie et de leur talent, et qu'ils se sentent à la hauteur des circonstances et des choses.

M. de Girardin, en paroles brèves et saccadées qui abrègent les minutes et qui tranchent les objections, dit au roi avec un douloureux respect que les tâtonnements de noms ministériels n'étaient plus de saison ; que l'heure emportait le trône avec les conseils, et qu'il n'y avait plus qu'un mot qui correspondit à l'urgence du soulèvement : L'abdication !

Le roi était dans un de ces moments où les vérités frappent sans offenser. Il laissa néanmoins tomber de ses mains la plume avec laquelle il combinait des noms de ministres sur le papier. Il voulut discuter. M. de Girardin, pressé comme le temps, impitoyable comme

l'évidence, n'admit pas même la discussion. "Sire," dit-il, "l'abdication du roi ou l'abdication de la monarchie, voilà le dilemme; le temps ne laisse pas même la minute pour chercher une troisième issue à l'événement."

En parlant ainsi, M. de Girardin présenta au roi un projet de proclamation qu'il venait de rédiger d'avance et d'envoyer à l'impression. Cette proclamation, concise comme un fait, ne contenait que ces quatre lignes dont il fallut frapper à l'instant et partout l'œil du peuple:

Abdication du roi.
Régence de Mme la duchesse d'Orléans.
Dissolution de la Chambre.
Amnistie générale.

Le roi hésitait. Le duc de Montpensier, son fils, entraîné sans doute par l'expression énergique de la physionomie, du geste et des paroles de M. de Girardin, pressa son père avec plus de précipitation peut-être que la royauté, l'âge et l'infortune ne le permettaient au respect d'un fils. La plume fut présentée, le règne arraché par une impatience qui n'attendit pas la pleine et libre conviction du roi. La rudesse de la fortune envers le roi ne devait pas se faire sentir dans la précipitation du conseil. D'un autre côté le sang coulait, le trône glissait, les jours mêmes du roi et de sa famille étaient engagés, tout peut s'expliquer même par la sollicitude et par la tendresse des conseillers. L'histoire doit toujours prendre la version qui humilie et qui brise le moins le cœur humain.

Au bruit des coups de fusil, le maréchal Bugeaud monte à cheval pour aller s'interposer entre les combattants. Mille voix lui crient de ne pas se montrer. On craint que sa présence et son nom ne soient un nouveau signal de carnage. Il insiste, il s'avance, il brave la physionomie et les armes de la multitude. Il revient sans avoir obtenu autre chose que l'admiration pour sa bravoure. Il redescend de cheval dans la cour des Tuileries; déjà le commandement ne lui appartenait plus. Le duc de Nemours en était investi.

Le jeune général Lamoricière, qui n'a sur son nom que le prestige de sa valeur en Afrique, s'élança au galop à travers le Carrousel. Il franchit au milieu des balles

les avant-postes; il aborde héroïquement les premiers groupes des combattants. Tandis qu'il les harangue, il est criblé de coups de feu; son cheval se renverse, son épée se brise dans la chute.

Le général, blessé à la main et pansé dans une maison voisine, remonte à cheval et traverse silencieusement la place pour venir annoncer au roi que les troupes se fatiguent et que le peuple est inabordable aux conseils.

Sur les pas de Lamoricière, le peuple, en effet, déborde de la rue de Rohan sur le Carrousel; il parlemente avec les soldats. Les soldats refluent en désordre et se précipitent dans la cour des Tuileries.

Le roi écrit au bruit de l'insurection qui monte, ces mots: "J'abdique en faveur de mon petit-fils le comte de Paris. Je désire qu'il soit plus heureux que moi."

La précipitation naturelle dans de pareils moments avait fait oublier d'apposer aucune signature à la proclamation que M. de Girardin jetait à la foule sur le Carrousel et sur la Place du Palais-Royal.

Le fils de l'amiral Baudin, parti avec M. de Girardin pour aller répandre ces proclamations sur la place de la Concorde, était repoussé par la même incrédulité et par les mêmes périls. Le roi se consumait d'impatience; il eut un dernier rayon d'espoir par l'arrivée d'un vieux serviteur devenu l'ami du roi et resté l'ami du peuple de Paris. C'était le maréchal Gérard, homme simple et antique, passé des champs de bataille de l'empire dans cette cour sans y avoir perdu la mémoire de la liberté. Dévoué depuis longtemps au roi par le cœur, il n'avait perdu ni l'indépendance ni la couleur de ses opinions; brave comme un soldat, populaire comme un tribun, le maréchal Gérard était bien l'homme de l'heure suprême: "Allez au devant de ces masses," lui dit le roi, "et annoncez-leur mon abdication."

Le maréchal, vêtu d'un habit de matin de forme bourgeoise et de couleur terne, coiffé d'un chapeau rond, monte le cheval que le maréchal Bugeaud venait de laisser dans la cour. Le général Duchant, brillant officier de l'Empire, célèbre par sa beauté martiale et par sa bravoure, accompagne le maréchal Gérard. Ils sortent de la grille. Ils sont accueillis par les cris de:

"Vivent les braves!" Le vieux maréchal reconnaît dans la foule le colonel Dumoulin, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, homme aventureux que le vertige du feu entraîne et que le mouvement enivre; il l'appelle par son nom. "Allons," lui dit-il, "mon cher Dumoulin, voilà l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans que j'apporte au peuple. Aidez-moi à les faire accepter."

En disant ces mots, le général tend un papier au colonel Dumoulin. Mais le républicain Lagrange, plus leste que Dumoulin, arrache la proclamation de la main du général et disparaît sans la communiquer au peuple. Ce geste enleva la régence et le trône à la dynastie d'Orléans.

Cependant, le roi, qui avait promis d'abdiquer à M. de Girardin, à son fils et aux ministres qui l'entouraient de leur terreur, n'avait pas encore achevé d'écrire formellement son abdication. Il semblait attendre un autre conseil plus conforme à sa temporisation habituelle, et disputer encore avec la nécessité. Une circonstance faillit donner raison à ses lenteurs, et le rasseoir lui et sa dynastie sur le trône. Le maréchal Bugeaud traversant de nouveau la cour des Tuileries au galop, en revenant d'une nouvelle reconnaissance, se précipita de son cheval et entra presque de force dans le cabinet plein de désordre, de ministres posthumes et de conseillers de fait autour du monarque. Il fendit les groupes et se fit jour jusqu'au roi.

Ce prince, assis devant une table, tenait la plume; il écrivait lentement son abdication avec un soin, une symétrie de calligraphe, en lettres majuscules qui semblaient porter sur le papier la majesté de la main royale. Les ministres de la veille, de la nuit et du jour, les courtisans, les conseillers officieux, les princes, les princesses, les enfants de la famille royale remplissaient de foule, de confusions, de dialogues, de chuchotements, de groupes agités, l'appartement. Les visages portaient l'expression de l'effroi qui précipite les résolutions et qui brise les caractères; on était à une de ces heures suprêmes où les cœurs se révèlent dans leur nudité, où le masque du rang, du titre, de la dignité, tombe des visages et laisse

voir la nature souvent dégradée par la peur. On entendait de loin à travers les rumeurs de la chambre les coups de feu retentissant déjà à l'extrémité de la cour du Louvre. Une balle siffle distinctement à l'oreille exercée du maréchal; elle va se perdre dans les toits. Le maréchal ne dit pas à ceux qui l'entourent la sinistre signification de ce bruit. Le palais des rois pouvait devenir un champ de bataille; à ses yeux c'était le moment de combattre et non de capituler.

"Eh quoi, sire," dit-il au roi, "on ose vous conseiller d'abdiquer au milieu d'un combat? Ignore-t-on donc que c'est vous conseiller plus que la ruine, la honte? l'abdication dans le calme et dans la liberté de la délibération, c'est quelquefois le salut d'un empire et la sagesse d'un roi. L'abdication sous le feu, cela ressemble toujours à une faiblesse; et de plus," ajouta-t-il, "cette faiblesse que vos ennemis traduiraient en lâcheté, serait inutile en ce moment. Le combat est engagé, il n'y a aucun moyen d'annoncer cette abdication aux masses nombreuses qui se lèvent et dont un mot jeté des avant-postes ne saurait arrêter l'impulsion; rétablissons l'ordre d'abord et délibérons ensuite."

"Eh bien!" dit le roi se levant à ces paroles et pressant de ses mains émues les mains du maréchal, "vous me défendez donc d'abdiquer, vous!" "Oui, sire," reprit avec une respectueuse énergie le brave soldat; "j'ose vous conseiller de ne pas céder, en ce moment du moins, à un avis qui ne sauvera rien et qui peut tout perdre."

Le roi parut rayonnant de joie en voyant son sentiment partagé et autorisé par la parole ferme et martiale de son général. "Maréchal," lui dit-il avec attendrissement et d'un ton presque suppliant, "pardonnez-moi d'avoir brisé votre épée dans vos mains en vous retirant votre commandement pour le donner à Gérard. Il était plus populaire que vous!"—"Sire," répliqua le maréchal Bugeaud, "qu'il sauve Votre Majesté, et je ne lui envie rien de votre confiance."

Le roi ne se rapprochait plus de la table et paraissait renoncer à l'idée de l'abdication; les groupes de ses conseillers parurent consternés; ils attachaient à cette idée, les uns leur salut, les autres le salut de la royauté, quelques

uns de secrètes ambitions peut-être. Tous du moins voyaient une de ces solutions qui font diversion d'u moment aux crises, et qui soulagent l'esprit du poids de longues incertitudes.

Le duc de Montpensier, fils du roi, qui paraissait plu dominé encore que les autres par l'impatience d'un dé nouement, s'attacha de plus près à son père, l'assiége d'instances et de gestes presque impérieux pour l'engage à se rasseoir et à signer. Cette attitude, ces parole restèrent dans la mémoire des assistans comme une de plus douloureuses impressions de cette scène. La rein seule, dans ce tumulte et dans cet entraînement de con seils timides, conserva la grandeur, le sang-froid et l résolution de son rang d'épouse, de mère et de reine Après avoir combattu avec le maréchal la pensée d'un abdication précipitée, elle céda à la pression de la foule elle se retira dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où ell contemplait le roi avec l'indignation sur les lèvres et d grosses larmes dans les yeux.

Le roi remit son abdication à ses ministres et rejoigni la reine dans l'embrasure du salon. Il n'était plus roi mais personne n'avait autorité légale pour saisir le règne Le peuple ne marchait déjà plus au combat contre le roi mais contre la royauté ; en un mot, il était trop tôt o trop tard.

Le maréchal Bugeaud en fit encore l'observation au ro avant de s'éloigner. "Je le sais, maréchal," dit le roi "mais je ne veux pas que le sang coule plus longtemp pour ma cause." Le roi était brave de sa personne. C mot n'était donc pas un prétexte dont il couvrait sa fuite ni une lâcheté. Ce mot doit consoler l'éxil et attendri l'histoire. Ce que Dieu approuve, les hommes ne doiven pas le flétrir.

Le roi ôta son uniforme et ses plaques ; il déposa so épée sur la table ; il revêtit un simple habit noir et donn le bras à la reine, pour laisser le palais au règne nouveau

*Histoire de la Révolution de* 1848.

# THIERRY.

Augustin Thierry, l'un de nos premiers historiens, est né à Blois en 1795, de parents pauvres et obscurs. Il débuta à Paris par le professorat, et se fit bientôt connaître par quelques publications insérées dans les journaux. Toute sa vie a été consacrée à l'étude de l'histoire, et aujourd'hui encore, quoique devenu aveugle, il poursuit courageusement le cours de ses travaux historiques.

Nous devons à M. Thierry, une *Histoire de la conquête d'Angleterre, par les Normands*, ouvrage qui, à une vaste érudition, réunit toute l'imagination et la verve d'un poète. Il a publié ensuite les *Récits des temps Mérovingiens*, composition toute pleine d'attraits.

## DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE NORMANDE

### EN ANGLETERRE.

Les troupes de Guillaume abordèrent sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés ; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli, de forme presque conique, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous ; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva ; des voix crièrent : "Dieu nous garde! c'est mauvais signe." Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : "Qu'avez-vous ? Quelle chose vous étonne? j'ai saisi cette terre de mes mains, et, par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à vous." Cette vive repartie arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des

châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai ; celles du nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais se verrait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours ; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norwégiens le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux. Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le Saxon fut contraint de modérer sa fougue ;

il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit: "Ceux que vous avez trouvés," dit-il, "en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent." Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. "Moi," répondit Harold, "que je ravage le pays qui m'a été donné en garde! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause."

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé, le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une; ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement: "Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat." Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants: "Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui

est au-delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras devant ses gens, qu'il est parjure et menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés de la bouche du pape, que j'en ai la bulle."

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entre-regardèrent comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : "Nous devons combattre," dit-il, "quel qu'en soit pour nous le danger, car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à recevoir, comme si notre roi était mort ; il s'agit de bien autre chose. Le duc a donné nos terres à ses barons, à ses chevaliers, à tous ses gens ; et la plus grande partie lui en ont déjà fait hommage : ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi ; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles ; car tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos ancêtres ; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'aurons plus de pays ?" Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trève, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles ; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York. La marche précipitée d'Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ely, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient

pris leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. "Harold," disait le jeune homme, "tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints; pourquoi te hasarder au combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car nous défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer la bataille; tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras." A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie: trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## BATAILLE DE HASTINGS.

Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque: à la première étaient les gens-d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manseaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pélerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche le duc élevant la voix, leur parla en ces termes:

"Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits."

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans

toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient: "Dieu aide! Dieu aide!

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de "Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide!" Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de brouissailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis se découvrant la tête: "Me voilà," leur cria-t-il, "regardez-moi, je vis encore, et vaincrai, avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche:

alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Après avoir, dit un vieil historien, fait pour le pays tout ce qu'ils devaient, les compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup moururent, sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les chevaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valéry. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus. Les heureux qui survivaient, eurent pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec le roi, se

réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin, la veuve de Godwin, appelée Githa, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs.

Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu ; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la Sainte Trinité et de Saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracé autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela en langue normande, *l'abbaye de la Bataille.*

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## MEURTRE DE THOMAS BECKET,

### ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.

On était alors au mois de novembre, dans la saison des mauvais temps de mer ; le primat et ses compagnons furent contraints d'attendre quelques jours au port de Wissant, près de Calais. Une fois qu'ils se promenaient sur le rivage, ils virent un homme accourir vers eux, et le prirent d'abord pour le patron de leur vaisseau, venant les avertir de se préparer au passage ; mais cet homme leur dit qu'il était clerc et doyen de l'église de Boulogne, et que le comte, son seigneur, l'envoyait les prévenir de ne point s'embarquer, parce que des troupes de gens armés se tenaient en observation sur la côte d'Angleterre,

châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai ; celles du nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais se verrait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours ; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norwégiens le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux. Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le Saxon fut contraint de modérer sa fougue ;

il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit: "Ceux que vous avez trouvés," dit-il, "en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent." Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. "Moi," répondit Harold, "que je ravage le pays qui m'a été donné en garde! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause."

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé, le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une; ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement: "Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat." Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants: "Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui

est au-delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras devant ses gens, qu'il est parjure et menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés de la bouche du pape, que j'en ai la bulle."

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entre-regardèrent comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : "Nous devons combattre," dit-il, "quel qu'en soit pour nous le danger, car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à recevoir, comme si notre roi était mort ; il s'agit de bien autre chose. Le duc a donné nos terres à ses barons, à ses chevaliers, à tous ses gens ; et la plus grande partie lui en ont déjà fait hommage : ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi ; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles ; car tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos ancêtres ; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'aurons plus de pays ?" Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trève, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles ; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York. La marche précipitée d'Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ély, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient

pris leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. "Harold," disait le jeune homme, "tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints; pourquoi te hasarder au combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car nous défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer la bataille; tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras." A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie: trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## BATAILLE DE HASTINGS.

Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque: à la première étaient les gens-d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manseaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pélerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche le duc élevant la voix, leur parla en ces termes:

"Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits."

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans

toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient: "Dieu aide! Dieu aide!

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de "Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide!" Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de brouissailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis se découvrant la tête: "Me voilà," leur cria-t-il, "regardez-moi, je vis encore, et vaincrai, avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche:

alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Après avoir, dit un vieil historien, fait pour le pays tout ce qu'ils devaient, les compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup moururent, sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les chevaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valéry. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus. Les heureux qui survivaient, eurent pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec le roi, se

réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin, la veuve de Godwin, appelée Githa, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs.

Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu ; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la Sainte Trinité et de Saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracé autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela en langue normande, *l'abbaye de la Bataille.*

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## MEURTRE DE THOMAS BECKET,

### ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.

On était alors au mois de novembre, dans la saison des mauvais temps de mer ; le primat et ses compagnons furent contraints d'attendre quelques jours au port de Wissant, près de Calais. Une fois qu'ils se promenaient sur le rivage, ils virent un homme accourir vers eux, et le prirent d'abord pour le patron de leur vaisseau, venant les avertir de se préparer au passage ; mais cet homme leur dit qu'il était clerc et doyen de l'église de Boulogne, et que le comte, son seigneur, l'envoyait les prévenir de ne point s'embarquer, parce que des troupes de gens armés se tenaient en observation sur la côte d'Angleterre,

pour saisir ou tuer l'archevêque. "Mon fils," répondit Thomas au messager, "quand j'aurais la certitude d'être démembré et coupé en morceaux sur l'autre bord, je ne m'arrêterais point dans ma route. C'est assez de sept ans d'absence pour le pasteur et pour le troupeau." Les voyageurs s'embarquèrent; mais pour tirer quelque profit de l'avertissement qu'ils venaient de recevoir, ils évitèrent d'entrer dans un port fréquenté, et prirent terre dans la baie de Sandwich, au lieu qui offrait le moins de distance de la mer à Canterbury.

Malgré leurs précautions, le bruit courut que l'archevêque avait débarqué près de Sandwich. Aussitôt le Normand Gervais, vicomte de Kent, se mit en marche vers cette ville avec tous ses hommes d'armes, accompagné de Benouf de Broc et de Regnauld de Garenne, deux seigneurs puissants, et les plus mortels ennemis de Becket. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à la même nouvelle, les bourgeois de Douvres, hommes de race anglaise, prirent les armes de leur côté pour secourir l'archevêque, et que ceux de Sandwich s'armèrent aussi quand ils virent approcher les cavaliers normands. "S'il a eu l'effronterie d'aborder," disait le vicomte Gervais, "je lui coupe la tête de ma propre main." L'ardeur des Normands fut un peu ralentie par l'attitude du peuple; ils s'avancèrent cependant l'épée nue, et Jean, doyen d'Oxford, qui accompagnait le primat, courut au-devant d'eux en criant: "Que faites-vous? Remettez vos épées, voulez-vous que le roi passe pour un traître?" La multitude s'amassant, les Normands remirent l'épée au fourreau, se contentèrent de visiter les coffres de l'archevêque pour y chercher des brefs du pape, et retournèrent à leurs châteaux.

Sur toute la route de Sandwich à Canterbury, les paysans, les ouvriers et les marchands vinrent au-devant de l'archevêque, le saluant, criant et s'attroupant en grand nombre: mais pas un riche, pas un personnage honoré, pas un homme de race normande, ne félicitait l'exilé sur son retour: au contraire, ils s'éloignaient des lieux de son passage, se renfermaient dans leurs maisons fortes, et faisaient courir d'un château à l'autre le bruit que Thomas Becket déchaînait les serfs des champs et

les tributaires des villes, et qu'il les promenait à sa suite ivres de joie et de frénésie. De sa ville métropolitaine, le primat se rendit à Londres pour saluer le fils de Henri II. Toute la bourgeoisie de la grande cité descendit dans les rues à son passage; mais un messager royal vint lui barrer le chemin, au nom du jeune roi, et lui signifier l'ordre formel de retourner à Canterbury, avec défense d'en sortir.

L'archevêque reçut avec dédain l'injonction de retourner sur ses pas, et dit qu'il ne repartirait point, s'il n'était d'ailleurs rappelé à son église par une grande solennité prochaine. En effet, le temps de Noël approchait; Thomas revint à Canterbury, entouré de pauvres gens qui, à leur propre péril, s'armèrent d'écus et de lances rouillées et l'escortèrent. Ils furent plusieurs fois insultés par des hommes qui semblaient chercher l'occasion d'engager une querelle, afin de fournir aux soldats royaux un prétexte pour intervenir et tuer l'archevêque sans scandale au milieu du tumulte. Mais les Anglais essuyèrent toutes ces provocations avec un sang-froid imperturbable. L'ordre signifié au primat de se renfermer dans l'enceinte des dépendances de son église fut publié à son de cor dans les villes, comme édit de l'autorité publique; d'autres édits déclarèrent ennemi du roi et du royaume quiconque lui ferait bon visage; et un grand nombre de citoyens de Londres furent cités devant les juges normands pour répondre sur la charge de trahison envers le roi, à cause de l'accueil fait à l'archevêque dans leur ville. Toutes ces manœuvres des gens en pouvoir firent pressentir à Thomas que sa fin était proche; et il écrivit au pape pour lui demander de faire dire, à son intention, les prières des agonisants. Il monta en chaire, et, devant le peuple assemblé dans la grande église de Canterbury, prononça un sermon sur ce texte: "Je suis venu vers vous pour mourir au milieu de vous."

Cinq jours après la fête de Noël, quatre chevaliers Normands de la maison du roi, Richard le Breton, Hughes de Morville, Guillaume de Traci, Regnault fils d'Ours, arrivèrent à Canterbury. Cette ville était alors en rumeur, pour de nouvelles excommunications que venait de prononcer l'archevêque contre des hommes qui

l'avaient insulté. Les quatre chevaliers entrèrent à Canterbury avec une troupe de gens d'armes qu'ils avaient assemblés dans les châteaux sur leur route. Ils requirent d'abord l'officier municipal de la ville, que les Normands appelaient le *maire*, et qui peut-être était alors un homme de race anglaise, de faire marcher les citoyens en armes pour le service du roi à la maison de l'archevêque; le maire refusa, et les Normands lui enjoignirent de prendre au moins ses mesures pour que, de tout le jour, aucun bourgeois ne remuât, quoi qu'il pût arriver. Ensuite les quatre conjurés, avec douze de leurs amis, se rendirent à la maison et à l'appartement du primat.

Thomas Becket venait d'achever son dîner, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole : "Nous venons," dit-il, "de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous même rendiez raison de vos desseins contre le roi."— "Ce n'est pas moi," répondit Thomas, "c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul, par conséquent, a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission."— "Mais de qui donc," demanda Regnault, "tenez-vous votre archevêché, est-ce du roi ou du pape ?"— "J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi." — "Quoi, ce n'est pas le roi qui vous a tout donné ?" — "Nullement," répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs siéges, et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. "Vous me menacez, à ce que je crois," dit le primat; "mais c'est inutilement; quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi."— "Aussi ferons-nous mieux que menacer," répliqua le fils d'Ours, se levant tout-à-coup; et les autres le suivirent vers la porte. en criant aux armes !

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux; Regnault s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant des coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie: il ne voulut point, et on allait l'y entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure de vêpres avait sonné. "Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église," dit l'archevêque; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Regnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant: "A moi, à moi, loyaux servants du roi!" Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le supplièrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria: "Où est le traître?"—Personne ne répondit. "Où est l'archevêque?"—"Le voici," répondit Becket, "mais il n'y a pas de traître ici; que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement: quel est votre dessein?"—"Que tu meures."—"Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant vos épées, mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit."—Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit: "Fuis, ou tu es mort." Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se

débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place leurs intentions ou leurs ordres.

Durant cette lutte, les clercs qui accompagnaient le primat s'enfuirent et l'abandonnèrent tous, à l'exception d'un seul, c'était le porte-croix Édward Grim, le même qui avait parlé avec tant de hardiesse après la conférence de Clarendon. Les conjurés le voyant sans armes d'aucune espèce, firent peu d'attention à lui, et l'un d'entre eux, Guillaume de Traci, leva son épée pour frapper l'archevêque à la tête ; mais le fidèle et courageux Saxon étendit aussitôt son bras droit, afin de parer le coup ; il eut le bras presque emporté ; et Thomas ne reçut qu'une légère blessure : "Frappez, frappez, vous autres," dit le Normand à ses compagnons ; et un second coup, porté à la tête, renversa l'archevêque la face contre terre ; un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : "Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais."

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## ROBIN HOOD

Après la victoire, le roi Richard, voulant se délasser, fit un voyage de plaisir dans la plus grande forêt de l'Angleterre, qui s'étendait depuis Nottingham jusqu'au centre du comté d'York, sur un espace de plusieurs centaines de milles ; les Saxons l'appelaient Sire Wode, nom qui, dans la suite des temps, s'est changé en celui de Sherwood. "Jamais de sa vie il n'avait vu ces forêts," dit un narrateur contemporain, "et elles lui plurent extrêmement." Au sortir d'une longue captivité on est toujours sensible au charme des sites pittoresques ; et d'ailleurs à cet attrait naturel pouvait s'en joindre un autre tout particulier, et plus piquant peut-être pour l'esprit aventureux de Richard Cœur-de-Lion. Sherwood était alors une forêt redoutable aux Normands ; c'était l'habitation des

derniers restes des bandes de Saxons armés, qui reniant encore la conquête, persistaient volontairement à vivre hors de la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Vers le temps où le héros du baronage anglo-normand visita la forêt de Sherwood, dans cette même forêt vivait un homme qui était le héros des serfs, des pauvres et des petits, en un mot de la race anglo-saxonne. "Parmi les déshérités," dit un ancien chroniqueur, "on remarquait alors le fameux brigand Robert Hode, que le bas peuple aime tant à fêter par des jeux et des comédies, et dont l'histoire, chantée par les ménétriers, l'interesse plus qu'aucune autre." A ce peu de mots se réduisent toutes nos données historiques sur l'existence du dernier anglais qui ait suivi l'exemple de Hereward; et pour retrouver quelques traits de sa vie et de son caractère, c'est aux vieilles romances et aux ballades populaires qu'il faut, de nécessité, avoir recours. Si l'on ne peut ajouter foi aux faits bizarres et souvent contradictoires rapportés dans ces poésies, elles sont du moins un témoignage incontestable de l'ardente amitié du peuple anglais pour le chef de bande qu'elles célèbrent, et pour ses compagnons, qui, au lieu de labourer pour des maîtres, couraient la forêt, gais et libres, comme s'expriment, de vieux refrains. On ne peut guère douter que Robert, ou plus vulgairement Robin Hood, n'ait été d'origine saxonne; son prénom français ne prouve rien contre cette opinion, parce que, dès la seconde génération après la conquête, l'influence du clergé normand fit tomber en désuétude les anciens noms de baptême, remplacés dès lors par les noms de saints ou d'autres usités en Normandie. Le nom de Hood est Saxon, et les ballades les plus anciennes, et par conséquent les plus dignes d'attention, rangent les aïeux de celui qui le porta dans la classe des paysans. Plus tard, quand s'affaiblit le souvenir de la révolution opérée par la conquête, les poètes de village imaginèrent d'embellir leur personnage favori de la pompe des grandeurs et des

richesses ; ils en firent un comte, ou tout au moins le petit-fils d'un comte. Cette dernière supposition à donné lieu à une romance populaire pleine d'intérêt et d'idées gracieuses ; mais rien de probable ne l'autorise.

Qu'il soit vrai ou faux que Robin Hood soit né comme le dit cette romance ; "dans le bois verdoyant, au milieu des lis en fleur," c'est dans les bois qu'il passa sa vie à la tête de plusieurs centaines d'archers, redoutables aux comtes, aux vicomtes, aux évêques et aux riches abbés d'Angleterre, mais chéris des fermiers, des laboureurs, des veuves et des pauvres gens. Ils accordaient paix et protection à tout ce qui était faible et opprimé, partageaient avec ceux qui n'avaient rien les dépouilles de ceux qui s'engraissaient de la moisson d'autrui, et, selon la vieille tradition, faisaient du bien à toute personne honnête et laborieuse. Robin Hood était le meilleur cœur et le plus habile tireur d'arc de toute la bande ; et après lui on citait Petit Jean, son lieutenant et son frère d'armes, dont il ne se séparait jamais dans le péril comme dans la joie, et dont les ballades et les proverbes anglais ne le séparent pas non plus. La tradition nomme encore quelques-uns de ses compagnons, tels que Mutch, le fils d'un meunier, le vieux Scath Locke, et un moine appelé frère Tuck, qui combattait en froc, et, pour toute arme, se contentait d'un lourd bâton. Ils étaient tous d'humeur joyeuse, ne visant point à s'enrichir, mais seulement a vivre de leur butin, et distribuant tout ce qu'ils avaient de superflu aux familles expropriées dans le grand pillage de la conquête. Quoique ennemis des riches et des puissants, ils ne tuaient point ceux qui tombaient entre leurs mains, et ne versaient le sang que pour leur propre défense. Leurs coups ne tombaient guère que sur les agents de la police royale et les gouverneurs des villes ou des provinces, que les Normands appelaient vicomtes, et que les Anglais appelaient shériffs. "Bandez vos arcs," dit Robin Hood, "et essayez-en les cordes ; dressez une potence ici près ; et malédiction sur la tête de celui qui fera grâce au shériff et aux sergents."

Le shériff de Nottingham fut celui contre lequel Robin Hood eut le plus souvent à combattre, et celui qui le pourchassa le plus vivement à cheval et à pied, mettant

sa tête à prix, et excitant ses compagnons et ses amis à le trahir. Mais aucun homme ne le trahit, et plusieurs l'aidèrent à se retirer du péril où sa hardiesse l'entraînait souvent. "J'aimerais mieux mourir," lui disait un jour une pauvre femme, "que de ne pas tout faire pour te sauver, car qui m'a nourrie et vêtue, moi et mes enfants, si ce n'est pas toi et Petit Jean?"

Les aventures surprenantes de ce chef de bandits du douzième siècle, ses victoires sur les hommes de race normande, ses stratagèmes et ses évasions, furent longtemps le seul fonds d'histoire nationale qu'un homme du peuple en Angleterre transmît à ses fils, après l'avoir reçu de ses aïeux. L'imagination populaire prêtait au personnage de Robin Hood toutes les qualités et toutes les vertus du moyen âge. Il passe pour avoir été aussi dévot à l'église que brave au combat, et l'on disait de lui qu'une fois entré pour entendre l'office, quelque danger qui survînt, il ne sortait jamais qu'à la fin. Ce scrupule de dévotion l'exposa une fois à être pris par le shériff et ses hommes d'armes; mais il trouva encore moyen de faire résistance, et même, à ce que dit la vieille histoire, un peu suspecte d'exagération, ce fut lui qui prit le shériff.

Robin Hood ne fut pas simplement renommé pour sa dévotion aux saints et aux jours de fête; lui-même eut, comme les saints, son jour de fête dans l'année; et dans ce jour, chômé religieusement par les habitants des hameaux et des petites villes d'Angleterre, il n'était permis de s'occuper de rien, sinon de jeux et de plaisirs. Au quinzième siècle, cet usage était encore observé; et les fils des Saxons et des Normands, prenaient en commun leur part dans ces divertissements populaires, sans songer qu'ils étaient un monument de la vieille hostilité de leurs aïeux. Ce jour-là, les églises étaient désertes comme les ateliers; aucun saint, aucun prédicateur ne l'emportait sur Robin Hood; et cela dura même après que la Réforme eut donné en Angleterre un nouvel essor au zèle religieux. C'est un fait attesté par un évêque Anglican du seizième siècle, le célèbre et respectable Latimer. En faisant sa tournée pastorale, il arriva le soir dans une petite ville près de Londres, et fit avertir

qu'il prêcherait le lendemain, parce que c'était jour solennel. "Le lendemain," dit-il, "je me rendis à l'église; mais à mon grand étonnement, j'en trouvai les portes fermées à clef; j'envoyai chercher la clef, et l'on me fit attendre une heure et plus; enfin un homme vint à moi et me dit: "Messire, ce jour est un jour de grande occupation pour nous; nous ne pouvons vous entendre; car c'est le jour de Robin Hood; tous les gens de la paroisse sont au loin à couper des branches pour Robin Hood, vous les attendriez inutilement." L'évêque s'était revêtu de son costume ecclésiastique; il fut obligé de le quitter, et de continuer sa route, laissant la place aux archers habillés de vert, qui jouaient sur un théâtre de feuilles les rôles de Robin Hood, de Petit Jean et de toute la bande.

Des traces de ce long souvenir, dans lequel s'anéantit pour le peuple anglais le souvenir même de l'invasion normande, subsistent encore aujourd'hui. On trouve dans la province d'York, à l'embouchure d'une petite rivière, une baie qui, sur toutes les cartes modernes, porte le nom de Robin Hood; et il n'y a pas longtemps que dans la même province, près de Pontefract, l'on montrait aux voyageurs une source d'eau vive et claire qu'on appelait le puits de Robin Hood, et on les invitait à y boire en l'honneur du fameux archer. Durant tout le dix-septième siècle les vieilles ballades de Robin Hood, imprimées en lettres gothiques (espèce d'impression que le bas peuple Anglais affectionnait singulièrement) circulaient dans les villages où elles étaient colportées par des hommes qui les chantaient sur une espèce de récitatif. On en compila même plusieurs collections complètes à l'usage des lectures des villes, et l'un de ces recueils portait le titre élégant de *Guirlande de Robin Hood;* aujourd'hui ces livres, devenus rares, n'intéressent que les érudits; et l'histoire des héros de Sherwood, dépouillée de ses ornements poétiques, ne se lit plus que parmi les contes à l'usage des enfants.

Aucune des ballades qui nous ont été conservées ne raconte la mort de Robin Hood; la tradition vulgaire est qu'il périt dans un couvent de femmes, où un jour, se sentant malade, il était allé demander des secours. On

devait lui tirer du sang, et la nonne qui savait faire cette opération, ayant reconnu Robin Hood, la pratiqua sur lui de manière à le tuer. Ce récit, qu'on ne put ni affirmer ni contester, est assez conforme aux mœurs du douzième siècle; beaucoup de femmes, dans les riches monastères, s'occupaient alors à étudier la médecine, et à composer des remèdes qu'elles offraient gratuitement aux pauvres. De plus, en Angleterre, depuis la conquête, les supérieurs des abbayes et la plus grande partie des religieuses étaient d'extraction normande, ainsi que le prouvent leurs statuts rédigés en vieux français: cette circonstance explique peut-être comment le chef de bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis *hors la loi*, trouva des ennemies dans le couvent où il était allé chercher assistance. Après sa mort, la troupe dont il était le chef et l'âme, se dispersa; et Petit Jean, son fidèle compagnon, désespérant de se maintenir en Angleterre, et poussé par l'envie de continuer la guerre contre les normands, se rendit en Irlande, où il prit part aux révoltes des indigènes. Ainsi fut dissoute la dernière troupe de brigands Anglais qui ait eu un objet et un caractère politique, et qui mérite par là une mention dans l'histoire.

*Hist. de la conquête d'Angleterre.*

---

## SALVANDI.

Narcisse-Achille de Salvandi, membre de l'Académie française, est né à Condom (Gers), en 1796. Il embrassa, jeune encore, la carrière des armes où il se distingua dans la campagne de 1814. Depuis il a été successivement conseiller d'état, député, ambassadeur et ministre de l'instruction publique.

Nous avons de lui: *Alonso ou l'Espagne*, roman historique, *Islaor ou le Barde chrétien*, une *Histoire de Pologne*, et un grand nombre de *Pamphlets* pleins de verve et d'esprit.

## NAPOLÉON BONAPARTE.

Napoléon Bonaparte, le héros des temps modernes, héros dans le sens antique du mot, héros à la façon de

ces personnages épiques, demi-dieux de la terre, qui la remplissent de leurs exploits, laissent un souvenir ineffaçable dans la mémoire des hommes, prennent place dans les traditions de tous les peuples, grandissent de siècle en siècle, grâce aux actions surhumaines dont la fable grossit leur histoire, et finissent par laisser l'érudit incertain si ces Hercule, ces Sésostris, ces Romulus, dont les noms et les monuments sont partout, ont jamais vécu; qu'un jour la civilisation disparût de notre vieux continent; qu'il restât des poésies, des chroniques, des médailles, des ruines; qu'à travers les ravages du temps, l'historien lût le même nom inscrit sur la pierre de l'Escurial, sur le marbre du Capitole, sur le granit des Pyramides : qu'il le retrouvât dans les débris de Schœnbrünn, de Potsdam, du Kremlin, comme sous le sable des déserts, ajouterait-il foi aux témoignages qui feraient de ce nom celui d'un seul conquérant, d'un même potentat, d'un monarque grand entre les législateurs aussi bien qu'entre les guerriers? Comment croire à cet empire du monde avec un point de départ si lointain, à ce complet changement de la face de l'univers sous la main d'un seul homme, à ces nations, à ces dynasties faites ou défaites en dix ans? comment croire surtout à ces victoires sans nombre, à ces conquêtes sans terme, avec toutes les créations des arts, les routes ouvertes, les temples restaurés, les ponts construits, les musées fondés, avec Anvers creusé et les Alpes aplanies? Que dire de ces autres créations plus grandes, les institutions, les codes, une législation entière, qui embrasse à la fois la vie civile et politique des peuples, au lendemain d'une révolution dévorante, à travers les invasions et les guerres plus dévorantes peut-être? Conciliez avec tant de puissance ces catastrophes soudaines; avec tant de génie, sa chute immense; avec tant de gloire, l'abandon du genre humain; et avec cet abandon, les terreurs des rois, l'Europe liguée pour se défendre contre un homme, l'Océan même préposé à sa garde, parce qu'un de ses pas pouvait encore ébranler le monde! cet exil sur un écueil solitaire en face du géant Adamastor, cette agonie de Prométhée, tiennent de la mythologie plus que de l'histoire. L'histoire comment fera-t-elle pour expliquer la mort de Napoléon, impuissante et ignorée comme sa

naissance, lorsque, longtemps après, il reste à son nom assez d'empire pour prêter de la force à qui l'honore, et affermir le roi qui va à la tête de tout le peuple rendre gloire à sa statue relevée! Les partis mêmes qui l'ont combattu, se disputant l'héritage de sa mémoire comme un trophée, comme une arme, comme un bouclier, sembleront une imitation des chefs de la Grèce se disputant les armes d'Achille. Tout est homérique, tout est fatal, tout est prodigieux dans cette grande vie, pour qui contemple son cours depuis l'ile où fut son berceau jusqu'à celle où gît son sépulcre, astre éclatant et terrible, qui, pour remplir l'Orient et l'Occident, se lève du sein des mers et retourne s'y abîmer!

---

# MIGNET.

François-Auguste Mignet, membre de l'Académie française, et conseiller d'état, est né en 1796 à Aix en Provence. Il vint se fixer à Paris, où il fut d'abord professeur d'histoire à l'Athénée. A vingt-six ans il publia une *Histoire de la révolution française* qui a fondé sa réputation de littérateur et d'historien. Nous avons encore de lui des *Notes historiques*, et une *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne.*

## PRISE DE LA BASTILLE.

Dans la nuit du 13 juillet 1789, le peuple se porta en masse vers l'hôtel des Invalides, qui contenait un dépôt d'armes considérable. Il ne montra aucune crainte des troupes établies au Champ-de-Mars, pénétra dans l'hôtel malgré les instances du gouverneur, M. de Sombreuil, trouva vingt-huit mille fusils dans les caves, s'en empara, prit les sabres, les épées, les canons, et porta toutes ces armes en triomphe. Les canons furent postés à l'entrée des faubourgs, au château des Tuileries, sur les quais, sur les ponts, pour la défense de la capitale contre l'invasion des troupes, à laquelle on s'attendait d'un moment à l'autre.

Pendant cette matinée même on donna l'alarme, en annonçant que les régiments postés à Saint-Denis étaient en marche, et que les canons de la Bastille étaient braqués sur la rue Saint-Antoine. Le comité envoya de suite à la découverte, plaça des citoyens pour défendre ce côté de la ville, et députa au gouverneur de la Bastille pour l'engager à retirer ses canons et à ne commettre aucune hostilité. Cette alerte, la crainte qu'inspirait la forteresse, la haine des abus qu'elle protégeait, la nécessité d'occuper un point si important, et de ne plus le laisser à ses ennemis dans un moment d'insurrection, dirigèrent de ce côté l'attention du peuple. Depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures, il n'y eut qu'un mot d'ordre d'un bout de Paris à l'autre : *A la Bastille ! à la Bastille !* Les citoyens s'y rendaient de tous les quartiers par pelotons, armés de fusils, de piques, de sabres. La foule qui l'environnait était déjà considérable ; les sentinelles de la place étaient postées, et les ponts levés comme dans un moment de guerre.

Un député du district de Saint-Louis de la Culture, nommé Thuriot de la Rosière, demanda alors à parler au gouverneur, M. Delaunay. Admis en sa présence, il le somma de changer la direction de ses canons. Le gouverneur répondit que les pièces avaient été de tout temps sur les tours ; qu'il n'était pas en son pouvoir de les faire descendre ; que du reste, instruit des inquiétudes des Parisiens, il les avait fait retirer de quelques pas et sortir des embrasures. Thuriot obtint avec peine de pénétrer plus avant, et d'examiner si l'état de la forteresse était aussi rassurant pour la ville que le disait le gouverneur. Il trouva, en avançant, trois canons dirigés sur les avenues de la place, et prêts à balayer ceux qui entreprendraient de la forcer. Environ quarante Suisses et quatre-vingts invalides étaient sous les armes. Thuriot les pressa, ainsi que l'état-major de la place, au nom de l'honneur et de la patrie, de ne pas se montrer ennemis du peuple ; les officiers et les soldats jurèrent tous de ne pas faire usage de leurs armes s'ils n'étaient point attaqués. Thuriot monta ensuite sur les tours ; et de là il aperçut une multitude immense qui accourait de toutes parts, et le faubourg Saint-Antoine qui s'avançait en

masse. Déjà au dehors on était inquiet de ne pas le voir revenir, et on le demandait à grands cris. Pour rassurer le peuple, il se montra sur le rebord de la forteresse, et fut salué par des applaudissements qui partirent du jardin de l'Arsenal. Il descendit, rejoignit les siens, leur fit part du résultat de sa mission, et se rendit ensuite au comité.

Mais la multitude impatiente demandait la reddition de la forteresse. De temps en temps on entendait s'élever du milieu d'elle ces paroles : *Nous voulons la Bastille ! Nous voulons la Bastille !* Plus résolus que les autres, deux hommes sortirent tout-à-coup de la foule, s'élancèrent sur un corps de garde, frappèrent à coups de hache les chaînes du grand pont. Les soldats leur crièrent de se retirer, en les menaçant de faire feu ; mais ils continuèrent à frapper, et eurent bientôt brisé les chaînes, abaissé le pont, sur lequel ils se précipitèrent avec la foule. Ils avancèrent vers le second pont, pour l'abattre de même. La garnison fit alors une décharge de mousqueterie qui les dispersa. Ils n'en revinrent pas moins à l'attaque, et pendant plusieurs heures tous leurs efforts se dirigèrent contre le second pont, dont l'approche était défendue par le feu continuel de la place. Le peuple, furieux de cette résistance opiniâtre, essaya de briser les portes à coups de hache, et de mettre le feu au corps de garde ; mais la garnison fit une décharge à mitraille, qui fut meurtrière pour les assiégeants, et qui leur tua ou blessa beaucoup de monde. Ils n'en devinrent que plus ardents ; et, secondés par l'audace et par la constance des braves Élie et Hulin, qui étaient à leur tête, ils continuèrent le siége avec acharnement.

Le comité de l'hôtel de ville était dans la plus grande anxiété. Le siége de la Bastille lui paraissait une entreprise téméraire. Il recevait coup sur coup la nouvelle des désastres survenus au pied de la forteresse. Il était entre le danger des troupes, si elles étaient victorieuses, et celui de la multitude, qui lui demandait des munitions pour continuer le siége. Comme il ne pouvait pas en donner parce qu'il en manquait, on criait à la trahison. Il avait envoyé deux députations pour

suspendre les hostilités et inviter le gouverneur à confier la garde de la place à des citoyens; mais au milieu du tumulte, des cris, de la décharge de la mousqueterie, elles n'avaient pu se faire entendre. Il en envoya une troisième avec un tambour et un drapeau pour être plus facilement reconnue, mais elle ne fut pas plus heureuse; des deux côtés on ne voulut rien entendre. Malgré ses tentatives et son activité, l'assemblée de l'hôtel de ville était exposée aux soupçons populaires. Le prévôt des marchands excitait surtout la plus grande défiance.—Il nous a, disait l'un, déjà donné plusieurs fois le change dans cette journée.—Il parle, disait un autre, d'ouvrir une tranchée, et il ne cherche qu'à gagner du temps pour nous faire perdre le nôtre.—Camarades, s'écria alors un vieillard, que faisons-nous avec ces traîtres? marchez, suivez-moi: sous deux heures la Bastille sera prise.

Il y avait plus de quatre heures qu'elle était assiégée, lorsque les gardes françaises survinrent avec du canon. Leur arrivée fit changer le combat de face. La garnison elle-même pressa le gouverneur de se rendre. Le malheureux Delaunay, craignant le sort qui l'attendait, voulut faire sauter la forteresse, et s'ensevelir sous ses débris et sous ceux du faubourg. Il s'avança en désespéré, avec une mèche allumée à la main, vers les poudres. La garnison l'arrêta elle-même, arbora le pavillon blanc sur la plate-forme, et renversa ses fusils, canons en bas, en signe de paix. Mais les assaillants combattaient, et s'avançaient toujours en criant: *Abaissez les ponts!* A travers les créneaux un officier suisse demanda à capituler et à sortir avec les honneurs de la guerre.—Non, non! s'écria la foule.—Le même officier proposa de mettre bas les armes, si on leur promettait la vie sauve.—Abaissez le pont, lui répondirent les plus avancés des assaillants, il ne vous arrivera rien.—Sur cette assurance ils ouvrirent la porte, abaissèrent le pont, et les assiégeants se précipitèrent dans la Bastille. Ceux qui étaient à la tête de la multitude voulurent sauver de sa vengeance le gouverneur, les Suisses et les invalides; mais elle criait: *Livrez-nous-les, livrez-nous-les; ils ont fait feu sur leurs concitoyens, ils méritent d'être pendus.*

Le gouverneur, quelques Suisses et quelques invalides furent arrachés à la protection de leurs défenseurs, et mis à mort par la foule implacable.

Le comité permanent ignorait l'issue du combat. La salle des séances était encombrée d'une multitude furieuse qui menaçait le prévôt des marchands et les électeurs. Flesselles commençait à être inquiet de sa position; il était pâle, troublé; en butte aux reproches et aux plus violentes menaces, on l'avait forcé de se rendre de la salle du comité dans la salle de l'assemblée générale, où était réunie une immense quantité de citoyens. Qu'il vienne, qu'il nous suive! avait-on crié de toutes parts. C'en est trop, répondit Flesselles, marchons puisqu'ils le veulent; allons où je suis attendu. Mais à peine était-il arrivé dans la grande salle, que l'attention de la multitude fut détournée par des cris qui s'élevèrent de la place de Grève: on entendit: *Victoire! victoire! liberté!* C'étaient les vainqueurs de la Bastille dont on annonçait l'arrivée. Ils entrèrent bientôt eux-mêmes dans la salle, en offrant la pompe la plus populaire et la plus effrayante. Ceux qui s'étaient le plus signalés étaient portés en triomphe et couronnés de lauriers. Ils étaient escortés de plus de quinze cents hommes, les yeux ardents, les cheveux en désordre, ayant toutes sortes d'armes, se pressant les uns les autres, et faisant craquer les boiseries sous leurs pas. L'un portait les clefs et le drapeau de la Bastille, l'autre le réglement pendu à la baïonnette de son fusil; un troisième, chose horrible! levait d'une main sanglante la boucle du col du gouverneur. Ce fut dans cet appareil que le cortége des vainqueurs de la Bastille, suivi d'une foule immense qui inondait la place et les quais, entra dans la salle de l'hôtel de ville pour apprendre au comité son triomphe, et décider du sort des prisonniers qui restaient. Quelques-uns voulaient s'en remettre au comité de leur jugement; mais d'autres criaient: *Point de quartier aux prisonniers! point de quartier à ceux qui ont tiré sur leurs concitoyens!* — Le commandant La Salle, l'électeur Moreau de Saint-Méry, et le courageux Élie, parvinrent néanmoins à calmer la multitude et à obtenir d'elle une amnistie générale.

Mais alors vint le tour du malheureux Flesselles. On prétend qu'une lettre, trouvée sur Delaunay, prouvait sa trahison qu'on soupçonnait déjà, "J'amuse," lui disait-il, "les Parisiens avec des cocardes et des promesses : tenez bon jusqu'à ce soir, vous aurez du renfort." Le peuple se pressa autour du bureau. Les plus modérés demandèrent qu'on se saisît de lui, et qu'il fût mis dans les prisons du Châtelet; mais d'autres s'y opposèrent en disant qu'il fallait le conduire au Palais-Royal, pour y être jugé. Ce dernier vœu devint le vœu général.—*Au Palais-Royal! au Palais-Royal!* s'écria-t-on de toutes parts. *Eh bien! soit messieurs,* répondit Flesselles d'un air assez tranquille, *allons au Palais-Royal.* A ces mots, il descendit de l'estrade, traversa la foule qui s'ouvrit sur ses pas, et qui le suivit sans lui faire aucune violence. Mais au coin du quai Pelletier, un inconnu s'avança vers lui, et l'étendit mort d'un coup de pistolet.

*Histoire de la révolution française.*

---

## DÉCHÉANCE DE LA ROYAUTÉ EN FRANCE,

### AU 10 AOÛT 1792.

Les insurgés fixèrent l'attaque du château au matin du dix août (1792). Le huit, les Marseillais avaient été transférés de leur caserne de la rue Blanche aux Cordeliers avec leurs armes, leurs canons et leur drapeau. Ils avaient reçu cinq mille cartouches à balle qui leur avaient été distribuées par l'ordre des administrateurs de police. Le chef-lieu du soulèvement fut au faubourg Saint-Antoine. Le soir, après une séance très-véhémente, les Jacobins s'y rendirent en cortége : l'insurrection fut alors organisée. On décida de casser le département; de consigner Pétion, afin de le soustraire aux devoirs de sa place et à toute responsabilité ; enfin, de remplacer le conseil général de la commune actuelle par une municipalité insurrectionnelle. Les agitateurs se rendirent en même temps dans les sections des

faubourgs et dans les casernes des fédérés marseillais et bretons.

La cour était depuis quelque temps avertie du danger, et elle s'était mise en défense. Peut-être dans ce moment, crut-elle pouvoir non-seulement résister, mais encore se rétablir entièrement. L'intérieur du château était occupé par des Suisses, au nombre de huit ou neuf cents; par les officiers de la garde licenciée et par une troupe de gentilshommes et de royalistes, qui s'étaient présentés armés de sabres, d'épées et de pistolets. Le commandant général de la garde nationale, Mandat, s'était rendu au château avec son état-major, pour le défendre; il avait donné ordre aux bataillons les plus attachés à la constitution de prendre les armes. Les ministres étaient aussi auprès du roi; le syndic du département s'y était transporté le soir même, sur l'ordre du roi qui avait également mandé Pétion pour s'informer de l'état de Paris et pour obtenir l'autorisation de repousser la force par la force.

A minuit, les tocsins sonnent, la générale bat, les insurgés s'attroupent et s'enrégimentent; les membres des sections cassent la municipalité, et nomment un conseil provisoire de la commune, qui se rend à l'hôtel de ville pour diriger l'insurrection. De leur côté, les bataillons de la garde nationale prennent la route du château, sont placés dans les cours ou aux principaux postes, avec la gendarmerie à cheval; les canonniers occupent les avenues des Tuileries avec leurs pièces, tandis que les Suisses et des volontaires gardent les appartements. La défense est dans le meilleur état.

Cependant quelques députés, éveillés par le tocsin, s'étaient rendus dans la salle du corps législatif, et avaient ouvert la séance, sous la présidence de Vergniaud. Avertis que Pétion était aux Tuileries, et croyant qu'il y était retenu et qu'il avait besoin d'être dégagé, ils le mandèrent à la barre de l'assemblée pour rendre compte de l'état de Paris. Sur cet ordre, il quitta le château: il parut devant l'assemblée où une députation vint le redemander, pensant aussi qu'il était prisonnier aux Tuileries. Il retourna avec cette députation à l'hôtel de ville, où il fut mis sous la garde de trois cents hommes

par la nouvelle commune. Celle-ci, qui ne voulait pas d'autre autorité, dans ce jour de désordre, que les autorités insurrectionnelles, fit venir le matin de bonne heure le commandant Mandat pour l'informer des dispositions prises au château. Mandat hésitait à obéir: cependant comme il ne croyait pas la municipalité renouvelée, et comme son devoir lui prescrivait de suivre les ordres, il se rendit à l'hôtel de ville, à la seconde invitation qu'il en reçut de la commune. En entrant il vit des figures nouvelles, et il pâlit. On l'accusa d'avoir autorisé les troupes à faire feu sur le peuple. Il se troubla, fut envoyé à l'abbaye, et, en sortant, la multitude l'égorgea sur les marches de l'hôtel de ville. La commune donna aussitôt le commandement de la garde nationale à Santerre.

La cour se trouva ainsi privée de son défenseur le plus résolu et le plus influent. La présence de Mandat, l'ordre qu'il avait obtenu d'employer la force en cas de besoin, étaient nécessaires pour décider la garde nationale à se battre. La vue des nobles et des royalistes l'avait beaucoup refroidie. Mandat lui-même, avant son départ, avait inutilement supplié la reine de renvoyer cette troupe, que les constitutionnels regardaient comme une troupe d'aristocrates.

Vers quatre heures du matin, la reine appela auprès d'elle le procureur syndic du département, Rœderer, qui avait passé la nuit aux Tuileries, et lui demanda ce qu'il fallait faire dans ces circonstances. Rœderer lui répondit qu'il lui semblait nécessaire que le roi et la famille royale se rendissent à l'assemblée nationale.— "Vous proposez," dit Dubouchage, "de mener le roi à son ennemi."—Rœderer répliqua que quatre cents membres de cette assemblée, sur six cents, s'étaient prononcés, deux jours auparavant, en faveur de La Fayette, et que du reste, il ne proposait ce parti que comme le moins dangereux. La reine lui dit alors, d'un ton fort positif: "Monsieur, il y a ici des forces; il est temps enfin de savoir qui l'emportera du roi et de la constitution, ou de la faction."—"Madame," ajouta Rœderer, "voyons, en ce cas, quelles sont les dispositions faites pour la résistance." On fit venir Laschenaye qui commandait en

l'absence de Mandat. On lui demanda s'il avait pris les mesures nécessaires pour empêcher le rassemblement d'arriver sur le château ; s'il avait fait garder le Carrousel. Il répondit affirmativement ; et adressant, ensuite, la parole à la reine, il lui dit avec beaucoup d'humeur : "Madame, je ne dois pas vous laisser ignorer que les appartements sont pleins de gens de toute espèce qui gênent beaucoup le service et qui empêchent d'arriver librement auprès du roi, ce qui rebute beaucoup la garde nationale." "C'est mal à propos," repartit la reine, "je vous réponds de tous les hommes qui sont ici ; ils marcheront devant, derrière, dans les rangs, comme vous voudrez ; ils sont prêts à tout ce qui pourra être nécessaire. Ce sont des hommes sûrs." On se borna à envoyer les deux ministres De Joly et Champion à l'assemblée pour l'avertir du danger, et lui demander des commissaires et son assistance.

La division existait déjà entre les défenseurs du château, lorsque Louis XVI les passa en revue à cinq heures du matin. Il parcourut d'abord les postes intérieurs, qu'il trouva animés des meilleurs dispositions ; il était suivi de quelques personnes de sa famille, et il était extrêmement triste. "Je ne séparerai pas," dit-il, "ma cause de celle des bons citoyens ; nous nous sauverons ou nous périrons ensemble." Il descendit ensuite dans les cours, accompagné de quelques officiers généraux. Dès qu'il arriva, on battit aux champs ; le cri de *Vive le roi !* se fit entendre, et fut répété par la garde nationale, mais les canonniers et le bataillon de la Croix-Rouge y répondirent par le cri de *Vive la nation !* Dans le même instant survinrent de nouveaux bataillons, armés de fusils et de piques, qui, en défilant devant le roi pour se placer sur la terrasse de la Seine, crièrent *Vive la nation ! Vive Pétion !* Le roi continua la revue, non sans être attristé de ce présage. Il fut accueilli avec les plus grands témoignages de dévouement par les bataillons des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères, qui occupaient la terrasse située le long du château. Pendant qu'il traversa le jardin pour visiter les postes du Pont-Tournant, les bataillons à piques le poursuivirent du cri : *A bas le veto ! à bas le traître !* et lorsqu'il fut

revenu, ils quittèrent leur position, se placèrent près du Pont-Royal et tournèrent leurs canons contre le château. Deux autres bataillons, postés dans les cours, les imitèrent, et s'établirent sur la place du Carrousel, dans une attitude agressive. En rentrant au château, le roi était pâle, découragé ; et la reine dit ; "Tout est perdu ! cette espèce de revue a fait plus de mal que de bien."

Pendant que tout ceci se passait aux Tuileries, les insurgés s'avançaient sur plusieurs colonnes, ils avaient employé la nuit à se réunir et à s'organiser. Dès le matin, ils avaient forcé l'Arsenal, et en avaient distribué les armes. La colonne du faubourg Saint-Antoine, forte d'environ quinze mille hommes, et celle du faubourg Saint-Marceau, de cinq mille, s'étaient mises en marche vers six heures du matin. La foule les grossissait dans leur route. Des canons avaient été placés par le directoire du département sur le Pont-Neuf, afin d'empêcher la jonction des assaillants des deux côtés de la rivière ; mais le procureur de la commune, Manuel, avait donné l'ordre de les retirer de cette position, et le passage du pont se trouva libre. Déjà l'avant-garde des faubourgs, composée des fédérés marseillais et bretons, avait débouché par la rue Saint-Honoré, se mettait en bataille sur le Carrousel, et tournait ses canons contre le château. De Joly et Champion retournèrent de l'assemblée en disant qu'elle n'était pas en nombre pour délibérer, qu'elle était à peine composée de soixante ou de quatre-vingts membres, et qu'elle n'avait pas écouté leur proposition. Ce fut alors que le procureur syndic du département, Rœderer, avec les membres du département se présenta à eux, leur dit qu'une si grande multitude ne pouvait avoir accès auprès du roi, ni de l'assemblée nationale, et les invita à nommer vingt députés et à les charger de leurs demandes. Mais ils ne l'écoutèrent point. Il s'adressa à la garde nationale, rappela l'article de la loi qui lui enjoignait, en cas d'attaque, de repousser la force par la force ; mais une très-faible partie de la garde nationale y parut disposée, et les canonniers, pour toute réponse, déchargèrent leurs canons. Rœderer voyant que les insurgés triomphaient partout, qu'ils étaient maîtres de la commune, qu'ils

disposaient de la multitude et des troupes mêmes, retourna en toute hâte au château, à la tête du directoire exécutif.

Le roi tenait conseil avec la reine et les ministres. Un officier municipal venait de donner l'alarme, en annonçant que les colonnes des insurgés approchaient des Tuileries.—"Eh bien, que veulent-ils?" avait demandé le garde des sceaux Joly.—"La déchéance," répondit le municipal.—"Que l'assemblée prononce donc," ajouta le ministre.—"Mais après cette déchéance," dit la reine, "qu'arrivera-t-il?" L'officier municipal s'inclina sans rien répondre. Au même instant entra Rœderer, qui augmenta la consternation de la cour, en annonçant que le danger était extrême; que les bandes des insurgés étaient intraitables, que la garde nationale n'était pas sûre.—"Sire," dit-il d'un ton pressant, "Votre Majesté n'a pas cinq minutes à perdre; il n'y a de sûreté pour elle que dans l'assemblée nationale, l'opinion du département est qu'il faut s'y rendre sans délai; nous n'avons pas dans les cours un nombre d'hommes suffisant pour la défense du château; leur volonté n'est pas non plus bien disposée. Les canonniers, à la seule recommandation de la défensive, ont déchargé leurs canons."—Le roi répondit d'abord qu'il n'avait pas vu beaucoup de monde au Carrousel; et la reine ajouta avec vivacité que le roi avait des forces pour défendre le château. Mais sur de nouvelles instances de Rœderer, le roi, après l'avoir regardé fixement pendant quelques secondes, se tourna vers la reine, et dit en se levant: "Marchons." Madame Élisabeth s'adressant alors au procureur syndic, lui dit:—"Monsieur Rœderer, vous répondez de la vie du roi?"—"Oui, madame, sur la mienne," reprit-il; "je marcherai immédiatement devant lui."

Louis XVI sortit de sa chambre avec sa famille, ses ministres, les membres du département, annonça aux personnes qui étaient venues au château pour le défendre qu'il se rendait à l'assemblée nationale. Il se plaça entre deux rangs de gardes nationaux mandés pour lui servir d'escorte, il traversa les appartements et le jardin des Tuileries; une députation de l'assemblée, avertie de l'arrivée du roi, vint à sa rencontre.—"Sire," lui dit le

président de cette députation, "l'assemblée, empressée de concourir à votre sûreté, vous offre, et à votre famille, un asile dans son sein." Le cortége se remit en route, et eut beaucoup de peine à traverser la terrasse des Feuillants, couverte d'une foule fort animée, et qui proférait des injures et des menaces. Le roi et sa famille parvinrent à grande peine dans la salle de l'assemblée, où ils se placèrent sur les siéges destinés aux ministres.—"Messieurs," dit alors le roi, "je suis venu ici pour éviter un grand crime, et je pense que je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous."—"Sire," répondit Vergniaud qui occupait le fauteuil, "vous pouvez compter sur la fermeté de l'assemblée nationale; ses membres ont juré de mourir en soutenant les droits du peuple et les autorités constituées. Le roi prit alors place à côté du président. Mais Chabot rappela que l'assemblée ne pouvait point délibérer en présence du roi, et Louis XVI passa, avec sa famille et ses ministres, dans la loge du *Logographe*, qui se trouvait derrière le président et d'où l'on pouvait tout voir et tout entendre.

Depuis le départ du roi, tout motif de résistance avait cessé. D'ailleurs, les moyens même de défense étaient diminués par le départ des gardes nationaux qui avaient escorté Louis XVI. La gendarmerie avait quitté son poste en criant *Vive la nation!* La garde nationale s'ébranlait en faveur des assaillants. Mais les ennemis étaient en présence; et quoique la cause du combat n'existât plus, le combat ne s'en engagea pas moins. Les colonnes des insurgés entouraient le château. Les Marseillais et les Bretons qui tenaient la première ligne, venaient de forcer la porte royale, placée sur le Carrousel, et de pénétrer dans les cours du château. Ils avaient à leur tête un ancien sous-officier nommé Westermann, ami de Danton et homme très-résolu. Il rangea sa troupe en bataille, et il s'avança vers les canonniers, qui, sur ses invitations, se joignirent aux Marseillais avec leurs pièces. Les Suisses garnissaient les fenêtres du château dans une attitude immobile. Les deux troupes furent quelque temps en présence sans s'attaquer. Quelques-uns des assaillants s'avancèrent même pour fraterniser, et les Suisses jetèrent des cartouches par les fenêtres en signe

de paix ; ils pénétrèrent jusque sous le vestibule, où se trouvaient d'autres défenseurs du château. Une barrière les séparait. C'est là que le combat s'engagea, sans qu'on ait pu savoir encore de quel côté commença l'agression. Les Suisses firent alors un feu meurtrier sur les insurgés, qui se dispersèrent. La place du Carrousel fut balayée. Mais les Marseillais et les Bretons revinrent bientôt en force : les Suisses furent canonnés, investis. Ils tinrent jusqu'à ce qu'ils eussent reçu l'ordre du roi de cesser le feu. Mais le peuple exaspéré ne cessa point de les poursuivre, et se livra aux plus sanglantes représailles. Ce ne fut plus alors un combat, mais un massacre ; et la multitude se livra dans le château à tous les excès de la victoire.

L'assemblée était, pendant ce temps, dans les plus vives alarmes. Les premiers coups de canon y avaient répandu la consternation. A mesure que les décharges de l'artillerie devenaient plus fréquentes, l'agitation redoublait. Il y eut un moment où les membres de l'assemblée se crurent perdus. Un officier entra précipitamment dans la salle, en disant : "En place, législateurs, nous sommes forcés !" Quelques députés se levèrent pour sortir. "Non, non," dirent les autres, " c'est ici notre poste." Les tribunes s'écrièrent aussitôt : *Vive l'assemblée nationale !* et l'assemblée répondit en criant : *Vive la nation !* Enfin on entendit au dehors : *Victoire ! victoire !* et le sort de la monarchie fut décidé.

*Histoire de la révolution française.*

---

# THIERS.

Louis-Adolphe Thiers, membre de l'Académie française, historien distingué et l'un de nos plus grands hommes d'état, est fils d'un serrurier de Marseille, où il est né en 1797. Il vint à Paris où il se fit bientôt connaître dans un journal à la rédaction duquel il était employé. A la révolution de 1830, il fut appelé aux affaires, et depuis il a occupé les plus hautes dignités de l'état ; il est devenu successivement député, ministre de l'intérieur, ministre des affaires étrangères et président du conseil.

Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire de la révolution française* et *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui le placent au premier rang parmi les littérateurs de l'époque.

## LES DERNIERS JOURS DE LOUIS XVI.

Louis XVI était définitivement condamné, aucun sursis ne pouvait différer le moment de la sentence, et tous les moyens imaginés pour reculer l'instant fatal étaient épuisés. Tous les membres du côté droit, les royalistes secrets comme les républicains, étaient également consternés et de cette sentence cruelle, et de l'ascendant que venait d'acquérir la montagne. Dans Paris régnait une stupeur profonde, l'audace du nouveau gouvernement avait produit l'effet ordinaire de la force sur les masses ; elle avait paralysé, réduit au silence le plus grand nombre, et excité seulement l'indignation de quelques âmes plus fortes. Il y avait encore quelques anciens serviteurs de Louis XVI, quelques jeunes seigneurs, quelques gardes du corps, qui se proposaient, dit-on, de voler au secours du monarque et de l'arracher au supplice. Mais se voir, s'entendre, se concerter au milieu de la terreur profonde des uns et de la surveillance active des autres, était impraticable, et tout ce qui était possible, c'était de tenter quelques actes isolés de désespoir. Les Jacobins, charmés de leur triomphe, en étaient cependant étonnés, et ils se recommandaient de se tenir serrés pendant les dernières vingt-quatre heures, d'envoyer des commissaires à toutes les autorités, à la

commune, à l'état-major de la garde nationale, au département, au conseil exécutif, pour réveiller leur zèle et assurer l'exécution de l'arrêt. Ils se disaient que cette exécution aurait lieu, qu'elle était infaillible ; mais, au soin qu'ils mettaient à le répéter, on voyait qu'ils n'y croyaient pas entièrement. Ce supplice du roi, au sein d'un pays qui, trois années auparavant, était, par les mœurs, les usages et les lois, une monarchie absolue, paraissait encore douteux, et ne devenait croyable qu'après l'événement.

Le conseil exécutif était chargé de la douloureuse mission de faire exécuter la sentence. Tous les ministres étaient réunis dans la salle de leurs séances frappés de consternation. Garat, comme ministre de la justice, était chargé du plus pénible de tous les rôles, celui d'aller signifier à Louis XVI les décrets de la convention. Il se rend au Temple, accompagné de Santerre, d'une députation de la commune et du tribunal criminel, et du secrétaire du conseil exécutif. Louis XVI attendait depuis quatre jours ses défenseurs, et démandait en vain à les voir. Le 20 janvier, à deux heures après midi, il attendait encore, lorsque tout-à-coup il entend le bruit d'un cortége nombreux ; il s'avance, il aperçoit les envoyés du conseil exécutif. Il s'arrête avec dignité sur la porte de sa chambre, et ne paraît point ému. Garat lui dit alors avec tristesse qu'il est chargé de lui communiquer les décrets de la convention. Grouvelle, secrétaire du conseil exécutif, en fait la lecture. Le premier déclare Louis XVI coupable d'attentat contre la sûreté générale de l'État ; le second le condamne à mort ; le troisième rejette tout appel au peuple ; le quatrième enfin ordonne l'exécution sous vingt-quatre heures. Louis, promenant sur tous ceux qui l'entouraient un regard tranquille, prend l'arrêt des mains de Grouvelle, l'enferme dans sa poche, et lit à Garat une lettre dans laquelle il demandait à la convention trois jours pour se préparer à mourir, un confesseur pour l'assister dans ses derniers moments, la faculté de voir sa famille, et la permission pour elle de sortir de France. Garat prit la lettre, en promettant d'aller la remettre tout de suite à la convention. Le roi lui donna en même temps

l'adresse de l'ecclésiastique dont il désirait recevoir les derniers secours.

Louis XVI rentra avec beaucoup de calme, demanda à dîner, et mangea comme à l'ordinaire. On avait retiré les couteaux, et on refusait de les lui donner. "Me croit-on assez lâche," dit-il avec dignité, "pour attenter à ma vie? Je suis innocent, et je saurai mourir sans crainte." Il fut obligé de se passer de couteau : il acheva son repas, rentra dans son appartement, et attendit avec sang-froid la réponse à sa lettre.

La convention refusa le sursis, mais accorda toutes les autres demandes. Garat envoya chercher M. Edgeworth de Firmont, l'ecclésiastique dont Louis XVI avait fait choix ; il le fit monter dans sa voiture, et le conduisit lui-même au Temple. Il arriva à six heures, et se présenta dans la grande tour, accompagné de Santerre. Il apprit au roi que la convention lui permettait d'appeler un ministre du culte et de voir sa famille sans témoins, mais qu'elle rejetait la demande d'un sursis.

Garat ajoute que M. Edgeworth était arrivé, qu'il était dans la salle du conseil, et qu'on allait l'introduire. Garat se retira, toujours plus surpris et plus touché de la tranquille magnanimité du prince.

A peine introduit auprès du roi, M. Edgeworth voulut se jeter à ses pieds ; mais le roi le releva aussitôt, et versa avec lui des larmes d'attendrissement. Il lui demanda ensuite, avec une vive curiosité, des nouvelles du clergé de France, de plusieurs évêques, et surtout de l'archevêque de Paris, et le pria d'assurer ce dernier qu'il mourait fidèlement attaché à sa communion. Huit heures étant sonnées, il se leva, pria M. Edgeworth d'attendre, et sortit avec émotion, en disant qu'il allait voir sa famille. Les municipaux, ne voulant pas perdre de vue la personne du roi, même pendant qu'il serait avec sa famille, avaient décidé qu'il la verrait dans la salle à manger, qui était fermée par une porte vitrée, à travers laquelle on pouvait apercevoir tous ses mouvements sans entendre ses paroles. Le roi s'y rendit, se fit placer de l'eau sur une table pour secourir les princesses, si elles en avaient besoin. Il se promenait avec anxiété, attendant le moment douloureux où paraîtraient les

êtres qui lui étaient si chers. A huit heures et demie la porte s'ouvrit ; la reine, tenant le dauphin par la main, madame Élisabeth, madame Royale, se précipitèrent dans les bras de Louis XVI, en poussant des sanglots. La porte fut fermée, et les municipaux, Cléry, M. Edgeworth, se placèrent devant le vitrage pour être témoins de cette entrevue déchirante. Ce ne fut pendant le premier moment qu'une scène de confusion et de désespoir. Les cris, les lamentations empêchaient de rien distinguer. Enfin les larmes tarirent, la conversation devint plus tranquille, et les princesses, tenant toujours le roi embrassé, lui parlèrent quelque temps à voix basse. Après un entretien assez long, mêlé de silence et d'abattement, il se leva pour se soustraire à cette situation douloureuse, et promit de les revoir le lendemain matin à huit heures. "Nous le promettez-vous?" lui demandèrent avec instance les princesses. — "Oui, oui," répondit le roi avec douleur. Dans ce moment, la reine l'avait saisi par un bras, madame Élisabeth par l'autre ; madame Royale tenait son père embrassé par le milieu du corps, et le jeune prince était devant lui, donnant la main à sa mère et à sa tante. Au moment de sortir, madame Royale tomba évanouie ; on l'emporta aussitôt, et le roi retourna auprès de M. Edgeworth, accablé de cette scène cruelle. Après quelques instants, il parvint à se remettre, et recouvra tout son calme.

M. Edgeworth lui offrit alors de lui dire la messe, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps. Après quelques difficultés, la commune consentit à cette cérémonie, et on fit demander à l'église voisine les ornements nécessaires pour le lendemain matin. Le roi se coucha vers minuit, en recommandant à Cléry de l'éveiller avant cinq heures. M. Edgeworth se jeta sur un lit ; Cléry resta debout près du chevet de son maître, contemplant le sommeil paisible dont il jouissait à la veille de l'échafaud.

Le lendemain 21 janvier, cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, appelle Cléry, lui demande l'heure, et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un

autel. M. Edgeworth se revêt des ornements sacerdotaux, et commence à célébrer la messe; Cléry la sert, le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et, après la messe, se relève plein de force, et attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud. Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même et se soustraire à cette humiliante opération faite par la main des bourreaux; mais la commune les lui refuse par défiance.

Dans ce moment, le tambour battait dans la capitale. Tous ceux qui faisaient partie des sections armées se rendaient à leur compagnie avec une complète soumission; ceux qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se cachaient chez eux. Les portes, les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi la fin de ce triste événement. On disait que quatre ou cinq cents hommes dévoués devaient fondre sur la voiture, et enlever le roi. La convention, la commune, le conseil exécutif, les jacobins, étaient en séance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille, pour ne pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jacques Roux, qui lui répond brutalement qu'il est chargé de le conduire au supplice, et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortége, donne avec assurance le signal du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture; le roi et M. Edgeworth étaient assis dans le fond. Pendant la route, qui fut assez longue, le roi

lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants, et les deux gendarmes étaient confondus de sa piété et de sa résignation tranquille. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstration hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution. Une multitude armée bordait la haie: la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution, un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière les rangs des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent; il les repousse et se déshabille lui-même. Mais voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent alors sublimes, lui adresse un dernier regard, et lui dit: "Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense." A ces mots, la victime résignée et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout-à-coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. "Français," dit-il d'une voix forte, "je meurs innocent des crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France." Il allait continuer; mais aussitôt l'ordre de battre est donné aux tambours; leur roulement couvre la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles: *Fils de Saint Louis, montez au ciel!* A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et leurs mouchoirs, se répandent dans Paris en criant *vive la république! vive la nation!* et vont jusqu'aux portes du Temple, montrer la brutale et fausse joie que la multi-

tude manifeste à la naissance, à l'avénement et à la chute de tous les princes.

*Hist. de la révolution française.*

---

## LES CONTREBANDIERS ESPAGNOLS.

On ne peut sortir de la Cerdagne que par la vallée de Carol, gorge longue et périlleuse qui débouche sur Ax, dans le département de l'Ariége. C'est là ce qu'on nomme le port de Puymaurin, et c'est l'un des plus difficiles des Pyrénées. Chemin faisant on n'entend que cette question adressée par les muletiers qui vont, à ceux qui viennent : *Le port est-il bon?* Cela signifie le vent, la neige, ne risquent-ils pas de nous engloutir? On couche ordinairement dans un bourg qui est à l'entrée de la vallée, et qu'on appelle la *Tour de Carol.* On part ensuite le lendemain matin, et on emploie la journée entière à franchir cette gaîne de rochers que les gens du lieu appellent le *Port*, et que dans les Alpes on nommerait Col.

J'arrivai à l'entrée de la nuit dans ce bourg, que je viens d'appeler la Tour de Carol. Je vis d'abord quelques habitations couvertes de neige, groupées confusément, et offrant un aspect de saleté qui me frappa encore, après ce que je venais de voir en ce genre. Mon cheval, vieil habitué du pays, me transporta de lui-même dans une cour où étaient appliqués, sur les murailles, des lambeaux de bœufs et des peaux encore toutes sanglantes. Cette cour servait d'abattoir à l'un des fournisseurs de l'armée, et le fumier qui en recouvrait le sol était formé de sang et de paille. Cet aspect me révolta. Mon guide me prêta de grands sabots, dans lesquels j'enfonçai le pied de mes bottes, et je traversai cette cour puante pour me rendre, par une petite porte, au pied d'une échelle qui conduisait à l'étage supérieur. La société, que j'avais jugée nombreuse, par les mulets qu'on déchargeait dans la cour, l'était en effet beaucoup. Dans une grande et vaste salle se trouvait un feu où brûlait un arbre presque entier. La flamme montait le

long de la muraille, et allait sortir par un trou pratiqué au toit. Tout autour de ce feu étaient assis sur des pierres carrées, ou sur des rouleaux de bois, des muletiers, des moines, des contrebandiers, toujours appelés commerçants, des *féaux et amés* qui prenaient la fuite, et des femmes qui, pressées de se chauffer, n'avaient pas encore quitté leurs mantes noires. Il régnait là une parfaite égalité, et la place appartenait au premier occupant. Plusieurs rangs de voyageurs gelés attendaient leur tour. Dès que l'un de ceux qui étaient en première ligne commençait à sentir sa peau se brûler, il se retirait, et son serre-file prenait sa place. Heureusement mon guide s'était fait mon chargé d'affaires, et il eut soin d'occuper un siége pour me le transmettre ensuite. Je me trouvai bientôt assis auprès d'un chef de bande, dont la face me promettait beaucoup d'histoires curieuses, si je pouvais me faire entendre, et surtout accueillir de sa fierté castillane. Il avait un grand manteau roulé en bandoulière autour du corps ; une ceinture de cuir où ne pendait plus de sabre. Mais en revanche, je voyais un manche grossier sortir de la poche de son pantalon. Il venait de brûler une pipe, et portant la main à cette poche, il en sortit un instrument d'une longueur extrême qui se déployant tout-à-coup, me laissa voir un poignard déguisé en couteau. Il se servit de la pointe pour nettoyer le fourneau de sa pipe, et cette opération faite il regarda son arme un instant, et la retourna plusieurs fois avec complaisance, comme un homme qui contemple son dernier écu. Un brigadier de gendarmerie qui était là y porta la main aussitôt, en lui disant qu'il n'était pas permis d'entrer en armes sur le territoire français.

Eh bien ! dit l'autre, n'est-il pas permis de couper son tabac et son pain ?

Fort bien, reprit le brigadier ; mais il y a là plus qu'il ne faut pour couper du tabac et du pain.

Et les loups et les chiens, ne faut-il pas se défendre contre eux ?

Le guérillas disait cela avec une attitude indolente, mais si fière, que mon gendarme, habitué à demander des passeports, et non des poignards, n'osa pas insister. Il

y avait là un vieux sergent, le seul peut-être de son âge et de sa figure que j'aie rencontré dans notre armée, qui se serait, je crois, volontiers chargé de désarmer le guérillas. Il avait l'air de connaître beaucoup ces sortes de couteaux. Je l'entendis murmurer entre les dents et demander avec humeur si on venait en France pour y assassiner? Cependant la police ne le concernait pas; il s'en alla boire dans un coin, tandis que l'autre continua de fumer dans le sien; et ils se séparèrent ainsi comme deux dogues d'égale force, qui s'éloignent en grondant.

Je me rapprochai de la table où buvait le vieux sergent. La face de ce brave homme s'éclaircit tout-à-coup; il m'offrit franchement à boire, et de suite me demanda, avec étonnement, ce que je faisais au milieu de ce monde. Mon pauvre monsieur, me dit-il, je vous plains; vous mangerez mal, vous passerez une mauvaise nuit, et vous ferez demain un plus mauvais voyage encore. Pour nous, ajouta-t-il, ce n'est rien. Il y a un an que nous gardons ici ces Espagnols, qui font le diable chez eux, et qui viennent ensuite se mettre à l'abri chez nous. Il y en a un là! . . . .

Eh bien! mon ami, qu'en pensez vous?

Ce que j'en pense, c'est qu'il est aussi vieux au service que moi, et que ce couteau à tué plus de Français qu'il n'a coupé de tabac.

Et comment devinez-vous cela?

Pour Dieu, je les connais bien! je devine ces visages-là, moi, comme nos pêcheurs, en regardant l'horizon, devinent le mistral.

Vous êtes donc né sur les bords de la mer?

Eh oui, bon Dieu! Ma mère ouvre des huîtres à *Cette:* et quoique j'aie toujours couru les montagnes, je vous assure que ce brave homme aurait déjà pris une poignée de neige sur le Canigou, que je n'y aurais pas encore arraché une touffe d'herbe. Tenez, voyez moi ces pieds; il n'y a pas une chèvre qui les ait aussi fourchus. Et ce poignard! je parie qu'il a bu de notre sang à tous. Est-ce qu'une méchante arme comme celle-là devrait entrer en France? . . . . Si le brigadier voulait! . . . .

Vous la redoutez donc beaucoup?

Oh! mon bon monsieur, quand je la vois, je ne la crains pas, grâce à Dieu, mon briquet ne crains personne. Mais mon briquet ne peut aller que dans une main, et ce serpent de couteau passe d'une main dans l'autre; il vous voit quand vous ne le voyez pas, et il entre comme dans la mie de ce pain.

Vous vous êtes longtemps battu contre les guérillas; c'est une mauvaise guerre.

Mauvaise! on ne sait pas où elle est. Le chemin est toujours ouvert, il n'y a jamais d'ennemis devant; mais c'est derrière. . . . . Quand on veut seulement aller boire à un trou, ou couper du bois, il faut se garder de toutes les pierres. Tout-à-coup il en sort un de ces bons garçons que vous voyez là, et vous n'avez pas le temps de crier *vive l'empereur*, que vous êtes mort. Pardon, ajouta le bon sergent, vous savez que, quand nous nous battions contre ces gens-là, c'est *vive l'empereur* que l'on criait alors. Et lui, savez-vous, n'entendait pas que nous eussions peur. Dans la campagne d'Égypte . . . . . Vous vous souvenez, monsieur, de la campagne d'Égypte. . . . . ?

Pas tout-à-fait, car je n'y étais pas; mais j'en ai ouï parler.

Eh bien! je vais vous dire . . . . Les sabres de ces Turcs vous coupaient un homme comme ici nous faisons sauter la tête d'un petit sapin. Ces sabres nous faisaient peur d'abord; mais le général nous la fit passer bien vite. Il disait que nous étions des enfants. Cependant nous étions plus grands et plus vieux que lui; j'avais, moi, quatre ans de plus. Eh bien! il nous dit tant de choses, que nous n'eûmes plus peur. Cependant ces couteaux . . . .

Ne vous y a-t-il pas habitués?

Habitués! . . . . on dit bien plus; c'est que lui ne voulut plus revenir ici à cause de ça, et je vous demande, quand lui avait peur . . . . nous autres!!!

Croyez-vous, réellement, que Bonaparte ait eu peur de retourner en Espagne à cause des couteaux?

Ma foi, on l'a dit. Et puis, voyez-vous, il venait de se marier, et c'est fâcheux la première année d'un mariage, de venir faire cette guerre-là. Moi, j'ai cru plus d'une

fois ne plus revoir ma vieille mère. Tenez, monsieur, buvons un coup, ajouta ce brave homme; tout cela est bon à dire quand on n'y est plus. Et se retournant en même temps vers de jeunes soldats, avec lesquels il choqua le verre: Mes pauvres enfants, leur dit-il, Dieu vous préserve de l'Espagne!

On nous préparait le souper pendant cet intervalle. C'étaient des lambeaux de viande qu'on faisait griller à la flamme, et qui succédaient aux *spartilles* * pendues aux branches brûlantes. Je demandai des œufs, il n'y en avait pas: du beurre, pas davantage. Il fallut se résigner. Chacun s'empara de l'un de ces lambeaux brûlants, et, avec un petit flacon qui passait à la ronde, fit couler un peu de vin dans son gosier. Pendant le repas, on s'entretenait du voyage et de l'état du port. Chaque muletier donnait son avis.

Il fait froid.

Il fait du vent.

Il tombera de la neige.

On ne pourra pas passer.

Tenez, entendez-vous ce bruit qui se fait dans la montagne? . . . . Il y a de quoi être emportés tous. Nous ferons encore un déjeuner ici, demain.

Et un souper, ajoute un autre. Je m'adresse à l'un d'entre eux. Est-on retenu pour longtemps, lui dis-je, quand il fait mauvais?

Oh! me répondit-il, quelquefois une quinzaine de jours. Et, en disant cela, le plaisant regarde son voisin avec un sourire assez gai. Un autre me rassure en me disant que quinze jours c'est trop, mais qu'une semaine ce n'est pas impossible. Voyant que je ne gagnais rien à les interroger, je résolus de prendre du repos. Mais toutes les prophéties de mon vieux sergent s'accomplissaient, et les lits ne valaient pas mieux que le souper. Une partie des convives étaient déjà couchés autour de moi. Quelques-uns étaient sur des lits de planches dans certains enfoncements, d'autres sur des peaux de mouton. Le maître m'avait réservé sa couche, placée non loin du foyer. J'avoue qu'en la voyant je ne pus accepter son

* Kind of sandals or shoes.

obligeant sacrifice, et je demandai de la paille. De la paille, me dit-il, comme si j'avais été trop exigeant, elle a été donnée aux troupes, et nous n'avons plus que des feuilles sèches. Après ce dernier échec, je renonçai à faire des demandes nouvelles. Je me roulai dans mon carrick; je mis la tête sur un portemanteau, et j'essayai de dormir. Le bruit des mulets qui étaient placés au-dessous de nous et d'une cinquantaine de ces dormeurs qui soufflaient comme des phoques, m'empêcha de fermer l'œil, quoique je fusse très-fatigué. Le feu qui commençait à s'éteindre éclairait cependant encore un peu la scène. Je voyais, d'un côté un douanier espagnol, qui, ayant servi sous la régence, fuyait avec elle, et se retirait avec une assez jolie femme de la vallée d'Arán. Les deux époux étaient roulés dans un même manteau bleu. Non loin, de jeunes Aragonais, étudiants en théologie, étaient recouverts de soutanelles noires, et un gros curé soulevait avec son ventre une grande couverture de laine qui sert à envelopper la charge des mulets. Enfin, ça et là, des muletiers, des contrebandiers, des insurgés fugitifs se roulaient ensemble, se heurtaient dans leur dur sommeil, et poussaient de gros soupirs à chaque ruade.

Le brigadier de gendarmerie dont j'ai déjà parlé ne s'était pas encore retiré, et il fumait sa pipe au coin du feu. Je me levai, et j'allai m'asseoir à ses côtés. En me déplaçant j'aperçus l'Espagnol dont il s'était agi à propos du couteau, qui avait étendu ses gros membres à terre et appuyé sa tête contre un rouleau de bois. Ce magnifique bandit, comme l'*Endymion* éclairé par un rayon de la lune, recevait la lueur rougeâtre du feu. Il dormait profondément. Je remarquais surtout ses grands yeux fermés, sa bouche entr'ouverte, ses longs cheveux épars confusément autour de son cou. Malgré son costume grossier, je n'ai pas vu de plus beau modèle d'homme. Quel dommage, me disais-je, que la civilisation ne vienne pas éclairer et développer une vie si puissante!

Que dites-vous de cette société? me demanda le gendarme. Et sans me donner le temps de lui répondre. Il faut, ajouta-t-il, que vous ayez bien affaire pour être ici; et quant à moi, il faut bien que j'y sois obligé par mon

métier pour y rester. J'ai gardé toutes les côtes de France, tous les défilés des Alpes ; j'ai fait le service en Italie même, pendant le blocus ; je vous assure que je n'ai pas vu encore de contrebandiers tels que ceux de la vallée de Carol. Tenez (en me montrant l'honorable galerie), voilà des gens qui connaissent les moindres trous de la montagne, et qui passent là où ni vous ni moi n'oserions jamais aller. Et quelle contrebande croyez-vous qu'ils passent ? . . . . Dans le Jura, près Genève, les montagnards portent des bijoux, des montres, et c'est si petit qu'il est naturel de ne pas s'en apercevoir. Mais ceux-ci font simplement la contrebande . . . . De quoi ? diriez-vous ! Des laines . . . et nous ne pouvons presque jamais nous en aviser. Ils gravissent en effet les montagnes du côté du midi, et, quand ils sont au sommet, ils précipitent les balles qui roulent au nord, et que d'autres reçoivent et transportent à travers les défilés, dans les pays de plaine. Nous avons beau les surveiller, ils nous échappent toujours. C'est bien autre chose pour le sucre et le café. Oh ! pour ces marchandises, il les font passer comme les dames, dans les ports de mer, font passer la vanille dans leur sac. Ils forment un peuple indocile, méchant, que nous avons la plus grande peine à contenir ; qui n'est ni français, ni espagnol, et qui n'aime qu'une chose, c'est le renchérissement des denrées.

---

# SOULIÉ.

**Melchior-Frédéric Soulié**, l'un de nos plus célèbres romanciers, est né à Foix (Ariége) en 1800. Nous avons de cet écrivain une foule de romans, dont la plupart jouissent d'une réputation bien méritée. On remarque entre autres, *Le Maître d'École*, *Les Forgerons*, *Les Quatre Époques*, les *Mémoires du Diable*, etc.

## LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

Je dis que l'intérieur du marchand de nouveautés est la première et la plus éclatante représentation de notre esprit social. Tout en montre et rien ou presque rien en boutique. En effet, si je remonte le boulevart, et que j'examine ces magasins drapés de cachemires, de foulards, de sacarillas, de chalis, de satins, de mérinos fantastiques, où se trouvent mêlés des châles, des ridicules, des écharpes, des bas de soie, des mouchoirs de poche, des bonnets; il me semble voir l'emblème vivant de nos hommes d'état, parlant avec éclat de tout, beaux-arts, politique, commerce, finances, drames, chemins de fer, guerre et garde nationale. Attiré par le pimpant de tant de belles marchandises, vous entrez au magasin dont je parle, espérant, derrière cette parade étincelante d'étoffes, un magnifique assortiment de toutes choses. Vaine croyance! si quelque chose vous a plu il faut le décrocher de la montre: tout est là, les rayons ne gardent que le vieux, l'usé, le commun. De même si, épris de la faconde universelle d'un tribun ministériel, vous courez à lui pour sonder quelque idée qu'il vous a paru avoir: peine inutile! vous avez tout vu, tout entendu, il devient marchand de nouveautés, il décroche quelque phrase de son dernier discours aux deux chambres, et vous l'offre dans son cabinet: après la surface, le vide; tout est aux carreaux.

N'importe, voyons toujours. Avec un public aussi exigeant qu'une femme de commissaire priseur, qui pour

acheter une robe de trente-six francs se fait déployer pour dix mille francs d'étoffes, adoptons la patience de ces pauvres et admirables commis qui usent une vigueur personnelle fort honorable à tirer les étoffes de leurs rayons et à en développer les coupons, et un talent de paroles passablement académique à persuader que tout ce qu'ils étalent est du dernier goût, supérieurement porté, bon teint et du meilleur usage (si j'ai dit *académique*, c'est parce qu'ils répètent toujours la même chose), et faisons passer devant les yeux du lecteur toutes les richesses du marchand de nouveautés. Mais afin de ne le point fatiguer de courses inutiles, et le promener du *Gagne-Petit** de la porte Saint Antoine jusqu'aux *Trois-Quartiers* de la Madeleine, posons-nous au centre et arrêtons-nous rue de Choiseul, chez Delille. Le marchand de nouveautés y est résumé sous tous ses rapports dispersés ailleurs dans les mille magasins de la capitale, plus la pompe suprême des galeries de Delille.

Nous voici chez Delille, nous sommes dans l'hôtel Choiseul, dans l'hôtel où vécut le hautain ministre de Louis XV, où mourut la tontine Lafarge, et où végéta la Société royale des bonnes-lettres.

Pour bien comprendre la distribution de ces magasins, il ne faudrait rien moins qu'un plan comme pour les romans de Scott. Nous qui ne vendons pas de gravures à propos de livres, nous allons y suppléer. Imaginez-vous un parallélogramme dont trois côtés sont fermés, le plus long par une suite de salons ouverts sur un jardin, les deux autres par deux galeries splendides. Le quatrième côté est une grille en fer qui longe la rue de Choiseul, et qui donne vue sur un jardin et les magasins qui l'entourent. Nous entrons par la galerie du Nord. C'est ici comme dans toutes choses grandement et sérieusement arrangées, comme dans un spectacle bien ordonné; le fretin d'abord, la petite pièce en premier. Puis ce sera comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. La petite pièce ce sont les toiles imprimées, les indiennes qui à deux pas vous font douter si c'est la soie ou le coton qui resplendit à vos yeux des couleurs

* Noms de Magasins à Paris.

les plus tranchées; après les indiennes, toujours dans la même galerie, voici venir les toiles blanches, les calicots, la mousseline, les batistes; dans ce rayon, Tarare a vaincu la Suisse; plus loin, Saint-Quentin lutte avec Manchester.

Cette honnête galerie finit à cet endroit. Jetons-lui un regard de regret, nous allons mettre un pas dans le vice, un pied dans la séduction. Robes d'indienne et d'organdi, toile à draps et à chemises, simples mousselines, gracieuses et économiques parures, adieu! Ma bourse se serre d'effroi, voici ma femme qui entre dans une enfilade de vastes salons, où une multitude de messieurs aunent en trois coups de main: à celui-ci ses appointements d'un mois, à cet autre un terme de sa location, à ce joufflu sa prime fin du mois, à ce maigre ses honoraires d'un testament.

Cher ami, que dis-tu de ce manteau?

Puh, chère amie, puh!

Pardon, monsieur, ceci est du mérinos croisé imprimé, c'est une disposition nouvelle et qui n'appartient qu'à la maison de Monsieur Delille.

Au fait, cher ami, c'est joli.

Puh, chère amie, puh!

Nous avons beaucoup mieux, monsieur. Voici, madame, quelque chose d'excellent, satin de Ségovie sans envers. Approchez, monsieur; d'un côté, un semé de fleurs, de l'autre des colonnes en rayures; cela ne se double pas et tient très chaud. Ceci est l'invention de M. Delille, vous n'en trouverez ailleurs que mauvaises imitations.

Ah! cher ami, ceci est ravissant, n'est-ce pas?

Puh, chère amie, puhuhu!

Nous pouvons montrer à madame les pouts-de-soie brodés, brochés et satinés, et par-dessus tout les tissus foulards de l'Inde imprimés pour manteau, c'est la fureur de cette année. Voyez, madame, en ceci comme en tout, les dessins sont la propriété de la maison Delille, et nulle part vous ne verrez ces dispositions ravissantes.

Ah! pour cette fois, cher ami, je pense . . . .

Puhuhu! puhuhu! chère amie.

Ne trouves-tu pas celui-là adorable?

Ouh, ouh, ouh . . . . je n'aime pas les manteaux.

Il ne faut pas autre chose à monsieur? une robe de chambre pour madame, ou quelque chose du matin, très simple? Nous avons ici dans ce second salon des cachemiriennes, des bombasines, tissus de Pondicherry, de Sumatra et de Mysore, tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Et le bourreau pousse doucement ma femme qui entre, il lui offre une chaise, il s'empresse, il appelle ses collègues: il est très poli, l'insolent! Du reste, c'est M. Rey, de Paris, qui fait ces superbes tissus de Mysore et de Sumatra. C'est une indignité.

Que s'il arrive que par adresse vous échappiez à ce magasin, voici les serres d'un autre qui s'ouvrent à deux battants, et cette fois le puhuhu marital ne vous servira de rien. Que diable! l'hiver approche, et il faut bien à votre femme une robe de soie unie, satin ou gros de Naples, armure ou florence, levantine ou gros des Indes, que préférez vous? tout s'y trouve. Je vous défie d'inventer une étoffe qu'on ne vous jette à l'instant sur le comptoir, et qu'on ne vous déploie en brillantes et souples ondulations. Pour le coup, la partie est désespérée: le commis tient l'étoffe à la hauteur de l'aune mouvante suspendue au plancher par des tringles d'acier et de cuivre; gare, vous allez être auné. Allons, un effort d'esprit, une chose impossible. Bien, voilà.

Monsieur, je voudrais quelque chose de mieux.

Alors dans le salon suivant, s'il vous plaît. Montrez à monsieur les velours, les satins brochés, couleur sur couleurs, satins à fond uni avec bouquets de fleurs naturelles ou brodés en or; passez, monsieur, passez.

Et le commis des velours et des satins brodés, brochés, argentés, dorés, semés, diaprés, vous accroche à son tour, toujours poli, tentateur infâme, voué à la perte des maris et à la dessication des bourses. Rassurez-vous; ceci n'est pas votre affaire, des robes de cour, des satins unis avec des fleurs qu'on dirait vivantes, les unes disséminées en petits brins que vous ramasseriez volontiers, les autres réunies en bouquets qu'on est prêt à cueillir, toute la magnificence des étoffes des dix-septième et dix-huitième siècles. Vous admirez parce que cela est

beau, magnifique, surprenant, mais vous dites avec assurance :

Pardon, je voulais quelque chose pour l'hiver, quelque chose de simple, d'uni, de convenable.

Mais, cher ami, les manteaux ne vous ont pas semblé bien ?

Ah ! madame, nous avons les châles ; ils redeviennent très en faveur. Dans le salon suivant. Servez madame.

Et le commis du châle approche ! Spectre effrayant qui dépense en bloc, qu'on ne peut plus arrêter à l'aunage, qui ne procède que par sommes rondes : deux cents, trois cents, mille, deux mille, etc.

Voici, madame, qui sort de la fabrique de M. Gausseen, successeur de M. Lagorce.

M. Lagorce, quel espoir ! vous êtes homme d'esprit, c'est le cas de le montrer ; allons ; ferme !

Ah ! des cachemires français, c'est beau, c'est possible, mais ça manque de ce parfait moëlleux, de ce fluide soyeux du vrai cachemire ; merci, monsieur, merci.

Tu as raison, mon cher ami, quand on se décide à une pareille dépense il faut la faire complète. Un châle français de cinq cents francs, c'est trop cher, c'est une folie ; un cachemire des Indes pour quinze cents francs, c'est bien plus raisonnable, c'est une économie.

Alors, madame, par ici.

A ce moment vous comprenez bien que vous êtes perdu, ruiné, abîmé ; l'œil atone, la face blême, vous vous enfoncez en désespéré dans votre situation, et pour suivre jusqu'au bout la galerie de Delille et votre destinée, vous tournez à droite.

Non, monsieur, pas de ce côté, ce sont les mousselines imprimées, des articles d'été. Nous en aurons de ravissants au printemps, des dessins tout neufs exécutés sous la direction de M. Delille. Nous reviendrons dans la salle du fond si madame se décide pour une robe de soierie, madame en pourra juger l'effet aux flambeaux.

Comment aux flambeaux ! il est midi. Sans doute ; mais pour bien juger des reflets d'un satin ou d'un velours dans un salon, il faut les voir comme ils y paraîtront, et cette salle est éclairée comme une salle de

bal, de façon qu'on est sûr de la nuance qu'on choisit. Madame doit comprendre cela.

Très bien.

Et moi aussi très bien, dites-vous en vous-même, et voici qui vaut la peine qu'on y réfléchisse. En effet, ceci ne passe-t-il pas les bornes des moyens tentateurs? N'y a-t-il pas abus? N'en pourrait-on pas toucher deux mots à M. Gisquet ou M. Persil?

Pendant que vous faites ces réflexions, le commis mène adroitement votre femme par un petit escalier, et chemin faisant il lui raconte comme quoi on introduit en fraude les cachemires des Indes, et comme quoi M. Delille entretient un commis à Bombay pour faire changer la vieille façon des cachemiriennes et la mieux assortir à nos goûts. Comprenez-vous qu'il y a un homme à Bombay qui conspire contre votre repos? Mon Dieu, que l'univers est petit!

Allons! monsieur, vous voilà arrivé au premier étage, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise, ce ne sont plus les chaises gothiques du rez-de-chaussée; voici un canapé, un divan, un fauteuil à la Voltaire. Il n'y a plus ici de rayons de bois, jaunes, rouges, bleus, en boîte, en registre, de toutes formes, ce ne sont plus les comptoirs de chêne que vous avez quittés. De magnifiques armoires d'acajou, des glaces, des dorures, des tentures splendides. C'est anéantissant: votre gosier est sec, vous manquez de salive comme un acteur à son début, vous ne pouvez parler, et pendant votre léthargie votre femme conclut un marché de deux mille francs. Deux mille francs, entendez-vous? voilà ce que coûte votre puhuhu du premier salon, mons mari, mons provincial. Ceci n'est point la fable du héron qui, après avoir dédaigné la carpe et le brochet, soupe d'une grenouille: vous, mon camarade, vous, il faut souper de cachemire, s'il vous reste de quoi souper.

Voilà ce que vous êtes exposé à voir, vous, public: voilà aussi tout ce que vous verrez.

Si je n'étais pas si pressé, je vous ferais bien monter au second étage, et ce que vous avez vu en bas, en pièces, en coupons, en détail, livré au ciseau et à l'aunage, je vous le montrerais là en monceaux, en montagnes, tout prêt à s'épandre dans la province. Là aussi je vous montrerais quel-

que chose qui ne descendra que demain et qui ira se pavaner à côté de cette infâme salle aux flambeaux. Ce sont les frivolités du bal, c'est le bal tout entier, les blondes, les mousselines brodées d'or, lamées, étincelantes, aëriennes, les écharpes de chine dont la broderie inimitable est également belle des deux côtés; mais je vous fais grâce. Adieu, Monsieur Delille, bonsoir, Monsieur Delille, vous êtes un homme fort capable, vous avez agrandi notre commerce, vous êtes quelque chose dans l'état, vous faites vivre des milliers de personnes, ce qui compense celles qui se ruinent dans vos magasins; vous êtes le premier commerçant du monde dans votre genre; votre établissement honore la France, vous n'aurez pas la croix d'honneur. Je suis votre serviteur.

Puis M. Guebin vous reconduit jusqu'à la porte. M. Guebin est un homme d'esprit, de bonnes manières, qui fait les honneurs des magasins Delille. Il dirige ceux qui vendent, surveille la complaisance des commis, voit tout, mène tout, c'est comme un ministre.

---

## LES QUATRE HENRI.

Un soir comme la pluie tombait à flots, on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germain, entendit frapper à sa porte; elle ouvrit, et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. A la clarté d'une lampe fumeuse, elle vit que c'était un jeune gentilhomme. La personne disait la jeunesse, l'habit disait la qualité. La vieille femme alluma du feu, et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est comme un cœur du même âge, très-avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une bribe de fromage et un morceau de pain noir sortit de la huche: c'était toute la provision de la vieille.

"Je n'ai rien de plus," dit-elle au jeune gentilhomme, "voilà ce que me laissent à offrir aux pauvres voyageurs

la dîme, la taille, les aides, la gabelle, le souquet, l'arrière souquet; sans compter que les manants d'alentour me disent sorcière et vouée au diable, pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ."

"C'est, ma foi, bien dur," dit le gentilhomme, "et si je devenais jamais roi de France, je supprimerais les impôts et ferais instruire le peuple."

"Dieu vous entende!" répondit la vieille. A ce mot, le gentilhomme s'approcha de la table pour manger; mais au même instant un nouveau coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

"C'est vous, Henri," dit l'un. "Oui, Henri," dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient d'une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée."

"La vieille," dit le second venu, "n'as-tu pas autre chose à nous donner?"

"Rien," répondit-elle.

"Alors," dit-il, "nous allons partager."

Le premier Henri fit la grimace; mais, regardant l'œil résolu et la prestance nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine: "Partageons donc!"

Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa dire: "Partageons de peur qu'il ne prenne tout."

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière: c'était encore un gentilhomme, encore un Henri. La vieille se mit à les considérer avec surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée à côté. Le troisième Henri sourit.

"Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper," dit-il; "je puis attendre, j'ai l'estomac bon."

"Le souper," dit le premier Henri, "appartient de droit au premier occupant."

"Le souper," dit le second, "appartient à qui sait mieux le défendre."

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement: "Peut-être appartient-il à celui qui sait mieux le conquérir."

Ces paroles furent à peine dites que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé, un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. A l'aspect des épées nues, il tire la sienne, se met du côté le plus faible et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe, s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelque temps, puis s'affaiblit graduellement, et finit par cesser tout à fait. Alors la vieille se hasarde de sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, avec chacun une blessure. Elle les examine: la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent: "Allons, soupons de bon accord et sans rancune."

Mais lorsqu'il fallut trouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté, la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux fauves sur les quatre jeunes gens.

"Qu'as-tu à nous regarder?" dit le premier Henri, que ce regard troublait.

"Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts," répondit la vieille.

Le second Henri lui commanda durement de les lui révéler, les deux derniers l'y engagèrent en riant. La vieille répondit: "Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane, vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous a offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et

appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France ; comme vous avez été blessés tous quatre dans l'ombre, vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente."

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher de rire de la prédiction de la vieille.

Ces quatre gentilshommes étaient les quatre héros de la Ligue, deux comme ses chefs, et deux comme ses ennemis :

Henri de Condé, empoisonné à Saint-Jean-d'Angely par sa femme.

Henri de Guise, assassiné à Blois par les quarante-cinq.

Henri de Valois (Henri III) assassiné par Jacques Clément à Saint-Cloud.

Henri de Bourbon (Henri IV) assassiné à Paris par Ravaillac.

---

## VICTOR HUGO.

Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie française, l'un des plus grands poètes de l'époque, est né à Besançon en 1802. A l'âge de quatorze ans il publia plusieurs pièces de vers où se révéla le talent du poète. Il est considéré comme le chef de la nouvelle école, dite *romantique*.

Nous devons à la plume de cet auteur, une foule de compositions en vers, admirables de poésie et de style. On remarque surtout *les Feuilles d'automne, les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures*, et plusieurs drames, tels que : *Hernani, Cromwell, Marion de Lorme, Marie Tudor, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Angelo*, et *Ruy Blas*. Outre ces poésies, il a publié plusieurs romans, parmi lesquels on remarque *Hans d'Islande, Bug-Jargal, Le dernier jour d'un condamné*, et *Notre-Dame de Paris*, sublime épopée du moyen âge. A la révolution de 1848 M. Victor Hugo fut élu député à l'Assemblée nationale.

## PARIS AU XVe SIÈCLE;

### SON ACCROISSEMENT SUCCESSIF.

Le Paris d'il y a trois cent cinquante ans, le Paris du quinzième siècle était déjà une ville géante. Nous nous trompons en général, nous autres Parisiens, sur le terrain

que nous croyons avoir gagné. Paris, depuis Louis XI, ne s'est pas accru de beaucoup plus d'un tiers. Il a, certes, bien plus perdu en beauté qu'il n'a gagné en grandeur.

Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité qui a la forme d'un berceau. La grève de cette île fut sa première enceinte, la Seine son premier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts, l'un au nord, l'autre au midi, et deux têtes de ponts, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses : le Grand-Châtelet sur la rive droite, le Petit-Châtelet sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau. Alors, au-delà du grand, au-delà du Petit-Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture il restait encore au siècle dernier quelques vestiges ; aujourd'hui il n'en reste que le souvenir et çà et là une tradition, la porte Baudets ou Baudoyer, *porta Bagauda.* Peu-à-peu, le flot des maisons toujours poussé du cœur de la ville au-dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin, comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes ; elles mettent étages sur étages ; elles montent les unes sur les autres ; elle jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par-dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit ; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par-dessus le mur de Philippe-Auguste, et s'éparpillent joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès mil trois cent soixante-sept, la ville se répand tellement dans le faubourg qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue

perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple; des puits de civilisation pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du quinzième siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au seizième, il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville; tant une ville neuve s'épaissit déjà au dehors! Ainsi, dès le quinzième siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles qui, du temps de Julien l'Apostat, étaient, pour ainsi dire, en germe dans le Grand-Châtelet et le Petit-Châtelet. La puissante ville avait fait craquer successivement ses quatre ceintures de murs, comme un enfant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI, on voyait, par places, percer dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme les archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.

Au quinzième siècle, Paris était encore divisé en trois villes tout à fait distinctes et séparées, ayant chacune leur physionomie, leur spécialité, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs privilèges, leur histoire : la Cité, l'Université, la Ville. La Cité, qui occupait l'île, était la plus ancienne, la moindre et la mère des deux autres, resserrée entre elles (qu'on nous passe la comparaison) comme une petite vieille entre deux grandes belles filles. L'Université couvrait la rive gauche de la Seine, depuis la Tournelle jusqu'à la tour de Nesle, points qui correspondent, dans le Paris d'aujourd'hui, l'un à la Halle-aux-Vins, l'autre à la Monnaie. Son enceinte échancrait assez largement cette campagne où Julien avait bâti ses thermes. La montagne de Sainte-Geneviève y était enfermée. Le point

culminant de cette courbe de murailles était la porte Papale, c'est-a-dire, à peu près l'emplacement actuel du Panthéon. La Ville, qui était le plus grand des trois morceaux de Paris, avait la rive droite. Son quai, rompu toutefois ou interrompu en plusieurs endroits, courait le long de la Seine, de la tour de Billy à la tour du Bois, c'est-à-dire de l'endroit où est aujourd'hui le Grenier-d'Abondance à l'endroit où sont aujourd'hui les Tuileries. Ces quatre points, où la Seine coupait l'enceinte de la capitale, la Tournelle et la tour de Nesle à gauche, la tour de Billy, et la tour du Bois à droite, s'appelaient par excellence *les quatre tours de Paris*. La ville entrait dans les terres plus profondément encore que l'Université. Le point culminant de la clôture de la Ville (celle de Charles V) était aux portes Saint-Denis et Saint-Martin, dont l'emplacement n'a pas changé. . . . . .

Depuis, la grande ville à été se deformant de jour en jour. Le Paris gothique, sous lequel s'effaçait le Paris roman, s'est effacé à son tour; mais peut-on dire quel Paris l'a remplacé?

Il y a le Paris de Catherine de Médicis, aux Tuileries; le Paris de Henri II, à l'Hôtel-de-Ville: deux édifices encore d'un grand goût; le Paris de Henri IV, à la place Royale: façades de briques à coins de pierre et à toits d'ardoise, des maisons tricolores; le Paris de Louis XIII, au Val-de-Grâce: une architecture écrasée et trapue, des voûtes en anse de panier, je ne sais quoi de ventru dans la colonne et de bossu dans le dôme; le Paris de Louis XIV, aux Invalides: grand, riche, doré et froid; le Paris de Louis XV, à Saint-Sulpice; des volutes, des nœuds de rubans, de nuages, des vermicelles et des chicorées, le tout en pierre: le Paris de Louis XVI, au Panthéon, Saint-Pierre de Rome mal copié; le Paris de la république, à l'école de Médecine: un pauvre goût grec et romain, qui ressemble au Colisée ou au Parthénon comme la constitution de l'an III aux lois de Minos; on l'appelle en architecture *le goût messidor;* le Paris de Napoléon, à la place Vendôme: celui-là est sublime, une colonne de bronze faite avec des c nons; le Paris de la restauration, à la Bourse: une col nnade fort blanche supportant

une frise fort lisse : le tout est carré et a coûté vingt millions.

Si admirable que vous semble le Paris d'à présent, refaites le Paris du quinzième siècle, reconstruisez-le dans votre pensée ; regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours et de clochers ; répandez au milieu de l'immense ville, déchirez à la pointe des îles, plissez aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaques vertes et jaunes, plus changeante qu'une robe de serpent ; détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris ; faites-en flotter le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à ses innombrables cheminées ; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices ; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours ; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant. Et puis, comparez.

Et si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière ; et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout-à-coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin ; puis, peu-à-peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte,

ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au-delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point ur chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries. Vous y pouvez suivre le dialogue, tour-à-tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon ; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre ; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui ont trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. — Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle, la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor, grave et lointain, des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de

trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête. *Notre-Dame de Paris.*

---

# MERRIMÉE.

Prosper Merrimée, membre de l'Académie française, et inspecteur des monuments de France, est né à Paris en 1802. Il se destina d'abord au barreau qu'il quitta ensuite pour les lettres.

Nous avons de lui *la Jacquerie*, peinture charmante des mœurs féodales; la *Chronique de Charles IX*, roman historique plein d'intérêt; des *Études sur l'histoire romaine* et plusieurs *nouvelles* charmantes, telles que *Colomba*, *Matéo*, etc.

## SIÉGE DE LA ROCHELLE SOUS CHARLES IX.

La Rochelle, dont presque tous les habitants professaient la religion réformée, était alors comme la capitale des provinces du Midi, et le plus ferme boulevard du parti protestant. Un commerce étendu avec l'Angleterre et l'Espagne y avait introduit des richesses considérables, et cet esprit d'indépendance qu'elles font naître et qu'elles soutiennent. Les bourgeois, pêcheurs ou matelots, souvent corsaires, familiarisés de bonne heure avec les dangers d'une vie aventureuse, possédaient une énergie qui leur tenait lieu de discipline et d'habitude de la guerre. Aussi à la nouvelle du massacre du 24 août (la St Barthélemy), loin de sentir cette résignation stupide qui s'était emparée de la plupart des protestants, et les avaient fait désespérer de leur cause, les Rochelois furent animés de ce courage actif et redoutable que donne quelquefois le désespoir. D'un commun accord, ils résolurent de subir les dernières

extrémités, plutôt que d'ouvrir leurs portes à un ennemi qui venait de leur donner une preuve aussi éclatante de sa mauvaise foi et de sa perfidie. Tandis que les ministres entretenaient ce zèle par leurs discours fanatiques, femmes, enfants, vieillards, travaillaient à l'envie à réparer les anciennes fortifications, à en élever de nouvelles. On ramassait des vivres et des armes, on équipait des barques et des navires, enfin, on ne perdait pas un moment pour organiser et préparer tous les moyens de défense dont la ville était susceptible. Plusieurs gentilshommes échappés au massacre se joignirent aux Rochelois, et par le tableau qu'ils faisaient des crimes de la Saint-Barthélemy, donnaient du courage aux plus timides. Pour des hommes sauvés d'une mort qui semblait certaine, la guerre et ses hasards étaient comme un vent légèr est pour des matelots qui viennent d'échapper à une tempête. Mergy et son compagnon furent du nombre de ces réfugiés qui vinrent grossir les rangs des défenseurs de la Rochelle.

La cour de Paris, alarmée de ces préparatifs, se repentit de ne pas les avoir prévenus. Le maréchal de Biron s'approcha de la Rochelle, porteur de propositions d'accommodement. Le roi avait quelques raisons d'espérer que le choix de Biron serait agréable aux Rochelois; car ce maréchal, loin de prendre part aux massacres de la Saint-Barthélemy, avait sauvé plusieurs protestants de marque, et même avait pointé les canons de l'arsenal, qu'il commandait, contre les assassins qui portaient les enseignes royales. Il ne demandait que d'être reçu dans la ville, et d'y être reconnu en qualité de gouverneur pour le roi, promettant de respecter les priviléges et les franchises des habitants, et de leur laisser le libre exercice de leur religion. Mais après l'assassinat de soixante mille protestants, pouvait-on croire encore aux promesses de Charles IX? D'ailleurs, pendant le cours même des négociations, les massacres continuaient à Bordeaux; les soldats de Biron pillaient le territoire de la Rochelle, et une flotte royale arrêtait les bâtiments marchands et bloquait le port.

Les Rochelois refusèrent de recevoir Biron, et répondirent qu'ils ne pourraient traiter avec le roi tant

qu'il serait captif des Guises, soit qu'ils crussent ces derniers les seuls auteurs des maux que souffrait le calvinisme, soit que par cette fiction, souvent répétée, ils voulussent rassurer la conscience de ceux qui auraient cru que la fidélité à leur roi devait l'emporter sur les intérêts de leur religion. Dès lors il n'y eut plus moyen de s'entendre. Le roi s'avisa d'un autre négociateur, et ce fut La Noue qu'il envoya. La Noue, surnommé *Bras-de-fer*, à cause d'un bras postiche, par lequel il avait remplacé celui qu'il avait perdu dans un combat, était un calviniste zélé, qui, dans les dernières guerres civiles, avait fait preuve d'un grand courage et de talents militaires. L'amiral, dont il était l'ami, n'avait pas eu de lieutenant plus habile et plus dévoué. Au moment de la Saint-Barthélemy, il était dans les Pays-Bas, dirigeant les bandes sans discipline des Flamands insurgés contre la puissance espagnole. Trahi par la fortune, il avait été contraint de se rendre au duc d'Alba, qui l'avait assez bien traité. Depuis, et lorsque tant de sang versé eut excité quelques remords, Charles IX le réclama, et contre toute attente, le reçut avec la plus grande affabilité. Ce prince, extrême en tout, accablait de caresses un protestant, et venait d'en faire égorger cent mille. Une espèce de fatalité semblait protéger le destin de La Noue; déjà dans la troisième guerre civile, il avait été fait prisonnier, d'abord à Jarnac, puis à Montcontour, et toujours relâché sans rançon par le frère du roi,* malgré les instances d'une partie de ses capitaines, qui le pressaient de sacrifier un homme trop dangereux pour être épargné et trop honnête pour être séduit. Charles pensa que La Noue se souviendrait de sa clémence, et il le chargea d'exhorter les Rochelois à la soumission. La Noue accepta, mais à condition que le roi n'exigerait rien de lui qui fut incompatible avec son honneur. Il partit, accompagné d'un prêtre italien qui devait le surveiller. D'abord il éprouva la mortification de s'apercevoir qu'on se défiait de lui. Il ne put être admis dans la Rochelle, mais on lui assigna pour lieu d'entrevue un petit village des environs. Ce fut à Tadon qu'il rencontra les dé-

* Le duc d'Anjou, depuis Henri III.

putés de la Rochelle. Il les connaissait tous comme l'on connaît de vieux compagnons d'armes ; mais à son aspect pas un seul ne lui tendit une main amie ; pas un seul ne parut le connaître ; il se nomma et exposa les propositions du roi. La substance de son discours était : Fiez-vous aux promesses du roi ; la guerre civile est le pire des maux. Le maire de la Rochelle répondit avec un sourire amer : Nous voyons bien un homme qui ressemble à La Noue, mais La Noue n'aurait pas proposé à ses frères de se soumettre à des assassins. La Noue aimait feu M. l'amiral, et il aurait voulu le venger plutôt que de traiter avec ses meurtriers. Non, vous n'êtes point La Noue.

Le malheureux ambassadeur que ces reproches perçaient jusqu'à l'âme, rappela les services qu'il avait rendus à la cause des calvinistes, montra son bras mutilé, et protesta de son dévouement à sa religion. Peu-à-peu la méfiance des Rochelois se dissipa ; leurs portes s'ouvrirent pour La Noue ; ils lui montrèrent leurs ressources, et le pressèrent même de se mettre à leur tête. L'offre était bien tentante pour un vieux soldat. Le serment fait à Charles avait été prêté à une condition que l'on pouvait interpréter suivant sa conscience. La Noue espéra qu'en se mettant à la tête des Rochelois il serait plus à même de les ramener à des dispositions pacifiques ; il crut qu'il pourrait en même temps concilier la fidélité jurée à son roi et celle qu'il devait à sa religion. Il se trompait.

Une armée royale, vint attaquer la Rochelle : La Noue conduisait toutes les sorties, tuait bon nombre de catholiques ; puis, rentré dans la ville, exhortait les habitants à faire la paix. Qu'arriva-t-il ? Les catholiques criaient qu'il avait manqué de parole au roi ; les protestants l'accusaient de les trahir. Dans cette position, La Noue, abreuvé de dégoûts, cherchait à se faire tuer en s'exposant vingt fois par jour.

Les assiégés venaient de faire une sortie assez heureuse, contre les ouvrages avancés de l'armée catholique. Ils avaient comblé plusieurs toises de tranchées, culbuté des gabions, et tué une centaine de soldats. Le détachement qui avait remporté cet avantage rentrait dans la

ville par la porte de Tadon. D'abord, marchait le capitaine Dietrich, avec une compagnie d'arquebusiers, tous le visage échauffé, haletants et demandant à boire, marque certaine qu'ils ne s'étaient pas épargnés. Venait ensuite une grosse troupe de bourgeois, parmi lesquels on remarquait plusieurs femmes qui paraissaient avoir pris part au combat. Suivait une quarantaine de prisonniers, la plupart couverts de blessures, et placés entre deux files de soldats, qui avaient beaucoup de peine à les défendre de la fureur du peuple rassemblé sur leur passage. Environ vingt cavaliers formaient l'arrière-garde. La Noue à qui Mergy servait d'aide-de-camp, marchait le dernier. Sa cuirasse avait été faussée par une balle, et son cheval était blessé en deux endroits. De sa main gauche, il tenait encore un pistolet déchargé, et au moyen d'un crochet qui sortait au lieu de main de son brassard droit, il gouvernait la bride de son cheval.

Laissez passer les prisonniers, mes amis, s'écriait-il à tous moments. Soyez humains, bons Rochelois : ils sont blessés, ils ne peuvent plus se défendre, ils ne sont plus ennemis.

Mais la canaille lui répondit par des vociférations sauvages : Au gibet les papistes ! à la potence ! et vive La Noue !

Mergy et les cavaliers, en distribuant à propos quelques coups du bois de leurs lances, ajoutèrent à l'effet des recommandations généreuses de leur capitaine. Les prisonniers furent enfin conduits dans la prison de ville, et placés sous bonne garde dans un endroit où ils n'avaient rien à craindre des fureurs de la populace. Le détachement se dispersa dans la ville, et La Noue, accompagné de quelques gentilshommes seulement, mit pied à terre devant l'hôtel-de-ville, au moment où le maire en sortait suivi de plusieurs bourgeois.

Eh bien, vaillant La Noue ! dit le maire en lui tendant la main, vous venez de montrer à ces massacreurs que tous les braves ne sont pas morts avec M. l'amiral. — L'affaire à tourné assez heureusement, monsieur, répondit La Noue avec modestie. Nous n'avons eu que cinq morts, et peu de blessés. — Puisque vous conduisiez la sortie, M. de La Noue, reprit le maire, d'avance nous

étions sûrs du succès. — C'est Dieu qui donne et qui ôte la victoire à son gré, dit La Noue d'une voix calme, et ce n'est que lui qu'il faut remercier des succès de la guerre. Puis se tournant vers le maire, je vous prie, monsieur, de me procurer cent cinquante volontaires parmi les habitants, car je voudrais faire demain une sortie à la pointe du jour, au moment où les soldats qui ont passé la nuit dans les tranchées sont encore tout engourdis par le froid, comme les ours que l'on attaque au dégel. J'ai remarqué que des gens qui ont dormi sous un toit ont bon marché le matin de ceux qui viennent de passer la nuit à la belle étoile. M. de Mergy, si vous n'êtes pas trop pressé pour dîner, voulez-vous faire un tour avec moi au bastion de l'Évangile? Je voudrais voir où en sont les travaux de l'ennemi.

Il salua le maire, et s'appuyant sur l'épaule du jeune homme, il se dirigea vers le bastion. Ils y entrèrent un instant après qu'un coup de canon venait d'y blesser mortellement deux hommes. Les pierres étaient toutes teintes de sang, et l'un de ces malheureux criait à ses camarades de l'achever. La Noue, le coude appuyé sur le parapet, regarda quelque temps en silence les travaux des assiégeants, puis se tournant vers Mergy : C'est une horrible chose que la guerre, dit-il. Mais une guerre civile! . . . Ce boulet a été mis dans un canon français; c'est un Français qui a pointé le canon, et qui vient d'y mettre le feu; et ce sont deux Français que ce boulet a tués. Encore n'est-ce rien que de donner la mort à un demi-mille de distance; mais M. de Mergy, quand il faut plonger son épée dans le corps d'un homme qui vous crie grâce dans votre langue! . . . . . Et cependant nous venons de faire cela, ce matin même.—Ah! monsieur, si vous aviez vu les massacres du vingt-quatre août! Si vous aviez passé la Seine quand elle était rouge, et qu'elle portait plus de cadavres qu'elle ne charrie de glaçons après une débâcle, vous éprouveriez peu de pitié pour les hommes que nous combattons. Pour moi, tout papiste est un massacreur. . . . . .—Ne calomniez pas votre pays. Dans cette armée qui nous assiége, il y a bien peu de ces monstres dont vous parlez. Les soldats sont des paysans français qui ont quitté leur charrue pour gagner

la paye du roi ; et les gentilshommes et les capitaines se battent parce qu'ils ont prêté serment de fidélité au roi. Ils ont raison peut-être, et nous . . . . . nous sommes des rebelles.—Rebelles ! Notre cause est juste. Nous combattons pour notre religion et pour notre vie.—A ce que je vois, vous avez peu de scrupules ; vous êtes heureux, M. de Mergy ? Et le vieux guerrier soupira profondément.

Une pluie fine et froide, qui était tombée sans interruption pendant toute la nuit, venait enfin de cesser, au moment où le jour naissant s'annonçait dans le ciel par une lumière blafarde du côté de l'Orient. Elle perçait avec peine un brouillard lourd et rasant la terre, que le vent déplaçait ça et là, en y faisant comme de larges trouées ; mais ces flocons grisâtres se réunissaient bientôt, comme les vagues séparées par un navire retombent et remplissent le sillage qu'il vient de tracer. La campagne, couverte de cette vapeur épaisse, que perçaient les cimes de quelques arbres, ressemblait à une vaste inondation. Dans la ville, la lumière incertaine du matin, mêlée à la lueur des torches, éclairait une troupe assez nombreuse de soldats et de volontaires, rassemblée dans la rue qui conduisait au bastion de l'Évangile. Ils frappaient le pavé du pied, et s'agitaient sans changer de place comme des gens pénétrés par ce froid humide et perçant qui accompagne le lever du soleil en hiver. Les jurements et les imprécations énergiques n'étaient point épargnés contre celui qui leur avait fait prendre les armes de si grand matin ; mais, malgré leurs injures, on démêlait dans leurs discours la bonne humeur et l'espérance qui animent des soldats conduits par un chef estimé. Ils disaient d'un ton moitié plaisant, moitié colère : Ce maudit *Bras-de-fer*, ce *Jean-qui-ne-dort* ne saurait déjeûner, qu'il n'ait donné un réveil-matin à ces tueurs de petits enfants ! Que la fièvre le serre ! avec lui on n'est jamais sûr de faire une bonne nuit.

Pendant que l'on distribuait du brandevin aux soldats, les officiers, entourant La Noue debout sous l'auvent d'une boutique, écoutaient avec intérêt le plan de l'attaque qu'il se proposait de faire contre

l'armée assiégeante. Un roulement de tambours se fit entendre ; chacun reprit son poste ; un ministre s'avança, bénit les soldats, les exhortant à bien faire, sous la promesse de la vie éternelle, s'il leur arrivait de ne pouvoir, et pour cause, rentrer dans la ville, et recevoir les récompenses et les remerciements de leurs concitoyens. Le sermon fut court, et la Noue le trouva trop long. Ce n'était plus le même homme qui, la veille, regrettait chaque goutte de sang français répandu dans cette guerre. Il n'était plus qu'un soldat, et semblait avoir hâte de revoir une scène de carnage. Aussitôt que le discours du ministre fut terminé, et que les soldats eurent répondu *Amen*, il s'écria d'un ton de voix ferme et dur : Camarades, monsieur vient de nous dire vrai ; recommandons-nous à Dieu et à Notre-Dame de Frappe-Fort.

Il fit un signal ; on tira un coup de canon, et toute la troupe se dirigea à grands pas vers la campagne ; en même temps les petits pelotons de soldats, sortant par differentes portes, allèrent donner l'alarme sur plusieurs points des lignes ennemies, afin que les catholiques, se croyant assaillis de toutes parts, n'osassent porter des secours contre l'attaque principale, de peur de dégarnir un endroit de leurs retranchements menacés partout. Le bastion de l'Évangile, contre lequel les ingénieurs de l'armée catholique avaient dirigé leurs efforts, avait surtout à souffrir d'une batterie de cinq canons, établie sur une petite éminence surmontée d'un bâtiment ruiné qui, avant le siége, avait été un moulin. Un fossé avec un parapet en terre défendait les approches du côté de la ville ; et en avant du fossé on avait placé plusieurs arquebusiers en sentinelle. Mais ainsi que l'avait prévu le capitaine protestant, leurs arquebuses, exposées pendant plusieurs heures à l'humidité, devaient être à peu près inutiles, et les assaillants, bien pourvus de tout, préparés à l'attaque, avaient un grand avantage sur des gens surpris à l'improviste, fatigués par les veilles, trempés de pluie et transis de froid. Les premières sentinelles sont égorgées. Quelques arquebusades, parties par miracle, éveillent la garde de la batterie à temps pour voir les protestants déjà maîtres du fossé, et grimpant contre la

butte du moulin. Quelques uns essaient de résister; mais leurs armes échappent à leurs mains raidies par le froid; presque toutes leurs arquebuses ratent, tandis que pas un seul coup des assaillants ne se perd. La victoire n'est pas douteuse, et déjà les protestants, maîtres de la batterie, poussent le cri féroce de: *Point de quartier! Souvenez-vous du vingt-quatre août!* Une cinquantaine de soldats avec leur capitaine étaient logés dans la tour du moulin; le capitaine, en bonnet de nuit et en caleçon, tenant un oreiller d'une main et son épée de l'autre, ouvre la porte, et sort en demandant d'où vient ce tumulte. Loin de penser à une sortie de l'ennemi, il s'imaginait que le bruit provenait d'une querelle entre ses propres soldats. Il fut cruellement détrompé: un coup de hallebarde l'étendit par terre baigné dans son sang. Les soldats eurent le temps de barricader la porte de la tour, et pendant quelque temps ils se défendirent avec avantage, en tirant par les fenêtres; mais il y avait tout contre ce bâtiment un grand amas de paille et de foin, ainsi que des branchages qui devaient servir à faire des gabions. Les protestants y mirent le feu, qui, en un instant, enveloppa la tour, et monta jusqu'au sommet. Bientôt on entendit des cris lamentables en sortir. Le toit était en flammes et allait tomber sur la tête des malheureux qu'il couvrait. La porte brûlait, et les barricades qu'ils avaient faites les empêchaient de sortir par cette issue. S'ils tentaient de sauter par les fenêtres, ils tombaient dans les flammes, ou bien étaient reçus sur la pointe des piques. On vit alors un spectacle affreux. Un enseigne, revêtu d'une armure complète, essaya de sauter comme les autres par une fenêtre étroite. Sa cuirasse se terminait, suivant une mode alors assez commune, par une espèce de jupon en fer qui couvrait les cuisses et le ventre, et s'élargissait comme le haut d'un entonnoir, de manière à permettre de marcher facilement. La fenêtre n'était pas assez large pour laisser passer cette partie de son armure, et l'enseigne, dans son trouble, s'y était précipité avec tant de violence qu'il se trouva ayant la plus grande partie du corps en dehors sans pouvoir remuer, et pris comme dans un étau. Cependant, les flammes montaient jusqu'à lui,

échauffaient son armure, et l'y brûlaient lentement comme dans une fournaise, ou dans ce fameux taureau d'airain inventé par Phalaris. Le malheureux poussait des cris épouvantables, et agitait vainement les bras comme pour demander du secours. Il se fit un moment de silence parmi les assaillants, puis, tous ensemble, et comme par un commun accord, ils poussèrent une clameur de guerre pour s'étourdir et ne pas entendre les gémissements de l'homme qui brûlait. Il disparut dans un tourbillon de flammes et de fumée, et l'on vit tomber au milieu des débris de la tour un casque rouge et fumant.

Pendant qu'une partie des Rochelois poursuivaient les fuyards, les autres enclouaient les canons, en brisaient les roues et précipitaient dans la fosse les gabions de la batterie et les cadavres de ses défenseurs.

*Chronique du temps de Charles IX.*

---

# VERMOND.

PAUL VERMOND, né vers le commencement de ce siècle, est un écrivain de l'école moderne, connu surtout par ses articles de *Revues*. Il est un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

## LE PROVINCIAL A PARIS.

C'ÉTAIT bien la peine de se mettre cent et un à refaire le tableau de Paris, pour oublier ce chapitre, pour omettre l'ébauche de cette figure si naïve, si empesée, si plaisante, si curieuse, si bouffonne, si tranchée, si inédite et si bonne à peindre, le provincial! Un homme que la diligence Laffitte et Caillard dépose tout palpitant sur notre pavé parisien; qui est là, écarquillant les yeux, les bras et les jambes; qui nous apporte ses préjugés, ses travers, sa figure, ses façons, sa curiosité ingénue, et qui nous emporte souvent ce qu'il y a de meilleur chez nous; qui se pose d'abord en point d'interrogation ou en point

d'exclamation, à tout propos et hors de propos, et qui finit quelquefois par se croiser les bras ironiquement, et par nous persifler dans son spirituel idiôme, quand il a vu tout ce que nous avions à lui montrer, et entendu tout ce que nous avions à lui dire.

Le difficile, c'est de peindre sous les traits d'un seul homme ce personnage, si divers, si varié, qu'on appelle le provincial; c'est d'enserrer en un seul médaillon cette individualité si multiple. Le provincial a autant de physionomies particulières qu'il y a de provinces, de départements, de villes et de communes en France; de plus, son attitude, ses allures, ses impressions, varient suivant son âge, sa fortune, et le but qui l'amène à Paris. Analyser toutes ces nuances dans un seul type serait une tâche plus que malaisée. La meilleure manière de peindre le provincial à Paris, c'est de le peindre d'après nature, et de modeler un croquis sur le premier original dont les Messageries nous gratifient. . . .

Mon provincial de cette année, celui d'après lequel je trace cette esquisse, m'est arrivé le mois dernier par la malle-poste. La malle-poste a cela d'agréable qu'elle entre à Paris et dépose votre homme chez vous au point du jour. Cette jouissance ne m'a pas manqué. A cinq heures du matin, le département des Bouches-du-Rhône, en veste de voyage et en casquette de crinoline, sonnait à ma porte.

Mon provincial est un homme d'environ trente-six ans. Marseille retentit de ses prouesses, et l'éclat de ses aventures lui a valu le surnom de don Juan de la Canebière; mais, comme en province il faut absolument faire une fin, notre don Juan a résolu de finir par le mariage, et une fois son hymen arrêté et conclu, il est venu passer gaiement à Paris le dernier mois de son célibat. . . .

Sans le provincial, nous ne nous douterions pas, nous autres Parisiens, de toutes les curiosités qui nous entourent, et nous passerions notre vie à Paris sans visiter la moitié des établissements dignes de remarque et d'attention que possède la capitale. C'est le bon côté du provincial, de vous amener à voir ce dont il est curieux. Du matin au soir il vous met en campagne avec lui, et,

ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se figure que vous lui montrez ce qu'il vous fait voir.

Le plan de Paris ne le quitte pas ; il l'a en feuille, en volume, en mouchoir de poche ; sans cesse il le consulte, et rien ne lui échappe : églises, casernes, palais, jardins publics, rien n'est oublié. Pour lui les distances sont vaines ; il les franchit à l'heure ou à la course ; il use du cabriolet, fatigue le fiacre et ne dédaigne pas l'*omnibus ;* il traverse Paris en tous sens et sans reprendre haleine ; il va des Gobelins au Père-Lachaise, du Musée d'artillerie à Saint-Roch, de la Manufacture des glaces à la Madeleine, de la Bourse à la Morgue, de la Bibliothèque aux Invalides, des Sourds-muets aux Aveugles ; puis, prenant son essor, voilà qu'il plane au sommet des tours Notre-Dame, du Panthéon, de la colonne Vendôme ; car le provincial est un infatigable grimpeur, et il affectionne particulièrement les régions élevées. Aussi le voit-on sans cesse flotter au faîte de nos monuments : c'est le panache de Paris. . . .

Avare dans son département, le provincial est prodigue à Paris ; rien ne lui coûte : il sème l'or ; sa seule crainte est d'être dupé ; s'il marchande, c'est amour-propre et non lésinerie ; il souffrirait cruellement si son ignorance et sa bonne foi tombaient dans quelque surprise, se laissaient prendre à quelque piége ; aussi est-il toujours en garde contre la rouerie parisienne, toujours prêt à la parade contre les bottes secrètes de notre charlatanisme pipeur ; mais, malgré sa précaution et sa défiance, le provincial ne peut échapper aux hallucinations de nos décevantes industries. C'est la ressource la plus positive de notre commerce et de notre littérature en plein vent, la pratique obligée du débitant de billets de spectacle à moitié prix, la providence du marchand de cannes, la fortune du Messager des Chambres. L'industriel des trottoirs flaire le provincial à cinquante pas ; le plus médiocre observateur le reconnaît au premier coup d'œil et à des signes certains.

A son costume d'abord, qui tranche d'une façon marquée sur nos modes parisiennes. Le provincial ne se fait faire des habits à Paris que huit jours avant son départ, et il les conserve soigneusement pour faire de l'effet dans

son endroit, et y consolider sa réputation de dandy; pendant son séjour à Paris, il use ses toilettes de province, et on ne peut manquer de le reconnaître à son habit dont la forme accuse une coupe départementale, à son chapeau à larges ailes, à son pantalon privé de sous-pieds, et à ses bottes outrageusement carrées. S'il parle, son accent le trahit; s'il n'a pas d'accent, ce sont ses paroles qui le révèlent. Puis, ce sont mille façons particulières, mille détails qui lui sont propres et qui vous font crier au provincial. . . .

Au spectacle, vous reconnaîtrez aisément le provincial à sa pose, à sa manière d'écouter, à son cure-dents qu'il a gardé, à l'abandon avec lequel ses impressions se trahissent. Dans l'entr'acte, il achète tout ce qui se vend sous le lustre de programmes, de biographies, de musées dramatiques et de magasins pittoresques. Le pittoresque a été créé exprès pour lui: le provincial est un amateur passionné du pittoresque, un chaland forcené de la littérature à deux sous. . . .

Quand le provincial a visité nos monuments, nos lieux publics, nos promenades, nos théâtres, il s'élance vers nos environs: montrez-lui le parc de Saint-Cloud, les coteaux de Meudon, la manufacture de Sèvres, le château de Vincennes, la forêt de Saint-Germain, les eaux de Versailles! Et puis, après avoir parcouru cette verte et riante ceinture de Paris, il reprendra le chemin de sa province, plus pauvre de mille écus et de quelques illusions, mais riche de satisfaction, mais vêtu, coiffé, tourné, accommodé à la parisienne; important dans sa province les manières, l'élégance, l'opinion, le langage, les calembours parisiens, et ayant de quoi charmer longtemps ses compatriotes avec les impressions de voyage qu'il a soigneusement écrites.

---

# GÉRANDO.

Auguste de Gérando, né vers le commencement de ce siècle, est un de nos littérateurs distingués. Nous avons de cet écrivain plusieurs ouvrages fort estimés, écrits avec goût et une grande pureté de style. Il a publié plusieurs voyages très-intéressants, entre autres les *Steppes de Hongrie*, dont nous donnons ici un extrait qui pourra faire plaisir au lecteur.

## VOYAGE SUR LA THEÏSS.*

J'avais fait la route de Koros-Mezo en voiture, je retournai à Szigeth en radeau, car on peut suivre sur la Theïss l'histoire complète de la navigation. Près de la source du fleuve, les montagnards se hasardent à glisser dans de courts troncs d'arbre creusés à coups de hache et ornés extérieurement de découpures grossières: c'est le bateau primitif. Plus loin viennent les radeaux. Plus loin encore, on rencontre de ces excellents navires de la forme consacrée à l'arche de Noé, dans ces bonnes vieilles peintures que vous avez vues partout. La rivière est ensuite sillonnée par les élégants bateaux de Szeged et enfin par des pyroscaphes. Après quoi, elle n'a rien de mieux à faire que de se jeter dans le Danube.

J'ai quelquefois navigué sur un tronc d'arbre. C'est un voyage qui ne manque pas d'originalité, et que je recommande aux amateurs d'émotions. En Marmatie je fis un progrès, et, montant d'un degré, je passai du tronc au radeau. La machine à laquelle nous nous confiâmes était un de ces radeaux construits provisoirement à Koros-Mezo, et que l'on envoie à Botsko pour y être débarqués. Ils ont une longueur de douze mètres et sont formés de vingt-trois sapins placés côte à côte. Le radeau est maintenu à l'avant par un sapin posé en

* Grande rivière qui traverse la Hongrie et se jette dans le Danube.

travers, et auquel chaque arbre est fixé par de fortes chevilles de bois. A l'arrière les vingt-trois sapins sont attachés entre eux par des cordages de liane, ce qui donne du jeu à ce plancher mobile, et lui permet de passer sans se briser sur les rochers et les grosses vagues. Enfin, aux quatre coins, on plante, comme décoration, quatre sapins garnis de toutes leurs branches; et, lorsque des voyageurs doivent le monter, on place sur le radeau un banc élevé, du haut duquel on voit l'eau passer et repasser sur l'embarcation.

Nous étions conduits par quatre hommes, dont chacun maniait une rame fixée non au flanc, mais à l'avant et à l'arrière du radeau. Les deux plus jeunes étaient postés à l'avant. C'étaient deux Ruthènes très-dégagés, fort lestes, et qui faisaient avec beaucoup d'adresse leur dangereux métier. Quand nous passions par quelque endroit funeste, où chaque année périssent des radeaux, leur figure vive et spirituelle s'assombrissait. Ils abaissaient le sourcil, tendaient le cou, et, penchés en avant, l'œil fixe, leurs longs cheveux flottant au vent, ils serraient attentivement leur rame, non sans avoir fait rapidement le signe de croix en ôtant leurs chapeaux. Cette navigation n'est pas sans péril, car il arrive que les chutes d'eau et les rochers brisent et mettent en pièces les radeaux. En avant de Koros-Mezo est une cascade que l'on compare à un gouffre. Les radeaux ne pourraient la franchir sans se renverser; aussi, pour leur ouvrir le passage, a-t-on placé à quelques pieds sous l'eau un plancher amarré par des chaînes de fer, qui les reçoivent dans leur chute. Si les chaînes se brisent, tout périt.

De Koros-Mezo à Botsko, on glisse sur de grosses vagues bouillonnantes, sur des bancs de rochers qui arrachent au radeau des gémissements sinistres. Parfois on rencontre des chutes d'eau qui vous lancent avec force et presque verticalement: les flots alors inondent tout le radeau. Parfois aussi, entre deux tourbillons, le silence succède tout-à-coup aux grondements de la tempête, et nous naviguons doucement sur un lac tranquille. Les Ruthènes quittent aussitôt leurs rames, retournent, causent, jusqu'à ce que le bruit des vagues qui approche les rappelle à la manœuvre. Ce qu'il faut le plus re-

douter dans cette navigation, ce sont les sapins tombés des montagnes ou détachés des radeaux brisés que le courant emporte et lance continuellement hors de l'eau. Ces arbres isolés, en tournoyant et en retombant, balaient le radeau et précipitent tout ce qui s'y trouve dans les vagues. C'est là le principal danger qui menace les montagnards. La prudence, l'habileté ni le sang-froid ne peuvent en effet le conjurer ; et leur vie dépend, là, du hasard seul, car le meilleur nageur ne saurait sortir de ces flots. On trouve également, le long du fleuve, des traces de ces tristes accidents. On voit des radeaux, renversés et brisés, échoués sur les rocs. Ailleurs, ils ont été jetés contre le rivage avec une telle force, que l'avant est enfoncé dans la terre, et que le radeau se dresse comme un mur.

Nous filions avec une grande vitesse. Si rapide que fût le courant, nos hommes, à l'aide de leurs rames, nous imprimaient une marche plus rapide encore. On avait ouvert les réservoirs de Koros-Mezo, car c'était jour de navigation, afin que, le niveau du fleuve s'élevant, le passage des radeaux fût facilité. De temps à autre, nous nous arrêtions pour attendre l'eau des écluses que nous avions devancée en chemin. Venant de Koros-Mezo, on suit d'abord la Theïss noire, car la rivière se compose de deux bras qui ont leurs sources assez éloignées l'une de l'autre. Au bout de quelques heures, on rencontre près de Raho la Theïss blanche dont les flots limpides coulent quelque temps sans se mêler aux eaux foncées qui vous ont porté jusque là. C'est dans une belle et fraîche vallée que se joignent les deux courants, l'un des sites romantiques et charmants qu'offrent les bords du fleuve.

Le paysage qui se déroule constamment sous les yeux répond merveilleusement à l'étrangeté sauvage de cette navigation. Ce ne sont que des montagnes raides et hautes, qui vous encaissent profondément, et d'où sortent en grondant des torrents rapides. On m'en montra une, le Havas "le Neigeux," dont un côté s'était récemment écroulé ; on voyait encore la trace de cet éboulement. Là, comme dans le reste de cette contrée, les montagnes sont couvertes de forêts, dont les premiers arbres, se

penchant vers le fleuve, envoient leurs branches caresser les vagues. Les sapins qui ombragent les environs de Koros-Mezo sont peu-à-peu remplacés par les hêtres. Dans les lieux où ces deux espèces d'arbres croissent ensemble, on remarque de curieux effets de lumière, et le feuillage des hêtres, plus lumineux, trace de gigantesques figures sur le fond sombre des sapins. La Theïss fait de continuels détours, et figure une suite de lacs que d'éternelles barrières sépareraient les uns des autres. Dans les moments où s'ouvre cette muraille de verdure, on aperçoit un océan de montagnes, qui s'étendent aussi loin que portent les regards.

Quelques rares maisons de bois qu'on dirait suspendues aux branches des arbres signalaient seules la présence de l'homme. Ces petites habitations, fort basses, ont un toit à peine incliné et formé de planches que maintiennent de grosses pierres. Çà et là apparait quelque petite église grecque, quelque chapelle de bois perdue dans cette solitude. Sur la rive droite du fleuve, ondule la route de Szigeth, perpétuellement creusée sur la pente des montagnes. Le chemin, de plus en plus envahi par le sol mouvant, est si étroit qu'on s'étonne de l'avoir tout récemment parcouru. A de longs intervalles, des files de paysans, à cheval, ou assis dans de petites charettes attelées de bœufs, passent en vous regardant, et l'on se prend à saluer comme des amis ces inconnus, qui au milieu de cette nature menaçante, font entendre un bruit humain. Ce jour-là, le ciel par contraste gardait sa sérénité, et tandis que nous regardions notre radeau s'abîmer entre les vagues furieuses, de légers nuages blancs illuminés du soleil, voltigeaient gaiement entre les sapins. Nous prîmes terre à Botsko; mais nous ne quittâmes pas sans regret les braves gens qui nous y avaient conduits, et dont les paroles avaient toujours excité en nous de l'intérêt; car ce qui élève, j'allais dire ce qui poétise la vie laborieuse de ces montagnards, c'est le danger.

Les environs de Botsko étaient couverts de sapins placés en étage, et que l'on s'occupait de classer et de mettre en ordre. Au printemps, quand on confectionne les radeaux qui doivent porter le sel, et que l'on charge

à Szlatina, Botsko devient le centre d'une grande activité, et s'anime comme un port. On y construit de bons bateaux, et c'est un des lieux où on lave l'or de la Theïss. Des Bohémiens jettent l'eau et le sable du fleuve sur des tables inclinées et rayées, où l'or s'arrête, retenu par son propre poids. Divisés en plusieurs bandes placées sous la dépendance d'un vayvode, les Bohémiens orpailleurs sont tenus de donner chaque année au fisc, en or lavé, le poids de sept ducats. Chaque ducat leur est payé trois florins douze kreuzers, tant en blé qu'en argent. Ils sont de plus exempts de la capitation, et peuvent posséder deux bœufs sans payer d'impôt.

De Botsko à Szigeth, on remarque les traces d'un mouvement commercial qui contraste fort avec les impressions que l'on vient de ressentir. De bonnes routes, de beaux canaux, le bruit des machines, vous font songer à l'industrie, et les chemins se couvrent de chariots qui vont de tous côtés porter le sel. Les bâtiments de l'administration du fisc forment près de Szigeth un véritable village, auquel la multitude des voitures, des ballots et le va-et-vient des ouvriers donnent un air fort important.

Szigeth est le chef-lieu de la Marmatie. Son nom, qui signifie "île," lui a été légitimement donné, attendu que, de quelque côté qu'on y arrive, il faut traverser des courants. C'est une petite ville de six mille habitants, située dans une contrée agréable. Partout, entre les maisons, se montrent des montagnes fort rapprochées, dont la verdure se confond avec les arbres plantés dans les rues. Il faut voir Szigeth l'été, quand on peut respirer l'air pur des promenades: car les Hongrois, qui ne pensent pas qu'une ville doive nécessairement consister de pavés et de boutiques, donnent à toutes leurs cités une bonne physionomie champêtre. On s'y promène comme à la campagne. Pendant l'hiver, les habitants de Szigeth dansent et attendent le printemps.

Szigeth est situé entre l'Isa et la Theïss, qui se joignent non loin de la ville. La seconde de ces deux rivières, sans avoir encore le cours endormi qu'elle doit plus loin au sol des steppes, coule avec moins de rapidité que dans les montagnes. De Szigeth à Huszth, elle arrose une vallée riante qui n'a plus rien de l'âpreté du nord et fait deviner

le voisinage des plaines. Jusqu'à Tetso, la route côtoie la rive droite de la Theïss et passe au pied des dernières montagnes de la Marmatie. Plus loin, elle traverse la rivière, et, laissant à gauche Tetso et la verrerie de Ferentz-Volgye, elle s'éloigne de plus en plus des forêts. On voit la nature s'épanouir à mesure que l'on avance. Les paysans, qui cultivent là un sol fertile, annoncent plus d'aisance et de bien-être que les montagnards leurs voisins. Aussi les croix et les statues vénérées qu'ils plantent sur les chemins sont-elles surchargées de peintures vives et de dorures à contenter le Grec le plus fervent. Nous passâmes par là un jour de fête. Les habitants de tous les villages étaient dehors, et dans leurs habits de toile richement brodés, ils avaient un air de propreté et de luxe qui charmaient le regard.

Comme nous approchions de Hosszumezo, nous vîmes une femme sortir, avec des gestes de désespoir, d'un champ qui bordait la route. Questionnée par nous, elle nous apprit qu'un ours, dont on distinguait partout la trace, était venu, la nuit précédente, dévorer son maïs; depuis plusieurs nuits, elle gardait elle-même son champ, près d'un bon feu qui éloignait l'animal; et croyant que le danger était passé, la malheureuse avait été cette fois coucher chez elle. Nous avions entendu déjà des lamentations semblables à Koros-Mezo, où l'on exécute des chasses fameuses. Là, les ours viennent prendre leur nourriture jusque dans les étables des paysans. J'ai vu à Szigeth un jeune garçon apporter au marché la peau d'un ours énorme, fraîchement découpée et encore saignante. Il en demandait sept francs. A Verkvina, aussi longtemps que dure l'automne, les paysans entourent le village d'une ceinture de fer pour se préserver des ours. Verkvina n'est pas moins célèbre dans son pays par son cristal de roche que par ses ours: on voit le cristal scintiller dans les champs, après les grandes pluies; c'est ce qu'on nomme "diamant de Marmatie," il apparaît sous la forme de pierres de la grosseur d'un pois, et taillé de plusieurs facettes.

La vallée où coule la Theïss est fermée, au sortir de la Marmatie, par la montagne de Huszth. Celle-ci se dresse isolée dans la plaine, comme une barrière naturelle;

aussi fut-elle de bonne heure surmontée d'un château destiné à commander le pays. Le fort de Huszth, dit un écrivain anonyme, fut élevé vers mil quatre-vingt-dix par les Camans, qui occupèrent la Marmatie. Situé aux portes du royaume, il eut à soutenir des siéges fréquents, et fut pris et repris dans les luttes qui s'engagèrent entre les Transylvains et les impériaux. On conserve dans les archives de la ville une instruction donnée par le roi Ferdinand au commandant de Huszth en mil cinq cent cinquante, Benoît Szalay. Le prince limitait la garnison à dix cavaliers, trente-trois fantassins, quatre veilleurs de nuit, un bombardier, et un trompette "chargé de soigner l'horloge." Le commandant, qui exerçait sur les cinq villages du domaine de Huszth droit de haute justice, était tenu de protéger les habitants; ceux-ci en revanche, lui payaient une redevance en peaux de martre et faisaient les réparations nécessaires au château. Huszth prit de l'importance sous Tokol, qui le fortifia, s'y établit et en fit souvent le centre de ses opérations. C'est alors que cette forteresse, devenue l'asile des mécontents, joua son principal rôle.

Le château de Huszth, dont on ne voit plus que des débris abandonnés, était grand, très-fort, assis sur le roc. La montagne où il était situé a des ressauts qui servaient à des ouvrages avancés, et une large route en spirale, encore excellente, conduisait de la plaine au sommet. On y distingue aujourd'hui un édifice quadrangulaire, garni de murs crénelés et ruinés, et d'une enceinte extérieure. Deux tours rondes sortent de cette ligne de muraille, et une troisième, triangulaire et lézardée, s'avance en pointe comme une avant-garde. Le sol, inégal et hérissé de débris, est coupé, çà et là, de fosses profondes à demi cachées par des plantes grimpantes. Partout de vigoureux arbustes, qui croissent entre les pierres disjointes, ombragent ces murs sombres, nobles ruines où se promène l'âme de Tokoli.

Si on jette les yeux à travers les meurtrières et les fenêtres béantes du château, on aperçoit une vallée verte où la Theïss trace des lignes d'argent et qu'encadre un horizon de hautes montagnes. Au-dessous des ruines, s'étend, comme un jardin, la petite ville de Huszth, dont

les maisons blanchissent entre les arbres. Du milieu de la verdure, on voit s'élancer une église bâtie par Mathias Corvin, et dont le vieux clocher de bois, svelte et orné de tourelles, attire le regard. Je me trouvais à Huszth un jour que se tenait l'une des quatre grandes foires de l'année. On voyait se mouvoir à l'extrémité de la ville une grande masse blanche, vers laquelle affluaient de tous côtés une multitude de corps blancs, c'est-à-dire de bœufs et de paysans vêtus de toile. La route de Szigeth était couverte de voitures ruthènes qui cheminaient au pas de leurs bœufs flegmatiques, et entre lesquelles des cavaliers hongrois galopaient en faisant voler la poussière.

En Hongrie, il y a toujours quelque chose à apprendre aux foires. Je me gardai donc de laisser aller les paysans sans les suivre. Acheteurs et vendeurs se groupaient sous des tentes de feuillage pour boire le vin sacramental payé par l'acquéreur en manière de contrat. Les hommes circulaient en fumant, tandis que les femmes, parées de leurs plus belles chemises et assises dans de petites voitures, gardaient les denrées. J'en remarquai une, revêtue du costume ruthène, qui avait à la bouche une pipe énorme. Debout, le coude droit négligemment appuyé sur le côté de sa charrette, une jambe croisée devant l'autre et la main gauche sur la hanche, elle rejetait la tête en arrière, pour jouir du spectacle de la foule, en lançant autour d'elle des colonnes du plus bel azur. Comme je regardais en passant cette habile fumeuse, je vis ses yeux s'arrêter sur moi, qui ne fumais pas, avec un air de profond dédain. J'assistai plus loin à un marché débattu entre deux Hongrois. Il s'agissait d'une paire de bœufs. L'affaire conclue, au moment où elle allait être scellée par un verre de vin, le vendeur ôta poliment son chapeau, et dans un discours fleuri, prononcé gravement, il souhaita à l'acheteur de voir prospérer entre ses mains les bœufs qu'il lui vendait. "Que Dieu," dit-il, en terminant, "vous donne la prospérité!"

La plus grande partie du champ de foire était occupée par des troupeaux de bœufs blancs, couchés majestueusement, et si pressés, qu'ils entre-choquaient leurs longues cornes quand ils remuaient la tête. Ailleurs piaffaient et hennissaient de petits chevaux de montagne à peine

domptés. Ailleurs encore de grands porcs bruns fouillaient gloutonnement le sol. A l'entrée de la ville se vendaient des grains, des ustensiles, des meubles. Des marchands arméniens se tenaient sous leurs baraques dans une attitude royale, en étalant de mauvaises cotonnades, et des paysannes valaques, modestement assises au soleil, offraient, au prix de dix francs, de fort jolis tapis fabriqués par elles, dans le goût des tapis turcs. Entre cette foule compacte s'avançait, en manœuvrant péniblement, des élégants à cheval, voire quelques équipages, et des voitures remplies de pastèques que les assistants achetaient et mangeaient comme on mange une pomme. Autour du champ se déroulait une ceinture de chevaux sellés et de charettes attelées appartenant aux promeneurs et destinés à les ramener à leurs villages. Les selles étaient de bois, simplement, sans garniture ni housse, et avaient, sur le dos du cheval, la forme d'un demi-cercle; des étriers ovales, également de bois, pendaient de chaque côté.

Le costume et la physionomie des paysans indiquaient la nation de chacun d'eux autant que leur langage que tous articulaient en criant. Les Hongrois, qui se reconnaissent à leurs moustaches et à leur démarche assurée, avaient le gilet galonné, la botte à la hussarde, et le dolman pendant sur l'épaule. Les Valaques, à l'allure molle et nonchalante, portaient, avec leurs sandales et leurs caleçons de toile, des ceintures de cuir de la largeur d'un demi-mètre, et des chemises si courtes qu'elles couvraient à peine les épaules et le haut de la poitrine. La chevelure blonde, les yeux bleus, et le large pantalon de drap désignaient les Ruthènes, que caractérisaient encore leur taille grêle et leurs pommettes saillantes. La population slave est la moins vigoureuse de la Hongrie. Au Nord et à l'Ouest, le Magyar dit, de temps immémorial, que "l'Esclavon n'est pas un homme." A l'Est, le Valaque met au nombre de ses proverbes qu'il assomme, seul, trois Ruthènes. Quoique leur langage ne diffère guère de la langue russe, les Ruthènes sont loin d'avoir le type particulier aux paysans slaves de la Russie; et leurs femmes, qui portent, à peu de choses près, le costume des paysannes valaques, ne se distinguent de celles-ci qu'en ce qu'elles n'ont ni leur grâce ni leur beauté.

J'avais été reçu, tout naturellement, à Huszth chez le frère de mon hôte de Szigeth. Remarquant que la table où nous nous placions en petit nombre avait une longueur démésurée, je demandai à qui s'adressaient ces préparatifs. Il me fut répondu qu'un jour de foire amenait toujours des étrangers. Je vis, en effet, entrer successivement dans la salle une foule de passagers, les uns amis, les autres inconnus du maître, et qui tous furent accueillis avec la franche cordialité que comporte l'hospitalité hongroise.

---

# SUE.

EUGÈNE SUE, né vers le commencement de ce siècle, est un des plus célèbres romanciers de l'époque. Nous avons de lui une foule de romans, dont la plupart ont eu un grand succès, et ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi ses ouvrages on remarque surtout les *Mystères de Paris*; le *Juif Errant*; *Mathilde, ou Mémoires d'une jeune femme*; *Martin, ou l'Enfant trouvé.*

## UNE MÉTAIRIE DE LA SOLOGNE.

CETTE partie de la Sologne,* où viennent se confiner, du nord au sud, les départements du Loiret et de Loir-et-Cher, et dont une portion forme ce qu'on appelle le bassin de la *Sauldre*, offre une physionomie particulière : ce sont généralement d'immenses bois de sapins coupés çà et là par de grandes plaines de bruyères, ou par des terrains tourbeux, que submergent presque toujours les débordements des rivières et des ruisseaux. Ce sont encore de vastes étangs encadrés de touffes d'iris et de joncs fleuris, eaux dormantes souvent effleurées par le vol circulaire des

* Petit pays de France, formant aujourd'hui la partie méridionale de Loir-et-Cher.

courlis; ça et là quelques vallées de prairies, semées de massifs de chênes, rompent l'aspect uniforme de ce paysage aux lignes planes et tranquilles.

Rien ne saurait rendre le calme mélancolique de ce pays désert, aux vastes horizons formés par les masses toujours vertes des forêts de sapins; de ces solitudes profondes, où résonne, de temps à autre, le choc sonore de la cognée du bûcheron, et d'où s'élève, lorsque le vent souffle, un bruit sourd, prolongé, imposant, comme le lointain mugissement de la mer; bruit causé par l'agitation et le frôlement des branchages des arbres verts. Ce n'est pas non plus un spectacle sans majesté que de voir le soleil s'abaisser lentement derrière ces plaines immenses, unies comme un lac, et couvertes de bruyères roses et d'ajoncs d'un jaune d'or que la brise du soir fait doucement onduler, ainsi qu'une nappe de verdure et de fleurs.

Les oiseaux de proie, qui choisissent pour repaire les grands bois déserts, sont aussi nombreux dans ces solitudes que les oiseaux aquatiques.

Ce qui donne, surtout l'hiver, à cette contrée un aspect singulier, c'est l'éternelle et sombre verdure de ses sapinières mêlées de taillis de bouleaux et de chênes, où gîtent toujours le renard, le chevreuil, le loup, et où s'aventurent souvent les cerfs et les sangliers des forêts voisines.

Il serait difficile de donner à ceux qui n'ont pas vu la plupart des métairies de cette partie de la Sologne, la moindre idée du révoltant aspect de ces tanières fétides, délabrées, insalubres même pour les bestiaux, où végètent pourtant les métayers, leurs domestiques et leurs journaliers, presque toujours hâves et languissants; car d'incessantes et terribles fièvres, causées par les exhalaisons délétères d'un terrain spongieux, imbibé d'eaux croupissantes, exténuent ces populations, affaiblies déjà par une détestable et insuffisante nourriture.

La métairie du Grand Genévrier était ainsi nommée à cause d'un genévrier colossal, au moins deux fois centenaire, qui s'élevait non loin de ses bâtiments d'exploitation et du logement du fermier. Le tout se composait d'une espèce de parallélogramme de masures dégradées,

crevassées, construites en *pisé*, sorte de mortier fait de terre et de sable, auquel, lorsqu'il est à l'état liquide, on donne un peu plus de cohésion en y ajoutant du foin haché.

La toiture, effondrée en de nombreux endroits, était recouverte, ici de tuiles ébréchées, rongées par la mousse ou par la vétusté ; là de chaume à demi pourri par l'humidité, plus loin de touffes de genêts desséchés, amoncelés sur une charpente boiteuse.

Ces bâtiments, formant la grange, la bergerie, l'écurie, l'étable et le logement du métayer, entouraient une cour aux trois quarts remplie d'une masse de fumier infect, baignant dans une mare assez creuse, aux eaux noires, fétides et stagnantes, entretenue par le *suin* et par les filtrations du sol marécageux. Cet amas de liquide nauséabond, couvert d'une couche de viscosité bleuâtre envahissait tellement la cour du côté de l'habitation du fermier, que celui-ci s'était vu forcé de construire une sorte de digue en pierraille, recouverte de fagots d'ajoncs épineux, où aboutissaient trois ou quatre marches moussues, disjointes, qui conduisaient à la seule chambre dont se composait son logis.

Au levant de cette métairie, enfouie dans un bas-fond si malsain, s'étendait une immense plaine de landes tourbeuses ; au nord, s'élevait un massif de grands chênes ; tandis qu'au couchant, une étroite chaussée de gazon séparait seulement ces bâtiments d'un vaste marais, l'hiver et l'automne toujours couvert d'un épais brouillard ; et qui, l'été, lorsque aux ardeurs du soleil fermentait son limon, remplissait l'atmosphère de miasmes pestilentiels.

La nuit allait venir ; c'était l'heure à laquelle les animaux rentraient des champs. Bientôt, traversant la mare d'eau infecte pour regagner leur étable, arrivèrent quelques vaches efflanquées, osseuses, aux mamelles presque desséchées, au poil terne, couvert en quelques endroits d'une croûte épaisse de fange ; l'insuffisante pâture des bruyères, des ajoncs et des prés, presque constamment submergés, causait l'état de maigreur de ce troupeau ; il était conduit par un enfant de quinze ans, auquel on en eût donné dix à peine ; il avait les jambes nues, violâtres

et crevassées par l'habitude de marcher sans cesse dans un sol marécageux. Pour uniques vêtements, cet enfant portait un pantalon en lambeaux, et sur la peau (à cette race déshéritée, les chemises sont inconnues) un sarrau de grosse toile bise, trempé de la pénétrante humidité du soir. Ses cheveux jaunâtres s'emmêlaient raides et épais comme une crinière ; ses joues creuses et livides, ses lèvres d'une blancheur scorbutique, son œil éteint, ses pas traînants, annonçaient qu'il *avait*, ainsi qu'on le dit dans le pays, *les fièvres*. Quant aux moyens curatifs, ces malheureux n'y peuvent songer : le médecin demeure à des distances énormes, et d'ailleurs sa visite coûterait trop cher ; *ils ont donc les fièvres*, et ils les gardent jusqu'à ce que les fièvres, par leur retour périodique, aient usé leur vie, ou qu'ils aient usé la fièvre. Ce dernier cas est singulièrement rare.

Un chien fauve demi-griffon ; barbu, crotté, décharné, aidait à la conduite du troupeau ; le petit vacher parvint à grande peine à enfermer son bétail dans une vacherie boueuse, glaciale, au toit effondré en plusieurs endroits, inconvénient auquel on avait remédié en jetant sur les crevasses quelques fagots de sapin.

On voyait qu'une affection réciproque, basée sur un fréquent échange de services et sur une complète parité d'existence, unissait le petit pâtre et son chien. Que de longues heures d'automne et d'hiver, cet enfant avait passées, abrité derrière quelque touffe de genêt, au milieu des landes désertes, son chien étroitement serré contre sa poitrine, afin de réchauffer à cette chaleur animale ses pauvres membres engourdis !

Ainsi niché, ne pensant pas plus qu'un animal, l'enfant, tantôt regardait paître ses bestiaux à travers l'humide et froide brume qui les voilait à demi, tantôt suivait dans l'air, d'un regard machinal, la lente évolution des volées de vanneaux ou de halbrans ; tantôt plongé dans une apathie plus stupide encore, ne vivant pas plus qu'un madrépore, il restait des heures entières son front dans ses mains, ses yeux fixes attachés sur les yeux fixes de son chien.

Et cette vie solitaire, animale, abrutissante, qui ravale l'homme au niveau de la bête, était celle de chaque jour

pour ce malheureux enfant; ainsi que des milliers d'êtres de son âge et de sa condition, absolument étranger à l'instruction la plus élémentaire, il vivait ainsi au milieu des landes désertes, ni plus ni moins intelligemment que le bétail qui paissait. Ignorant les moindres notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, l'instinct de cet enfant se bornait à associer ses efforts à ceux de son chien, pour empêcher le troupeau d'entrer dans les taillis, ou de brouter les jeunes semis, puis à ramener, le soir, son bétail, dont il partageait la litière.

Et une foule innombrable de créatures naissent, vivent et meurent ainsi, dans l'ignorance, dans l'hébêtement, n'ayant de l'homme que l'aspect, ne connaissant de l'humanité que les douleurs, que les misères, ne sachant pas que Dieu les a douées, comme tous, leur donnant une âme qui les rattache à la divinité, une intelligence qui, cultivée, les élève à l'égal de tous.

Le petit vacher venait de conduire son troupeau dans l'étable, lorsque la fille de ferme rentra, ramenant des bords de l'étang voisin, où elle était allée les abreuver, deux chevaux malades; elle montait l'un d'eux à cru et à califourchon, les jupes relevées jusqu'au genou, hâtant la marche traînante de l'animal, en lui battant les flancs de ses grosses jambes nues et rouges.

La misère, les travaux trop rudes, l'abrutissement, tendent tellement, en soumettant leurs victimes à un impitoyable niveau, à effacer les divers caractères d'élévation, de force ou de grâce, imprimées par Dieu à ses créatures, que cette fille n'avait plus de la femme que le nom.

Les traits, grossis, tannés, brûlés par l'intempérie des saisons, la taille épaissie, déformée, par les labeurs au-dessus de ses forces; les vêtements en lambeaux et souillés de fange; les cheveux en désordre, rassemblés à peine sous un bonnet de coton d'un blanc sordide, l'air brutal et hardi, la voix rauque, les mouvements virils, cette infortunée appartenait pourtant à ce sexe que Dieu a nativement doué de cette délicatesse de formes, de cette finesse de carnation, de ces mouvements doux, de cette élégance naturelle, de cette candeur timide, de ce charme à la fois attrayant et chaste qui caractérise la femme, et que l'édu-

cation développe et féconde; car chacun de ces dons précieux semble devoir contenir le germe ou l'obligation d'une grâce ou d'une vertu.

Loin de là, cette pauvre fille de ferme, abandonnée, sans éducation, sans enseignement, sans soins, comme l'avait été sa mère, et comme l'était la foule innombrable de ses pareilles, ne se trouvait-elle pas plus à plaindre encore qu'un homme dans une condition semblable? Déshéritée de tout bonheur, de tout plaisir sur la terre, elle avait, de plus, à force de labeurs, de fatigues, de misère, perdu jusqu'à la forme que le Créateur lui avait donnée . . . et si l'aspect de la dégradation physique chez l'homme attriste l'âme, la vue d'une femme, telle que celle dont nous avons esquissé le portrait, ne cause-t-elle pas un ressentiment plus chagrin, plus amer encore?

Bientôt rentrèrent aussi à la ferme deux valets de charrue; chacun descendit du cheval sur lequel il était assis. Les harnais sordides furent insoucieusement jetés dans un coin de la cour çà et là sur le fumier, ou dans l'eau croupissante; les chevaux, boueux jusqu'au poitrail, furent attachés en cet état à l'autre extrémité de la vacherie.

Pendant ce temps, le petit vacher prit une immense terrine de grès, qu'il essuya grossièrement avec une poignée de foin, et se dirigea vers la porte du logement du métayer. L'enfant, ayant monté quelques marches disjointes, posa sa terrine sur le palier, en disant d'une voix dolente:

— Toutes les bêtes sont rentrées; voilà notre terrine . . . . Et assis sur la pierre, épuisé de fatigue, frissonnant sous l'impression de la fièvre et du froid, il attendit, son front appuyé entre ses deux mains.

Au bout de quelques instants, à travers la lueur rougeâtre qui tremblait à la porte de la masure, parut un bras décharné armé d'une grande cuiller de bois, et bientôt l'immense terrine fut à peu près remplie d'un mélange alimentaire qui mérite une mention particulière.

La base de cette chose sans nom se composait de lait aigri et caillé, mêlé de farine de sarrasin et de quelques

morceaux de pain de seigle, pain noir, compact et visqueux. Du mortier, quelque peu détrempé d'eau, ne produit pas en tombant dans l'augette du maçon, un bruit, si cela se peut dire, plus pesant, plus mat, que n'en produisit cette nauséabonde nourriture, servie froide, bien entendu ; le fermier et sa famille n'avaient pas d'ailleurs une alimentation plus saine et moins répugnante.

La terrine emplie, le petit vacher la souleva péniblement, et, la posant sur sa tête, regagna l'étable.

Lorsqu'il y arriva, la fille de ferme versait dans quelques vases de grès le peu de lait chaud et écumeux qu'elle avait pu extraire du pis des vaches, afin de préparer la confection du beurre que l'on vendait (l'on ne consommait à la ferme que le résidu caillé aigri par la *présure*).

En voyant réserver pour la vente ce lait chaud, salubre et nourrissant, ces gens, résignés à la détestable nourriture qui les attendait ensuite d'une journée de grandes fatigues ; ces gens, façonnés, rompus à la misère, n'éprouvaient aucun sentiment d'envie. Non, il en était d'eux ainsi que de ces travailleurs couverts de haillons, qui, au fond de leur mansarde, incessamment courbés sur leur metier de fer, sont accoutumés à ne pas envier ces fraîches et splendides étoffes de soie et d'or, dont ils tissent sans relâche la trame fleurie, joyeuse, éblouissante, comme les fêtes qu'elle doit orner.

*Martin, ou l'Enfant trouvé.*

---

## UNE VALLÉE DE DÉSOLATION.

Le site est agreste et sauvage. C'est une haute colline couverte d'énormes blocs de grès, du milieu desquels pointent ça et là des bouleaux et des chênes au feuillage déjà jauni par l'automne ; ces grands arbres se dessinent sur la lueur rouge, que le soleil a laissée au couchant ; on dirait la réverbération d'un incendie.

De cette hauteur, l'œil plonge dans une vallée profonde, fertile, à demi-voilée d'une légère vapeur par la brume du

soir. Les grasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs, se confondent dans une teinte sombre, uniforme, qui contraste avec la limpidité bleuâtre du ciel.

Des clochers de pierre grise ou d'ardoise élancent çà et là leurs flèches aiguës du fond de cette vallée, car plusieurs villages y sont épars, bordant une longue route qui va du nord au couchant.

C'est l'heure du repos, c'est l'heure où d'ordinaire la vitre de chaque chaumière s'illumine au joyeux pétillement du foyer rustique, et scintille au loin à travers l'ombre de la feuillée, pendant que des tourbillons de fumée, sortant des cheminées, s'élèvent lentement vers le ciel.

Et pourtant, chose étrange, on dirait que dans ce pays tous les foyers sont éteints et déserts.

Chose plus étrange, plus sinistre encore, tous les clochers sonnent le funèbre glas des morts.

L'activité, le mouvement, la vie semblent concentrés dans ce branle lugubre qui retentit au loin.

Mais voilà que, dans ces villages naguère obscurs, des lumières commencent à poindre. Ces clartés ne sont pas produites par le vif et joyeux pétillement du foyer rustique, elles sont rougeâtres comme ces feux de pâtre, aperçus le soir à travers le brouillard.

Et puis ces lumières ne restent pas immobiles. Elles marchent lentement vers le cimetière de chaque église.

Alors le glas des morts redouble ; l'air frémit sous les coups précipités des cloches, et, à de rares intervalles, des chants mortuaires arrivent, affaiblis, jusqu'au faîte de la colline. . . . .

Pourquoi tant de funérailles ?

Quelle est donc cette vallée de désolation où les chants paisibles, qui succèdent au dur travail quotidien, sont remplacés par des chants de mort? où le repos du soir est remplacé par le repos éternel ?

Quelle est cette vallée de désolation dont chaque village pleure tant de morts à la fois, et les enterre à la même heure, la même nuit ?

Hélas ! c'est la mortalité, elle est si prompte, si nombreuse, si effrayante, que c'est à peine si l'on suffit à

enterrer les morts. Pendant le jour, un rude et impérieux labeur attache les survivants à la terre, et le soir seulement, au retour des champs, ils peuvent, brisés par la fatigue, creuser ces autres sillons où leurs frères vont reposer pressés comme les grains de blés dans le semis.

Et cette vallée n'a pas, seule, vu tant de désolation. Pendant des années maudites, bien des villages, bien des bourgs, bien des villes, bien des contrées immenses ont vu comme cette vallée leurs foyers éteints et déserts!

Ont vu, comme cette vallée, le deuil remplacer la joie! le glas des morts remplacer le bruit des fêtes!

Ont, comme cette vallée, pleuré beaucoup de morts le même jour, et les ont enterrés la nuit à la sinistre lueur des torches!

Car, pendant ces années maudites, un terrible voyageur a lentement parcouru la terre d'un pôle à l'autre, du fond de l'Inde et de l'Asie, aux glaces de la Sibérie, des glaces de la Sibérie jusqu'aux grèves de l'Océan français. . . . .

Ce voyageur, mystérieux comme la mort, lent comme l'éternité, implacable comme le destin, terrible comme la main de Dieu . . . c'était . . .

Le Choléra!! . . .

---

## MARMIER.

Xavier Marmier, né vers le commencement de ce siècle, s'est acquis un nom dans la littérature, par ses voyages dans les différentes parties du monde. Nous avons de cet élégant écrivain des *Lettres sur le Nord*, du plus grand intérêt; *Lettres sur la Hollande, sur l'Islande; Voyage du Rhin au Nil*, ouvrages qui réunissent à l'élégance et à la pureté de style, une grande exactitude dans les détails intéressants qu'ils nous donnent sur les différentes contrées qu'il a parcourues.

### LE SPITZBERG.

Le 14 juin 1839, à midi, la corvette *la Recherche*, appareillait dans le port du Havre pour entreprendre un

second voyage au Spitzberg. Le ciel était pur, la mer calme; une foule de spectateurs venaient de se ranger le long du quai, les uns pour satisfaire un sentiment de curiosité, d'autres pour nous envoyer encore un dernier adieu. Debout sur la dunette, nous regardions tour-à-tour la terre de France qui s'effaçait peu-à-peu derrière nous, l'espace immense qui se déroulait à nos yeux, et tour-à-tour notre pensée s'en allait du passé à l'avenir, des regrets d'affection aux désirs de voyage.

Un dernier cri jeté du haut de la grève, un mouchoir que nous voyions s'agiter dans l'air, nous rappelaient douloureusement tous les trésors d'amour auxquels il nous fallait renoncer; puis la vague limpide, flottant au bord de notre navire, semblait, dans un doux murmure, nous parler des pays lointains. Hélas! quel est le voyageur qui n'a point passé par toutes ces alternatives de souvenir et d'attente, de regret et d'espoir? Quel est celui qui, au moment de quitter le sol natal, n'a pas senti d'avance germer dans son cœur la douleur de l'éloignement, et ne s'est pas dit ce que le pigeon casanier disait à son frère:

L'absence est le plus grand des maux.

Le 18 juillet, nous étions arrivés à peu près à la latitude de Beeren-Eiland. La température sous-marine avait subitement baissé de trois degrés, ce qui nous faisait croire au voisinage des glaces. Le ciel était brumeux, la mer sombre, le vent froid. Nous étions déjà au 74e degré 30 minutes de latitude, et le 21, à midi, nous jetions l'ancre à trois milles environ de la côte de Beeren-Eiland.

Nous prîmes deux canots pour aller à terre, et nous errâmes longtemps avant de trouver un endroit où nous pussions aborder. De tous côtés nous ne voyions qu'une longue ligne de brisans sur lesquels la mer lançait des flots d'écume, et des rocs dont nous ne nous lassions pas de contempler les formes bizarres: ceux-ci s'élançaient dans l'air comme des obélisques; ceux-là, minés à leur base, ressemblaient à des édifices usés par le temps et près de s'écrouler; d'autres ressemblaient à ces idoles monstrueuses qu'adorent certains peuples sauvages. Mais

celui qui s'élevait devant nous était de tous le plus étrange; à le voir de loin, on l'eût pris pour une grande tour carrée destinée à compléter quelque large fortification. Rien n'y manquait, ni les angles saillans, pareils à ceux d'un bastion, ni le couronnement crénelé, ni la terrasse plate sur laquelle deux pierres, posées transversalement, faisaient assez l'effet de deux mortiers. Les flancs de cette masse de roc avaient été de toutes parts creusés et traversés par la lame. On y voyait de larges ouvertures, pareilles à celles des grottes souterraines que l'on aperçoit parfois dans les montagnes; des arcades arrondies ou effilées en ogive, comme celles d'une vieille église; des pilastres lourds et massifs, comme ceux du style byzantin. La couleur de ce rocher ajoutait encore à l'étrangeté de son aspect; ses nuances primitives avaient été complétement dénaturées par l'eau de mer. Aussi haut que la vague pouvait monter, on ne voyait qu'une surface raboteuse revêtue d'une couleur verdâtre, et au-dessus un granit jaune comme de l'ocre. Sur toute la terrasse de ce rocher et sur toutes les aspérités saillantes de ces angles, nous apercevions une innombrable quantité de points blancs pareils à des boules de neige; c'étaient autant d'oiseaux de mer qu'un coup de fusil arracha tout-à-coup à leur bienheureux *far-niente*, qui s'élevèrent dans l'air comme un nuage, et s'enfuirent en poussant des cris rauques et tristes comme le bruit de la rafale que l'on entend parfois gronder sur les mers.

Un peu plus loin, on apercevait une montagne élevée et toute nue, dont un large bandeau de brume cachait la sommité. A partir de cette montagne, la terre s'incline graduellement comme une dune, et forme une longue plaine ondoyante dont la pointe septentrionale semble s'abaisser jusqu'au niveau de la mer. Tandis que quelques-uns de nos compagnons s'en allaient, ceux-ci avec leurs crayons, ceux-là avec leur baromètre ou leur fusil, du côté de la montagne, je me dirigeai vers le nord avec un de mes compagnons. A peine avions-nous posé le pied sur la grève, que nous fûmes arrêtés par un torrent, puis par une fondrière, et un peu plus loin par des masses de neige qui avaient déjà acquis la consistance du glacier. Une fois parvenus au milieu de la plaine, nous ne vîmes

plus autour de nous qu'une terre grisâtre et sablonneuse, pareille à celle qu'on voit apparaître au bord des côtes quand la marée se retire; ça et là on distinguait une flaque d'eau sombre et silencieuse, une bande de neige dont les contours commençaient à fondre, et pas une fleur, pas une plante, si ce n'est quelque frêle renoncule qui penchait languissamment sur le sol son bouton doré, quelque racine de mousse de renne ou une tige étiolée de cochléaria. A l'horizon, le regard n'apercevait qu'une mer rembrunie, coupée ça et là par l'écume de la houle; sur notre tête s'étendait un ciel chargé de brouillards, où de temps à autre on voyait surgir péniblement un soleil pâle comme le disque de la lune. Sous cet amas de nuages, sous ce flambeau sans chaleur, la terre inanimée, la terre chargée de neige et de glace, ressemblait à un large tombeau entouré d'une draperie de deuil et éclairé par une lampe sépulcrale. Nulle terre du Nord ne m'était encore apparue sous un aspect aussi lugubre, nulle île dépeuplée ne m'avait encore fait concevoir une idée aussi effrayante d'un naufrage. Dans ce moment, nous tournions avec une sorte d'anxiété nos regards du côté de la Recherche, et notre cœur se dilatait à la vue de ces mâts se dressant comme des flèches au-dessus des vagues. C'était là notre refuge, c'était la demeure où nous retrouvions les souvenirs de France; à défaut de tout ce que nous regrettions c'était pour nous le foyer de famille, la retraite du cœur, la patrie.

Pendant que nous errions à travers la plaine déserte, une brume épaisse s'étendait sur les flots et commençait à nous envelopper. On tira de la Recherche trois coups de canon pour nous rappeler à bord, et nous retournâmes joindre nos bateaux, en traversant le même sol et les mêmes amas de neige. Cette île était autrefois très-fréquentée par les pêcheurs; maintenant les morses qu'on y venait chercher ont pris une autre direction. Les ours blancs n'y abordent plus qu'en hiver, portés sur les glaçons flottants qui se détachent de la pointe méridionale du Spitzberg. Les oiseaux de mer sont seuls restés fidèles à cette côte, comme pour proclamer, du haut de leurs pics de granit, avec leurs cris sauvages, la désolation de l'île entière. A peine étions-nous

arrivés à bord de la corvette, que la brume envahit l'espace; les rochers, les montagnes de Beeren-Eiland se voilèrent peu-à-peu, puis tout disparut. En regardant autour de nous, nous ne voyions plus que les flots battus par le vent; il semblait que nous venions de faire un rêve, ou de visiter une terre emportée subitement par des enchanteurs.

Nous poursuivîmes notre route vers le nord, tantôt contrariés par le vent, fatigués par la pluie, cernés par la brume, tantôt récréés par un jour de calme, par l'aspect d'une teinte d'azur, qui, surgissant peu-à-peu sous le nuage, s'étendait au large et bientôt occupait toute la surface du ciel. Le 26, l'atmosphère était libre et pure. Nul brouillard ne flottait sur notre tête, nul vent n'agitait notre navire. La mer aplanie était parsemée de méduses brillantes comme de la nacre. Au-dessus de nous s'élevait un ciel large et bleu, tacheté seulement çà et là de quelques nuages légers pareils à des flocons de laine. Assis sur la dunette, nous regardions, dans une rêveuse nonchalance, ce tableau si différent de celui qui depuis quelques jours attristait nos regards, et parfois nous nous demandions si quelque fée ne nous avait pas ramenés, par un coup de baguette, sous le ciel méridional. Nous nous trouvions alors au 76me degré de latitude. A minuit, le soleil était à 5 degrés 26 minutes au dessus de l'horizon, et projetait sur les vagues un large rayon de lumière pareil à une lame d'or et d'argent.

Le lendemain, toute cette magie d'un jour azuré avait disparu; la mer était de nouveau inondée de vapeurs, le thermomètre était descendu à un degré. Le soir, la neige tombait à flocons. A travers les vapeurs flottantes, nous distinguâmes dans le lointain le pic recourbé de Hornsund et les montagnes couvertes de neige qui l'entourent. De temps à autre, une baleine élevait au-dessus des vagues sa tête monstrueuse, et lançait dans l'air un jet d'eau qui retombait en poussière. Du reste, tout était morne et silencieux. Les oiseaux mêmes, qui chaque jour voltigeaient autour de notre navire, commençaient déjà à nous abandonner. Nul cri ne frappait notre oreille, nulle voile n'attirait nos regards. La Recherche était seule sur l'Océan.

A force de louvoyer, nous arrivâmes, le 30, assez près de l'île du Prince-Charles pour pouvoir en mesurer l'étendue et en distinguer les formes. C'était un beau et curieux spectacle, un singulier mélange d'ombre et de lumière, de montagnes noires comme du charbon et de plateaux de neige éblouissante. Un large brouillard ondoyait le long de cette île, on le voyait monter, descendre, s'ouvrir comme un rideau pour laisser apparaître une pyramide de roc, un sommet de montagne, puis se refermer, et envelopper dans ses vastes plis la terre que nous cherchions à observer. Puis venait un coup de vent qui déchirait ce brouillard comme une gaze, et en faisait flotter au loin les lambeaux. Un rayon de soleil, éclatant aussi tout-à-coup entre les nuages, dorait la neige des montagnes et jetait un bandeau de lumière sur toutes ces sommités confuses. Sous cette lumière subite on voyait poindre çà et là une autre cime qui d'abord ne paraissait qu'un point presque imperceptible, puis s'étendait au large, et semblait, comme une jeune fille fatiguée du vêtement qui l'incommode, rejeter avec impatience sa robe de brume pour découvrir ses blanches épaules.

Nous longeâmes cette île, et le lendemain nous arrivâmes en face de sept montagnes de glace rangées comme un collier de perles au bord de la mer. De loin on ne distingue pas les parois escarpées de ces glaces éternelles ; on ne voit qu'un immense plateau qui, d'un côté, semble descendre jusqu'au niveau des vagues, et de l'autre monte graduellement et s'enfuit dans le lointain. De ce plateau éclatant de blancheur s'élèvent sept pics aigus aux flancs noirs, aux angles déchirés. A les voir ainsi isolés l'un de l'autre, debout dans l'espace, on croirait voir autant d'îles sortant d'un océan de neige.

Cependant nous avions atteint le 79$^{me}$ degré de latitude, et nous commencions à approcher de notre but. Le 31 au matin, nous vîmes apparaître les hautes montagnes entre lesquelles se trouve la baie de Hambourg, et un peu plus loin la baie de Magdeleine, où nous voulions aborder. Mais le vent était toujours contraire, la brume menaçait à chaque instant de nous entraver dans notre marche. Un rayon de soleil fugitif luisait sur notre tête, puis s'éclipsait aussitôt pour faire place à de lourds nuages

d'où tombaient des flocons de neige. Le pilote nous disait, en voyant ce temps orageux, que l'été n'était pas encore venu. Il est possible qu'il vienne parfois récréer ces froides régions ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année nous l'avons vainement attendu.

Enfin, après mainte et mainte bordée, nous entrâmes dans la baie de Magdeleine. Une petite île en marque l'ouverture. Un rocher la barre un peu plus loin, et deux longues lignes de montagnes aux cimes aiguës, aux flancs rocailleux, la bordent de chaque côté. Jusque-là nous n'avions point encore vu les glaces flottantes. C'était un fait singulier qui étonnait notre pilote lui-même. Ordinairement les glaces s'avancent jusqu'à Beeren-Eiland, et quelquefois au-delà. Cette année, elles avaient été probablement poussées à l'est, et nous avions toujours suivi une autre direction. Mais bientôt d'énormes blocs vinrent contre le navire, poussés par la brise, entraînés par le courant. Les uns ressemblaient par leur lourde masse à des quartiers de roc ; d'autres avaient pris dans le frottement continu des vagues les formes les plus bizarres. Ceux-ci étaient arrondis comme un œuf, ceux-là taillés comme une pyramide. Il y en avait qui étaient creusés à leur base comme une voûte, d'autres qui, sur leur surface plane, portaient des arcs-boutants ou de longues tiges tordues pareilles à des rameaux d'arbres. Tous étaient d'une couleur bleue limpide qui se reflétait dans les vagues, et dont les nuances délicates variaient sans cesse avec l'ombre d'un nuage ou la clarté du jour. Nous passâmes entre ces masses pesantes comme entre des écueils. Pour éviter leur choc, le timonier était à chaque instant obligé de mettre la barre à tribord ou à babord. Par un effet d'optique que je ne puis expliquer, le fond de la baie paraissait tout près de nous, et à mesure que nous avancions, semblait fuir en arrière. Vers quatre heures, nous doublâmes la pointe d'une presqu'île, et nous jetâmes l'ancre dans un bassin arrondi, où tout semblait devoir nous garantir des vents. Je ne saurais dire quel profond saisissement, quel mélange de terreur et d'admiration j'éprouvai à la vue des lieux où nous allions nous installer pour plusieurs semaines. C'était là ce Spitzberg que je désirais tant voir, cette terre étrange

que j'avais d'avance cherché à me représenter dans mes rêves. Mes rêves étaient au-dessous de la réalité. De tous côtés je n'apercevais que des montagnes taillées à pic, qui ont fait donner à ce pays le nom de Spitzberg (Montagne pointue); des cimes dentelées comme une scie, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent du haut de la montagne comme des bandeaux d'argent, se déroulent à sa base et s'étendent au loin comme un lac; des glaciers dont les parois, battues par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes; et devant nous la mer, la mer sombre et terrible, où nul autre bruit ne résonne que le sifflement de la rafale et le cri douloureux du goëland,—cet oiseau dont le nom en langue bretonne signifie pleureur, — où l'on ne voit que l'écume des vagues soulevées par l'orage et les blocs de glace emportés par le vent.

Sur les montagnes, on ne trouve qu'une mousse noire et humide, qui n'a point de racine dans le sol, et se détache comme une motte de terre dès qu'on y pose le pied. Dans quelque creux de vallée, parfois le botaniste découvre encore la renoncule à tête jaune, le pavot blanc, la saxifrage débile, le lichen jaune, dont la racine est entourée d'une couche de glace; l'azalea, cette fidèle fleur des montagnes, cette dernière parure des terres les plus arides, ne croît pas même ici. Mais lorsque le vent vient à balayer la surface de la neige, on aperçoit une végétation mystérieuse qui se cache sous sa froide enveloppe : c'est la neige rouge, composée d'une multitude de petites plantes qu'on ne distingue qu'au microscope; puis la neige verte, qui, d'après l'opinion d'un naturaliste, n'est qu'une transformation de la neige rouge, et dans laquelle on aperçoit des animaux infusoires qui se nourrissent de cette plante, comme les animaux herbivores des plantes de la prairie.

Sur les bords de la mer, on ne voit flotter ni varechs ni goëmons. La grève est triste comme la montagne; l'espace est désert. Partout la solitude et partout un silence solennel qui saisit l'âme comme un silence de

mort. Parfois seulement on aperçoit un phoque qui vient se poser sur un banc de glace, et tourne autour de lui ses grands yeux verts étonnés, parfois, un dauphin blanc qui fait jaillir autour de lui des flots d'écume, puis plonge tout-à-coup et disparaît. Il n'y a de vie que sur certains endroits de la plage et sur certaines sommités. Là est le goëland, vautour de la grève, le stercoraire, moins fort en apparence, mais plus vorace et plus courageux, qui le poursuit pour lui enlever sa proie; la jolie mouette blanche, qui du bout de son aile effleure à peine la vague orageuse; le guillemot aux pattes rouges et au plumage noir; le pétrel, qui semble se plaire dans le bruit de la tempête; l'eider qui dépose sur le roc aride son précieux duvet, et la godde, dont le cri ressemble à un ricanement, comme si l'oreille de l'homme ne devait entendre ici qu'un soupir de douleur ou un rire sardonique. Le cygne, si beau à voir passer dans les plaines d'Islande, et le lagopède, habitant des neiges du Dovre, ne viennent pas jusqu'au Spitzberg. Les ours blancs sont rares; on ne les voit apparaître dans ces parages qu'en hiver; l'été ils ne s'éloignent pas des glaces. Les renards sont plus fréquents: nos compagnons de voyage en ont tué plusieurs bleus et blancs; mais ils sont beaucoup plus petits que ceux d'Islande et du Finmark. Il y a aussi des rennes dans certaines parties du Spitzberg; on ne les rencontre pas le long des côtes; ils sont sauvages et très-difficiles à approcher. Personne ne pourrait dire comment ces animaux subsistent; on ignore de quoi ils se nourrissent en été; c'est bien pire en hiver.

Dès le lendemain de notre arrivée, toutes nos embarcations sillonnaient la baie, et tous les matelots étaient en mouvement. Le maître charpentier dressait sur le bord de la presqu'île l'observatoire destiné à faire des expériences de magnétisme; un peu plus loin, le voilier posait deux tentes, l'une pour nous servir d'abri contre le mauvais temps, l'autre pour protéger les instruments. Le météorologue installait de tous côtés ses baromètres et ses thermomètres; le géologue s'armait de son marteau, le chasseur de son fusil, et les peintres, plus occupés encore que nous tous, ne savaient par où commencer, tant il y

avait autour d'eux de points de vue nouveaux, de sites pittoresques, de scènes admirables.

Pour moi, je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes mêmes, varient à chaque instant. Parfois on ne voyait qu'un ciel sombre, ou une mer de brouillards flottant sur une autre mer. Le fond de la baie, les plateaux de neige, les cimes des montagnes, tout était inondé d'une vapeur ténébreuse, sans lumière et sans reflet. A travers cette ombre épaisse on ne distinguait que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompus, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos. Si dans ce moment le vent venait à ébranler les parois des montagnes de glace, on entendait l'avalanche tomber avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et ce bruit sinistre au milieu de l'obscurité, cette chute d'une masse pesante dont les éclats scintillaient dans l'ombre comme des étincelles de feu, tout portait dans l'âme une impression de terreur indéfinissable. Mais, lorsque le soleil venait à reparaître, c'était une magnifique chose que de voir sortir de la brume toutes les montagnes avec leurs pics élancés, et les plateaux de neige sans ombre et sans tache, et les glaciers qui, en reflétant les rayons de lumière, prenaient tour-à-tour des teintes d'un bleu transparent comme le saphir, d'un vert pur comme l'émeraude, et brillaient de tous côtés comme les facettes d'un diamant. Vers le soir les nuages remontaient à la surface du ciel; une ombre mélancolique s'étendait au loin. Une brise du nord ridait la surface de la mer comme une pensée de tristesse qui tout-à-coup surprend et trouble un cœur paisible. Le soleil disparaissait peu-à-peu dans les plis ondoyants de la brume, et ne projetait plus à l'horizon qu'une lueur jaunâtre et vacillante, pareille à celle d'un cierge qui s'éteint dans la nuit. Alors l'eider cessait de se plaindre, la mouette de crier, et rien n'interrompait plus ce sombre repos du soir que le souffle de la brise courant par rafales entre les cimes des montagnes, et le retentissement des glaces flottantes que la vague ou le vent chassait l'une contre l'autre.

La presqu'île avec son observatoire, ses tentes, ses longues piques plantées en terre et garnies de thermomètres, présentait aussi un point de vue très-pittoresque. De là, les peintres aimaient à dessiner la corvette avec les masses de glace qui parfois l'entouraient comme un rempart, et parfois la voilaient jusqu'à la hauteur des bastingages. De là nous aimions à voir la pleine mer ouverte devant nous, l'entrée de la baie par laquelle nous songions à nous en aller bientôt reprendre le chemin de France. Cette presqu'île est le cimetière de ceux que la mort a surpris sur cette grève désolée. Elle est parsemée de cercueils qui ont été enterrés avec soin et recouverts de quartiers de roc qui forment une sorte de tumulus. Mais le vent a renversé ces amas de pierre, la glace a soulevé le cercueil, les planches se sont disjointes, et les ossements du mort ont été emportés par l'orage ou sont tombés en poussière dans une couche de neige et de glace. Sur chacune de ces tombes s'élève une simple croix en bois portant une inscription, une date et un nom. Quelle autre épitaphe oserait-on faire dans un lieu comme celui-ci ? Deux lettres initiales placées au revers de l'inscription sont probablement le signe modeste de celui qui creusait ce sol pour ouvrir un dernier asile à son compagnon de voyage, pour donner une sépulture à son frère.

De combien de scènes douloureuses, d'événements sinistres ces côtes du Spitzberg n'ont-elles pas été le théâtre! Le signe de la souffrance, les vestiges de la mort, sont encore là. Dans toutes les baies où nous avons posé le pied, nous avons trouvé le sol creusé par la bêche du fossoyeur, le cercueil et la croix de bois. On rencontre surtout un grand nombre de ces tombes sur un des versants de l'île d'Amsterdam ; cette terre est la terre des morts, les vivants l'ont abandonnée, les morts seuls sont restés. Il est triste d'errer à travers ces tumulus de pierre renversés par l'orage, ces cercueils usés par le temps sur cette côte que nul soleil n'égaie, que nulle fleur ne décore ; au bord de cette mer où le son lugubre de la rafale, le gémissement de la vague, ressemblent à un éternel chant de funérailles. Mais plus triste encore est l'aspect d'une autre grève où nous arrivâmes un soir, à la fin d'une de nos excursions ; c'est à la pointe nord-ouest du Spitzberg.

Là, on ne trouve point de tombes, les pêcheurs n'ont pas séjourné si loin ; là, il n'y a plus de traces humaines, et presque plus aucune trace de vie ; les montagnes, la grève, sont également nues. Le botaniste, après avoir parcouru les pics de roc et les vallées, s'en revint sans avoir pu même trouver une de ces fleurs débiles qui éclosent encore auprès de la baie de Magdeleine, et le chasseur parcourut toute la grève sans voir un oiseau. Tandis que mes compagnons poursuivaient de côté et d'autre leurs explorations, je m'assis, avec un indicible sentiment de mélancolie, sur un bloc de granit au bord de la mer ; je ne voyais plus devant moi que l'immense espace des flots, coupés par les trois îles de Cloven Cliff, Fuglesang et Norway. L'Océan était sombre et immobile, le ciel chargé çà et là de quelques nuages lourds, et de tous côtés couvert d'un voile brumeux ; seulement, sur un des points de l'horizon, on distinguait une lueur blanchâtre qui se déroulait sous les nuages comme un ruban d'argent : c'était le reflet des glaces éternelles. J'étais seul alors au milieu de la solitude immense ; nul bruit ne frappait mon oreille, nulle voix ne venait m'interrompre dans mon rêve. Les rumeurs de la cité, les passions du monde, étaient bien loin. Mon pied foulait une des extrémités de la terre, et devant moi il n'y avait plus que les flots de l'Océan et les glaces du pôle. Non, je ne saurais exprimer toute la tristesse, toute la solennité de l'isolement dans un tel lieu, tout ce que l'âme ainsi livrée à elle-même et planant dans l'espace, conçoit en un instant d'idées ardentes et d'impressions ineffaçables. Si dans ce moment j'ai désiré tenir entre mes mains la lyre du poëte, ce n'était qu'un vœu fugitif. J'ai courbé le front sous le sentiment de mon impuissance, et ma bouche n'a murmuré que l'humble invocation du chrétien. *Lettres sur le Nord.*

---

# DUMAS.

Alexandre Dumas, auteur dramatique, romancier, historien, et l'un des hommes les plus spirituels de l'époque, est né en 1803, à Villers-Coterets (Aisne). Nous devons à la plume féconde de cet écrivain, une foule de compositions, traduites dans toutes les langues de l'Europe. Parmi ses pièces de théâtre, on distingue *La Tour de Nesle*; *Henri III et sa cour*; *Christine*, *&c.*; parmi ses romans *Le Comte de Monte Christo*; *Mémoires d'un Médecin*; *Les trois Mousquetaires*, *&c.* Ses ouvrages historiques, *Gaule et France*; *Louis XIV et son siècle*; *Isabeau de Bavière*, jouissent d'une réputation méritée. Nous avons aussi de M. Dumas des *impressions de voyage* du plus grand intérêt.

## LE PONT DU GARD.

Au bout de deux heures de marche à peu près, nous arrivâmes à Remoulins; c'est là qu'on rencontre pour la première fois le Gard, qui prend sa source près de Saint-Germain de Calberti; on le traverse sur un pont de fil de fer, véritable escarpolette suspendue à quatre colonnes cannelées, fines et aériennes comme lui. L'effet produit par ce modèle de légèreté est si grand, qu'un amateur de danse a écrit sur ces colonnes: Pont Taglioni. Le nom lui en est resté.

Malheureusement pour ce bijou de l'industrie moderne, il a un voisin qui, comme la montagne d'aimant des Mille et une Nuits, attire si rapidement le voyageur à lui, qu'on a à peine le temps de lui jeter un coup d'œil. Nous mîmes pied à terre, afin de laisser à notre cheval, qui devait nous conduire le même soir à Nîmes, le temps de se reposer, et nous nous engageâmes, avec un guide du pays, dans un sentier de traverse, qui abrège le chemin d'un quart d'heure à peu près. Nous longions depuis quarante minutes la base d'une montagne, demandant toujours, dans notre impatience, si nous approchions, lorsque tout-à-coup nous aperçûmes au-dessus du feuillage

sombre des chênes verts et des oliviers, se détachant sur un ciel bleu, deux ou trois arcades, à teinte chaude et jaunâtre : c'était la tête du géant romain. Nous continuâmes d'avancer, et au premier coude que fit la montagne, nous l'embrassâmes dans tout son ensemble, à cent pas à peu près de nous.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet produit par cette chaîne granitique qui réunit deux montagnes, par cet arc-en-ciel de pierre qui remplit tout l'horizon, par ces trois étages de portiques qu'ont splendidement dorés dix-huit siècles de soleil. J'ai vu quelques-unes des merveilles de ce monde, Westminster, fière des tombeaux de ses rois ; la cathédrale de Reims, aux pierres transparentes comme une dentelle ; ce magasin de palais qu'on appelle Gênes ; Pise et sa tour penchée ; Florence et son Dôme ; Terni et sa cascade ; Venise et sa place Saint-Marc ; Rome et son Colisée ; Naples et son port ; Catane et son volcan : j'ai descendu le Rhin, emporté comme une flèche, et j'ai vu passer devant moi Strasbourg et son merveilleux clocher, que l'on croirait bâti par les fées : j'ai vu le soleil se lever sur le Righi et se coucher derrière le Mont-Blanc : eh bien ! je n'ai rien vu (j'en excepte cependant le temple de Ségeste, perdu aussi dans un désert) qui m'ait parut aussi beau, aussi grand, aussi virgilien, que cette magnifique épopée de granit qu'on appelle le pont du Gard.

Ce fut alors que me revint le souvenir du pont de Remoulins, que l'on a construit pour épargner au voyageur la peine de passer sur le pont du Gard. En effet, grâce à cette industrieuse combinaison, celui qui fait cinq cents lieues pour aller voir le Campo-Santo, la colonne Trajane et Pompéia, fait deux lieues de moins, et passe sans s'en douter près d'une merveille qu'il ne retrouvera nulle part.

Au reste, ces deux ponts sont bien l'emblême des deux sociétés qui leur ont donné naissance, et ils offrent le contraste parfait du génie ancien et moderne. L'un, plein de foi en lui-même ; reposant sur sa base colossale, croyant à son avenir séculaire, bâti pour l'éternité ; l'autre, sceptique, inconstant, frivole, et comprenant le progrès journalier, construit des monuments provisoires pour la géné-

ration qui passe; l'un s'appelle le pont Agrippa, l'autre le pont Séguin.

En effet, ce fut, dit-on, le gendre d'Auguste qui vint renouveler dans les Gaules quelques-unes des hydrauliques constructions dont il avait doté Rome. Nîmes, la rivale d'Arles, manquait d'eau, mais il y avait à Uzès, à sept lieues de là, une fontaine abondante, saine et limpide. Agrippa donna l'ordre à son peuple de soldats de conduire cette source vers le point où sa volonté l'appelait, et un aqueduc s'éleva sous les mains d'une armée, gravissant des collines, creusant des rocs, longeant des coteaux, unissant des montagnes, traversant des étangs, passant sous des villages, et enfin débouchant à Nîmes, où il apporta cette eau laborieuse qui avait tour-à-tour passé au milieu des nuages et traversé les profondeurs de la terre. Certes, la civilisation moderne a amené pour l'industrie et le commerce de magnifiques découvertes, mais si Agrippa eût connu les puits artésiens, nous n'aurions probablement pas le pont du Gard.

Après nous être arrêtés ainsi étonnés devant l'ensemble, nous examinâmes les détails. Le pont est composé, comme nous l'avons dit, de trois rangs d'arcades: au pied de la première passe le Gard, aux flancs de la seconde les voyageurs, et au-dessus de la troisième l'eau qui prenait sa source à Uzès. Les arcades inférieures sont au nombre de six, les arcades intermédiaires au nombre de onze, et les arcades supérieures au nombre de trente-cinq.

Je montai jusqu'au-dessus de ces dernières et j'entrai dans l'aqueduc. Il est assez élevé pour qu'un homme le parcoure sans trop se courber. Sa couverture est formée de pierres d'un seul morceau de huit pieds de long sur deux et demi de large, et posées à côté les unes des autres, sans crampons ni ciment.

Du sommet aérien de ce monument, qui domine toute la vallée du Gard, je vis Jadin et Huet se débattre au milieu d'une troupe de bohémiens qui étaient sortis d'une grotte qui leur sert d'habitation lorsqu'il leur prend envie de descendre des Pyrénées. C'était un spectacle trop nouveau à mes yeux pour que je ne me hâtasse point d'aller leur porter mon aumône. Ils ne parlaient pas

français, mais à l'aide de l'italien nous parvînmes à nous entendre. Ils voyageaient en France pour leur plaisir, sans autre but que d'y vivre, sans autre espoir que la charité publique, et probablement sans autre industrie que le vol. Heureusement nous étions quatre, et Jadin et moi nous avions nos fusils en bandoulière. J'avoue que, seul et sans armes, j'aurais trouvé la rencontre moins pittoresque et plus dangereuse.

Ce furent les invasions barbares qui mirent hors de service l'aqueduc romain ; on dit même que les Visigoths, en traversant le Languedoc pour aller en Espagne, tentèrent de le détruire : mais, prêts à mettre la main à l'œuvre de destruction, ils eurent des vertiges en le voyant si grand et eux si petits, et, comme les brigands de l'Arioste, ils se prosternèrent devant le géant.

En mil cinq cent soixante-quatre, Charles IX fit un voyage dans le midi de la France, et visita le pont du Gard. Il y fut reçu par M. le duc de Crussol, qui lui donna une fête au bord de la rivière. Au moment où le roi passait devant la grotte où nous rencontrâmes les bohémiens, il en sortit douze jeunes filles habillées en nymphes, qui lui présentèrent des pâtisseries et des confitures.

Le pont resta vierge et tel qu'il était sorti des mains de ses ouvriers antiques jusqu'en mil sept cent quarante-sept, époque à laquelle on lui adossa une chaussée destinée au passage des voyageurs et des voitures. Les autorités de Nîmes furent si fières de cette merveilleuse idée qui gâtait un chef-d'œuvre, qu'elles firent frapper une médaille avec cette légende : *Nunc utilius*. Il était réservé au dix-huitième siècle de déshonorer le monument que les barbares du cinquième n'avait point osé abattre.

Nous étions tellement émerveillés de notre pont, que nous ne le quittâmes qu'à la nuit close, et ce fut encore une belle chose que de voir descendre l'ombre dans cette vallée, et de suivre sur ces pierres dorées la dégradation de la lumière. Malheureusement il n'y avait pas de lune, autrement nous serions restés, je crois, pour le voir aux rayons nocturnes, comme nous l'avions vu aux clartés du soleil. Il résulta de cette admiration exclusive, que nous

ne pûmes rien distinguer du paysage de Remoulins à Nîmes. Lorsqu'on a vu le pont du Gard, il faut fermer les yeux, et ne les rouvrir que devant les Arènes ou la Maison-Carrée. *Impressions de Voyage.*

---

## AUBERGE ITALIENNE.

Une auberge italienne est une habitation assez tolérable encore l'été; mais l'hiver, attendu qu'aucune précaution n'a été prise contre le froid, c'est quelque chose dont on ne peut se faire aucune idée. On arrive glacé, on descend de voiture, on demande une chambre; le maître de la maison, sans se déranger de sa sieste, fait signe au garçon de vous conduire. Vous le suivez, dans la confiance que vous allez trouver un abri, erreur, vous entrez dans un énorme galetas aux murs blancs, dont l'aspect seul vous fait frissonner. Vous parcourez des yeux votre nouvelle demeure, votre vue s'arrête sur une petite fresque; elle représente une femme nue, en équilibre au bout d'une arabesque; rien que de la voir vous grelotez. Vous vous retournez vers le lit, vous voyez qu'on le couvre avec une espèce de châle de coton et une courte-pointe de basin blanc; alors les dents vous claquent. Vous cherchez de tous côtés la cheminée, l'architecte l'a oubliée: il faut en prendre votre parti. En Italie, on ne sait pas ce que c'est que le feu; l'été on se chauffe au soleil, l'hiver au Vésuve; mais comme il fait nuit et que vous êtes à quatre-vingts lieues de Naples, vous vous empressez de fermer les fenêtres. Cette opération accomplie, vous vous apercevez que les carreaux sont cassés; vous en bouchez un avec votre mouchoir roulé en tampon, vous murez l'autre avec une serviette tendue en voile. Vous vous croyez enfin barricadé contre le froid; alors vous voulez fermer votre porte, la serrure manque: vous poussez votre commode contre, et vous commencez à vous déshabiller. A peine avez-vous ôté votre redingote, que vous sentez un vent coulis atroce: ce sont les panneaux qui ont joué, et qui ne touchent ni du haut ni du bas; alors vous détachez

les rideaux des fenêtres, et vous en faites des rouleaux; puis, quand tout est bien calfeutré, quand vous le croyez du moins, vous faites le tour de votre appartement avec votre bougie. Un dernier courant d'air que vous n'avez pas encore senti vous la souffle dans les mains. Vous cherchez une sonnette, il n'y en a pas; vous frappez du pied pour faire monter quelqu'un, votre plancher donne sur l'écurie. Vous dérangez votre commode, vous tirez vos rideaux de leurs fentes, vous rouvrez votre porte et vous appelez: peine perdue, tout le monde dort; et quand on dort on ne se réveille pas en Italie: c'est aux voyageurs de se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin. . . . Et comme, à tout prendre, c'est encore de votre lit que vous avez le plus à faire, vous le gagnez à tâtons, vous vous couchez suant d'impatience, et vous vous réveillez raide de froid.

L'été c'est autre chose; tous les inconvéniens que nous venons de signaler disparaissent pour faire place à un seul, mais qui à lui seul les vaut tous: aux moustiques. Il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ce petit animal, qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs; il est à nos cousins du nord ce que la vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire: vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses: le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit; puis à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élancer vivement dans l'autre pièce. Malheureusement le moustique a les yeux du hibou et le nez de la hyène: il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez en tâtonnant vers votre couchette, vous renversez un guéridon chargé de vieilles tasses de porcelaine que le lendemain on vous fera payer pour neuves; vous faites un détour pour ne pas vous couper les pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit,

vous soulevez avec précaution la moustiquaire qui l'enveloppe, vous vous glissez sous votre couverture comme un serpent; et vous vous félicitez de ce que, grâce à ce faisceau de précaution, vous avez acheté une nuit tranquille; l'erreur est douce, mais courte: au bout de cinq minutes vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure: autant vaudrait entendre le rauquement du tigre et le rugissement du lion: vous avez renfermé votre ennemi avec vous; apprêtez-vous à un duel acharné: cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance. Bientôt le bruit cesse, c'est le moment terrible: votre ennemi est posé, où? vous n'en savez rien, à la botte qu'il va vous porter il n'y a pas de parade: tout-à-coup vous sentez la blessure, vous y portez vivement la main, votre adversaire a été plus rapide encore que vous, et cette fois vous l'entendez qui sonne la victoire: le bourdonnement infernal enveloppe votre tête de cercles fantastiques et irréguliers, dans lesquels vous essayez vainement de le saisir: puis une seconde fois le bruit cesse. Alors votre angoisse recommence, vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était, car au moment où vous croyez l'avoir écrasé comme un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnement recommence: cette fois il vous semble un ricanement diabolique et moqueur; vous y répondez par un rugissement concentré, vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser; vous étendez les deux mains, vous leur donnez tout le développement dont elles sont susceptibles, vous tendez vous-même la joue à votre adversaire, vous voulez l'attirer sur cette surface charnue, que la paume de votre main emboîterait si exactement. Le bourdonnement cesse, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battements de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différents, s'enfoncer, la trompe acérée: tout-à-coup la douleur se fixe à la paupière, vous ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf; vous voyez trente-six étincelles; mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort: un instant vous en avez l'espoir, et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire. Une

minute après le bourdonnement satanique recommence : oh ! alors vous rompez toute mesure ; votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains, comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau ; puis enfin après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égare, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil, vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trève, il est rassasié ; le moucheron fait grâce au lion ; le lion peut dormir.

Le lendemain vous vous réveillez, il fait grand jour : la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique, cramponné à votre rideau et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang ; vous éprouvez un mouvement d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution et vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius ; car il est tellement ivre, qu'il ne cherche pas même à fuir. En ce moment votre domestique entre, vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil ; vous vous faites apporter un miroir, vous y jetez les yeux, vous ne vous connaissez pas vous-même ; ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo. *Impressions de Voyage.*

---

## BATAILLE DE MONTEREAU.

Cependant Napoléon balaie l'ennemi, comme l'ouragan la poussière, le dépasse, et, se retournant aussitôt, le refoule sur Montereau, où Bellune et ses trois mille hommes doivent l'attendre. Cette cavalerie qui hennit, c'est la sienne ; ces canons qui tonnent, ce sont les siens ; cet homme qui, au milieu de la poudre, du bruit et du feu, apparaît aux premiers rangs des vainqueurs, chassant

vingt-cinq mille Russes avec sa cravache, c'est lui, c'est Napoléon.

Russes et Wurtembergeois se sont reconnus ; les fuyards s'adossent à un corps d'armée de troupes fraîches. Où Napoléon croit trouver trois mille Français, et prendre les Russes entre deux feux, il rencontre dix mille ennemis et heurte un mur de baïonnettes ; de la hauteur de Surville, où devait flotter le drapeau tricolore, dix-huit pièces de canon s'apprêtent à le foudroyer.

La garde reçoit l'ordre d'enlever le plateau de Surville; elle s'élance au pas de course ; après la troisième décharge, les artilleurs wurtembergeois sont tués sur leurs pièces; le plateau est à nous.

Cependant les canons, que l'ennemi a eu le temps d'enclouer, ne peuvent pas servir. On traîne à bras l'artillerie de la garde ; Napoléon la dirige, la place, la pointe ; la montagne s'allume comme un volcan ; la mitraille enlève des rangs entiers de Wurtembergeois et de Russes ; les boulets ennemis répondent, sifflent et ricochent sur le plateau ; Napoléon est au milieu d'un ouragan de fer. On veut le forcer de se retirer :— " Laissez, laissez, mes amis," dit-il, en se cramponnant à un affût ; " le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu." En sentant la poudre de si près, l'empereur a disparu ; le lieutenant d'artillerie s'est remis à l'œuvre : " Allons, Bonaparte, sauve Napoléon."

Protégées par le feu de cette redoutable artillerie, dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, diriger chaque coup de la mitraille, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que du côté de Fossard le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont ; là, ils trouvent Russes et Wurtembergeois tellement entassés, que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer. . . . . .

" Et maintenant," dit Napoléon, lassé, en s'asseyant sur l'affût d'un canon, " je suis plus près de Vienne, qu'ils ne le sont de Paris."

Puis il laissa tomber sa tête entre ses mains, resta dix minutes absorbé dans la pensée de ses anciennes victoires et dans l'espérance de ses victoires nouvelles.

Quand il releva le front, il avait devant lui un aide-de-camp qui venait lui annoncer que Soissons, cette poterne de Paris, s'était ouverte, et que les ennemis n'étaient plus qu'à dix lieues de sa capitale.

Il écouta ces nouvelles comme choses que, depuis deux ans, l'impéritie ou la trahison de ses généraux l'avait habitué à entendre; pas un muscle de son visage ne bougea, et nul de ceux qui l'entouraient ne put dire qu'il avait surpris une trace d'émotion sur la figure de ce joueur sublime qui venait de perdre le monde.

Il fit signe qu'on lui amenât son cheval; puis, indiquant du doigt la route de Fontainebleau, il ne dit que ces seules paroles: — "Allons, messieurs, en route." Et cet homme de fer partit impassible, comme si toute fatigue devait s'émousser sur son corps, et toute douleur sur son âme.

---

## NAPOLÉON ET LUCIEN.

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son Dôme miraculeux; mais comme nous le reverrons plus tard, et en détail, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car une de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde, est prête à s'accomplir.

Entrons donc au Palais Royal, montons le grand escalier, traversons quelques-uns de ces appartements qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani: nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde, et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste; mais à cette heure, ce sont des tableaux vivants qui nous attendent, c'est l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entrebaîllons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. C'est bien; vous apercevez un homme, n'est-ce pas? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et montant jusqu'au

genou. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir; ces lèvres pressées, qui recouvrent deux rangées de perles dont une femme serait jalouse. Quel calme!—c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion.—Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. A cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes; car cet homme c'est plus que César; c'est autant que Charlemagne;—c'est Napoléon le Grand, le Jupiter Tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant, au-dessous du genou duquel montent, en s'échancrant en cœur, des bottes à la hussarde. En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand, plus maigre, plus brun:—celui-là c'est Lucien, le vrai Romain, le républicain des jours antiques, la barre de fer de la famille.

Ces deux hommes qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz, jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main. Mon frère, s'écria Lucien, en jetant les bras autour du cou de son aîné—mon frère! que je suis heureux de vous revoir!

Laissez-nous seuls, messieurs, dit l'empereur, faisant signe de la main à un groupe. Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant ces trois hommes qui obéissaient à un geste, c'étaient Duroc, Eugène et Murat: un maréchal, un prince, un roi.

Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

Et vous voyez que je suis empressé de vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

N'importe! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant. Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement:—Quels sont vos projets? dit-il.

Mes projets à moi? reprit Lucien étonné: les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poème que j'ai commencé.

Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poète de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles: quand je serai mort, vous me chanterez; j'aurai cet avantage sur Alexandre d'avoir mon Homère.

Quel est le plus heureux de nous deux?

Vous, certes vous, dit Napoléon, en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait; car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférents, et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras, et regarda l'empereur avec tristesse.

Des indifférents! . . . . . Rappelez vous le 18 brumaire . . . Des rebelles? et où jamais m'avez vous vu évoquer la rébellion?

C'est une rébellion que de ne point me servir; celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux!—il lui prit la main,—le seul qui puisse continuer mon œuvre: veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais? . . . . . Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortége de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe? Sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera: César, n'oublie pas que tu dois mourir! Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route?

Comment Votre Majesté l'entend-t-elle? répondit Lucien, en jetant sur Napoléon un regard de défiance.

L'empereur marcha en silence vers une table ronde, qui masquait le milieu de la chambre, et, en posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit :

Je suis au faîte de ma fortune, Lucien, j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie ; je suis aussi victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne ; je veux et je puis. Eh bien . . . . . il prit le coin de la carte, et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant — choisissez le royaume qui vous plaîra le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'Empereur, que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de nos frères ?

Parce que toi seul es selon mon esprit, Lucien.

Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes ?

J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

Et vous vous êtes trompé, mon frère : je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

Niais et insensé ! dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même ; insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain ! Puis s'arrêtant tout-à-coup et marchant à son frère : — Mais laisse moi donc t'enlever sur la montagne, et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour ton rêve sublime ? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ses universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique ? est-ce l'Espagne, catholique depuis le treizième siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine ? est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le Czar Pierre, est retombé, dans sa paralysie polaire ? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus ; renonce à tes folles utopies ; donne-moi la main comme

frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié.

C'est cela, dit Lucien, vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter.

L'empereur fit un mouvement. Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel, et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie : je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé : vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous? Eh bien, j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins ; je veux être son père et non son tyran ; je veux qu'il m'aime, et non qu'il me craigne ; du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg, ou de Hollande sur ma tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alors, nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang, vos volontés seront consignées à mes frontières, si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le Dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice ; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis, et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelque autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit.

Toujours le même, toujours le même ! murmura Napoléon ; puis tout-à-coup, frappant du pied : Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir, comme à votre père, comme à votre roi.

Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frère, non mon roi, jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais !

Napoléon devint affreusement pâle, ses yeux prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien.

Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon : tu as mal tué la république car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté que tu crois étouffé sous ton despotisme, grandit, se répand, se propage ; tu crois le pousser devant toi, il te suit par derrière ; tant que tu seras victorieux, il sera muet, mais vienne le jour des revers, et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande mais esclave. Tout empire élevé par la force doit tomber par la violence, et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé — prenant sa montre et l'écrasant contre terre,—brisé, vois tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre, parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire !

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile, les yeux fixes ; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais ; Napoléon sonna.

Quel est ce bruit ? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

C'est celui de la voiture du frère de Votre Majesté qui repart pour Rome.

C'est bien, dit Napoléon, et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par la force, Napoléon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale, qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux États-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Élisa à Baden, madame Borghèse à Piombino, et la reine de Hollande au château d'Arenemberg.

*Impressions de Voyage.*

## SOUVENIRS D'UN VOYAGE A MESSINE.

Nous approchions rapidement, dévorant des yeux l'horizon circulaire qui s'ouvrait devant nous comme un vaste amphithéâtre. A midi nous étions à la hauteur du cap Pélore, ainsi appelé du nom du pilote d'Annibal. Le général africain fuyait en Asie, les Romains qui l'avaient poursuivi en Afrique, lorsque arrivé au point où nous étions, et d'où il est impossible de distinguer le détroit, il se crut trahi et acculé dans une anse où les ennemis allaient le bloquer et le prendre. Annibal était l'homme des résolutions rapides et extrêmes, il regarda sa main ; l'anneau empoisonné qu'il portait toujours n'avait pas quitté son doigt. Sûr alors d'échapper à la honte de l'esclavage par la rapidité de la mort, il voulut que celui qui l'avait trahi allât annoncer son arrivée à Pluton, et sans lui accorder les deux heures qu'il demandait pour se justifier, il le fit jeter à la mer ; deux heures plus tard, il s'aperçut de son erreur, et nomma du nom de sa victime le cap qui, en se prolongeant, lui avait dérobé la vue du détroit ; tardive expiation qui, consacrée par les historiens, s'est conservée jusqu'à nos jours.

De moment en moment, au reste, tous les accidents de la côte nous apparaissaient plus visibles : les villages se détachaient en blanc sur le fond verdâtre du terrain, nous commencions à apercevoir l'antique Scylla, ce monstre au buste de femme et à la ceinture entourée de chiens dévorants, si redouté des anciens matelots, et que le devin Hélénus avait tant recommandé à Énée de fuir. Quant à nous, nous fûmes moins prudents que le héros troyen, quoique nous vinssions comme lui d'échapper à une tempête. La mer était redevenue tout-à-fait calme, les aboiements des chiens avaient cessé pour faire place au bruit de la mer qui se brisait contre le rivage ; la Scylla moderne nous apparaissait dans son pittoresque développement avec ses roches antiques surmontées d'une forteresse bâtie par Murat, et sa cascade de maisons qui descend du haut de la montagne jusqu'à la mer, comme un troupeau qui court à l'abreuvoir. Je demandai alors au capitaine si l'on ne pourrait pas diminuer la rapidité

de notre course pour me laisser le temps de reconnaître, ma carte à la main, toutes ces villes aux noms sonores et poétiques; ma demande cadrait à merveille avec ses intentions. Notre speronare, trop fier et trop coquet pour entrer à Messine tout endolori qu'il était encore par l'orage, avait besoin de s'arrêter lui-même un instant pour qu'on rajustât son antenne brisée et qu'on le couvrit de voiles neuves. On mit en panne pour que les matelots fissent plus tranquillement leur besogne. Je pris mon album et jetai mes notes. Deux ou trois heures passèrent ainsi, rapides et occupées, puis, chacun ayant fini son affaire, on remit le cap sur Messine, et le petit bâtiment fendit de nouveau la mer avec la rapidité d'un oiseau qui regagne son nid.

La journée s'était écoulée au milieu de tous ces soins, et le soir commençait à descendre. Nous nous approchions de Messine, et je me souvenais de la prophétie du pilote, qui nous avait annoncé que deux heures après l'*Ave Maria* nous serions arrivés à notre destination. Cela me rappela que depuis notre départ je n'avais vu aucun de nos matelots remplir ostensiblement les devoirs de la religion, que ces enfants de la mer regardent cependant comme sacrés. Il y avait plus: une petite croix de bois d'olivier incrusté de nacre, pareille à celles que fabriquent les moines du Saint-Sépulcre et que les pèlerins rapportent de Jérusalem, avait disparu de notre cabane, et je l'avais retrouvée à la proue du bâtiment, au-dessous d'une image de la *Madone du pied de la grotte*, sous l'invocation de laquelle notre petit bâtiment était placé. Après m'être informé s'il y avait eu un motif particulier pour changer cette croix de place et avoir appris que non, je l'avais reprise où elle était et l'avais rapportée dans la cabane, où elle était restée depuis lors: on a vu comment la madone, reconnaissante sans doute, nous avait protégés à l'heure du danger.

En ce moment je me retournai, et j'aperçus le capitaine près de nous.

Capitaine, lui dis-je, il me semble que, sur tous les bâtiments napolitains, génois ou siciliens, lorsque vient l'heure de l'*Ave Maria*, on fait une prière commune; est-ce que ce n'est pas votre habitude à bord du speronare ?

Si fait, Excellence, si fait, reprit vivement le capitaine; et s'il faut vous le dire, cela nous gêne même de ne pas la faire.

Eh! qui diable vous en empêche?

Excusez, Excellence, reprit le capitaine, mais comme nous conduisons souvent des Anglais qui sont protestants, des Grecs qui sont schismatiques, et des Français qui ne sont rien du tout, nous avons toujours peur de blesser la croyance ou d'exciter l'incrédulité de nos passagers, par la vue de pratiques religieuses qui ne seraient pas les leurs. Mais quand les passagers nous autorisent à agir chrétiennement, nous leur en avons une grande réconnaissance, de sorte que, si vous le permettez. . . .

Comment donc, capitaine? je vous en prie; et si vous voulez commencer tout de suite, il me semble que, comme il est près de huit heures . . .

Le capitaine regarda sa montre, puis voyant qu'il n'y avait effectivement pas de temps à perdre:

L'*Ave Maria*, dit-il, à haute voix.

A ces mots, chacun sortit des écoutilles, et s'élança sur le pont. Plus d'un sans doute avait déjà commencé mentalement la salutation angélique, mais chacun s'interrompit aussitôt pour venir prendre sa part de la prière générale.

D'un bout à l'autre de l'Italie, cette prière qui tombe à une heure solennelle, clôt la journée et ouvre la nuit. Ce moment de crépuscule, plein de poésie partout, s'augmente encore sur la mer d'une sainteté infinie. Cette mystérieuse immensité de l'air et des flots, ce sentiment profond de la faiblesse humaine comparée au pouvoir omnipotent de Dieu, cette obscurité qui s'avance pendant laquelle le danger, présent toujours, va grandir encore, tout cela prédispose le cœur à une mélancolie religieuse, à une confiance sainte qui soulève l'âme sur les ailes de la foi. Ce soir-là surtout le péril auquel nous venions d'échapper, et que nous rappelaient de temps en temps une vague houleuse ou des mugissements lointains, tout inspirait à l'équipage et à nous-mêmes un recueillement profond. Au moment où nous nous rassemblions sur le pont, la nuit commençait à s'épaissir à l'orient; les montagnes de la Calabre et la pointe du cap de Pélore per-

daient leur belle couleur bleue pour se confondre dans une teinte grisâtre qui semblait descendre du ciel comme s'il en fût tombé une fine pluie de cendres, tandis qu'à l'occident, un peu à droite de l'archipel de Lipari, dont les îles aux formes bizarres se détachaient avec vigueur sur un horizon de feu, le soleil élargi et barré de longues bandes violettes commençait à tremper le bord de son disque dans la mer Tyrrhénienne, qui, étincelante et mobile, semblait rouler des flots d'or fondu. En ce moment le pilote se leva derrière la cabane, prit dans ses bras le fils du capitaine qu'il posa à genoux sur l'estrade qu'elle formait, et abandonnant le gouvernail comme si le bâtiment était suffisamment guidé par la prière, il soutint l'enfant afin que le roulis ne lui fit pas perdre l'équilibre. Ce groupe singulier se détacha aussitôt sur un fond doré pareil à une peinture de Giovanni Fiesole, ou de Benozzo Gozzoli; et une voix si faible qu'elle arrivait à peine jusqu'à nous, et qui cependant devait monter jusqu'à Dieu, commença de réciter la prière virginale que les matelots écoutaient à genoux, et nous inclinés.

Voilà de ces souvenirs pour lesquels le pinceau est inhabile et la plume insuffisante; voilà de ces scènes qu'aucun récit ne peut rendre, qu'aucun tableau ne peut reproduire, parce que leur grandeur est tout entière dans le sentiment intime des acteurs qui l'accomplissent. Pour le lecteur de voyages ou l'amateur de marines, ce ne sera jamais qu'un enfant qui prie, des hommes qui répondent et un navire qui flotte ; mais pour quiconque aura assisté à une pareille scène ce sera un des plus magnifiques spectacles qu'il aura vus, un des plus magnifiques souvenirs qu'il aura gardés; ce sera la faiblesse qui prie, l'immensité qui regarde et Dieu qui écoute.

La prière finie, chacun s'occupa de la manœuvre. Nous approchions de l'entrée du détroit; après avoir côtoyé Scylla, nous allions affronter Charybde. Le phare venait de s'allumer au moment même où le soleil s'était éteint. Nous voyions, de minute en minute, éclore comme des étoiles les lumières de Salano, de Scylla et de San-Giovanni; le vent, qui, selon la superstition des marins, avait suivi le soleil, nous était aussi favorable que possible, de sorte que, vers les neuf heures, nous doublâmes le phare et

entrâmes dans le détroit. Une demi-heure après, comme l'avait prédit notre vieux pilote, nous passions sans accident sur Charybde, et nous jetions l'ancre devant le village *Della Pace.*

Il était trop tard pour prendre la patente, et nous ne pouvions descendre à terre sans avoir rempli cette formalité. La crainte du choléra avait rendu la surveillance des côtes très-active : il ne s'agissait de rien moins que d'être pendu en cas de contravention, de sorte qu'arrivés à peine à cinquante pas de leurs familles, nos matelots ne pouvaient, après deux mois d'absence, embrasser ni leurs femmes ni leurs enfants. Cependant la vue du pays natal, notre heureuse arrivée malgré la tempête, le plaisir promis pour le lendemain, avaient chassé les souvenirs tristes, et presque aussitôt les cœurs naïfs de ces braves gens s'étaient ouverts à toutes les émotions joyeuses du retour. Aussi à peine le speronare était-il à l'ancre et les voiles étaient-elles carguées que le capitaine, qui l'avait fait arrêter juste en face de sa maison et le plus près possible du rivage, poussa un cri de reconnaissance. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit ; une femme parut, deux mots furent échangés seulement à terre et à bord : Giuseppe, Maria.

Au bout de cinq minutes le village était en révolution. Le bruit s'était répandu que le speronare était de retour, et les mères, les filles, les femmes et les fiancées, étaient accourues sur la plage, armées de torches. De son côté, tout l'équipage était sur le pont ; chacun s'appelait, se répondait ; c'étaient des cris, des questions, des demandes, des réponses qui se croisaient avec une telle rapidité et une telle confusion que je ne comprenais pas comment chacun pouvait distinguer ce qui lui revenait en propre de ce qui était adressé à son voisin. Et cependant tout se démêlait avec une incroyable facilité ; chaque parole allait trouver le cœur auquel elle était adressée ; et comme aucun accident n'avait attristé l'absence, la joie devint bientôt générale et se résuma dans Pietro, qui commença, accompagné par le sifflement de Filippo, à danser la tarentelle, tandis qu'à terre sa maîtresse, suivant son exemple, se mit à se trémousser de son côté. C'était bien la chose la plus originale que cette danse, exécutée moitié

à bord, moitié sur le rivage. Enfin, les gens du village s'en mêlèrent; l'équipage, de son côté, ne voulut pas demeurer en reste, et, à l'exception de Jadin et de moi, le ballet devint général. Il était en pleine activité lorsque nous vîmes sortir du port de Messine une véritable flotte de barques portant toutes à leurs proues un foyer ardent. Une fois au-delà de la citadelle elles s'étendirent en ligne sur un espace d'une demi-lieue à peu près, puis rompant leurs rangs, elles se mirent à sillonner le détroit en tout sens, n'adoptant aucune direction, aucune allure régulière ; on eût dit des étoiles qui avaient perdu leur route, et qui se croisaient en filant. Comme nous ne comprenions absolument rien à ces évolutions étranges, nous profitâmes d'un moment où Pietro épuisé, reprenait des forces assis les jambes croisées sur le pont, et nous l'appelâmes. Il se leva d'un seul bond et vint à nous.

Eh bien! Pietro, lui dis-je, nous voilà donc arrivés?

Comme vous voyez, Excellence; à l'heure que le vieux a dite; il ne s'est pas trompé de dix minutes.

Et nous sommes contents?

Un peu. On va revoir sa pètite femme.

Dites-nous donc, Pietro, repris-je, ce que c'est que toutes ces barques.

Tiens, dit Pietro, qui ne les avait pas aperçues, tant ses yeux étaient attirés d'un autre côté; tiens, la pêche au feu! Au fait, c'est le bon moment. Voulez-vous la faire?

Mais certainement, m'écriai-je, me rappelant l'excellente partie de ce genre que nous avions faite sur les côtes de Marseille avec Méry, M. Morel et toute sa charmante famille; est-ce qu'il y a moyen?

Sans doute; il y a tout ce qu'il faut à bord pour cela.

Eh bien! deux piastres de bonne-main à partager entre le harponneur et les rameurs.

Giovanni! Filippo! Ohé ; les autres! voilà du macaroni qui nous tombe du ciel.

Les deux matelots accoururent. Giovanni, comme on se le rappelle, était le harponneur en titre. Lorsque Pietro leur eut dit ce dont il s'agissait, il cria deux ou trois paroles explicatives à sa maitresse, et disparut sous le pont.

En effet, à mesure que les barques se rapprochaient de nous, nous commençions à distinguer, tout couvert d'un reflet rougeâtre et pareil à un forgeron près d'une forge, le harponneur son arme à la main, et derrière lui, dans l'ombre, les rameurs pressant ou ralentissant le mouvement de leurs avirons, selon le commandement qu'ils recevaient. Presque toutes ces barques étaient montées par de jeunes gens et de jeunes femmes de Messine ; et pendant le mois d'août et de septembre, le détroit illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, est tous les soirs témoin de ce singulier spectacle. De son côté, Reggio ouvre quotidiennement aussi son port à de pareilles expéditions, de sorte que, des côtes de la Sicile aux côtes de la Calabre, la mer est littéralement couverte de feux follets, qui, vus du haut des montagnes bordant chaque rive, doivent former les évolutions les plus bizarres et les dessins les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer.

Au bout de dix minutes, la chaloupe était prête et portait fièrement à sa proue un grand réchaud de fer dans lequel brûlaient des morceaux de bois résineux. Giovanni nous attendait, armé de son harpon, et Pietro et Filippo leurs rames à la main. Nous descendîmes, et nous prîmes place le plus près possible de l'avant. Quant à Milord, comme nous nous rappelions la scène qu'en pareille circonstance il nous avait faite à Marseille, nous le laissâmes à bord.

Il n'y avait au reste aucune variété dans la manière de faire cette pêche. Les poissons, attirés par la lueur de notre feu, comme à la chasse les alouettes par le reflet du miroir, montaient du fond de la mer et venaient à la surface regarder avec une curiosité stupide cette flamme inaccoutumée. C'était ce moment de badauderie que saisissait Giovanni avec une admirable agilité et une adresse parfaite. Nous avions déjà cinq ou six pièces magnifiques, lorsque nous nous joignîmes à la flotte messinoise, et que nous nous perdîmes au milieu d'elle.

La merveilleuse chose que cette mer, qui, la veille, avait voulu nous engloutir dans des gouffres sans fond ; qui, à cette heure, nous berçait mollement sur son miroir uni ; qui, après un danger, nous offrait un plaisir, et qui feignait

elle-même l'oubli, pour nous ôter, à nous, le souvenir! Aussi, comme l'on comprend bien que les marins ne puissent se séparer longtemps de cette capricieuse maîtresse, qui finit presque toujours par les dévorer !

Nous errions depuis une demi-heure à peu près au milieu de ces cris de joie, de ces chants, de ces éclats de rire, de ces démonstrations bruyantes que prodiguent si volontiers les Italiens méridionaux, lorsque d'une barque sans foyer, sans harponneur, et qui venait à nous voilée et mystérieuse, nous entendîmes sortir une harmonie douce et tendre, et qui n'avait rien de commun avec les sons qui nous entouraient. Une voix de femme chantait en s'accompagnant d'une guitare, non plus la mélodieuse chanson sicilienne, mais la naïve ballade allemande. Pour la première fois peut-être depuis la chute de la maison de Souabe, le pays habitué aux refrains vifs et gracieux du Midi entendait le chant poétique du Nord. Je reconnus les stances de Marguerite attendant Faust. D'une main je fis signe aux rameurs de s'arrêter; de l'autre à Giovanni de suspendre son exercice, et nous écoutâmes. La barque s'approchait doucement de nous, nous apportant plus distincte, à chaque coup d'aviron, cette ballade allemande si célèbre par sa simplicité :

Rien ne console
De son adieu ;
Je deviens folle
Mon Dieu ! Mon Dieu ! etc. etc.

La barque passa près de nous, nous jetant cette suave émanation germanique. Je fermai les yeux, et je crus descendre encore le cours rapide du Rhin ; puis la mélodie s'éloigna. On avait fait silence pour la laisser passer ; une fois perdue dans le lointain, la bruyante hilarité italienne se ranima. Je rouvris les yeux, et je me retrouvai en Sicile, croyant avoir fait, comme Hoffman, quelque songe fantastique.

*Impressions de Voyage.*

---

# JANIN.

JULES JANIN, critique et romancier distingué, est né en 1804, à Saint-Etienne (Loire). Il vint se fixer à Paris, où il se fit aussitôt connaître par des articles de Journaux pleins d'esprit. Il est actuellement Rédacteur du feuilleton littéraire du *Journal des Débats*. Il a publié plusieurs romans, des contes et des voyages ; entr'autres, *Voyage d'un homme heureux ; Voyage en Italie ; Le Chemin de traverse*, etc. Nous avons aussi de M. Janin, la *Bretagne*, et la *Normandie*, description historique, pittoresque et monumentale de ces deux provinces.

## FLORENCE.

MAINTENANT que nous sommes arrivés dans ces nobles murs qui nous appellent ; au milieu de ces chefs-d'œuvre que tout le monde adore, dans cette ville sans rivale parmi les villes italiennes ; maintenant que nous sommes enfin à Florence, parlons de Florence et parlons-en tout à notre aise ; parcourons lentement ce vaste musée, tout rempli de souvenirs et de merveilles, car ce n'est plus là une ville comme toutes les villes de ce monde, et tout occupée de l'avenir ; le passé seul est sa vie : pour elle, espérer c'est se souvenir. Elle a tant reçu autrefois, et en si peu de temps, qu'à cette heure elle a devant elle un repos de plusieurs siècles, tant elle a accompli à la fois toutes les destinées des villes, tant elle s'est rassasiée tout d'un coup de liberté et d'esclavage, de victoires et de défaites, de prospérités et de misère ! Ville étrange, qui a servi de passage à toutes les grandes idées qui ont fondé la gloire, la prospérité, l'expérience de l'histoire moderne ! Aussi, quand au sortir du Campo-Santo, à Pise, je l'ai aperçue de loin, cette admirable ressuscitée des révolutions et des tempêtes, j'ai oublié à l'instant même le peu que je savais déjà de l'Italie. Ce grand nom de Florence sonne plus haut à mon esprit et à mon cœur que le nom de Rome elle-même, la ville éternelle. Rome, en effet, c'est le tombeau solennel du vieil univers païen ; Florence, c'est le glorieux berceau du monde nouveau, à l'instant

où l'Europe chrétienne s'éveillait aux beaux-arts et commençait à reconnaître par un sourire Dante et Michel-Ange, comme fait pour sa mère le jeune Marcellus dans Virgile. Florence c'est la mère patrie de toutes poésies, de tous les arts qui ne sont ni la poésie ni les arts de l'antiquité. Elle a découvert, tout comme Christophe Colomb, son nouveau monde ; non pas seulement, comme le Génois, le monde des diamants, de l'or, des esclaves et des perles, mais le monde à part des intelligences, errant pêle-mêle, au hasard, dans la poussière et dans la nuit du moyen âge. La première, elle a poussé ce grand cri qui a réveillé Michel-Ange et Galilée, et déchiré du haut en bas, non pas le voile du temple, mais des ténèbres bien autrement épaisses, la barbarie. Aussi, prêtez l'oreille, et de cette terre silencieuse, vous entendrez sortir des harmonies divines. Ouvrez les yeux, et devant vous va se dresser une ville tout entière sculptée, gravée, et peinte par la main des plus grands génies ; sur ces portes toutes grandes ouvertes, sur ces remparts inutiles où se lit doublement le nom de Michel-Ange, comme soldat et comme architecte, interrogez l'histoire ; et soudain vous verrez se dresser devant vous tout ce peuple de héros turbulents et occupés, démocrates violents, avec tous les nobles besoins des grands seigneurs, marchands d'or qui savaient manier le fer, aussi ardents à fomenter une révolte qu'à bâtir un chef-d'œuvre ; Gibelins sans crainte, Guelfes sans peur, couverts de sang les uns et les autres, ce qui les rend également innocents ; fondant, au milieu de tous le tumultes de la place publique, les mêmes arts que les paisibles Athéniens d'Aspasie ou de Périclès ont eu tant de peine à fonder. Tel est ce peuple, qu'on pourrait appeler les Étrusques du moyen âge, et qui a jeté de son vivant plus d'idées nouvelles, plus de grandes passions, plus de chefs-d'œuvre, que n'en ont produit, à elles toutes, dans le même espace de temps, toutes les nations de l'Europe chrétienne.

Florence ! voilà donc Florence devant nous ! Figurez-vous un palais de pierres légèrement posé sur des fleurs, si bien que les fleurs la portent sans courber la tête, cette noble maison, musée au dedans, forteresse au dehors. Elle a été bâtie en effet sur un champ de lis et de roses,

sans étouffer ni les roses ni les lis. Elle s'abrite, en véritable Italienne câline et coquette, entre deux collines chargées d'oliviers, de vignobles, de grenadiers en fleurs; elle a, pour admirer sa beauté doucement hâlée, l'Arno aussi fier et non moins élégant que la Seine parisienne. Vue de loin, vous vous écriez : — La grande ville ! tant vous voyez se dresser devant vous de tours bruyantes, de clochers qui sonnent, de dômes étincelants, de sommets sans nombre, cette parure des plus grandes cités, qui manque si fort à Paris. Ainsi, vous pénétrez dans une longue suite de maisons ou plutôt de citadelles, et, mieux encore que vous ne l'avez compris dans la ville de Gênes, vous comprenez, cette fois, ce que c'est qu'un grand architecte. Cette fois, point de parure extérieure, point d'ornements, point de peintures ; mais des murailles sévères qu'on dirait de granit, des maisons inviolables d'une seule pierre noire, qui se perdent on ne sait où. Le toit avance dans la rue, la fenêtre est étroite et haute, la porte est épaisse ; levez la tête, voyez-vous ces créneaux menaçants ? Sur la muraille est gravé encore l'écusson du maître. C'est qu'à chacune de ces fenêtres on s'est battu ! C'est que du haut de ces créneaux ont été précipités des hommes ! C'est que dans ces rues étroites se sont entre-choqués les citoyens ! C'est que ces murailles ont été les témoins de bien des tragédies sanglantes et qu'il a fallu les tailler ainsi dans le roc vif pour qu'elles ne fussent pas démolies par le sang. Que de fois ces portes massives se sont ouvertes pour la prison, pour la mort, pour l'exil ! *Voyage en Italie.*

---

## LE MONT-CÉNIS.

En quittant Turin, dites adieu à l'Italie. Vous allez passer bientôt de cette affable et enivrante nature dans une nature austère et quelquefois terrible. Encore quelques pas, et vous touchez aux neiges et aux glaces du Mont-Cénis ; encore quelques pas, et tout va disparaître, même les dernières et pâles violettes dans le gazon attristé.

Jamais transition ne fut plus brusque. Vous arrivez à Suze le soir, l'arrivée est triste. Vous frappez à la porte de l'auberge, la porte s'ouvre à regret, l'auberge est maussade, son vin est amer, son hospitalité est silencieuse, son lit est froid. La nuit, votre sommeil est inquiet, vous entendez toutes sortes de bruits étranges. Je le crois bien; ce ne sont déjà plus les bruits de l'Italie. Le jour venu, vous voyez tomber sur vous un pâle rayon de soleil, tout blême et tout grelottant, enveloppé dans son manteau de neige. Pour la première fois, vous aussi, vous vous mettez à grelotter. Malgré vous, votre regard attristé se reporte en arrière, et vous voilà poussant un grand soupir de regret en vous rappelant les arts, la poésie, la beauté, l'amour, les palais, les chansons et le soleil de là-bas. Quoi donc! moi qui reviens de Nice et de Gênes, de Lucques et de Florence, moi qui étais naguère Toscan et Lombard, il faut que je gravisse ces rudes sommets! Voilà donc là-haut les neiges et la froidure qui m'attendent! Cependant on prend son manteau, et l'on se met péniblement à gravir ces roches pénibles. Quels rochers! Certes, ceux-là ne vont point s'aplanissant sous vos pas comme la rivière d'Orient ou de Gênes; mais plus vous marchez, et plus ils se dressent devant vous, mystérieux, sombres, silencieux. Nous étions encore loin de l'hiver, il est vrai, mais nous parcourions les domaines de l'hiver. Dans ces montagnes, tout appartient à l'hiver, même la fleur dans l'herbe, même le fruit sur l'arbre, même le flot dans le lac. La fleur est pâle et mourante, le fruit est vert, l'eau du lac est glacée. La glace est si près de nous, la neige est si proche! La glace et la neige se sont éloignées de quelques pas à peine, et au premier signal de leur maître et seigneur, l'hiver, elles vont recouvrir toutes choses, maisons, vergers, fondrières; la vie s'arrêtera tout d'un coup, tout d'un coup la vallée sera comblée, et vous n'aurez qu'une masse de glace sans mouvement, sans bruit, sans couleur. O Italie! ô le soleil! ô la couleur! ô l'Arioste! ô Raphaël! ô la Fornarina divine! Ainsi vous marchez tout le jour comme marchent les ombres dans Virgile. Le cheval ne hennit plus, le chien n'aboie plus, l'homme ne pense plus, on marche et voilà tout. Seulement, car le bon Dieu est si

bon, de temps à autre, à l'abri de la montagne, dans le coin le plus câlin du coteau, vous rencontrez encore un petit jardin presque verdoyant, un buisson chargé de ses baies éclatantes, une poule qui se chauffe au soleil, et sur le toit de la chaumière, à côté de la transparente fumée, un coq qui chante ses triomphes, dont il est étonné lui-même. En même temps, du haut de la montagne, descendent à pas lents d'immenses troupeaux de bœufs, des moutons bêlants, des chèvres capricieuses, des bergers joufflus; les uns et les autres, ils ont vécu pendant six mois là-haut, au-dessus des glaces et des neiges, dans une herbe épaisse, dans une rosée bienfaisante, sur les bords d'un lac nourricier, heureux, libres et riches comme on ne l'est pas. Mais en même temps que l'hiver descendait ici, l'hiver remontait là-haut; l'hiver a chassé de leurs pâturages et de leur toit de chaume ces troupeaux et ces bergers; aussi faut-il voir l'étonnement et la terreur des jeunes taureaux et des génisses nés près du soleil, sous les doux abris du printemps, et tout d'un coup se trouvant transportés dans ces sentiers difficiles, au bruit des torrents et des avalanches. Rude journée, cette journée consacrée à franchir la montagne.

*Voyage d'un homme heureux.*

---

## VERSAILLES.

C'est là un pèlerinage poétique. Partir de Paris à deux heures, traverser cette grande route par laquelle tout le dix-septième siècle à passé, ce chemin de Versailles à Paris, traversé par la royauté de France dans des appareils si divers et pour des causes si différentes. Au bord de ces chemins, quand passait Louis XIV, ses sujets s'agenouillaient dans la poussière; deux rois plus tard, ces mêmes sujets s'en allaient à main armée chercher de force le petit-fils de Louis XIV, lui, sa femme, sa sœur, et son enfant; et du château de Versailles, cette monarchie de tant de siècles passait dans les prisons, et de là à l'échafaud. Quel drame de gloire et d'infamie s'est passée sur cette grande route aujourd'hui si tranquille!

Aujourd'hui la bourgeoisie a remplacé la cour ; elle va à Versailles pour voir jouer les eaux, elle en revient au galop des chevaux de coucou ; elle est la reine de ces beaux lieux, reine paisible et sans peur, et à l'abri de toute calomnie. Demandez à qui appartient le château de Louis XIV aujourd'hui ? Il appartient au premier bourgeois qui s'y vient promener avec sa femme et son enfant. Ils foulent tranquillement ces belles allées où passèrent, comme un songe, tant de grandeurs et tant de beautés : le grand Condé, M. de Turenne, Racine, Molière, la Vallière, Montespan.

Le château de Versailles est beau, surtout quand vient l'automne souffler de sa tiède haleine sur la feuille qui jaunit et qui tombe. Alors, quand toute verdure à passé, quand tout oiseau fait silence, quand les eaux dorment dans leur prison de plomb, quand le buis seul, ce buis travaillé par Le Nôtre, en pyramides factices, jette seul, sur tout cet ensemble, son éternelle, languissante et monotone verdure ; alors quand toutes les statues du parc, ce peuple de marbre et de bronze apparaît tout nu et tout froid à travers ces charmilles dépouillées ; alors seulement, au milieu de cette désolation des jardins, qui s'accorde si bien avec le silence du palais, le château de Versailles vous apparaît dans toute son historique beauté. Il est grand, il est froid, il est solennel. Levez la tête ! Peut-être que Louis XIV va se mettre là-haut à son balcon de marbre ? Prêtez l'oreille, n'entendez-vous pas Bossuet qui se promène dans l'allée des philosophes ? Quelle est cette robe blanche qui étincelle là-bas non loin des bains d'Apollon ? Éloignez-vous, c'est la belle Fontanges, qui ne veut pas être vue. Le château de Versailles est le seul château du monde qui perde sa beauté au printemps quand tout s'éveille, quand le soleil est chaud, quand l'eau murmure, quand l'oiseau chante dans l'air. Mais aussi, quand ces vastes jardins ne sont plus que désolation et silence, quand la lune se lève dans le ciel, jetant une clarté mourante sur ces arbres morts, enveloppant de son silence éternel tout ce grand silence royal, quelle joie d'être seul à parcourir ces grandes allées, à se perdre dans ces sinueux détours, à contempler ces grands arbres, tout ridés, témoins de tant de mystères, à poser son pied sur

ce sable effleuré par tant de pieds légers. Quelle joie et quel orgueil de se dire : A cette heure, me voilà l'héritier de Louis XIV ; à cette heure je foule le sol de Louis XV ; à cette heure, je suis assis sur le même banc de pierre où la reine Marie-Antoinette venait s'asseoir pour entendre les sons lointains de la musique par une belle soirée d'été.

---

# GOZLAN.

Léon Gozlan, écrivain distingué de l'école moderne, est surtout connu par ses articles de *Revues*. Il est un des rédacteurs des *Cent et un*, de la *Revue de Paris*, de la *France littéraire*, et a publié plusieurs romans estimés.

## ALGER.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture crénelée, par où sortent des canons à fleur d'eau ; ces dômes blafards que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'aigrettes sur un turban ; ces monuments sans croisées extérieures, espèces de maisons aveugles ; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques alongées, mais sans voile déployée, sans rames, sans gouvernail : enfin cette ville et cette mer engourdies sous le soleil, c'est Alger.

Alger dort, ce vaste nid de pirates ; rien n'y décèle la vie et l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires, avec leurs mille barques ; que c'est là qu'ils retournent avec leurs mille prises, remorquant à la suite les uns des autres le brick français et le schooner anglais, la flûte hollandaise et la tartane sicilienne, le chebec napolitain et le mistick sarde : non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous

nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque, où Alger est une ville européenne, presque une ville de second ordre; ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution; possédant des fontaines et pas d'eau, comme une ville de premier ordre: ayant enfin ce que nous n'avons pas, les Bédouins: ce que n'a pas le désert, un maire et un juge de paix.

Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans.

Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grande que comme l'aile d'un albatros, Alger, la vieille barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan appelant ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous coulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et puis gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier; les captifs ramenés étaient trainés dans les chantiers du dey. Les femmes captives passaient dans son sérail, avec leurs éventails ou leurs mantilles, et puis s'effectuait le partage du même butin. A ceux-ci les belles voiles, à ceux-ci les draps moëlleux, à ceux-ci les belles armes, les armes d'acier incrustées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers au poignet; à ceux-là l'or en barre ou l'or monnayé, à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; au chef le tonneau de riz, au soldat le sac, à la femme la mesure, à l'enfant la pincée. Ainsi de tout: puis Alger, ivre et repue, ivre de vin français, repue de comestibles anglais, dansait en rond et tournait, comme un derviche jusqu'à ce qu'elle tombât sur la terre. Dans cet état, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que la surprit une fois Barberousse; mais à coup sûr ce ne fut pas dans celui-là qu'elle chassa Charles-Quint.

---

# GAUTIER.

**Théophile Gautier, jeune écrivain de l'école moderne, et l'un des rédacteurs de la *Revue de Paris*, se distingue par son esprit, et par son style toujours plein d'originalité. Il a publié plusieurs romans, tels que *Fortunio*, *Une larme du diable*, *etc.*, mais il est surtout connu par ses articles de journaux toujours recherchés et aimés du public.**

## UNE JONQUE CHINOISE A LONDRES.

Nous avons profité d'un congé pour accomplir un voyage en Chine, ni plus ni moins que Macarthy ou M. de Lagrenée. Ce voyage nous a coûté deux heures et deux schellings.

L'on s'embarque à *Hungerford Suspension Bridge*, à deux pas de *Trafalgar Place*, sur un de ces légers pyroscaphes, omnibus aquatiques qui descendent et remontent perpétuellement la Tamise, à moins qu'on ne préfère prendre ce singulier chemin de fer de Blackwall qui passe sur le toit des maisons et vous fait plonger rapidement dans une foule d'intérieurs, et l'on arrive au dock de Sainte-Catherine au-dessous de la Tour de Londres en moins de temps qu'il n'en faudrait à Paris pour une petite course en fiacre.

A travers la forêt de mâts et d'espars, vous voyez flotter une bannière bizarre au-dessus d'une enceinte de planches.

Cette enceinte de planches est la muraille de la Chine. Un pas de plus, et vous êtes dans l'empire du Milieu, vous barbare, vous sauvage d'Occident, sans qu'un mandarin vous oppose de fin de non-recevoir ou qu'un tigre de guerre rayé d'orange et de noir essaye de vous faire reculer en vous présentant un bouclier portant à son centre, comme une Méduse, une tête de monstre fantastique.

La Chine était trop loin, on vous l'a apportée. La Chine s'est conduite avec vous comme le prophète avec la

montagne : voyant que vous n'iriez pas vers elle, miracle tout aussi grand, elle est venue vers vous ; vous êtes tout à la fois dans le dock de Sainte-Catherine et dans le port de Canton ou de Macao.

En effet, ce n'est pas une illusion, vous venez de faire un pas de trois mille lieues.

Une jonque est amarrée à ce quai en granit de Portland, et vous voyez la réalité des rêves que vous avez faits à la vapeur du thé, en regardant les tasses bleues, les coffres de laque incrustés de nacre, les potiches, les paravents, les éventails et les albums sur moëlle de roseau où ce peuple singulier trace des portraits que l'Européen sceptique s'obstine à prendre pour des chimères.

Cette jonque, ne l'avons-nous pas vue déjà esquissée en traits d'azur sur le fond d'une assiette ou la panse d'un vase, voguer vers un pays impossible et vrai cependant, au milieu d'une eau rayée d'or où plongent les cormorans pêcheurs ? La porcelaine et les papiers de tenture n'ont pas menti.

C'est une sensation étrange de voir flotter à travers les agrès noirs et blancs des navires européens, sous le ciel de Londres barbouillé de brouillards et de suie, ces étendards éclatants historiés de dragons, et qui se sont déroulés aux brises des antipodes ; l'imagination a de la peine à s'y accoutumer.

La jonque a une forme qui rappelle celle des galères du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle dessinées par Della Bella dans ses eaux-fortes : la poupe et la proue, extrêmement relevées, ressemblent aux gaillards d'avant et d'arrière des anciens vaisseaux, à ces châteaux à plusieurs étages que, sous Louis XIV encore, Puget décorait de cariatides gigantesques.

Ce mode de construction, qui offre plus de prise au vent, est sans doute moins rationnel que la forme réctiligne adoptée par les navigateurs modernes, mais il est plus gracieux. Cette courbe plaît à l'œil ; elle s'harmonise d'ailleurs très-bien avec les formes typiques du pays : toits retroussés, souliers relevés en pointe.

Des boucliers peints de couleurs vives et faits de roseaux nattés, appendus le long du bordage, donnent à cette jonque un faux air de trirème antique ; mais der-

rière leurs disques on ne voit pas se dresser la pointe d'airain de la lance d'un guerrier d'Homère. A quoi servent ces boucliers? Sont-ils mis là comme défense ou comme ornement? Ils forment une espèce de bastingage qui pourrait au besoin arrêter la flèche d'un pirate malais. En tous cas, ces boucliers ont beaucoup de caractère.

Nous voici sur le pont. Les mâts sont au nombre de trois et garnis de voiles composées de lames de bois agrafées à peu près comme celles des jalousies, et qu'on relève lorsqu'on veut prendre un ris; les cordes et les agrès, extrêmement solides, sont en bambou. L'ancre et le gouvernail, qu'un mécanisme spécial fait plonger très-profondément, sont en bois de fer.

Sur le pont, une charmante pagode de trois ou quatre pieds de hauteur, et très-mignonnement travaillée, forme l'habitacle de la boussole, que les Chinois ont connue bien des siècles avant nous.

La cabine du coq est significativement peinte de tableaux représentant des scènes culinaires et une foule de marmitons drôlatiques occupés à la confection des mets.

L'intérieur de la jonque n'est pas divisé en ponts comme nos vaisseaux, mais en compartiments qui ne communiquent pas entre eux et sont séparés par des cloisons solides. On y descend par des écoutilles, et ils appartiennent à des maîtres différents qui y serrent leurs marchandises et leurs vivres.

A la poupe, qui porte sur son couronnement un gigantesque oiseau chimérique de la forme et de la couleur la plus extravagante, se trouve, dans un cabinet de laque, la chapelle de Bouddha ou de Fo, où trois magots dorés représentent la trinité chinoise. Des papiers de couleur et des allumettes aromatiques brûlaient devant les petites idoles au sourire narquois, et témoignaient de la part de l'équipage une piété non attiédie par le contact incrédule des barbares. Quant aux dieux, leur sourcil circonflexe, leur sourire équivoque et leur gros ventre leur donnaient un air sarcastique et peu révérencieux pour leurs adorateurs. La foi ne manquait pas au dévot; mais la conviction semblait manquer au fétiche. Peut-être les religions finiront-elles par l'incrédulité des dieux.

Nous étions en train d'examiner ce sanctuaire portatif, miniature des idoles colossales que nous avions vues autrefois à la collection d'Hyde-Park Corner, lorsqu'un tintamarre des plus singuliers vint nous faire tressaillir.

Les vibrations prolongées d'un gong, mêlées aux sons stridents d'une espèce de flûte et aux roulements précipités d'un tambour, causaient ce tapage, qui n'était autre chose qu'un concert. De temps en temps, une voix jeune, nasillarde et plaintive, chantait avec ce gloussement oriental, si bizarre pour nous, des syllabes aux intonations inconnues, mais que leur rhythme sensible annonçait être des vers.

Nous quittâmes aussitôt l'auvent recouvert en écailles d'huîtres transparentes, d'où nous regardions la chapelle de Bouddha, et nous descendîmes à l'étage inférieur de la cabine transformée en chambre de musique, par un escalier à rampe de bambou, et nous nous trouvâmes en face des instruments et des exécutants, aussi curieux pour nous les uns que les autres.

Certes, un objet qui vient d'un pays aussi hermétiquement fermé que la Chine, costume, vase, bronze, offre toujours un vif intérêt, car un peuple, quelque mystérieux qu'il soit, trahit toujours son secret dans son travail ou dans son art ; mais qu'est-ce que cela, lorsqu'on voit l'indigène lui-même, un être humain d'une race séparée depuis des milliers d'années du reste de la création, race à la fois enfantine et décrépite, civilisée quand tout le monde est incivilisé ; stationnaire au milieu des siècles qui s'écoulent et des empires qui disparaissent, aussi nombreuse à elle seule que toutes les nations qui peuplent le globe, et pourtant ignorée comme si elle n'existait pas ?

Rien ne nous intéresse comme de voir un individu authentique d'une race humaine que l'on rencontre rarement en Europe. Sous cette peau bronzée, cet angle facial d'une ouverture différente, ce crâne bossué de protubérances qui ne sont pas les nôtres, nous cherchons à deviner en quoi l'âme de ce frère inconnu, adorant d'autres dieux, exprimant d'autres idées avec une autre langue, ayant des croyances et des préjugés spéciaux, peut ressembler à notre âme ; nous cherchons avidement à de-

viner, au fond de ces yeux où le soleil d'un hémisphère opposé a laissé sa lumière, la pensée dans laquelle nous pourrions communier et sympathiser.

Ils étaient là quatre, tous jeunes gens, avec des teints fauves, des tempes rasées, colorées de nuances bleuâtres, des yeux retroussés légèrement aux angles externes, un regard oblique et doux, une physionomie intelligente et fine, à laquelle l'énorme natte de cheveux formant la queue sacramentelle, roulée sous un bonnet noir, donnait un cachet féminin : d'après nos idées de beauté, qui se rapportent malgré nous au type grec, ces virtuoses chinois étaient laids, mais d'une laideur pour ainsi dire jolie, gracieuse et spirituelle.

A certains passages d'un rhythme plus précipité ou d'un mouvement plus lyrique, leurs figures s'animaient, leurs yeux s'ouvraient comme des fleurs noires, leurs bouches souriaient, laissant voir leurs dents jaune d'or ; celui qui tenait les baguettes des timbales s'agitait avec frénésie ; le percuteur du gong frappait à coups redoublés dans son disque de métal ; le chanteur prenait une voix de fausset aiguë et chevrotante, et semblait tirer de ses sourcils des notes impossibles à la voix humaine.

Tous paraissaient en proie à un véritable enthousiasme, soit que le morceau exécuté fût d'un grand maître et contînt des beautés inappréciables pour nous, soit que les vers récités appartinssent à un poète célèbre, ou que tout simplement ces airs nationaux rappelassent la patrie à ces pauvres diables exploités par la curiosité anglaise, et fissent sur eux l'effet du ranz des vaches sur les soldats suisses.

Le vêtement de ces virtuoses consistait en une espèce de casaque de soie tombant jusqu'aux genoux, de couleur bleu foncé, se rattachant au haut de la poitrine par un bouton unique ; de larges pantalons blancs et des souliers à semelles très-épaisses complétaient ce costume qui n'est pas sans élégance et doit être très-commode.

Autour de cette cabine, dans des armoires vitrées, étaient rangées une foule de curiosités, petits souliers de mandarine, potiches de porcelaine rare ; racines de mandragore bizarrement contournées, et mille autres menus objets de ce pays fantasque, qu'il est difficile de se figurer

autrement que comme un immense magasin de bric-à-brac, comme un quai Voltaire de plusieurs centaines de lieues de long.

Des chinoiseries? On en voit partout. L'Angleterre et la Hollande en ont tellement inondé l'Europe depuis deux ou trois siècles, que Pékin s'approvisionne à Paris et à Londres. Mais, ce qui est plus rare, c'est une aimable collection de cercueils, entassés là sans doute pour la consommation de l'équipage, en cas de nostalgie ou de choléra.

Les cercueils chinois sont les plus jolis du monde. Ils n'ont pas cette affreuse physionomie de sapin, et ces funèbres couleurs qu'ils revêtent chez nous. D'une seule pièce et creusés dans le tronc d'un gros arbre ils sont peints à l'extérieur d'un beau vermillon et munis d'oreilles de bois pour les soulever.

Ces musiciens faisant leur vacarme demi-joyeux, demi-mélancolique à côté de ces cercueils, boîtes à violon un peu exagérées, qui semblaient entrebâillées pour eux, nous jetaient, malgré nous, en des rêveries philosophiques. Le concert fini, on remet l'instrument dans sa boîte; la vie achevée, on serre l'homme dans son cercueil, et tout est dit. La seule différence, c'est qu'on ne peut tirer l'homme de son étui comme l'instrument.

---

# MOLIÈRE.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE MOLIÈRE, né à Paris en 1622, était fils d'un tapissier, valet de chambre du roi Louis XIII. Il est regardé à juste titre comme le premier des auteurs comiques de toutes les nations, et aucune n'a pu encore l'égaler. Après avoir parcouru la province avec une troupe qu'il avait formée, il revint à Paris où il ouvrit un théâtre qui attira bientôt la foule. Il y réprésenta un grand nombre de pièces de sa composition, dans lesquelles il jouait lui-même le principal rôle. Ses principales pièces sont les *Précieuses ridicules*, le *Médecin malgré lui*, le *Misanthrope* son chef-d'œuvre, le *Tartufe*, *l'Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes*, et le *Malade imaginaire*. Il mourut pendant la quatrième représentation de cette dernière pièce, le 7 février 1673.

## L'AVARE.

(*Comédie.*)

### SCÈNES CHOISIES.

HARPAGON, *homme riche et très-avare ;* LA FLÈCHE, *valet de* CLÉANTE, *fils d'Harpagon.*

*Harp.* Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

*La Flè.* (*à part.*) Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

*Harp.* Tu murmures entre tes dents !

*La Flè.* Pourquoi me chassez-vous ?

*Harp.* C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

*La Flè.* Qu'est-ce que je vous ai fait ?

*Harp.* Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

*La Flè.* Mon maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

*Harp.* Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point

dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

*La Flè.* Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

*Harp.* Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait? (*Bas à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

*La Flè.* Vous avez de l'argent caché?

*Harp.* Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage! (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

*La Flè.* Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

*Harp.* (*levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*) Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

*La Flè.* Hé bien! je sors.

*Harp.* Attends: ne m'emportes-tu rien?

*La Flè.* Que vous emporterais-je?

*Harp.* Tiens, viens çà que je voie. Montre-moi tes mains.

*La Flè.* Les voilà.

*Harp.* Les autres.

*La Flè.* Les autres?

*Harp.* Oui.

*La Flè.* Les voilà.

*Harp.* (*montrant les hauts-de-chausses de la Flèche.*) N'as tu-rien mis ici dedans?

*La Flè.* Voyez vous-même.

*Harp.* (*tâtant le bas des hauts-de-chausses de La Flèche.*) Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

*La Flè.* (*à part.*) Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

*Harp.* Euh?

*La Flè.* Quoi?

*Harp.* Qu'est-ce que tu parles de voler?

*La Flè.* Je vous dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

*Harp.* C'est ce que je veux faire. (*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

*La Flè.* (*à part.*) La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

*Harp.* Comment! que dis-tu?

*La Flè.* Ce que je dis?

*Harp.* Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

*La Flè.* Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

*Harp.* De qui veux-tu parler?

*La Flè.* Des avaricieux?

*Harp.* Et qui sont-ils, ces avaricieux?

*La Flè.* Des vilains et des ladres.

*Harp.* Mais qui est-ce que tu entends par là?

*La Flè.* De quoi vous mettez-vous en peine?

*Harp.* Je me mets en peine de ce qu'il faut.

*La Flè.* Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

*Harp.* Je crois ce que je crois, mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

*La Flè.* Je parle. . . . Je parle à mon bonnet.

*Harp.* Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

*La Flè.* M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

*Harp.* Non: mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi?

*La Flè.* Je ne nomme personne.

*Harp.* Je te rosserai si tu parles.

*La Flè.* Qui se sent morveux, qu'il se mouche.
*Harp.* Te tairas-tu ?
*La Flè.* Oui, malgré moi.
*Harp.* Ah ! ah !
*La Flè.* (*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*) Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?
*Harp.* Allons, rends-le-moi sans te fouiller.
*La Flè.* Quoi ?
*Harp.* Ce que tu m'as pris.
*La Flè.* Je ne vous ai rien pris du tout.
*Harp.* Assurément ?
*La Flè.* Assurément.
*Harp.* Adieu. Va-t-en à tous les diables !
*La Flè.* (*à part.*) Me voilà fort bien congédié.
*Harp.* Je te le mets sur la conscience au moins.

HARPAGON, *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bien heureux qui a tout son fait bien placé et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ! car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects et je ne veux jamais m'y fier ; je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose qu'on va attaquer.

HARPAGON ; CLÉANTE ; ÉLISE, *fille d'Harpagon.*

*Harp.* (*se croyant seul.*) Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez . . (*à part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel ! je me serai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté ; et je crois, que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (*à Cléante et à Élise.*) Qu'est-ce ?
*Clé.* Rien, mon père.

*Harp.* Y a-t-il longtemps que vous êtes là?
*Éli.* Nous ne venons que d'arriver.
*Harp.* Vous avez entendu .
*Clé.* Quoi, mon père?
*Harp.* Là . . .
*Éli.* Quoi?
*Harp.* Ce que je viens de dire.
*Clé.* Non.
*Harp,* Si fait, si fait.
*Éli.* Pardonnez-moi,
*Harp.* Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.
*Clé.* Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.
*Harp.* Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.
*Clé.* Nous n'entrons point dans vos affaires.
*Harp.* Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus!
*Clé.* Je ne crois pas . . .
*Harp.* Ce serait une bonne affaire pour moi.
*Éli.* Ce sont des choses . . .
*Harp.* J'en aurais bon besoin.
*Clé.* Je pense que . . .
*Harp.* Cela m'accommoderait fort.
*Éli.* Vous êtes . . .
*Harp.* Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.
*Clé.* Mon Dieu; mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.
*Harp.* Comment! j'ai assez de bien? Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.
*Éli.* Ne vous mettez point en colère.
*Harp.* Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis!
*Clé.* Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

*Harp.* Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

HARPAGON; ÉLISE; VALÈRE,

(*amant déguisé d'Élise, intendant d'Harpagon.*)

*Harp.* Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

*Val.* C'est vous, monsieur, sans contredit.

*Harp.* Sais-tu bien de quoi nous parlons?

*Val.* Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

*Harp.* Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

*Val.* Ce que j'en dis?

*Harp.* Oui.

*Val.* Hé! hé!

*Harp.* Quoi?

*Val.* Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait, et . . .

*Harp.* Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

*Val.* Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec . . .

*Harp.* C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

*Val.* Sans dot?

*Harp.* Oui.

*Val.* Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout-à-fait convaincante; il se faut rendre à cela.

*Harp.* C'est pour moi une épargne considérable.

*Val.* Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

*Harp.* Sans dot!

*Val.* Vous avez raison; voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

*Harp.* Sans dot!

*Val.* Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie; et que . . .

*Harp.* Sans dot!

*Val.* Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là!

*Harp.* (*à part, regardant du côté du jardin.*) Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? (*à Valère.*) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

HARPAGON, FROSINE.

*Harp.* (*Bas.*) Tout va comme il faut. (*Haut.*) Hé bien? qu'est-ce Frosine?

*Fros.* Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

*Harp.* Qui? moi?

*Fros.* Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

*Harp.* Tout de bon ?

*Fros.* Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

*Harp.* Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

*Fros.* Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

*Harp.* Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feraient point de mal, que je crois.

*Fros.* Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

*Harp.* Tu le crois.

*Fros.* Assurément ; vous en avez toutes les marques.

*Harp.* Tant mieux. Comment va notre affaire ?

*Fros.* Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand-Turc avec la république de Venise.

*Harp.* Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

*Fros.* Comment! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

*Harp.* Douze mille livres de rente!

*Fros.* Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour

le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture ; ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

*Harp.* Oui : cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

*Fros.* Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

*Harp.* C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas.

*Fros.* Elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

*Harp.* Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, et ne cherchent que leur compagnie ; j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

*Fros.* Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

*Harp.* Elle ?

*Fros.* Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est pas plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants ; et je vous ai averti de n'aller pas vous

faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire : et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

*Harp.* Sur cela seulement ?

*Fros.* Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

*Harp.* Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

*Fros.* Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire.

*Harp.* Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

*Fros.* Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ?

*Harp.* C'est ce que je dis tous les jours. Avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés ! . . .

*Fros.* Eh ! cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme cela. Il y a de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

*Harp.* Tu me trouves bien !

*Fros.* Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

*Harp.* Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ; il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

*Fros.* Cela n'est rien ; votre fluxion ne vous sied point mal et vous avez grâce à tousser.

*Harp.* Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

*Fros.* Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

*Harp.* Tu as bien fait, et je t'en remercie.

*Fros.* J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre faute d'un peu d'argent (*Harpagon prend un air sérieux*) ; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi. . . . . Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*)

*Harp.* Certes, tu me ravis de me dire cela.

*Fros.* En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-a-fait grande. (*Harpagon reprend un air sérieux.*) Je suis ruinée, si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. . . . . Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

*Harp.* Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

*Fros.* Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

*Harp.* Adieu ! Je vais achever mes dépêches.

*Fros.* Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

*Harp.* Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

*Fros.* Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

*Harp.* Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

*Fros.* Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que . . . .

*Harp.* Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

HARPAGON ; DAME CLAUDE, *tenant un balai ;*
M. JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE, *ses valets.*

*Harp.* Allons, venez ça tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude ; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

*M. Jacq.* (*à part.*) Châtiment politique.

*Harp.* (*à dame Claude.*) Allez.

*Harp.* Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

*M. Jacq.* (*à part.*) Oui. Le vin pur monte à la tête.

*La Merl.* Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

*Harp.* Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

*Harp.* Valère, aide-moi à ceci. Or ça ; maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

*M. Jacq.* Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

*Harp.* C'est à tous les deux.

*M. Jacq.* Mais à qui des deux le premier ?

*Harp.* Au cuisinier.

*M. Jacq.* Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

*Harp.* Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

*M. Jacq.* Vous n'avez qu'à parler.

*Harp.* Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

*M. Jacq.* ( *à part.*) Grande merveille !

*Harp.* Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

*M. Jacq.* Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

*Harp.* Que diable ! toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

*Val.* Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

*M. Jacq.* Bonne chère avec peu d'argent !

*Val.* Oui.

*M. Jacq.* (*à Valère.*) Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum,

*Harp.* Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

*M. Jacq.* Combien serez-vous de gens à table ?

*Harp.* Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

*Val.* Cela s'entend.

*M. Jacq.* Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . . Potages . . . . Entrées . . . .

*Harp.* Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

*M. Jacq.* Rôt.

*Harp.* (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*) Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

*M. Jacq.* Entremets. . . .

*Harp.* (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*) Encore !

*Val.* (*à maître Jacques.*) Est-ce que vous avez envie de

faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la santé et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

*Harp.* Il a raison.

*Val.* Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

*Harp.* Ah, que cela est bien dit! Approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi.* . . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

*Val.* Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

*Harp.* (*à maître Jacques.*) Oui. Entends-tu? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

*Val* Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

*Harp.* Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

*Val.* Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

*Harp.* Fais donc.

*M. Jacq.* Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

*Harp.* (*à Val.*) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

*Val.* Reposez-vous sur moi.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

*La Fl.* (*sortant du jardin avec une cassette.*) Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

*Clé.* Qu'y a-t-il?

*La Fl.* Suivez-moi, vous dis-je: nous sommes bien.

*Clé.* Comment?

*La Fl.* Voici votre affaire.
*Clé.* Quoi?
*La Fl.* J'ai guigné ceci tout le jour.
*Clé.* Qu'est-ce que c'est?
*La Fl.* Le trésor de votre père que j'ai attrapé.
*Clé.* Comment as-tu fait?
*La Fl.* Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

HARPAGON

(*criant* "Au voleur!" *dès le jardin.*)

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête (*A lui-même, se prenant le bras*). Rends-moi mon argent, coquin. . . . . Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré. . . . N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps ou je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je

supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévots, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

*Le com.* Laissez-moi faire; je sais mon métier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir les vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

*Harp.* Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

*Le com.* Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette. . . . .

*Harp.* Dix mille écus bien comptés.

*Le com.* Dix mille écus?

*Harp.* Dix mille écus!

*Le com.* Le vol est considérable!

*Harp.* Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

*Le com.* En quelles espèces était cette somme?

*Harp.* En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

*Le com.* Qui soupçonnez-vous de ce vol?

*Harp,* Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

*Le com.* Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

*M. Jacq.* (*dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*) Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

*Harp.* (*à maître Jacques.*) Qui? celui qui m'a dérobé?

*M. Jacq.* Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

*Harp.* Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

*Le com.* (*à maître Jacques.*) Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

*M. Jacq.* Monsieur est de votre souper?

*Le com.* Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

*M. Jacq.* Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

*Harp.* Ce n'est pas là l'affaire.

*M. Jacq.* Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

*Harp.* Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

*M. Jacq.* On vous a pris de l'argent?

*Harp.* Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

*Le com.* (*à Harpagon.*) Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

*M. Jacq.* (*bas, à part.*) Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

*Harp.* Qu'as-tu à ruminer?

*Le com.* (*à Harpagon.*) Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

*M. Jacq.* Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

*Harp.* Valère!

*M. Jacq.* Oui.

*Harp.* Lui qui me paraît si fidèle?

*M. Jacq.* Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

*Harp.* Et sur quoi le crois-tu?

*M. Jacq.* Sur quoi?

*Harp.* Oui.

*M. Jacq.* Je le crois . . . . sur ce que je le crois.

*Le com.* Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

*Harp.* L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

*M. Jacq.* Oui, vraiment. Où était-il votre argent?

*Harp.* Dans le jardin.

*M. Jacq.* Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

*Harp.* Dans une cassette.

*M. Jacq.* Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

*Harp.* Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

*M. Jacq.* Comment elle est faite?

*Harp.* Oui.

*M. Jacq.* Elle est faite . . . . elle est faite comme une cassette.

*Le com.* Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

*M. Jacq.* C'est une grande cassette . . . .

*Harp.* Celle qu'on m'a volée est petite.

*M. Jacq.* Hé oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là, mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

*Le com.* Et de quelle couleur est-elle?

*M. Jacq.* De quelle couleur?

*Le com.* Oui.

*M. Jacq.* Elle est de couleur . . . . là, d'une certaine couleur . . . . ne sauriez vous m'aider à dire?

*Harp.* Euh?

*M. Jacq.* N'est-elle pas rouge?

*Harp.* Non, grise.

*M. Jacq.* Hé! oui, gris-rouge; c'est ce que je voulais dire.

*Harp.* Il n'y a point de doute; c'est elle, assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier! Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

*M. Jacq.* (*à Harpagon.*) Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

*Harp.* Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

*Val.* Que voulez-vous, monsieur?

*Harp.* Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime!

*Val.* De quel crime voulez-vous donc parler?

*Harp.* De quel crime je veux parler, infâme! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

*Val.* Puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

*M. Jacq.* (*à part.*) Oh! oh! aurais-je deviné sans y penser?

*Val.* C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

*Harp.* Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

*Val.* Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

*Harp.* Comment! pardonnable? Un guet-à-pens, un assassinat de la sorte?

*Val.* De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

*Harp.* Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

*Val.* Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

*Harp.* C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

*Val.* Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

*Harp.* Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

*Val.* Hélas! me le demandez-vous?

*Harp.* Oui, vraiment, je te le demande.

*Val.* Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire: l'Amour.

*Harp.* L'Amour!

*Val.* Oui.

*Harp.* Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

*Val.* Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

*Harp.* Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

*Val.* Appelez-vous cela un vol?

*Harp.* Si, je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là?

*Val.* C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

*Harp.* Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

*Val.* Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

*Harp.* Le serment est admirable, et la promesse plaisante.

*Val.* Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

*Harp.* Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

*Val.* Rien que la mort ne nous peut séparer.

*Harp.* C'est être bien endiablé après mon argent!

*Val.* Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

*Harp.* Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien! Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

*Val.* Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il faut en accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

*Harp.* Je le crois bien, vraiment! il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

*Val.* Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

*Harp.* (*à part.*) O ma chère cassette! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison?

*Val.* Non, monsieur. Vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

*Harp.* (*à part.*) Brûlé pour ma cassette!

*Val.* J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante, elle est trop sage et trop honnête pour cela.

*Harp.* (*à part.*) Ma cassette trop honnête!

*Val.* Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

*Harp.* (*à part*). Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

*Val.* Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle vous peut rendre témoignage. . . . .

*Harp.* Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

*Val.* Oui monsieur; elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

*Harp.* Eh ! (*à part.*) Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (*à Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

*Val.* Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

*Harp.* La pudeur de qui ?

*Val.* De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

*Harp.* Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

*Val.* Oui, monsieur ; comme de ma part je lui en ai signé une.

*Harp.* O ciel ! autre disgrâce !

---

## LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

### SCÈNES CHOISIES.

M. JOURDAIN, *bourgeois, paraît en robe de chambre et en bonnet de nuit ;* UN MAÎTRE DE MUSIQUE, UN MAÎTRE A DANSER, L'ÉLÈVE *du maître de musique,* UNE MUSICIENNE, DEUX LAQUAIS.

*M. Jourd.* Hé bien, messieurs, qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

*Le m. à danser.* Comment ! quelle petite drôlerie ?

*M. Jourd.* Hé ! la . . . . . comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse ?

*Le m. à dans.* Ah, ah !

*Le m. de mus.* Vous nous y voyez préparés.

*M. Jourd.* Je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de

qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

*Le m. de mus.* Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

*M. Jourd.* Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

*Le m. à dans.* Tout ce qu'il vous plaira.

*M. Jourd.* Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

*Le m. de mus.* Nous n'en doutons point.

*M. Jourd.* Je me suis fait faire cette indienne-ci.

*Le m. à dans.* Elle est fort belle.

*M. Jourd.* Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité sont comme cela le matin.

*Le m. de mus.* Cela vous sied à merveille.

*M. Jourd.* Laquais ! holà, mes deux laquais !

*Prem. laq.* Que voulez-vous, monsieur ?

*M. Jourd.* Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Que dites-vous de mes livrées ?

*Le m. à dans.* Elles sont magnifiques.

*M. Jourd.* (*entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit, de velours rouge, et sa camisole de velours vert.*) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

*Le m. de mus.* Il est galant.

*M. Jourd.* Laquais !

*Prem. laq.* Monsieur.

*M. Jourd.* L'autre laquais !

*Second laq.* Monsieur.

*M. Jourd.* (*ôtant sa robe de chambre.*) Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela ?

*Le m. à danser.* Fort bien ; on ne peut pas mieux.

*M. Jourd.* Voyons un peu votre affaire.

*Le m. de mus.* Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève,*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes meilleurs écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

*M. Jourd.* Oui; mais il ne fallait pas faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

*Le m. de mus.* Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

*M. Jourd.* (*à ses laquais.*) Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. . . . . Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. . . . . Non, redonnez-la moi; cela ira mieux.

*La musicienne.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

*M. Jourd.* Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

*Le m. de mus.* Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

*M. Jourd.* On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a quelque temps. Attendez . . . là . . . Comment est-ce qu'il dit?

*Le m. à dans.* Par ma foi, je ne sais.

*M. Jourd.* Il y a du mouton dedans.

*Le m. à dans.* Du mouton?

*M. Jourd.* Oui. Ah! (*il chante.*)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

*Le m. de mus.* Le plus joli du monde.

*Le m. à dans.* Et vous le chantez bien.

*M. Jourd.* C'est sans avoir appris la musique.

*Le m. de mus.* Vous devriez l'apprendre, monsieur,

comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

*Le m. à dans.* Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

*M. Jourd.* Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

*Le m. de mus.* Oui, monsieur.

*M. Jourd.* Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

*Le m. de mus.* La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique. . . .

*Le m. à dans.* La musique et la danse. . . . . La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

*Le m. de mus.* Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

*Le m. à dans.* Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

*Le m. de mus.* Sans la musique, un état ne peut subsister.

*Le m. à dans.* Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

*Le m. de mus.* Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

*Le m. à dans.* Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

*M. Jourd.* Comment cela?

*Le m. de mus.* La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

*M. Jourd.* Cela est vrai.

*Le m. de mus.* Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

*M. Jourd.* Vous avez raison.

*Le m. à dans.* Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou

au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : " Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ? "

*M. Jourd.* Oui, on dit cela.

*Le m. à dans.* Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

*M. Jourd.* Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

*Le m. à dans.* C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

*M. Jourd.* Je comprends cela à cette heure.

M. JOURDAIN, UN MAÎTRE D'ARMES, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

*Le m. d'armes.* Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

*M. Jourd.* De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

*Le m. d'armes.* Sans doute ; n'en vîtes vous pas la démonstration ?

*M. Jourd.* Oui.

*Le m. d'armes.* Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un état ; et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences utiles, comme la danse, la musique, la . . .

*Le m. à dans.* Tout beau, monsieur le tireur d'armes ! ne parlez de la danse qu'avec respect.

*Le m. de mus.* Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

*Le m. d'armes.* Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

*Le m. de mus.* Voyez un peu l'homme d'importance !

*Le m. à dans.* Voilà un plaisant animal avec son plastron.

*Le m. d'armes.* Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

*Le m. à dans.* Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

*M. Jourd.* (*au maître à danser.*) Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

*Le m. à dans.* Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

*M. Jourd.* (*au maître à danser.*) Tout doux, vous dis-je?

*Le m. d'armes.* (*au maître à danser.*) Comment, petit impertinent!

*M. Jourd.* Hé! mon maître d'armes!

*Le m. à dans.* (*au maître d'armes.*) Comment, grand cheval de carrosse!

*M. Jourd.* Hé! mon maître à danser!

*Le m. d'armes.* Si je me jette sur vous . . .

*M. Jourd.* (*au maître d'armes.*) Doucement!

*Le m. à dans.* Si je mets sur vous la main . . .

*M. Jourd.* (*au maître à danser.*) Tout beau!

*Le m. d'armes.* Je vous étrillerai d'un air. . . .

*M. Jourd.* (*au maître d'armes.*) De grâce!

*Le m. à dans.* Je vous rosserai d'une manière. . . .

*M. Jourd.* (*au maître à danser.*) Je vous prie!

*Le m. de mus.* Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

*M. Jourd.* (*au maître de musique.*) Mon Dieu! arrêtez-vous!

UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, LE MAÎTRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

*M. Jourd.* Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

*Le m. de phil.* Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? messieurs?

*M. Jourd.* Ils se sont mis en colère pour la préférence

de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

*Le m. de phil.* Hé quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

*Le m. à dans.* Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

*Le m. de phil.* Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

*Le m. d'armes.* Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

*Le m. de phil.* Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

*Le m. à dans.* Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

*Le m. de mus.* Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

*Le m. d'armes.* Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

*Le m. de phil.* Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin!

*Le m. d'armes.* Allez, philosophe de chien!

*Le m. de mus.* Allez, bélître de pédant!

*Le m. à dans.* Allez, cuistre fieffé!

*Le m. de phil.* Comment, marauds que vous êtes! . . . (*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

*M. Jourd.* Monsieur le philosophe!
*Le m. de phil.* Infâmes, coquins, insolents!
*M. Jourd.* Monsieur le philosophe!
*Le m. d'armes.* La peste! l'animal!
*M. Jourd.* Messieurs!
*Le m. de phil.* Impudents!
*M. Jourd.* Monsieur le philosophe!
*Le m. à dans.* Diantre soit de l'âne bâté!
*M. Jourd.* Messieurs!
*Le m. de phil.* Scélérats!
*M. Jourd.* Monsieur le philosophe!
*Le m. de mus.* Au diable l'impertinent!
*M. Jourd.* Messieurs!
*Le m. de phil.* Fripons! gueux! traîtres! imposteurs!
*M. Jourd.* Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! (*Ils sortent en se battant.*)

*M. Jourd.* (*seul.*) Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN.

*Le m. de phil.* (*raccommodant son collet.*) Venons à notre leçon.

*M. Jourd.* Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

*Le m. de phil.* Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

*M. Jourd.* Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

*Le m. de phil.* Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

*M. Jourd.* Oui; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

*Le m. de phil.* Cela veut dire que *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

*M. Jourd.* Ce latin-là a raison.

*Le m. de phil.* N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

*M. Jourd.* Oh! oui, je sais lire et écrire.

*Le m. de phil.* Par où vous plait-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

*M. Jourd.* Qu'est-ce que c'est que cette logique?

*Le m. de phil.* C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

*M. Jourd.* Que sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

*Le m. de phil.* La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc.

*M. Jourd.* Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

*Le m. de phil.* Voulez-vous apprendre la morale?

*M. Jourd.* La morale?

*Le m. de phil.* Oui.

*M. Jourd.* Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

*Le m. de phil.* Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

*M. Jourd.* Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

*Le m. de phil.* Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

*M. Jourd.* Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

*Le m. de phil.* La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux;

et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

*M. Jourd.* Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

*Le m. de phil.* Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

*M. Jourd.* Apprenez-moi l'orthographe.

*Le m. de phil.* Très-volontiers.

*M. Jourd.* Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

*Le m. de phil.* Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

*M. Jourd.* J'entends tout cela.

*Le m. de phil.* La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

*M. Jourd.* A A. Oui.

*Le m. de phil.* La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

*M. Jourd.* A, E ; A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

*Le m. de phil.* Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

*M. Jourd.* A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

*Le m. de phil.* La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins : le haut et le bas : O.

*M. Jourd.* O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O ; I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

*Le m. de phil.* L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

*M. Jourd.* O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

*Le m. de phil.* La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et alongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

*M. Jourd.* U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

*Le m. de phil.* Vos deux lèvres s'alongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

*M. Jourd.* U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela?

*Le m. de phil.* Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

*M. Jourd.* Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

*Le m. de phil.* Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut, DA.

*M. Jourd.* DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

*Le m. de phil.* L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous, FA.

*M. Jourd.* FA, FA. C'est la vérité. Ah; mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

*Le m. de phil.* Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais: de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

*M. Jourd.* R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps, R, R, R, RA.

*Le m. de phil.* Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

*M. Jourd.* Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous

m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

*Le m. de phil.* Fort bien.

*M. Jourd.* Cela sera galant, oui.

*Le m. de phil.* Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

*M. Jourd.* Non, non, point de vers.

*Le m. de phil.* Vous ne voulez que de la prose.

*M. Jourd.* Non, je ne veux ni prose ni vers.

*Le m. de phil.* Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

*M. Jourd.* Pourquoi?

*Le m. de phil.* Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers?

*M. Jourd.* Il n'y a que la prose ou les vers?

*Le m. de phil.* Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

*M. Jourd.* Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

*Le m. de phil.* De la prose.

*M. Jourd.* Quoi! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

*Le m. de phil.* Oui, monsieur.

*M. Jourd.* Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet, *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

*Le m. de phil.* Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . . .

*M. Jourd.* Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

*Le m. de phil.* Il faut bien étendre un peu la chose.

*M. Jourd.* Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un

peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

*Le m. de phil.* On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

*M. Jourd.* Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

*Le m. de phil.* Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

*M. Jourd.* Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

*Le m. de phil.* Je n'y manquerai pas.

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MME JOURDAIN, NICOLE, *servante.*

*M. Jourd.* Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et, surtout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

*Laq.* Oui, monsieur.

*Mad. Jourd.* Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

*M. Jourd.* Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

*Mad. Jourd.* Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

*M. Jourd.* Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

*Mad. Jourd.* Tout ce monde-là, est un monde qui a

raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

*Nic.* Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos *biaux** maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

*M. Jourd.* Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé, pour une paysanne !

*Mad. Jourd.* Nicole a raison ; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

*Nic.* Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les *carriaux* † de notre salle.

*M. Jourd.* Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

*Mad. Jourd.* Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

*Nic.* Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

*M. Jourd.* Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre ; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

*Nic.* J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

*M. Jourd.* Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

*Mad. Jourd.* N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

*M. Jourd.* Pourquoi non ? Plût au ciel l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége.

*Nic.* Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

* Expression vulgaire pour *beau*. † Pour *carreaux*.

*M. Jourd.* Sans doute.

*Mad. Jourd.* Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

*M. Jourd.* Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (*à madame Jourdain*), savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

*Mad. Jourd.* Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

*M. Jourd.* Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

*Mad. Jourd.* Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

*M. Jourd.* Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

*Mad. Jourd.* Des chansons.

*M. Jourd.* Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

*Mad. Jourd.* Hé bien ?

*M. Jourd.* Comment est-ce que cela s'appelle ?

*Mad. Jourd.* Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

*M. Jourd.* C'est de la prose, ignorante!

*Mad. Jourd.* De la prose ?

*M. Jourd.* Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé! voilà ce que c'est que d'étudier. (*à Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire U ?

*Nic.* Comment ?

*M. Jourd.* Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

*Nic.* Quoi ?

*M. Jourd.* Dis un peu U, pour voir

*Nic.* Hé bien ! U.

*M. Jourd.* Qu'est-ce que tu fais ?

*Nic.* Je dis U.

*M. Jourd.* Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

*Nic.* Je fais ce que vous me dites.

*M. Jourd.* Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des

bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu ? U ; je fais la moue : U.

*Nic.* Oui, cela est beau.

*Mad. Jourd.* Voilà qui est admirable !

*M. Jourd.* C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA !

*Mad. Jourd.* Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

*Nic.* De quoi est-ce que tout cela guérit?

*M. Jourd.* J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

*Mad. Jourd.* Allez ! vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

*Nic.* Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes qui remplit de poudre tout mon ménage.

*M. Jourd.* Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.*) Tiens ; raison démonstrative ; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

*Nic.* Hé bien ! quoi ! (*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourd.*)

*M. Jourd.* Tout beau ! Holà ! ho ! Doucement. Diantre soit la coquine !

*Nic.* Vous me dites de pousser.

*M. Jourd.* Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

*Mad. Jourd.* Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

*M. Jourd.* Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

*Mad. Jourd.* Oui, vraiment ! il y a fort à gagner à

fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné!

*M. Jourd.* Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

*Mad. Jourd.* Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

*M. Jourd.* Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami? Si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

*Mad. Jourd.* Oui, attendez-vous à cela.

*M. Jourd.* Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

*Mad. Jourd.* Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

*M. Jourd.* Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

*Mad. Jourd.* Chansons!

*M. Jourd.* Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

*Mad. Jourd.* Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

*M. Jourd.* Taisez-vous. Le voici.

*Mad. Jourd.* Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt, et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

*M. Jourd.* Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

*Dor.* Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

*M. Jourd.* Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

*Dor.* Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle ?

*Mad. Jourd.* Madame Jourdain se porte comme elle peut.

*Dor.* Comment ! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

*M. Jourd.* Vous voyez.

*Dor.* Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

*M. Jourd.* Hai, hai.

*Mad. Jourd.* (*à part.*) Il le gratte par où il se démange.

*Dor.* Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

*Mad. Jourd.* (*à part.*) Oui, aussi sot par derrière que par devant.

*Dor.* Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus; et je parlais encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.

*M. Jourd.* Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*à madame Jourdain.*) Dans la chambre du roi !

*Dor.* Allons, mettez.

*M. Jourd.* Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

*Dor.* Allons ! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

*M. Jourd.* Monsieur. . . . .

*Dor.* Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

*M. Jourd.* Monsieur, je suis votre serviteur.

*Dor.* Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

*M. Jourd.* (*se couvrant.*) J'aime mieux être incivil qu'importun.

*Dor.* Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

*Mad. Jourd.* (*à part.*) Oui : nous ne le savons que trop.

*Dor.* Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en

plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

*M. Jourd.* Monsieur, vous vous moquez.

*Dor.* Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

*M. Jourd.* Je n'en doute point, monsieur.

*Dor.* Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

*Dor.* Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Je vous le disais bien.

*Dor.* Voyons un peu ce que je vous dois.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

*Dor.* Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

*M. Jourd.* Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

*Dor.* Cela est vrai.

*M. Jourd.* Une autre fois, six vingts.

*Dor.* Oui.

*M. Jourd.* Une autre fois, cent quarante.

*Dor.* Vous avez raison.

*M. Jourd.* Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

*Dor.* Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

*M. Jourd.* Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

*Dor.* Justement.

*M. Jourd.* Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

*Dor.* Il est vrai.

*M. Jourd.* Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

*Dor.* Fort bien. Douze sous huit deniers, le compte est juste.

*M. Jourd.* Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

*Dor.* Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

*M. Jourd.* Somme totale, quinze mille huit cents livres.

*Dor.* Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'aller donner; cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Hé bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Paix!

*Dor.* Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

*M. Jourd.* Hé! non.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous.

*Dor.* Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

*M. Jourd.* Non, monsieur.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous, vous dis-je.

*Dor.* Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

*M. Jourd.* Point, monsieur.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) C'est un vrai enjôleur.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous donc.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Il vous sucera jusqu'au dernier sous.

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Vous tairez-vous?

*Dor.* J'ai force gens qui m'en préteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

*M. Jourd.* C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Quoi! vous allez encore lui donner cela?

*M. Jourd.* (*bas, à madame Jourdain.*) Que faire? vou-

lez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi ?

*Mad. Jourd.* (*bas, à M. Jourdain.*) Allez, vous êtes vraie dupe.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCI NICOLE.

*Clé.* Monsieur, je n'ai voulu prendre personne vous faire une demande que je médite il y a longte Elle me touche assez pour m'en charger moi-même sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d' votre gendre est une faveur glorieuse que je vous pri m'accorder.

*M. Jourd.* Avant que de vous rendre réponse, monsi je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

*Clé.* Monsieur, la plupart des gens, sur cette quest n'hésitent pas beaucoup ; on tranche le mot aisém Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'u aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour mo vous l'avoue, je trouve que toute imposture est ind d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à dégu ce que le ciel nous a fait naître. Je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

*M. Jourd.* Touchez-là, monsieur ; ma fille n'est pas vous.

*Clé.* Comment ?

*M. Jourd.* Vous n'êtes point gentilhomme ; vous n'a point ma fille.

*Mad. Jourd.* Que voulez-vous donc dire avec v gentilhomme ? est-ce que nous sommes, nous autres la côte de Saint Louis ?

*M. Jourd.* Taisez-vous, ma femme ; je vous vois v

*Mad. Jourd.* Descendons-nous tous deux que de b bourgeoisie ?

*M. Jourd.* Voilà pas le coup de langue ?

*Mad. Jourd.* Et votre père n'était-il pas marchand a bien que le mien ?

*M. Jourd.* Peste soit de la femme, elle n'y a ja manqué. Si votre père a été marchand, tant pis lui ; mais pour le mien, ce sont des mal avisés qui di

cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

*Mad. Jourd.* Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

*Nic.* Cela est vrai; nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

*M. Jourd.* (*à Nicole.*) Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

*Mad. Jourd.* Marquise?

*M. Jourd.* Oui, marquise.

*Mad. Jourd.* Hélas! le ciel m'en garde!

*M. Jourd.* C'est une chose que j'ai résolue.

*Mad. Jourd.* C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous," dirait-on, "cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent." Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

*M. Jourd.* Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

M. JOURDAIN ; COVIELLE, *domestique de Cléante, déguisé.*

*Cov.* Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

*M. Jourd.* Non, monsieur.

*Cov.* (*étendant la main à un pied de terre.*) Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

*M. Jourd.* Moi ?

*Cov.* Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

*M. Jourd.* Pour me baiser ?

*Cov.* Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

*M. Jourd.* De feu monsieur mon père ?

*Cov.* Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

*M. Jourd.* Mon père.

*Cov.* Oui.

*M. Jourd.* Vous l'avez fort connu ?

*Cov.* Assurément.

*M. Jourd.* Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

*Cov.* Sans doute.

*M. Jourd.* Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

*Cov.* Comment ?

*M. Jourd.* Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

*Cov.* Lui, marchand ? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

*M. Jourd.* Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

*Cov.* Je le soutiendrai devant tout le monde.

*M. Jourd.* Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

*Cov.* Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

*M. Jourd.* Par tout le monde?

*Cov.* Oui.

*M. Jourd.* Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

*Cov.* Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

*M. Jourd.* Quelle?

*Cov.* Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici?

*M. Jourd.* Moi? non.

*Cov.* Comment! il a un train tout-à-fait magnifique: tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

*M. Jourd.* Par ma foi, je ne savais pas cela.

*Cov.* Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

*M. Jourd.* Le fils du Grand-Turc?

*Cov.* Oui; et il veut être votre gendre.

*M. Jourd.* Mon gendre, le fils du Grand-Turc?

*Cov.* Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit: *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire: N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien.

*M. Jourd.* Le fils du Grand-Turc dit cela de moi?

*Cov.* Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille: Ah! me dit-il, *Marababa sahem;* c'est-à-dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

*M. Jourd. Marababa sahem;* veut dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

*Cov.* Oui.

*M. Jourd.* Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire: Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

*Cov.* Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

*M. Jourd. Cacaracamouchen?* Non.

*Cov.* C'est-à-dire : Ma chère âme.

*M. Jourd. Cacaracamouchen* veut dire : Ma chère âme?

*Cov.* Oui.

*M. Jourd.* Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen*, Ma chère âme. Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

*Cov.* Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

*M. Jourd. Mamamouchi?*

*Cov.* Oui, *Mamamouchi;* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens. . . . . Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

*M. Jourd.* Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

# CHOIX DE POÉSIE.

# DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## RACINE.

JEAN RACINE, le plus grand, le plus sublime de nos poètes tragiques, naquit en 1639, à la Ferté-Milon (Aisne). Ses parents le destinèrent d'abord à la chaire, puis au barreau ; mais Racine abandonna tout pour ne se livrer qu'à la poésie. Il a enrichi notre littérature d'une foule de chefs-d'œuvre dont les principaux sont *Andromaque*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*, tragédies. Racine est un de ces astres brillants qui ont jeté tant d'éclat sur le siècle de Louis XIV, et qui guideront toujours le monde littéraire. Il mourut en 1699.

## FRAGMENTS D'ATHALIE.

ATHALIE, reine de Juda, femme impie et cruelle, voulut exterminer entièrement la race royale de David, en faisant égorger tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais Joas, l'un d'eux, enfant encore à la mamelle, fut sauvé du massacre par Josabeth, sa tante, femme du grand-prêtre Joad. Il fut élevé secrètement dans le temple, jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda, et qu'Athalie fut punie de ses crimes.

---

### PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
JOAD, grand-prêtre.
JOSABETH, tante de Joas, femme du grand-prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.
ABNER, l'un des officiers des rois de Juda.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
AZARIAS, ISMAEL, chefs des prêtres et des lévites.

### ACTE I. SCÈNE I.

### JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel :
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouv
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices:
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices:
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombr
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux:
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi; plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils déstestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu:

"Je crains Dieu," dites-vous, "sa vérité me touche!"
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
"Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes."

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu!
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu:
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous:
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée:
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat! Quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;

Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps:
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

## SCÈNE VII.

## JOSABETH.

Josabeth rappelle à Joad comment elle a sauvé Joas.

JOSABETH.

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie;
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue:
Je me figure encore sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste;
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses!

## Acte II. Scène V.

### ATHALIE, ABNER, MATHAN.

**Athalie raconte un songe qu'elle a eu pendant la nuit.**

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive . . .

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie ;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie ;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
" Tremble," m'a-t-elle dit, " fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux. . . .

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels:
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;

J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable. . . .

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il ? de quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.

## Scène VII.

### JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, ABNER.

Athalie interroge l'enfant Joas.

(Josabeth, *aux deux lévites.*)

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous*, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde. . .
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
[*montrant Joas.*]
Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.
[*montrant Zacharie.*]
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui. . .

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encore la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

* Rassurez-vous.

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis n

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'au

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue.
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue :

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soi

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder. . . Je serais sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez ?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, *à Joas.*

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à tout heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABETH.

Eh, madame ! excusez
Un enfant. . . .

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier :
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui . . Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais ! et pour . . .

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes:
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage,
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance:
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente . . .
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente:
J'ai voulu voir: j'ai vu.

ABNER, *à Josabeth.*

Je vous l'avais promis:
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

## Acte V. Scène III.

### JOAD, JOSABETH, ISMAËL.

l arme ses lévites dans le temple, et se prépare à recevoir Athalie.

JOAD.

ınd Dieu! voici ton heure; on t'amène ta proie!
aël, écoutez.

*(Il lui parle à l'oreille.)*

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,
nets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
sque lui dérobant tout le bruit de son crime,
cachas dans mon sein cette tendre victime!

JOAD.

ez, sage Ismaël, ne perdez point de temps:
vez de point en point ces ordres importants;
tout qu'à son entrée, et que sur son passage,
ıt d'un calme profond lui présente l'image.
ıs, enfants, préparez un trône pour Joas;
il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
tes venir aussi sa fidèle nourrice,
ncesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
*(à un lévite.)*
ıs, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
la porte du temple aura passé le seuil.
elle ne pourra plus retourner en arrière
nez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
ıs le camp ennemi jette un subit effroi:
pelez tout le peuple au secours de son roi;
faites retentir jusques à son oreille
Joas conservé l'étonnante merveille.
ient.

## Scène IV.

### JOAS, JOAD, JOSABETH, AZARIAS.

JOAD *continue.*

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
tout sans vous montrer environnez ce lieu;

Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(*Ils se cachent tous.*)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance;
Mais ne la craignez point: songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et . . . Mais la porte s'ouvre.
(*Il tire un rideau.*)
Vous changez de couleur, princesse!

JOSABETH.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte . .

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte:
Tout est en sûreté.

## Scène V.

JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER.

Athalie vient assiéger le temple.

ATHALIE, *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur.
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé:
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te . . Mais, du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter:
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite:

Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

[Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite.]

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? de ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

JOAS.

Ciel !

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé ;
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

[Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple ; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.]

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toute part a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée ;
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats !
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin . . .

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître!
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui, Joas! lui, ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés,
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours: tremblez, troupe rebelle!

## SCÈNE VI.

## FUREURS D'ATHALIE.

ATHALIE.

DIEU des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper:
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère:
Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,

Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

---

# LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine, l'un des plus grands poètes du siècle de Louis XIV, naquit à Château-Thierry en 1621. Il étudia d'abord la théologie; mais son talent poétique s'étant développé par la lecture de quelques poètes, il se livra tout entier à l'étude de la littérature. Tout le monde connaît ses *Fables*, dont la naïveté de style a valu à l'auteur le surnom *d'inimitable*. Il fut lié avec Molière, Boileau et Racine. Il mourut à Paris en 1695, presque dans l'indigence.

## LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
" Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zephyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
" Votre compassion," lui répondit l'arbuste,
" Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;

Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs,
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

---

## LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
"Hé! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

---

## LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
"Je vous paierai," lui dit-elle,
" Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal."
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
"Que faisiez-vous au temps chaud ?"
Dit-elle à cette emprunteuse.—
"Nuit et jour à tout venant
Je chantais ne vous déplaise."—
"Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ; dansez maintenant."

---

## LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
  Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
  Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
" Volontiers," lui dit-il ; "car avec mes amis
        Je ne fais point cérémonie."
A l'heure dite, il courut au logis
        De la cigogne son hôtesse ;
        Loua très-fort sa politesse ;
        Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

---

## LE CHAT ET LE VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde:
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher;
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas: la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,

Puis rentrent dans leurs nids à rats.
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
" Nous en savons plus d'un," dit-il en les gobant :
" C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ·
Vous viendrez toutes au logis."
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
" Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,"
S'écria-t-il de loin au général des chats :
" Je soupçonne dessous encor quelque machine
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas."
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence ;
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

---

# BOILEAU.

Nicolas Boileau Despréaux l'un des grands poètes du siècle de Louis XIV, naquit à Paris en 1636. Ses parents le destinaient à la magistrature, mais son penchant pour la poésie lui fit abandonner tout le reste. Ses chefs-d'œuvre sont ses *Satires*, et ses *Épîtres*, où il dépeint fidèlement les mœurs de son siècle ; l'*Art poétique*, vrai modèle pour l'élégance et l'harmonie du style ; le *Lutrin*, poème héroï-comique admirable dans son genre. Boileau fut lié avec Molière, Racine et La Fontaine. Il mourut en 1711.

## PASSAGE DU RHIN

### PAR LOUIS XIV.

Au pied du mont Adule,* entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante :
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïdes craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux,
Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et, depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous les efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.

* Montagne d'où le Rhin prend sa source.

C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots, essuyant sa barbe limonneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part ; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars :
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde ; et renforçant sa voix :
Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux ;
Du moins en vous montrant sur la rive opposée
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattants, inutiles soldats ;
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros ;
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté

Marche des cuirassiers l'escadron indomté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart;
Chacun d'eux au péril veut la première part:
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance:
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux:
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougeux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse,
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne;
Quand, pour nouvelle alarme à ces esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles;
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine:
Le dieu, lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

*Epître IV*

---

## LES EMBARRAS DE PARIS.

Qui frappe l'air, bon dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor: les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux:
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je bénirais la bonté souveraine
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison:
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse:
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants
Font aboyer les chiens et jurer les passants.

Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage ;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout des passants enchaînant les brigades
Au milieu de la paix font voir les barricades ;
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guenaud* sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis.
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant ;
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières.

* Célèbre médecin de Paris.

J'y passe en trébuchant; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le marché-neuf tout est calme et tranquille;
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse! . . . Il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière,
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet:
J'entends crier partout, Au meurtre! On m'assassine!
Ou le feu vient de prendre à la maison voisine!
Tremblant et demi-mort je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc encore pâle d'effroi:
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile:
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de cocagne:
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne;

Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

*Satire IV.*

---

## MADAME DESHOULIÈRES.

Antoinette du Ligier de la Garde Deshoulières, naquit à Paris, en 1634. Nous lui devons des idylles, des ballades, et d'autres poésies fugitives pleines de grâce et de sentiment. Femme de beaucoup d'esprit, elle fut en relation avec les grands génies de son époque. Elle mourut en 1694.

### ALLÉGORIE A SES ENFANTS.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre:
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau?

Que je vous regrette :
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ; il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,

Il va chez Tethys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

## DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

# LOUIS RACINE.

Louis Racine, second fils du grand Racine, naquit à Paris, en 1692. Il s'adonna d'abord à l'étude du droit; mais son goût pour la littérature la lui fit bientôt abandonner, pour se livrer tout entier à la poésie. Sans avoir les talents de son père, Louis Racine occupera toujours une place distinguée parmi nos poètes. Son plus beau titre à la renommée est son poëme de *la Religion*, remarquable par la noblesse du sentiment religieux qui y règne, et aussi par la beauté et l'élégance du style. Nous avons encore de lui, le poème de *la Grâce*, des *Odes* et des *Épîtres*. Il mourut à Paris en 1763.

## DIEU DANS LA NATURE.

Oui, c'est un dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
  Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice,
Sur ton perfide sein va chercher son supplice,
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé,
Au dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine est répandu,
Du tronc qui le reçoit, à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle,
De l'éclat de ses fruits, justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté ;
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire,
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours ;
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts,
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle,
D'enfants qui la suivront, une race immortelle :
Chacun de ses enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons, un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères,
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé.
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés,
Dans les champs paternels se verront rappelés?

*La Religion.*

---

# VOLTAIRE.

(Notice, page 58.)

## MORT DE L'AMIRAL DE COLIGNY.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher les sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes.
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix, "Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne!"
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
" Compagnons," leur dit-il, " achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien: Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous."
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux:
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ces assassins le grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups:
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis:
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens
Et comme accoutumée à de pareils présents.

*La Henriade.*

# DELILLE.

Jacques Delille, un de nos plus célèbres poètes, naquit à Aigueperse (Auvergne), en 1738. Parmi ses nombreuses compositions, on remarque surtout sa traduction des *Géorgiques* de Virgile qui fut accueillie avec enthousiasme. On lui doit aussi la traduction de l'*Énéide* de Virgile, du *Paradis perdu* de Milton, et de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Outre ces traductions il a écrit plusieurs petits poëmes charmants, tels que *les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les Trois Règnes de la Nature*, etc. Il mourut en 1813.

## LA FERME.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez: de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais absurde, à grand frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois, et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Oh! par les Dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges,
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile:
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits
Que d'oiseaux différents et d'instincts et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,

M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux.
A leur tête est le coq ; père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et, fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu, la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend tout à la fois.
La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique,
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique,
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage ;
La Fontaine l'a dit ; ô veritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux :
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon renvoyé l'orgueil plus tôt encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau ;
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : " Amour, tu perdis Troie ! "

*Les Jardins.*

---

## LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;

Avec ses rois, ses dieux, et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
Triomphant, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture;
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre foi antique vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre. Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas;
Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur:
Enfin de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? Lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite:
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures;
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;

Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus:
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe. . .
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le desespoir affreux,
La mort. . . non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis qu'il ne reverra plus!
Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux roulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute. Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que la silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,

Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obst
Il y porte la main. . . . O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnait le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement, quand il revoit les cieu
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

*L'Imagi*

## DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

# CHÈNEDOLLÉ.

CHARLES-PIOULT DE CHÈNEDOLLÉ, naquit à Vire (Calvados), en 1769. Il débuta dans la carrière poétique par *le Génie de l'homme*, poëme didactique qui attira sur lui l'attention du public. On a de lui des *Odes* d'une grande beauté. Il était inspecteur-général de l'université lorsqu'il mourut, en 1833.

## ISAÏE.

TEL du fond de ces rocs où reposent les nues
Le Nil précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons,
Et versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leurs sillons.

Tel ou plutôt encore une aigle au vol immense
Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du Soleil plane en s'ouvrant les cieux,
Et se couvrant des jets de la flamme opulente
Revient étincelante
De clartés et de feux.

Tel Isaïe armé de ses ailes de flamme,
Rapide et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Éternel
Et revient, du Génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

« Tremble, malheur à toi, cité profanatrice,
Toi qu'au culte de l'or voue un long sacrifice !
Tyr ! ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux,
Et qui, rendant les mers à ton sceptre fidèles,
Y fait voler les ailes
De tes légers vaisseaux.

Pareils dans leur essort à des aigles rapides,
Tes navires, guidés par des mains intrépides,
Sous leurs fiers pavillons touchèrent tous les bords;
Et voilà que prenant les nochers pour victimes,
La mer dans ses abîmes
Engloutit tes trésors.

Fille de l'Océan, au jour de ta ruine,
Tous les peuples nombreux que ton trident domine,
En voyant tes débris, seront saisis d'effroi ;
Tes marchands, tes soldats, tes riches flottes
Et tes hardis pilotes
Tomberont avec toi.

Au bruit de tes clameurs quittant soudain la rame,
Tes mille matelots qu'en vain la mer réclame,
De leurs vaisseaux, muets descendront tout en pleurs
Et revêtus de deuil, et se couvrant de cendre
Sur toi feront entendre
Le cri de leurs douleurs.

Qui fut semblable à Tyr maintenant solitaire ?
Sans cesse, pour nourrir les peuples de la terre,
Sur l'immense Océan s'elançaient ses vaisseaux ;
Et voilà qu'expirante avec toute sa gloire,
Sans nom, sans mémoire,
Elle dort sur les eaux.

Le pilote étranger qui visite ses plages
Ne reconnaissant plus ses opulents rivages,
S'étonne en écoutant le silence des mers.
Et, voguant plein d'orgueil sur les eaux qu'il domine
Insulte à la ruine
De tes vieux ports déserts."

Ainsi chante Isaïe, et sa voix redoutable
Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,
Dans un style inspiré raconte l'avenir.
A Tyr encor vivante ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse,
Dans les modes sacrés exaltant sa richesse,
A chanté sur un ton encore plus solennel,
C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme,
En traits d'or et de flamme
Il nous peint l'Éternel.

" Dieu, dit-il, de son souffle allume le tonnerre,
Il soutient de trois doigts la masse de la terre,
Roule autour de ses flancs l'Océan spacieux,
Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue,
De sa main étendue
Il apaise les cieux.

Il voit les nations sur la terre pressées,
Et de l'urne des temps sans relâche versées
Comme une goutte d'eau dans un vase d'airain.
Il parle; devant lui tous les peuples s'écoulent,
Et les trônes s'écroulent
Sous sa terrible main."

O vous! chantres fameux, vous qui dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Égalent la vigueur.

---

## ANDRIEUX.

François-Guillaume Andrieux, né à Strasbourg en 1759, professeur de littérature, poète distingué, nous a laissé des comédies estimées, des contes en vers charmants, et quelques pièces fugitives pleines d'esprit et d'intérêt. Mort en 1833.

### LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,

Et, de quelque côté que vînt souffler le vent.
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
*Sans-Souci!* . . . ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom du moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage,
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin: que veux-tu qu'on t'en donne?"—
"Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
*Il vous faut* est fort bon . . . mon moulin est à moi. . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi."—
"Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde."—
"Faut-il vous parler clair?"—"Oui"—"C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
*Sans-Souci* s'obstinait. "Entendez la raison;
Sire, je ne peux pas vous vendre la maison.
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste."
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste

Frédéric, un moment par l'humeur emporté,
" Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté!
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître." — " Vous! . . de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
" Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien, j'aime fort la réplique.
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie;
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie:
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince.
On respecte un moulin, on vole une province.

---

# ESMENARD.

JOSEPH-ALPHONSE ESMÉNARD, naquit en 1770 à Pélissane, en Provence. Son poème de *la Navigation*, un de nos chefs-d'œuvre de poésie au dix-neuvième siècle, lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il mourut à Fondi le 25 Juin, 1812, comme il se rendait à Naples; sa voiture ayant versé contre un rocher, il eut la tête brisée.

## LA PRIÈRE DU SOIR

### A BORD D'UN VAISSEAU.

CEPENDANT le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter,
Il s'éloigne et Vesper commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.

Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans
Un prêtre en cheveux blancs conjure les o
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs mau
" Dieu créateur ! " dit-il, " toi dont les mai
Dans les champs de l'espace ont suspendu l
Dieu des vents et des mers, dont l'œil cons
De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
Et d'un regard, chargé de tes ordres sublin
Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîm
Que peuvent devant toi nos travaux incert
Dieu, que sont les mortels sous tes puissan
Par des vœux suppliants nos alarmes t'imp
Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui l'ador
Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi
La force et la vertu ne viennent que de toi.
Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempê
Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrêt
Devant ces pavillons qui te sont consacrés :
Et qu'un jour nos drapeaux par toi seul illu
Aux doutes de l'orgueil opposant nos exem
Appellent le respect et la foi dans tes temp
Il dit, et prie encor ; ses chants consolateur
D'espérance et d'amour pénètrent tous les c
O spectacle touchant, ravissantes images !

# MILLEVOYE.

CHARLES-HUBERT MILLEVOYE naquit à Abbeville (Somme) en 1782. Le talent gracieux, facile et pur du jeune écrivain se révéla de bonne heure dans un petit poëme intitulé, *les Plaisirs du poète*, et lui attira l'attention du public. Parmi ses autres compositions poétiques on remarque l'*Amour maternel*, *Belzunce, ou la peste de Marseille*, et surtout ses *Élégies*, telles que l'*Anniversaire*, la *Chute des Feuilles*, la *Demeure abandonnée*, etc. couronnées, la plupart, par l'Académie française. Il fut enlevé à la France en 1816, à l'âge de trente-quatre ans.

## L'ANNIVERSAIRE.

HÉLAS! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne: j'écoute. . . . O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait: "Il dort;" et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte:
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci,
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant: "J'avais un père aussi!"

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

---

## GUIRAUD.

Alexandre baron Guiraud, membre de l'Académie française, est né en 1788. Prosateur ou poète, cet écrivain est digne de la réputation qu'il s'est acquise par ses ouvrages. Nous avons de lui plusieurs pièces de théâtre, très-estimées, et un petit poëme intitulé *Le petit Savoyard*, délicieuse composition, toute pleine de naturel et de sensibilité.

### LE PETIT SAVOYARD.

#### LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici dans la souffrance.
Pars, mon enfant! c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire:
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve, on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi,
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Vois-tu ce grand chêne là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi:
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense;
Que je vais prier pour toi! . . .

Que feras-tu mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant:
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être . . .
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant!

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère . . .
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée;
J'irais te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu;
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne;
Prie, et demande au riche; il donne au nom de Dieu;
Ton père le disait: sois plus heureux, adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines:
Et la mère avait dit: il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

PARIS.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir,
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée ;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée ; . .
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent,
Donnez, peu me suffit, je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien ! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai :
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas , il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée !
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi ? . .

Non, l'on ne meurt pas à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Eh ! que sert d'espérer ? que puis-je attendre enfin ? .
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix à travers la tempête
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

"Qu'il vienne à nous celui qui pleure,"
Disait la voix, mêlée au murmure des vents ;
"L'heure du péril est notre heure
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère ;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent, au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

### LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant . . il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier ;
Il a mis ce matin la bure du dimanche ;
Et dans un sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà . . . tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage ;
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours,
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive, il regarde . . . mais quoi ?
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : de votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

" C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

" C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls . . . et reviennent enfin.

" Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi." L'enfant à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : que le bon Dieu vous fasse de longs jours !

# BÉRANGER.

**Pierre-Jean de Béranger**, né en 1780, est une des grandes célébrités de notre époque comme poète et chansonnier. Il a chanté dans ses vers sublimes, les malheurs de la France, et la gloire du plus grand des Capitaines des temps modernes.

## LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
"Ah!" disait-elle, "égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse:
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie:
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque état commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main."

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

---

## DELAVIGNE.

Casimir Delavigne, poète lyrique et dramatique, naqu Havre. en 1793. Parmi ses compositions, on remarque surto *Messéniennes*, chants patriotiques qui décèlent tout à la fois l'hc de cœur et l'homme d'esprit; *Les Vêpres Siciliennes*, *Louis Les Enfants d'Edouard*, *l'Ecole des Vieillards*, etc. M. Dela est l'auteur de *la Parisienne*, chant national composé au bru canon des journées de Juillet 1830. Il mourut en 1843 à l'â cinquante ans.

### MORT DE JEANNE D'ARC,

LE 30 MAI 1431.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir:
Jeune encore, elle touche à son heure dernière. . . .
Silence au camp! la vierge va périr. . . .

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tete,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie.

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs?
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut de tonnerre, un chevalier français.

* * * * * * * *

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout-à-coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance. . . . .
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore; ô France! ô mon roi bien-aimé!
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait aux pieds d'une maîtresse
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!

Qu'un monument s'élève au lieu de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissanc

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des cau
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie:
"A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses explc

*Les Messéni*

---

## TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLO

"En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'e
—Trois jours," leur dit Colomb, "et je vous dc
monde."
Et son doigt le montrait, et son œil pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'ond
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sor
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fon

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquement funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
"Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!
—Le jour! et que vois-tu?—Je vois l'immensité."

Qu'importe? il est tranquille. . . Ah! l'avez-vous pensé?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;
Ce cœur qui, tour-à-tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur;
Vous comprendrez alors que durant ces journées
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz, ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments?

Le second jour a lui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t-il? aux voix:—la mort!—la mort!—la mort!
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts, on entend une voix:
Terre! s'écriait-on, terre! terre! . . . . il s'éveille;
Il court; oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre! . . . ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah? c'était peu! . . . que reçut-il? des fers!

*Les Messéniennes.*

---

On remarque principalement sa touchante élégie *L*
Mort à Paris en 1845.

## LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagn
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine e
Sa mère lui portait sa douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune
Dont le nid se balance aux branches de l'o
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceu
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage point les jeux de la veillée ;
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoi
Et de loin je vois sa famille,

Puis à l'heure de la prière,
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée!
La pauvre fille, hélas! n'attendit pas longtemps :
Plaintive, elle mourut en priant pour sa mère.

---

## LAMARTINE.

(Notice, page 255.)

### LE COMBAT.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes! et l'écho répète au loin : Aux armes!
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts;
Et, sur les flancs épais des légions mortelles,
S'étendent tout-à-coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les champs rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-mêmes au-devant de la gloire,
Et, tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis le couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène :
Son coursier bondissant qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête, et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards. . . .
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache à coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée,
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps ; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants ! . .
Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,

Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent;
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer,
Les rangs entrechoqués lancent un seul éclair:
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi, quand deux torrents dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez. . . . Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs:
La harpe, le clairon, la joyeuse cimbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants! . . .
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent,
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent;
Et dans les airs pesants que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer!
Tout-à-coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

*Méditations poétiques.*

## HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O PÈRE qu'adore mon père!
Toi, qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait!

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom!

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

*Harmonies religieuse*

---

## UNE LARME

OU

## CONSOLATION.

Tombez, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié ;
Non plus entre des mains pieuses,
Ni sur le sein de l'amitié !

Tombez comme une aride pluie
Qui rejaillit sur le rocher,
Que nul rayon du ciel n'essuie,
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes mes frères
Le cœur brisé d'un malheureux ?
Trop au-dessus de mes misères,
Mon infortune est si loin d'eux !

Jamais sans doute aucunes larmes
N'obscurciront pour eux le ciel ;
Leur avenir n'a point d'alarmes,
Leur coupe n'aura point de fiel,

Jamais cette foule frivole,
Qui passe en riant devant moi,
N'aura besoin qu'une parole
Lui dise : Je pleure avec toi !

Hé bien ! ne cherchons plus sans cesse
La vaine pitié des humains ;
Nourrissons-nous de ma tristesse,
Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un crêpe noir,
Et n'attend plus rien de la terre,
Veuve de son dernier espoir ;

Lorsque l'amitié qui l'oublie
Se détourne de son chemin,
Que son dernier bâton, qui plie,
Se brise et déchire sa main ;

Quand l'homme faible et qui redoute
La contagion du malheur,
Nous laisse seul sur notre route
Face à face avec la douleur ;

Quand l'avenir n'a plus de charmes
Qui fassent désirer demain,
Et que l'amertume des larmes
Est le seul goût de notre pain ;

C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon cœur,
Et que ta main, mon Dieu ! soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur ! et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son cœur,
Le monde, qui nous voit sourire,
Se dit : D'où leur vient ce bonheur ?

Et l'âme se fond en prière
Et s'entretient avec les cieux.
Et les larmes de la paupière
Sèchent d'elles-même à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,
Sur la branche ou sur le rocher,
La dernière goutte de pluie
Qu'aucune ombre n'a pu sécher.

*Harmonies religieuses.*

## LA RETRAITE.

Je sais sur la colline
Une blanche maison ;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix comme un hommage
Monte au premier nuage
Que colore le jour ?

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu !

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers ;

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine
Pendant qu'elle chemine
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance !
Tout parle de réveil !

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau ;

Ou quelque pauvre veuve
Aux longs rayons du soir
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir ;

Et l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts.
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords !

*Harmonies religieuses.*

# REBOUL.

Jean Reboul, fils d'un serrurier, est né à Nîmes le 23 janvier, 1796. Il fut placé, par son père, dans un pensionnat de cette ville et vint y chercher ce qu'il fallait de science pour une profession manuelle. Lorsque le moment fut venu de choisir un état, Reboul se décida pour celui de boulanger; ce fut au milieu de ces humbles occupations que se révéla le talent poétique du *boulanger de Nîmes*. En 1828, le journal *la Quotidienne* publia *l'Ange et l'Enfant*, délicieuse et touchante élégie qui étonna nos plus grands poètes, et à laquelle M. de Lamartine applaudit par une *Harmonie*. Dès lors le poète-boulanger vit affluer dans sa modeste demeure, les plus illustres visiteurs. Des princes, des écrivains distingués, Châteaubriand, Lamartine, A. Dumas, vinrent à l'envi saluer *le Génie dans l'obscurité*.

## L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi,
Viens nous serons heureux ensemble
Ta mère est indigne de toi.

Là jamais entière allégresse ;
L'âme y souffre de ses plaisirs.
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Et quoi, les chagrins les alarmes
Voudraient troubler ce front si pur,
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur.

Non dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler,
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements.
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton age
Le dernier jour est le plus beau.

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots à pris l'essort
Vers les demeures éternelles,
Pauvre mère . . ! ton fils est mort.

---

## VICTOR HUGO.

(Notice, page 332.)

### POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;
Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré;

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége ?
Et qu'il se dit tous bas : "Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!"
Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines:
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : "*Jouissez !*" aux autres : "*Enviez !*"
Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;—
Oh ! que ce soit la charité !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.
Donnez afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit :
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse,
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.

Non dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler,
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements.
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton age
Le dernier jour est le plus beau.

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots à pris l'essort
Vers les demeures éternelles,
Pauvre mère . . ! ton fils est mort.

---

# VICTOR HUGO.

(Notice, page 332.)

## POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;
Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré;

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége ?
Et qu'il se dit tous bas : "Pour un seul que de biens?
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens
Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines :
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : "*Jouissez !*" aux autres : "*Enviez !*"
Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ; —
Oh ! que ce soit la charité !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.
Donnez afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit :
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse,
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.

Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.
Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

*Les feuilles d'automne.*

---

## LUI.

Toujours lui! lui partout!—ou brûlante et glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant, sur un roc où passent les orages,
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand là surtout! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits;
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu m
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il évoque à sa mort son armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire;
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
Et l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de l
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout!—Au Nil je le retrouve encore.
L'Égypte resplendit des feux de son aurore;
Son astre impérial se lève à l'Orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux schieks vénéraient l'émir jeune et prudent
Le peuple redoutait ses armes inouïes:
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident!

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon.
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore
Comme pour la bataille, y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit; "Debout!" Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, Pharaons, mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument, il passe sur le sable!
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert
Que l'aquilon sans cesse y fatigue son aile,
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom;
Oui, quand tu m'apparais pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon! soleil dont je suis le Memnon.

Tu domines notre âge; ange ou démon, qu'importe!
Ton aigle, dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre,
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout!

Ainsi; quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse,
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums;

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarantelle au pied d'un mur toscan;
Qu'il éveille en passant cette cité momie.
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile ;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon.

*Les orientales.*

---

## Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Mme Émile de Girardin, qui s'était fait encore très-jeune une belle renommée poétique sous le nom de *Delphine Gay*, était la fille de Mme Sophie Gay, l'une de nos célébrités littéraires. Elle naquit à Aix-la-Chapelle en 1805, où son père occupait un emploi sous l'Empire. Elle épousa, en 1831, M. Émile de Girardin, notre célèbre publiciste. Les plus beaux titres de gloire de Mme de Girardin sont le poème de *Madeleine*, délicieuse composition, écrite avant son mariage; sa belle tragédie de *Cléopâtre*, qui parut en 1847, et fit sensation. Nous avons encore un poème intitulé *Napoléon*, des *Lettres parisiennes* et quelques *Romans*. Elle fut enlevée aux lettres en 1855.

### FRAGMENT DE CLÉOPÂTRE.

TRAGÉDIE.

*Plaintes de Cléopâtre attendant le retour d'Antoine.*

J'ai hâte de le voir . . . Oh! . . . comme l'heure est lente!
Et que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur!
Ce ciel n'a point d'hiver, de printemps, ni d'automne
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone . . .
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur vous toujours ouvert,
De ce constant éclat l'esprit rêveur s'ennuie,
Et moi, pour voir tomber une goutte de pluie,
Iras, je donnerais ces perles, ce bandeau . . .
Ah! la vie en Égypte est un pesant fardeau,

Va, ce riche pays, à tant de droits célèbre,
Est pour moi, jeune reine, un royaume funèbre . . .
On vante ses palais, ses monuments si beaux,
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux.
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormies
Des générations d'immobiles momies.
On dirait un pays de meurtre et de remords
Le travail des vivants c'est d'embaumer les morts.
Partout dans la chaudière un corps qui se consume ;
Partout l'âcre parfum du napthe et du bitume;
Partout l'orgueil humain follement excité,
Luttant dans sa misère avec l'éternité. . .
Des peuples disparus qu'importent ces vestiges ?
Art monstrueux ! je hais tes vains et faux prodiges.
Tout dans ce pays, tout est odieux pour moi ;
Tout, jusqu'à ses beautés, m'inspire de l'effroi ;
Jusqu'à son fleuve illustre, énigme dans sa course,
Dont, depuis trois mille ans, on cherche en vain la source.
Son bonheur même a l'air d'une calamité,
Car le sombre secret de sa fertilité
N'est pas le don du sol, l'heureux bienfait d'un astre,
Cette fécondité naît encor d'un désastre,
Il faut, pour qu'il obtienne un éclat passager,
Que son fleuve orgueilleux daigne le ravager.
Il perdrait tout, sa gloire et sa fortune étrange,
Si ce fleuve, un seul jour, lui refusait sa fange.
Oh ! c'est triste pour moi d'avoir devant les yeux
Toujours ce fleuve morne aux flots silencieux,
Et, regardant monter cette onde sans rivages,
De mettre mon espoir en d'éternels ravages.

---

## PONSARD.

Francis Ponsard, célèbre poète dramatique, membre de l'Académie française, est né à Vienne (Isère) en 1814. Après avoir achevé ses études à Lyon, il vint à Paris pour y faire son droit. Mais tout en étudiant les lois, le jeune Ponsard s'occupa activement de littérature et surtout de poésie. Ses études de droits achevées, il retourna à Vienne, où il composa sa belle tragédie de *Lucrèce* qui

Cette sécurité, dans laquelle on s'endort,
Rend les esprits trop mous, et le pouvoir trop fort,
Depuis qu'il ne sert plus la défense commune,
Le sceptre n'a servi que sa propre fortune;
Affranchi du péril de nos rivaux anciens,
Il s'essaie à présent contre les citoyens.
Son audace s'accroît du peu de résistance;
Rome, trop tôt sauvée, a perdu sa constance,
Et, façonnée aux lois, n'a même plus au cœur
D'un peuple impolicé la sauvage vigueur.
Partout, dans nos maisons, nos repas, nos costumes,
S'étalent la mollesse et l'oubli des coutumes.
Le manteau militaire est trop lourd pour nos bras;
La ceinture elle-même est presque un embarras;
La pierre des palais succède aux murs de terre
Qui des rudes aïeux fermaient la chambre austère.
Toute force s'énerve en ce relachement,
Et, de notre destin signe plus alarmant!
Cette virtu qui fuit longtemps après les autres,
La pudeur de la femme a péri chez les nôtres:
Enfin Rome se meurt, si, par un brusque effort,
Une crise ne vient l'arracher à la mort.
Pour la régénérer et lui redonner l'âme,
De son orgueil éteint pour rallumer la flamme,
Pour qu'elle sente en soi fleurir sa puberté,
Il n'est qu'un seul moyen, et c'est la liberté.
Cette seconde ardeur remplaçant la première,
Rome redeviendra tout énergique et fière.
Elle eût été chétive, esclave de ses rois;
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE
SPOTTISWOODE ET CIE., NEW-STREET SQUARE
A LONDRES

Patience! Les jours n'ont pas atteint leur borne ;
On n'est pas furieux encore, on n'est que morne.
C'est un calme inquiet, semblable à cette horreur
Qui de l'éther tournant précède la fureur.
La menace des cieux attend qu'un vent l'allume.
Sommeillez jusque là, foudres, sur mon enclume !
Noble sang des aïeux, qui me gonfles le cou,
Redescends, indigné, dans les veines du fou !
Et toi, Rome, que j'aime, et que souvent j'invoque,
Rome à qui je médite une fameuse époque,
Rome à qui je promets, si j'arrive au pouvoir,
Des grandeurs que tes rois n'oseraient concevoir ;
Quand il sera besoin, à tes destins prospères
J'offrirai tout le sang que je tiens de mes pères,
J'offre ma patience en attendant. Reçois
Cette libation des affronts que je bois.
D'ailleurs, je suis plus fort contre le vieil outrage.
Aux pleurs de la pitié j'ai trempé mon courage.
Cette source nouvelle, à mon front étonné,
A lavé sa souillure et l'a rasseréné.
Je m'apprivoise au lit de fange où je me vautre,
Je ne vois mes affronts que comme ceux d'un autre,
Et j'ai besoin tantôt, non pas de me dompter,
Mais de me battre exprès les flancs pour m'exciter.

* * * * * *

Valère, si mon vœu doit prévaloir, ni moi,
Ni personne, jamais ne se nommera roi.
Tarquin fut un tyran ; un autre pourrait l'être.
Rome, telle qu'elle est, n'a plus besoin de maître.
Quand, faible et menacée, il fallait qu'au début
Elle vainquît sans cesse au prix de son salut.
Alors, il était bon qu'une forte puissance
Aux insubordonnés apprît l'obéissance,
Et, pour mieux faire face au choc environnant,
Doublât la résistance en la disciplinant.
La grandeur du danger tenait l'âme en haleine,
Et nourrissait ainsi la fierté sous la gêne.
Le guerrier respirait dans le sujet soumis.
Mais Rome a triomphé de tous ses ennemis,
Et, ne combattant plus pour sauver ses murailles,
N'a plus la même ardeur à gagner des batailles.

Cette sécurité, dans laquelle on s'endort,
Rend les esprits trop mous, et le pouvoir trop fort,
Depuis qu'il ne sert plus la défense commune,
Le sceptre n'a servi que sa propre fortune;
Affranchi du péril de nos rivaux anciens,
Il s'essaie à présent contre les citoyens.
Son audace s'accroît du peu de résistance;
Rome, trop tôt sauvée, a perdu sa constance,
Et, façonnée aux lois, n'a même plus au cœur
D'un peuple impolicé la sauvage vigueur.
Partout, dans nos maisons, nos repas, nos costumes,
S'étalent la mollesse et l'oubli des coutumes.
Le manteau militaire est trop lourd pour nos bras;
La ceinture elle-même est presque un embarras;
La pierre des palais succède aux murs de terre
Qui des rudes aïeux fermaient la chambre austère.
Toute force s'énerve en ce relachement,
Et, de notre destin signe plus alarmant!
Cette virtu qui fuit longtemps après les autres,
La pudeur de la femme a péri chez les nôtres:
Enfin Rome se meurt, si, par un brusque effort,
Une crise ne vient l'arracher à la mort.
Pour la régénérer et lui redonner l'âme,
De son orgueil éteint pour rallumer la flamme,
Pour qu'elle sente en soi fleurir sa puberté,
Il n'est qu'un seul moyen, et c'est la liberté.
Cette seconde ardeur remplaçant la première,
Rome redeviendra tout énergique et fière.
Elle eût été chétive, esclave de ses rois;
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE
SPOTTISWOODE ET CIE., NEW-STREET SQUARE
A LONDRES

# ELEMENTARY FRENCH WORKS

FORMING A COMPLETE **Course of Modern French**

FOR STUDENTS IN SCHOOLS AND COLLEGES;

*And carefully adapted for use in Young Ladies' Schools.*

BY

## LÉON CONTANSEAU

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE IN THE LATE ROYAL INDIAN MILITARY COLLEGE, ADDISCOMBE; FRENCH EXAMINER FOR MILITARY AND CIVIL APPOINTMENTS, ETC. ETC.

☞ Adopted in the Government Colleges, and very generally in Schools and Colleges throughout the United Kingdom.

## A NEW PRACTICAL DICTIONARY

OF THE

## FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES.

IN TWO PARTS:

FRENCH AND ENGLISH — ENGLISH AND FRENCH.

*Containing the following Improvements:*

**1.** New Words in general use in each Language not to be found in other Dictionaries. — **2.** Compound Words not translated literally. — **3.** Prepositions annexed to the French Verbs and Adjectives, showing what Case they govern. — **4.** Acceptations of the Words separated by Figures, with *directions* as to the proper Word. — **5.** Examples of the most familiar Idioms and Phrases. — **6.** The principal Tenses of all Irregular Verbs.

*Eleventh Edition, in* 1 *vol. post* 8*vo. pp.* 970, *price* 10*s.* 6*d. bound.*

London: LONGMANS, GREEN, and CO. Paternoster Row.

# SPECIMENS FOR COMPARISON

## CONTANSEAU'S DICTIONARY.

MATCH, s. 1. (lucifer) *allumette*, f.; 2. (artil.) *mèche*, f.; 3. (marriage) *mariage*, m., *alliance*. f.; 4. (person to be married) *parti*, m.; 5. (equal) *égal*, *pareil*, m.; *partie égale*, f.; 6. (suit) *assortiment*, m.; 7. (contest) *lutte*, f., *concours*, m.; 8. (at play) *partie*, f.; 9. (in fighting) *combat*, m.; 10. (in sailing) *course*, *joûte*, f.; 11. (with swords, etc.) *assaut*, m.; 12. (in wrestling) *lutte*, *joûte*, f.

Lucifer—, *allumette chimique*. Phosphorus—, *allumette phosphorique*. Good —, *riche parti*, *riche mariage*. To be a— for, *être de la taille de* or *de la force de*. To be a bad *or* a good —, *aller mal* or *bien ensemble*.

—-BOX, s. *porte-allumette*, m. —-LOCK, s. *fusil à mèche*, m. —-MAKER, s. 1. *fabricant d'allumettes*, *allumettier*, m.; 2. (of marriage) *marieur*, m., *-euse*, f., *faiseur de mariages*, *courtier de mariage*, m.

SINK, v. n. [SANK, SUNK; SUNK] 1. *fonçer*; 2. (to go to the bottom) *au fond*; 3. (to fall, fail) *tomber*, *baisser*, *diminuer*; 4. (penetrate) *pénétrer*; 5. (to lose height) *s'abaisser*, *descendre*; 6. (pers.) *se laisser tomber*; 7. (to be overwhelmed) *succomber*; 8. (to decay) *périr*; 9. (to be depressed) *être abattu*, *être dans l'abattement*; 10. (to decline) *décliner*; 11. (to be reduced to) *dégénérer* (*en*); 12. (of ships) *couler bas*, or *à fond*; 13. (of buildings) *se tasser*, *tasser*.

To — **away**, *tomber*. To — **down** 1. *s'enfoncer*, *aller au fond*; 2. (to fall prostrate) *s'affaisser*; 3. (to lower) *s'abaisser*; 4. (of the sun, etc.) *descendre*, *se coucher*; 5. (pers.) *se laisser tomber*; *tomber*. To — **under**, *succomber*.

## LEVIZAC AND OTHER DICTIONARIES.

MATCH, s. *mèche*, *allumette*, *partie*, f., *jeu*, m., *joûte*, f., *mariage*, *parti*, *pareil*, *semblable*, *égal*, *assortiment*, m.

To SINK, *pret.* sunk, *part.* sunk, *or* sunken, *v. n. couler* ou *aller à fond*, *couler bas*, *s'enfoncer*, *déchoir*, *décliner*, *s'abattre*, *diminuer*, *baisser*, *s'affaisser*, *dégénérer*, *succomber*, *se perdre*.

---

## OPINION OF VICE-CHANCELLOR SIR W. P. WOOD.

(*Judgment given in favour of M. Contanseau in Spiers* versus *Brown.*)

The learned judge, after having put aside Dr. Spiers' School Dictionary as not to be compared with *M. Contanseau's* **Practical** *French Dictionary*, says: "M. Contanseau has produced an entirely different work from that of the plaintiff, and *unquestionably a most valuable and ingenious practical work.*"

### OPINIONS OF THE PRESS.

"A close examination of this volume leads us to prefer it for all practical purposes to any similar work we have ever met with..... We can conscientiously recommend this volume as the best for practical tuition, and for purposes of general reference, that has ever fallen under our notice. We do not doubt that the care and intelligence bestowed by Mr. Contanseau on its preparation will be amply repaid by the standard reputation it must attain." PRESS.

"We have no school dictionary of the French and English languages at all approaching to Mr. Contanseau's in fullness, correctness, and the assistance which it affords to the pupil." LEEDS MERCURY.

"This useful work requires only to be known to supersede our old torments of the school-room. The carefulness of the whole is worthy of high recommendation." GLOBE.

"Very portable as to its form, and very complete as to its matter. It includes fully the French and English of the present day." EXAMINER.

"It is now the best French dictionary." JOURNAL OF EDUCATION.

"The plan is admirable, and the execution worthy of the plan." ATHENÆUM.

# A POCKET DICTIONARY

OF THE

## FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES;

**Being** a careful abridgement of the *Practical French and English Dictionary*, preserving all the most useful features of the original work, condensed into a compactly-printed pocket volume, for the convenience of Tourists, Travellers, and English Readers or Students, to whom portability of size is a requisite.

*Third and Cheaper Edition, Square* 18*mo. price* 3*s.* 6*d. bound.*

OPINIONS OF THE PRESS.

"There can be no question of the excellence of the work now offered by Mr. Contanseau." MORNING POST.

"Being of a small and convenient size, and printed in a type singularly clear and legible, it is likely to become widely popular. It is assuredly the most lucid of our French pocket dictionaries." READER.

"There are valuable features in Mr. Contanseau's *Pocket Dictionary* which cannot fail to render it popular in schools." EDUCATIONAL TIMES.

"We have carefully compared it with others, and have no hesitation in pronouncing this the best pocket dictionary extant of the French and English languages." JOURNAL OF EDUCATION.

# THE FIRST STEP IN FRENCH;

BEING

AN EASY METHOD OF LEARNING THE ELEMENTS OF THE FRENCH LANGUAGE, AND

CONTAINING

**1.** A Vocabulary of Useful Words intended for Exercises in Pronunciation.—**2.** A few simple Rules of Grammar.—**3.** Easy Exercises both in French and English.—**4.** Familiar Conversations on ordinary topics.—**5.** A selection of easy and entertaining Pieces in French for reading and translation.

*Fifth Edition,* 12*mo. price* 2*s.* 6*d. bound.*

OPINIONS OF THE PRESS.

"As a judicious First Book, or Introduction to the French Grammar, we have no hesitation in recommending it to our readers. The vocabulary is well selected; the grammatical rules are concise, clear, and set forth in a manner to become impressed on the mind of the student; the series of exercises are admirably graduated; and the extracts chosen for practice and commitment to memory are of the most suitable kind." CIVIL SERVICE GAZETTE.

"There exists no better Elementary Guide within our knowledge." SPECTATOR.

"The clear and logical arrangement, and the eminently practical character of the work, are apparent on every page." EDUCATIONAL TIMES.

"It is a long time since we have seen such an encouraging introduction to a foreign tongue." JOHN BULL.

"The whole arranged and executed in masterly style." ATHENÆUM.

OPINIONS OF THE PRESS.

"From a careful inspection of the rules, examples, and mode
idioms, peculiarities, and difficulties of the language, we feel co
mending this Modern French Grammar to all learners. We kn
of the kind which conveys the instruction required so concisely,
and so judiciously." CIVIL SERV

"The number of modern French Grammars is legion, and th
very few good, most of them bad, and a considerable portion
Contanseau's must be reckoned as amongst the very best of tl
since it is not only elaborate, but also simple, the Author's a
puzzle and bewilder, but to make the road to the acquirement o
foreign language as easy as possible. The exercises are alone su
this French manual an invaluable means of instruction."
BELL'S WEEKL

---

## KEY TO FIRST STEP AND FRENCH G

12*mo. price* 3*s. bound.*

---

## PREMIÈRES LECTURES;

OR,

SELECTIONS OF INSTRUCTIVE AND ENTERTAINI
FROM THE BEST FRENCH AUTHORS WHO
WRITTEN FOR THE YOUNG.

FOLLOWED BY

## EASY FRENCH POETRY FOR ME

WITH ENGLISH NOTES.

12*mo. price* 2*s.* 6*d. bound*

# PROSATEURS ET POÈTES FRANÇAIS;

OR

## SELECTIONS FROM THE BEST FRENCH AUTHORS; WITH AN INTRODUCTION OF EASY PIECES.

**Arranged in Chronological Order, from the Age of Louis XIV. to the Present Day. With Biographical Sketches.**

*Ninth Edition,* 12*mo. pp.* 540, *price* 6*s.* 6*d. bound.*

CONTENTS.

INTRODUCTION.

Vingt et un morceaux faciles et amusants extraits de divers auteurs modernes, et arrangés pour les classes inférieures.

SEVENTEENTH CENTURY.

**Bossuet,** Condé à la Bataille de Rocroi; Les Romains.—**Fénelon,** La Ville de Tyr et les Phéniciens; Télémaque visite les Champs Elysées.—**Massillon,** De l'Existence de Dieu; Destinée de l'Homme; De la Vie humaine.

EIGHTEENTH CENTURY.

**Voltaire,** Bataille de Narva; Défaite de Charles XII. à Pultava; Charles XII. à Bender; Guillaume III. et Louis XIV.—**Buffon,** Le Chien; Le Cygne.—**J. J. Rousseau,** Le Duel; Bonheur de J. J. dans la Solitude.—**Barthélémy,** Épaminondas; Combat des Thermopyles.—**Marmontel,** Bélisaire dans un Château de la Trace.—**Thomas,** Destinée des grands Hommes.—**B. de St. Pierre,** La Solitude; Un Naufrage à l'Ile-de-France; Consolations adressées à Paul après la Perte de Virginie; La Vie d'un Paria dans l'Inde.—**Florian,** Guillaume Tell; Rome guerrière.

NINETEENTH CENTURY.

**Madame de Staël,** Saint Pierre de Rome; La Terre de Naples; Venise; La Gloire de l'Italie.—**J. de Maistre,** Une Nuit d'Été à St. Pétersbourg.—**Volney,** Les Ruines de Palmyre.—**X. de Maistre,** La Mort d'un Ami; Méditation.—**Michaud,** Pierre l'Ermite prêchant la première Croisade; Prise de Jérusalem par les Croisés.—**Bonaparte,** Proclamation à l'Armée.—**Chateaubriand,** Le Meschacebé; La Tempête; Aspect de Jérusalem au 5e Siècle; Aspect de Rome Ancienne; Les Francs marchant au Combat; La Mer et la Terre; Cimetière de Campagne; Ruines des Monuments Chrétiens.—**Norvins,** Jeunesse de Napoléon; Bataille des Pyramides; Passage des Alpes par Bonaparte; Les derniers Jours de Napoléon.—**Jouy,** La Cour des Messageries à Paris; Les Catacombes de Paris.—**Madame Guizot,** La Vie et l'Argent.—**Ségur,** Moscou avant son Incendie; Incendie de Moscou.—**Barante,** Démence de Charles VI.—**Lamennais,** Les Deux Voisins; La Prière; L'Exilé; Le Règne de la Terreur en France.—**Nodier,** Le Loch Lomond.—**Guizot,** Fuite de Charles 1er à l'Ile de Wight; Charles 1er au Château de Hurst; Charles 1er au Château de Windsor; Procès de Charles 1er; Exécution de Charles 1er.—**Villemain,** Le Siècle de Louis XIV; Milton composant le Paradis Perdu.—**Lamartine,** Ruines du Parthénon; Le Liban; Portrait de Louis XVI; Portrait de Marie-Antoinette; Abdication de Louis-Philippe.—**Thierry,** Débarquement de l'Armée normande en Angleterre; Bataille de Hastings; Meurtre de Thomas Becket; Robin Hood.—**Salvandi,** Napoléon Bonaparte.—**Mignet,** Prise de la Bastille; Déchéance de la Royauté en France.—**Thiers,** Les derniers Jours de Louis XVI; Les Contrebandiers Espagnols.—**Soulié,** Les Marchands de

### NINETEENTH CENTURY (*continued*).

Nouveautés, Les Quatre Henri.—**Victor Hugo,** Paris au XVme Siècle.—**Merrimée,** Siége de la Rochelle sous Charles IX.—**Vermond,** Le Provincial à Paris.—**Gérando,** Voyage sur la Theïss.—**Sue,** Une Métairie de la Sologne; Une Vallée de Désolation.—**Marmier,** Le Spitzberg.—**Dumas,** Le Pont du Gard; Auberge italienne; Bataille de Montereau; Napoléon et Lucien; Souvenirs d'un Voyage à Messine.—**Janin,** Florence; Le Mont-Cénis; Versailles.—**Gozlan,** Alger.—**Gautier,** Une Jonque chinoise à Londres.—**Molière,** Comédies, L'Avare; Le Bourgeois Gentilhomme.

## CHOIX DE POÉSIE.

### SEVENTEENTH CENTURY.

**Racine,** Athalie (tragédie).—**La Fontaine,** Le Chêne et le Roseau; Le Corbeau et le Renard; La Cigale et la Fourmi; Le Renard et la Cigogne; Le Chat et le vieux Rat.—**Boileau,** Passage du Rhin par Louis XIV.; Les Embarras de Paris.—**Mme. Deshoulières,** Allégorie à ses Enfants.

### EIGHTEENTH CENTURY.

**Louis Racine,** Dieu dans la Nature.—**Voltaire,** Mort de Coligny.—**Delille,** La Ferme; Les Catacombes de Rome.

### NINETEENTH CENTURY.

**Chènedollé,** Isaïe.—**Andrieux,** Le Meunier de Sans-Souci.—**Esménard,** La Prière du Soir.—**Millevoye,** L'Anniversaire.—**Guiraud,** Le Petit Savoyard.—**Béranger,** La sainte Alliance des Peuples.—**Delavigne,** Mort de Jeanne d'Arc; Christophe Colomb.—**Soumet,** La Pauvre Fille.—**Lamartine,** Le Combat; Hymne de l'Enfant à son Réveil; Une Larme, ou Consolation.—**Reboul,** L'Ange et l'Enfant.—**Victor Hugo,** Pour les Pauvres; Lui.—**Mme. E. de Girardin,** Cléopâtre.—**Ponsard,** Lucrèce.

### Opinions of the Press.

"Le recueil que M. Léon Contanseau, professeur de littérature française au Collége Militaire d'Addiscombe, vient d'offrir au public, sous le titre de *Prosateurs et Poètes français*, est, nous n'hésitons pas à le dire, ce qui a été publié de mieux. Le choix des morceaux, dont le plus grand nombre appartient à nos auteurs modernes, est des plus heureux, et nous ne pouvons que recommander cet excellent volume à la jeunesse des écoles d'Angleterre."

Courrier de l'Europe.

"Mr. Contanseau's *Prosateurs et Poètes français* is, in our opinion, the best and most attractive compilation that has ever made its appearance in this country."

Morning Advertiser.

"Professor Contanseau's works are eminently practical, and adapted to their purpose. . . . . The admirable and well-known 'Practical Dictionary,' the 'Abrégé d'Histoire de France,' the 'Précis de la Littérature française,' the 'French Grammar,' the *Prosateurs et Poètes français*, and other works published by M. Contanseau, strikingly demonstrate judgement, combined with knowledge, and the art of smoothing down difficulties in the acquisition of language, without impairing the solidity of the information thus acquired."

Civil Service Gazette.

"M. Contanseau is already well known as having written several French school-books of considerable excellence; the present volume is quite worthy of its predecessors."

Critic.

## A GUIDE TO FRENCH TRANSLATION:

BEING A SELECTION OF

### INSTRUCTIVE AND ENTERTAINING PIECES.

**With Notes to assist in the Translation, and to exhibit a Comparison of French and English Idioms.**

*Ninth Edition*, 12*mo*. 3*s*. 6*d*. *bound*.

CONTENTS.

PART I.

Great Britain.—France.—Tours and its Castle.—Pau.—Geneva and its Lake.—Russia.—Austria.—Napoleon I.—Prussia.—Dover Castle.—Mozart.—Christiania.—Jerusalem.—Reding's Speech to his Soldiers.—Ruins of Palmyra.—Battle of Lodi.—The Convent of the Great St. Bernard.—Gustavus the Great.—Constantinople.—Alfred the Great.—Ruins of Troy.—Last Moments of Charles I.—Napoleon crossing the Great St. Bernard.—Voltaire.—Athens.—Jeanne d'Arc.—Description of the Horse.—The Hunting of the Chamois.—Battle of the Pyramids.—On Glory and Ambition.—The Rhine.—Elizabeth, Queen of England.—Cologne.—Charlemagne.—Nelson.

PART II.

Charles XII.—Military Education among the Romans.—Nelson at the Battle of Copenhagen.—Ferdinand and Isabella.—Portrait of a true Christian.—Admiral Lord Exmouth.—Bombardment of Algiers.—Peter the Great.—Napoleon at Austerlitz.—Frederic II.—Turenne.—Henry IV.—Greatness.—Ruins of Carthage.—Constantine, captured.—Algiers.—History of Fort l'Empereur.—Capture of Ghuznee.—The Fountain of Vaucluse.—Remarks on the utility of Languages.—Benjamin Franklin.—Letter of Lord Chesterfield.—St. Petersburg.—Dialogue between the King of Prussia and Gellert.

PART III.

Mount Albula, in the Alps.—William Tell and Gesler.—Motion of our Globe.—Abd-el-Kader.—Tunis.—The last Days of the Grand Army.—Pascal.—The Taking of Constantinople by the Turks.—Ancient Customs of the Gauls.—Louis XIV. and his Age.—Newton.—Washington.—Battle of Sobraon.—Letter of Lord Chesterfield.—On Education.—William Pitt.—Influence of the French Language.—A Family in Distress.—The Spell of Wealth.—A Military Sight before Sebastopol.—Scenes from the "School for Scandal."—Scenes from a "Trip to Scarborough."

POETRY.

The Country Curate.—The Lady of the Lake.—On Life, Death, and Immortality.—Ode on Solitude.—Cardinal Wolsey's Speech to Cromwell.—Satan's Address to the Sun.—The Storm.—The Destruction of Sennacherib.—St. Agnes.

## KEY TO THE GUIDE TO FRENCH TRANSLATION.

*Second Edition*, 12*mo*. *price* 3*s*. 6*d*. *bound*.

OPINIONS OF THE PRESS ON THE GUIDE AND KEY.

"These are two exceedingly valuable manuals on the art of French translation, which cannot fail to have an extensive and permanent circulation. . . . . The various exercises are judiciously divided into chapters, each chapter containing a complete subject in history, biography, or travel, which is a great advantage, as it does not weary the beginner by a long-sustained narrative, nor tax his powers of endurance for too long a period." SCOTTISH PRESS.

"Professor Contanseau's *Guide to French Translation* is one of the most useful little books we know of for learners, consisting of a judicious selection from the most eloquent Authors, with the necessary notes and instructions for translation. For those who study with a master, and for those who study without a master, these books are most excellent." CIVIL SERVICE GAZETTE.

"This is one of the very best books of the class to which it belongs that we have ever met with." BELL'S WEEKLY MESSENGER.

"The utility of this work cannot fail to strike any one who lc it. The matter is copious, and selected with great judgement employed in arranging it is excellent. We have here in a comp history of French authors and their works, from the earli present time, the biographical notices and general remarks c subjects, and influence on society, being well calculated to giv impression of the merits of each author, and of the place he hol of letters." CIVIL SER

"This *Précis* will at once command many admirers.... The rature presented have been selected with the finest taste and th ment.... For those who are fond of snatches at French literature, last work will be much prized—gems are presented without the ti them." MORNING

"The plan of the work is admirable; and seldom has more information been compressed within so small a space." M

---

## ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE FRAN

### From the Earliest Times to the Yea

Compiled from the works of Guizot, Sismondi, De B Michelet, &c. expressly for the use of Schools, as a Re and of Students graduating for **Examinati**

*One Vol.* 12*mo. price* 5*s.* 6*d. bound.*

OPINIONS OF THE PRESS.

"Mr. Contanseau's volume is adapted particularly to scho graduating for the competitive examinations. The Author's gr a popular instructor and examiner for military and civil appointr him well in the compilation of this work, which, taking up Fre the earliest times to the present year, constitutes a perfect analy written with the most conscientious desire of truth, in the be striking impartiality, while the style in which the book is pen language as its accuracy of statement and attention to chronolo able."